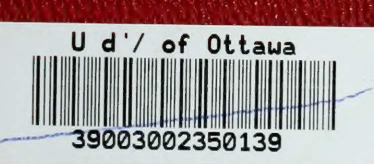
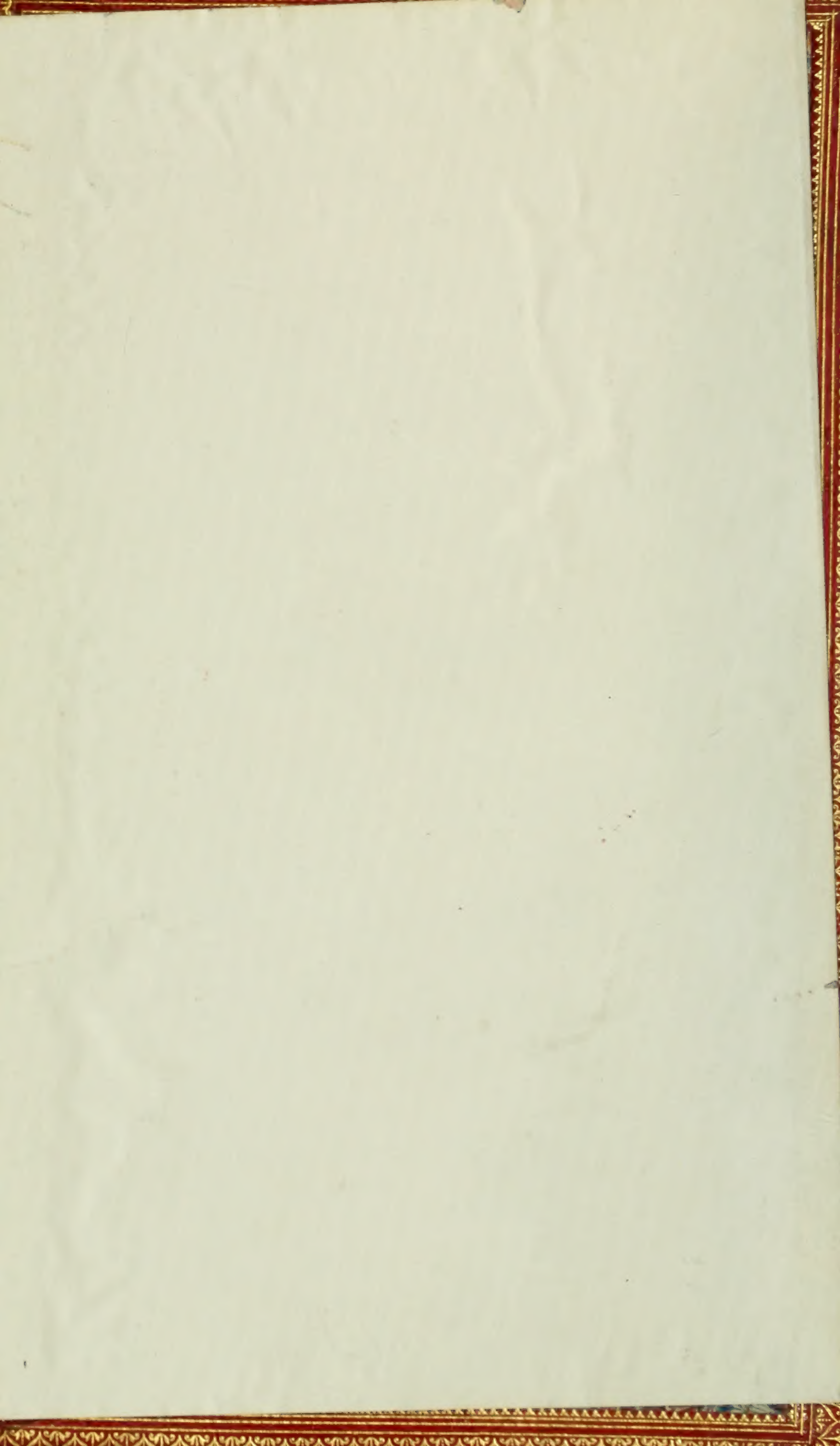
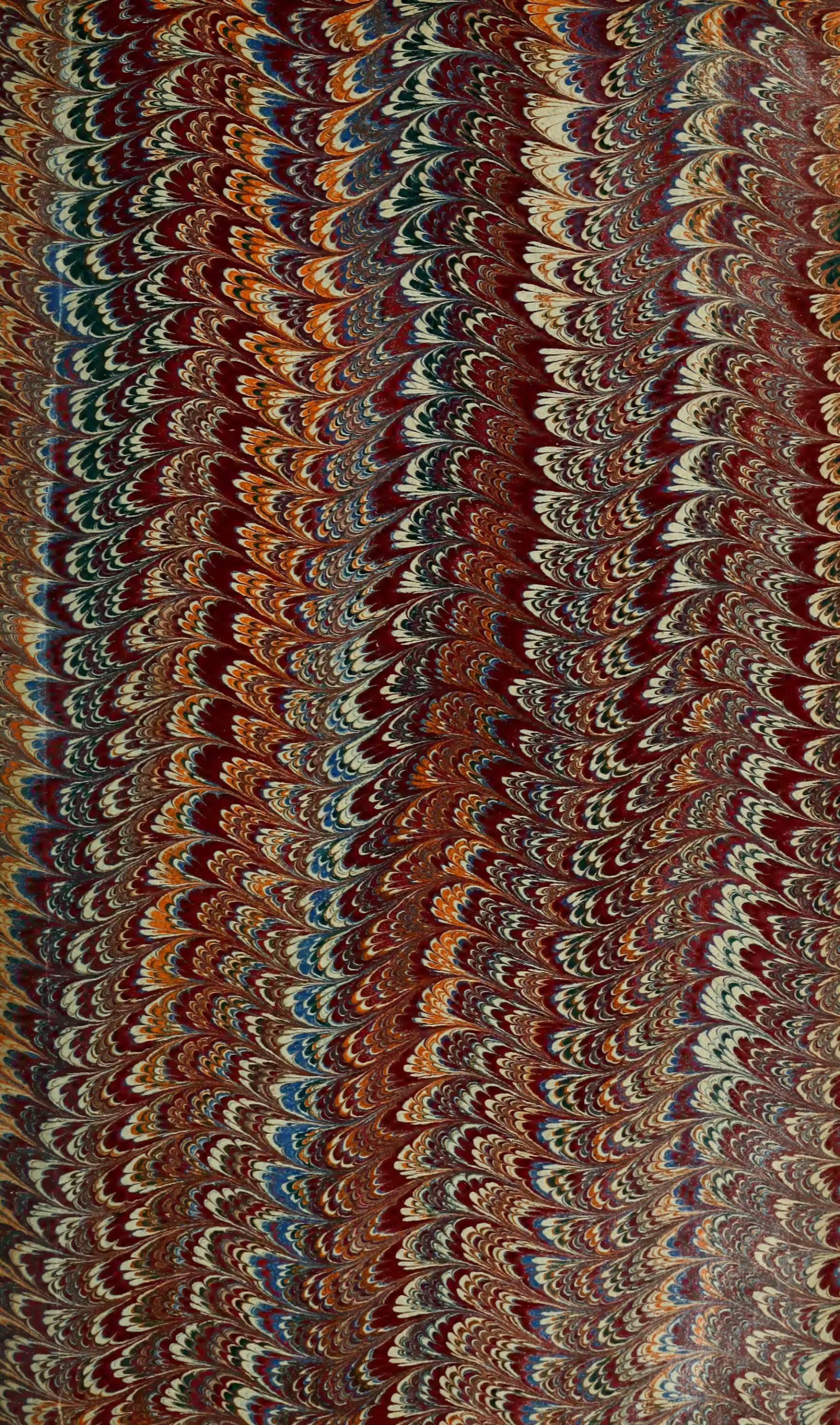
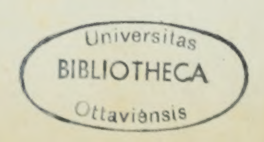


U d'/ of Ottawa
39003002350139






Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



# GALERIE HISTORIQUE

DES

# ACTEURS FRANÇAIS

MIMES ET PARADISTES

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.



FREDERICK LEMAITRE
1800–1876

# GALERIE HISTORIQUE

DES

# ACTEURS FRANÇAIS

## MIMES ET PARADISTES

Qui se sont rendus célèbres dans les annales des scènes secondaires
depuis 1760 jusqu'à nos jours

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT

*A LA TROUPE DE NICOLET*

PAR

E.-D.^{re} DE MANNE

ET

C. MENETRIER

*Ornée de portraits gravés à l'eau-forte*

PAR J.-M. FUGÈRE

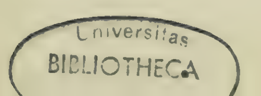
Indocti discant & ament
meminisse periti.



LYON

N. SCHEURING, EDITEUR

M DCCC LXXVII



# AVANT-PROPOS

AINSI que le titre de cette nouvelle publication l'indique, elle continue, en la complétant, notre Troupe de Nicolet.

*Conſacrée à des artiſtes appartenant à tous les théâtres, en dehors de la Comédie-Françaiſe, & qui ſe ſont diſtingués depuis la fin du ſiècle dernier juſqu'à nos jours, la réunion de ces notices biographiques forme une hiſtoire de nombreux théâtres.*

*Par la nature même de ſon ſujet & s'occupant d'artiſtes qui ont paru ſur les diverſes ſcènes de genre ou plutôt dans tous les genres, depuis le plus élevé juſqu'au plus infime, notre publication préſente dans ſa variété, dans ſes oppoſitions même, un intérêt que nos lecteurs apprécieront.*

*Tous les noms que nous faiſons paſſer ſous leurs yeux n'offrent aſſurément ni la même valeur, ni la même notoriété; à côté de noms preſque illuſtres, de perſonnalités glorieuſes, en dehors de toute comparaiſon, ſe trouvent des individualités plus modeſtes & dont les titres ſont plus*

*restreints : quelques-uns de ces artistes, portés par la fortune ou par un de ces caprices du hasard, ont eu leur jour, parfois même seulement leur heure d'éclat au feu de la rampe, pour retomber ensuite dans leur obscurité ; mais tous dans l'ensemble de leur vie artistique, ont pris une part relative à l'histoire du théâtre durant la longue période qui s'est écoulée depuis 1762, jusqu'à nos jours.*

*Et quelle histoire singulière & curieuse, à ne la prendre même qu'à partir du décret de 1807, réglementant quelque peu arbitrairement le nombre & le genre des théâtres? Quels changements survenus dans cet intervalle & quelles révolutions, non-seulement dans les institutions théâtrales, dans les habitudes & les mœurs artistiques, mais aussi & surtout dans l'art dramatique lui-même, modifié, changé, nous n'osons dire amélioré, de fond en comble! Les classifications d'autrefois n'existent plus : un nouvel ordre de choses, ou plutôt un mélange confus de tous les genres, s'est imposé aujourd'hui. Nous ne prétendons ni le juger ni l'approuver : nous nous bornons à le constater. Presque toutes les scènes ont subi une transformation complète. Là, où jadis, dans un théâtre consacré uniquement & spécialement à la comédie légère, à la muse enjouée & comique du vaudeville, on allait, selon une expression populaire, pour* se désopiler la rate, *le drame envahisseur impose aux spectateurs des émotions bien opposées.*

*Les noms même des théâtres qui autrefois indiquaient d'une façon exacte leur genre & leur physionomie spéciale, sont en contradiction avec leur répertoire actuel. On a longtemps plaisanté du théâtre qui, envahi par le mélodrame,*

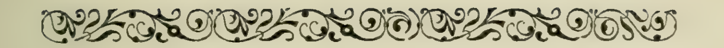
*continuait à s'appeler le* Théâtre de la Gaîté. *N'en pourrait-on pas dire autant aujourd'hui du* Vaudeville *&* *des* Variétés, *& même du* Gymnase-Dramatique, *qui, aux pièces à couplets & aux esquisses légères, ont fait succéder de véritables comédies de mœurs, des drames & des pièces à intrigue compliquée, dont jusqu'alors la Comédie-Française & l'Odéon semblaient & devaient avoir le privilége exclusif. Mais, arrêtons-nous ici; il n'entre pas dans notre plan de nous jeter dans des considérations qui nous entraîneraient beaucoup trop loin.*

*L'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs leur permettra de suivre, en quelque sorte, ces changements & ces transformations successives. La biographie d'un certain nombre d'artistes est là pour l'attester : tel d'entre eux, au début de sa carrière, s'était consacré, entraîné par sa vocation, soit au drame, soit à la comédie, soit enfin au vaudeville, ou même aux productions les moins littéraires, dont nous retrouvons plus tard le talent exclusivement voué à un genre diamétralement opposé. Pour ne citer qu'un exemple, prenons l'artiste contemporain le plus célèbre entre tous,* Frédérick Lemaître *qui demeure, sans contredit, le comédien le plus éminent de notre époque; c'est dans le mélodrame de l'ancien boulevard du Temple, genre aujourd'hui bien démodé, qu'il a commencé une réputation, consacrée plus tard par l'interprétation d'œuvres plus dignes de son génie dramatique. Après lui, nous pourrions encore citer d'autres artistes qui se sont également montrés supérieurs aux ouvrages qu'ils étaient appelés à interpréter. Si les comédiens, dont nous retraçons ici la carrière théâtrale,*

*n'ont pas eu comme ceux de la Comédie-Françaiſe l'honneur d'attacher leurs noms & de conſacrer leurs talents aux chefs-d'œuvre impériſſables de cette glorieuſe ſcène, ils ont, du moins, mérité l'éloge d'avoir plus d'une fois contribué au ſuccès éphémère de productions qui, privées de l'appui de leurs talents, n'auraient pas trouvé grâce devant le public & qui, eux diſparus, ne laiſſaient qu'un ſouvenir dont l'honneur revenait à leurs interprètes.*

*Les premières notices de ce nouveau volume mettent ſous les yeux du lecteur les biographies rétroſpectives d'acteurs appartenant au dernier ſiècle, peu ou très-inſuffiſamment connus; nous eſpérons que les détails inédits, puiſés aux meilleures ſources, donneront quelque intérêt à ces phyſionomies d'une époque bien éloignée de nous, & juſtifieront juſqu'à un certain point le choix de l'épigraphe, peut-être bien ambitieuſe, que nous avons empruntée au Préſident Hénault.*





JEAN-PIERRE-NICOLAS BAROTEAU

# *dit* BAROTO

1743 — 1800

VOICI un nom d'acteur du temps paſſé qui ne réveille plus aujourd'hui aucun ſouvenir, & qui, néanmoins, eut une eſpèce de notoriété dans la ſphère modeſte où s'écoula ſa vie théâtrale.

Nous diſons à deſſein ſa *vie théâtrale ;* car, pour lui, comme pour ſon camarade Conſtantin (voir ce nom dans *la Troupe de Nicolet*), il ne faut rechercher la trace de ſon exiſtence que ſur les énoncés des noms d'acteurs, en tête des vieilles pièces, ou dans les almanachs de ſpectacles.

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe St-Pierre-aux-Bœufs :* « Le ſeize mars mil ſept cent quarante & trois, a été nommé *Jean-Pierre-Nicolas*, né d'hyer, fils de Joſeph-Marcel Baroteau, bourgeois de Paris, & de Madeleine-Françoiſe Deſchamps, ſon épouſe. »

Baroto, ou Baroteau, ſon nom ſe rencontre écrit des deux façons, quoique plus ſouvent de la première, fit partie de la troupe de Nicolet, preſque dès l'origine. Il rempliſſait le rôle de *Pierrot*, dans les pantomimes, avec une naïveté, diſons le mot: avec une bêtiſe naturelle qui établit ſa réputation (1).

A la mort de Taconet, il fut jugé digne de lui ſuccéder dans ſes rôles d'ivrognes & de ſavetiers.

Mais aux parades, dont la vogue allait s'affaibliſſant chaque jour, ſuccédèrent les pièces de Beaunoir, qui, d'un genre moins bas, fournirent à Baroto de plus rares occaſions de ſe produire; auſſi quitta-t-il, en 1780, Nicolet pour le théâtre des Variétés-Amuſantes, où il débuta le 8 avril.

Volange, la colonne de ce ſpectacle, était paſſé à la Comédie-Italienne, & pour remplir le vide cauſé par ſon départ, on avait eu inutilement recours à Dorvigny. Le rôle de Janot, dans la fameuſe pièce des *Battus paient l'amende*, qui faiſait courir tout Paris d'alors, reſtait toujours ſans interprète, lorſque Baroto entreprit de le jouer. Il y parut le 21 avril, & y obtint du ſuccès, même après Volange, ce qui était le meilleur éloge à faire de ſon jeu.

Il reſta attaché à cette ſcène dans ſon nouvel éta-

(1) A cette époque, il demeurait faubourg du Temple, chez le ſieur Raymond, marchand de rouge végétal à l'uſage des actrices du boulevard, & il était membre d'une loge maçonnique, dont les aſſemblées ſe tenaient chez lui, & dont faiſaient également partie Conſtantin & Sallé, affiliés à la loge de l'Orient.

bliſſement au Palais-Royal, dont elle prit le nom, & ne quitta qu'en 1791, c'eſt-à-dire : à l'époque où Gaillard & Dorfeuille, ſes directeurs, lui donnant le titre de Théâtre-Français de la rue de Richelieu, & changeant ſon répertoire, congédièrent leur ancienne troupe. Baroteau fut alors engagé, en octobre 1792, au théâtre de la Cité, pour y tenir l'emploi des *niais* & des *comiques*, auxquels il adjoignit quelques rôles de *caricatures* & les *utilités* dans les pantomimes.

Les différentes directions qui ſe ſuccédèrent à ce théâtre juſques en 1800, conſervèrent cet acteur, quoiqu'il fût déjà vieux & caſſé. Mais il ne paraiſſait plus que dans des rôles acceſſoires ; puis, un jour, ſon nom diſparut tout-à-coup de l'affiche, & de lui, il ne fut plus queſtion. Que devint le pauvre diable ? C'eſt ce que nous n'avons pu découvrir.



JACQUES-THOMAS MAGUE[1]

# *dit* MAGUE SAINT-AUBIN

1746 — 1824

VOICI encore une de ces figures qui, ſans avoir le mérite de l'originalité, ont droit, ce nous ſemble, à une petite place dans cette galerie d'artiſtes du temps paſſé. C'eſt une variété du type de ces comédiens-auteurs, qui promenaient de théâtre en théâtre, à Paris, en province & à l'étranger même, leurs talents plus ou moins appréciés, prétendants ſouvent déçus à la double couronne

---

[1] *Extrait des regiſtres de l'égliſe Saint-Antoine, à Compiègne:* « Le quinze janvier mil ſept cent quarante-ſix fut baptiſé *Jacques-Thomas*, né du treize du même mois, fils légitime de Monſieur Anne-Michel Mague, contrôleur des Aides, & de Madame Angélique-Catherine Mottet. Le parrain Monſieur Thomas de Pincemaille ; la marraine dame Florence de Canlers, épouſe de M. Cheneau. »

de l'écrivain & de l'acteur. Rarement, à cette vie nomade, ils acquéraient la notoriété à défaut de la renommée, &, plus rarement encore, le bien-être & des ressources assurées pour leurs vieux jours. Ce qu'il y a peut-être de plus triste, c'est que tous, ou, du moins, la plupart, fournirent une assez longue carrière & n'eurent que trop le douloureux loisir de regretter l'imprévoyance de leurs jeunes années.

Mague fut de ce nombre. Nous voulons nous borner à une simple esquisse de la carrière théâtrale & littéraire de ce comédien fort inconnu aujourd'hui & que déjà, il y a quelque quarante ans, la Biographie portative des contemporains confondait avec Cammaille Saint-Aubin, son contemporain, auteur dramatique & acteur comme lui.

C'est en province que Mague de Saint-Aubin, qui sur les brochures de ses pièces ne signait que la lettre initiale de son nom patronymique, afin de laisser s'étaler tout au long, dans sa gloire & dans sa particule nobiliaire, son nom d'emprunt, commença sa double carrière de comédien & d'auteur.

La première ville où nous signalons sa présence, est La Rochelle. Il y fit représenter, en septembre 1777, une parodie de la *Belle Arsène*, de Favart, sous le titre de la *Lingère*. Cette pièce obtint quatre représentations, dont une eut lieu au bénéfice de l'auteur.

Venu à Paris peu d'années après, il parvint à se faire engager chez Nicolet, où il débuta dans une

petite comédie, la *Couturière* (1), par un rôle de valet. Malheureusement pour lui, il y avait à ce spectacle un acteur du nom de Lelièvre, qui avait joué précédemment ce rôle avec un succès que ne put faire oublier Mague Saint-Aubin. En homme d'ordre, Nicolet n'hésita pas à se priver des services de ce débutant, qui se vit alors réduit, au dire du *Chroniqueur désœuvré*, à entrer chez Nicolet cadet, le joueur de marionnettes, pour y faire la parade à la porte, à raison de 15 sols par jour. Mais cette entreprise n'ayant pas prospéré, il retourna en province, où un sieur Leclerc, ancien acteur des *Grands Danseurs du Roy*, devenu directeur à son tour, l'admit dans sa troupe.

On le revit, en 1781, dans la Capitale. Il alla tout droit chez Audinot, une pièce à la main : le *Parisien dépaysé*, ou *Chaque Oiseau trouve son nid beau*. Tel était son titre. Le directeur de l'Ambigu-Comique accepta la pièce & son interprète ; car Mague Saint-Aubin se proposait pour y remplir quatre rôles de caractère. Il eut l'heureuse chance de réussir & de plaire au public, & profita de la circonstance pour se faire faire un engagement de quatre mille francs.

Cet acteur n'était pourtant ni beau, ni séduisant, & son organe, dit-on, laissait à désirer. De plus, il était affligé d'une infirmité qui devait singulièrement nuire à l'illusion dans ses travestissements, puisqu'il boitait d'une manière fort sensible.

(1) Pièce en deux actes, par un anonyme, jouée en 1775.

Pendant ſon paſſage à ce théâtre, l'année ſuivante il retournait en province, & faiſait repréſenter un autre ouvrage intitulé : le *Cabinet de Figures*, ou le *Sculpteur en bois*, qui n'était que la reproduction en proſe d'une comédie en vers d'un ſieur Gernevalde, imprimée à la Haye, en 1781. Il fit auſſi jouer, ſur le petit théâtre du Bois de Boulogne, ſa pièce de la *Lingère*.

Se trouvant à Dijon, en 1783, il donna une pièce de circonſtance, les *Fêtes dijonnaiſes*, dont il était l'auteur : eſpèce d'apothéoſe des grands hommes de cette ville, & dans laquelle il n'épargnait l'éloge & la flatterie ni aux habitants, ni aux autorités.

L'année ſuivante, c'était à Lyon qu'il portait le tribut de ſes hommages, dans deux autres ouvrages, également de circonſtance, les *Fêtes d'Aſtrée* & la *jeune Thalie*.

Mais ce n'était pas aſſez pour lui de compoſer des ouvrages dramatiques & de les faire repréſenter ; il voulut encore éclairer ſes concitoyens ſur cette queſtion ſi grave des ſpectacles qui, depuis plus de cent ans, partageait les moraliſtes & les philoſophes, & il prétendit donner auſſi ſon avis dans une brochure publiée en 1787, dont voici le titre : *Réforme des Théâtres*, ou *Vues d'un Amateur*, par M. M*** de Saint-Aubin.

La Révolution le trouva à Paris, acteur au théâtre des Aſſociés, où il faiſait jouer des pièces qui ne valaient ni plus ni moins que beaucoup d'autres, & dans leſquelles il jouait lui-même, tant bien que mal :

pièces qui étaient, au ſurplus, parfaitement au niveau de leurs interprètes. Nous excepterons pourtant les *Hochets*, comédie à ariettes en deux actes, qui n'aurait pas été déplacée ſur une ſcène plus relevée.

Rendons, du moins, à Mague cette juſtice, qu'il n'abuſa pas de ſon talent d'auteur dramatique pour groſſir le bagage des pièces jetées dans le moule révolutionnaire de l'époque. Une ſeule, le *Corſaire nantais*, ou la *Repriſe du Voltigeur* (1798), eſt deſtinée à célébrer un acte de courage &, comme telle, ſe fait facilement amniſtier.

A l'inſtar de pluſieurs de ſes camarades, il voulut auſſi être directeur & il prit, à la mort de Sallé (1), la direction du petit théâtre patriotique des Aſſociés, qu'il appela le *Vaudeville du Boulevard*. Mais il fut obligé bientôt d'abandonner la partie ; ſon entrepriſe ſuccomba faute de recettes, & ne fut repriſe qu'après un certain laps de temps par un ſieur Prévoſt (2) qui lui donna la déſignation modeſte de *Théâtre ſans prétention* (3).

Cependant, le nom de Mague Saint-Aubin diſparut tout-à-coup des affiches de théâtre, ſoit comme

(1) Anthiome Sallé, qui avait épouſé une fille du fameux Volange, eſt mort en 1795, dans l'état le plus miſérable.

(2) Voir dans notre *Troupe de Nicolet* la notice ſur ce directeur-acteur-auteur.

(3) Avant de quitter la place, Mague Saint-Aubin avait demandé, le 5 vendémiaire an V (26 ſeptembre 1797), à être exempté du droit de patente, comme directeur « dont « la reſponſabilité, diſait-il, eſt dan- « gereuſe, puiſqu'on ne peut con-

auteur, ſoit à titre d'acteur. Il reprit de nouveau le chemin de la province, qui ne lui fut pas plus hoſpitalière que la Capitale. Après un intervalle de pluſieurs années, on le revit, en 1805, dans une eſpèce de caveau ſouterrain de la galerie Beaujolais, au Palais-Royal, où végétait alors un café-ſpectacle ; on y ſervait un vaudeville entre deux bouteilles de bière. C'eſt ſur ces tréteaux du plus bas étage que Mague Saint-Aubin jouait chaque ſoir quelque pièce de ſa compoſition, en rêvant à ſes ſuccès du temps paſſé. Quand le décret de 1807 balaya ces établiſſements interlopes, que devint notre pauvre vieux comédien juſqu'au moment où il fut admis, en 1816, à l'hoſpice de Bicêtre? Tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'il eſt mort dans cet aſile de la misère, le 15 ſeptembre 1824, à l'âge de ſoixante-dix-huit ans & huit mois.

Qui croirait qu'au ſein d'une vie aventureuſe, dénué de fortune, ſans poſition ſtable & déjà aux deux tiers de ſa carrière, Mague ait ſongé à ſe marier, & fait plus extraordinaire encore, ait trouvé femme dans une fille de bonne maiſon ? C'eſt pourtant ce qui arriva. Le 6 pluvioſe an II (27 janvier 1794), il épouſa demoiſelle Anne-Adélaïde Warmont, âgée de 28 ans, fille d'Adrien de Warmont, conſeiller au Parlement,

« teſter à l'ancien théâtre d'intéreſ-
« ſer les mœurs publiques. »

A cela le miniſtre répondit que ſa profeſſion était une ſorte de métier & qu'il ne pouvait ſe mettre à la place des comédiens ou auteurs à qui la loi ne demande rien, en effet, pour l'exercice de leurs talents. En conſéquence, refus.

(*Archives nationales.*)

& de Catherine La Grâce de Wicq, ſon épouſe.

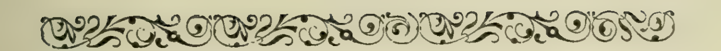
Des nombreuſes pièces que cet auteur compoſa pour les ſcènes de Paris & de la province, onze ſeulement ont été imprimées. En voici les titres :

*Les Tracaſſeries de village.*
*La Lingère.*
*Le Cabinet de Figures.*
*Les Fêtes dijonnaiſes.*
*La jeune Thalie.*
*Les Fêtes d'Aſtrée.*
*Le Pariſien dépayſé.*
*Bagare, Parodie de Tarare.*
*La Nuit champêtre.*
*Le Corſaire nantais ou la Repriſe du Voltigeur.*

Pluſieurs autres pièces jouées, mais non imprimées, exiſtent en manuſcrit à la Bibliothèque nationale & proviennent de la célèbre collection théâtrale de M. de Soleinne.







ALEXANDRE-LOUIS-BERTRAND ROBINEAU

# BEAUNOIR

1746 — 1823

LE nom de Beaunoir ne ſaurait être oublié dans cette galerie ; ſi ce n'eſt comme acteur, c'eſt, du moins, parce qu'il fut dans les trente dernières années du ſiècle précédent, l'un des fourniſſeurs les plus féconds des petits ſpectacles, ſans en excepter Dorvigny & Guillemain.

Nous venons de dire qu'il n'avait point été acteur,

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Barthélemy :* « Le cinq mai mil ſept cent quarante-ſix, a été baptiſé par nous, prêtre & vicaire de cette égliſe, *Alexandre-Louis-Bertrand*, né d'hyer, fils de maître Claude-Louis Robineau, conſeiller du Roi, notaire au Châtelet de Paris, & de Marie-Louiſe Creſſart, ſa femme, demeurant rue Saint-Barthélemy de cette paroiſſe. Le parrain, maître Alexandre Fortier, auſſi notaire audit Châtelet ; la marraine, Bertrande de Noinville. »

mais fucceffivement auteur & directeur de théâtre en province. Il a, pendant le cours de fa longue & aventureufe carrière, joué affez de rôles divers, & fouvent très-oppofés, fur la fcène du monde, pour avoir droit au titre de comédien *in partibus*. Ajoutons que, malheureufement pour fon honneur & fa fortune, ils ne furent pas tous honorables & profitables.

Alexandre-Louis-Bertrand était fils de maître Claude Robineau, notaire au Châtelet de Paris, & confeiller du Roi; auteur de plufieurs écrits fur l'économie politique, reftés inédits. Des revers de famille ruinèrent les efpérances de grande fortune à laquelle fes enfants femblaient d'abord deftinés. Celui qui nous occupe, grâce à l'appui d'un parent qui s'intéreffa à lui, put faire de bonnes études & fuivre les cours du célèbre docteur Petit. Par malheur, la mort de ce parent, furvenue quatre ans plus tard, laiffa le jeune Robineau fans appui, & le força d'abandonner fes études médicales. C'eft alors que, dans l'efpoir d'obtenir quelque bénéfice, bien plutôt qu'avec l'intention d'entrer dans les ordres, il prit l'habit eccléfiaftique (1).

En attendant qu'il eût l'âge requis, grâce aux foins de Capperonnier, garde de la bibliothèque du Roi, il obtint dans cet établiffement un emploi peu lucratif,

(1) Une infirmité naturelle (il n'avait qu'un moignon au bras droit) ne lui aurait pas permis, d'ailleurs, d'exercer le miniftère facré. L'auteur du *Chroniqueur défœuvré*, Mayeur, a plaifanté Robineau fur cette difformité phyfique, en lui difant : « Que pour réuffir « auprès des belles, il ne faut pas « être manchot. »

puiſque entré en 1769, il ne touchait en 1774 que les modiques appointements de 800 livres. Cette pénurie lui donna l'idée de travailler pour le ſpectacle de Nicolet, qui ne portait point encore le titre des *Grands Danſeurs du Roi*. Une chanſon qui courait alors tout Paris, lui inſpira ſa première pièce. *La Bourbonnoiſe*, c'était ſon titre populaire, attira la foule à la foire Saint-Germain & au boulevard du Temple (1), au point que les comédiens italiens, jaloux de ce ſuccès, la firent défendre. Il n'y a que le premier pas qui coûte; encouragé par cet heureux début, l'abbé Robineau devint promptement le fourniſſeur privilégié de Nicolet. Taconet, vieux & uſé avant l'âge, ne produiſait plus guère & ſe bornait au métier d'acteur. Il trouva en Robineau un ſucceſſeur jeune, rempli de zèle & qui, pendant pluſieurs années, alimenta à lui ſeul le répertoire. Comédies, parades, farces, pantomimes, tout était bon pour exciter la verve de ce favori du couple Nicolet qui, dit la chronique, ne rétribuait pas fort libéralement les œuvres dramatiques (2). A tout prendre, cependant, le métier était meilleur que celui de bibliothécaire.

(1) Une autre pièce, la *Bourbonnoiſe à la Guinguette*, par un ſieur Baret, qui ſe jouait en même temps à la loge de Gaudon, faiſait concurrence à celle-ci.

(2) Le prix de rétribution de chacun de ſes ouvrages ſe trouve indiqué dans une lettre qui, ſi elle n'eſt pas un jeu d'eſprit, prouve au moins l'opinion que l'on avait de la fécondité de cet auteur. Voici la lettre qu'on a prétendu avoir été écrite par Nicolet à ſon infatigable fourniſſeur :

« L'adminiſtration que je préſide
« a décidé qu'à l'avenir comme par

Parmi les nombreuſes pièces qu'il fit, refit ou arrangea, pluſieurs obtinrent un très-grand ſuccès : telles que *l'Amour quêteur, Vénus pèlerine, le Mariage de Jeannette, le Barbier de village*, &c.

La plupart d'entre elles ſont plutôt des canevas dialogués que des pièces régulières & complètes ; mais elles renferment parfois des ſituations comiques, renouvelées de l'ancien théâtre italien & du répertoire de la Comédie-Françaiſe. Toutes, à peu d'exceptions près, ſont moins informes & plus décentes que celles de ſes prédéceſſeurs. Sous ce rapport, Robineau mérite qu'on le loue pour avoir épuré la ſcène de Nicolet, ou, comme il le diſait lui-même avec une certaine complaiſance, « pour avoir nettoyé les écuries « d'Augias. »

Cependant, ſa qualification & ſon coſtume d'abbé cadraient aſſez mal avec ſes occupations profanes, & *la Mère Godichon, les Riboteurs de la Râpée, les Amours de Colombine, le Diable à la Cave, Madelon Friquet*, ne pouvaient pas paſſer préciſément pour des œuvres édifiantes. Auſſi, ſes ſupérieurs eccléſiaſtiques le mirent-ils en demeure d'opter entre ces deux carrières à ſuivre. Le choix ne fut ni long, ni difficile, & un beau matin, l'abbé Robineau diſparut pour faire

« le paſſé, vos ouvrages feraient « reçus à notre théâtre ſans être « lus & qu'on continuerait de vous « les payer dix-huit livres la pièce; « mais vous êtes prié de n'en pas « préſenter plus de trois par ſe- « maine. »

*Signé :* NICOLET.

place à M. de Beaunoir, écuyer & auteur dramatique (1).

Il n'avait pas ceſſé d'appartenir à la bibliothèque du Roi. Là, on tolérait, ſi on ne les approuvait pas, les travaux frivoles de l'employé. Malgré l'indulgence dont il était l'objet, il reconnut, ou plutôt on finit par reconnaître l'impoſſibilité pour lui de mener de front ſes devoirs de bibliothécaire & ſes occupations théâtrales. De Beaunoir prévint donc un congé imminent, en donnant, en 1781, ſa démiſſion : « Se fondant, « écrivait-il, ſur les occupations preſſantes & utiles « pour ſa fortune, qui ne lui permettent plus de « ſe livrer aux travaux ordinaires de ſon em- « ploi (2). »

Sa miſe à la retraite eut lieu dans des conditions ſortables, puiſqu'on lui aſſura une ſorte de penſion à titre d'indemnité (3).

A cette époque, Beaunoir pouvait eſpérer de vivre du produit de ſon travail. Il ne compoſait plus que

(1) C'eſt au moment des repréſentations de *l'Amour quêteur*, en octobre 1777, que s'opéra cette transformation.

(2) *Archives de la Bibliothèque nationale.*

(3) Il faut croire que cette penſion ou indemnité n'était pas régulièrement payée ; car, le 6 août 1785, Beaunoir déclare « qu'il eſt « perdu, ſi dans les vingt-quatre « heures on ne ſigne pas une ordon- « nance de paiement de la ſomme « de 2,600 livres, pour complé- « ment de ſon traitement de re- « traite de la Bibliothèque du « Roi. »

(*Archives de la Bibliothèque nationale.*)

Le 5 août 1786, il renouvelle cette réclamation.

(*Les mêmes.*)

rarement pour le ſpectacle de Nicolet, & avait fait repréſenter aux Variétés-Amuſantes quelques ouvrages qui lui rapportèrent à la fois plus de bénéfices & de notoriété. Au nombre de ſes productions, nées en grand partie de la circonſtance, il en eſt une dont le principal perſonnage devint un type, adopté par la mode, & qui donna lieu à de nombreuſes imitations. Nous voulons parler de *Jérôme Pointu*, ſi parfaitement joué par Volange, & ce fut le point de départ de tous les *Pointus* qui ſe ſuccédèrent pendant une quinzaine d'années ſur les ſcènes ſecondaires.

Mais de ces tréteaux de bas étage aux grands théâtres il y avait encore bien loin, quand un haſard heureux ouvrit à de Beaunoir les portes de la Comédie-Italienne, avec les honneurs de la guerre.

On n'ignore pas qu'indépendamment de la cenſure de la police, les pièces deſtinées aux petits ſpectacles devaient encore ſubir le contrôle & obtenir le *viſa* des grands théâtres, qui avaient le droit de s'approprier tout ouvrage paraiſſant leur convenir (1). Deux pièces de notre auteur, compoſées pour les Variétés-Amuſantes, ſe trouvèrent dans ce cas, & furent revendi-

(1) Préville, pour la Comédie-Françaiſe, de Heſſe, pour la Comédie-Italienne, exercèrent longtemps les fonctions de cenſeurs des ſpectacles forains : « Mais, ajoute M. G. « Bonnaſſies, dans ſon livre ſur *la* « *Comédie-Françaiſe & les Spectacles forains*, où nous puiſons « ce renſeignement, une lettre « de Molé, qui remplaça Préville « en 1781, conſtate que ces derniers ne tenaient guère compte « des cenſures ; car, ils rétabliſſaient preſque toujours les paſſages ſupprimés. »

quées, l'une par la Comédie-Françaiſe, l'autre par la Comédie-Italienne. *Les Amis du jour* & *Fanfan & Colas*, deux pièces charmantes, dont la dernière, ſurtout, attira longtemps la foule, & qui toutes les deux furent repréſentées ſous le nom de ſa femme; car, depuis quelques années, il avait uni ſon ſort à celui d'une jeune fille qui ne manquait ni d'eſprit, ni d'inſtruction (1).

Avait-il cru trouver, grâce à ce ſubterfuge, le moyen de déſarmer la critique acharnée après lui, ou d'échapper aux obſeſſions de ſes créanciers? Ce couple, bien aſſorti, ne s'était jamais piqué de beaucoup d'ordre, & malgré les reſſources qu'il tirait de ſa plume, la poſition de ce ménage fut toujours gênée.

Ainſi qu'il arrive ſouvent aux auteurs & aux comédiens qui ont réuſſi, Beaunoir voulut être directeur. En 1788, il s'aſſocia à un nommé Colineau de Coudaine pour acquérir d'un ſieur de la Jaubertie, qui n'avait pu faire honneur à ſes affaires, le privilége du théâtre de Bordeaux, dont la prolongation fut portée

(1) Louiſe-Céline Cheval, née à Paris, dans une famille reſpectable du commerce, qui fut plus d'une fois honorée de l'échevinage.

Séparée, durant un aſſez grand nombre d'années, de ſon mari qui avait émigré; fruſtrée, par ſuite des évenements, d'une habitation qu'elle avait poſſédée à Saint-Domingue, le chagrin s'empara d'elle & une maladie de langueur l'emporta, le 19 janvier 1821. Elle eſt auteur d'un roman intitulé : *Le Danger des Liaiſons*.

« Aux lauriers qui ceignent ma « tête, écrivait de Beaunoir en an« nonçant ſon mariage à un ami, « je vais joindre les roſes de l'hy« men. »

à trente-cinq ans, moyennant la promeſſe d'une ſomme de 552,228 livres 6 ſols, payables deux mois après l'entrée en poſſeſſion (1). Beaunoir, déçu dans ſes eſpérances de fortune, revint à Paris; mais la Révolution avançait à grands pas, & il ſe hâta de paſſer en Belgique.

A Bruxelles, Beaunoir, habitué aux coups de théâtre, & aux intrigues de comédie, ſe lança en pleine politique & voulut jouer ſon rôle dans le drame qui ſe préparait; car, la Belgique auſſi allait faire ſa révolution! Non moins léger d'argent que de ſcrupules, il mit ſa plume au ſervice des différents partis, & les trahit tous (2).

Au mois de mai 1790, il ſe vit forcé de quitter cette réſidence. Croyant avoir à ſe venger du parti qui avait chaſſé le prince d'Orange, & qui gouvernait, il écrivit contre les chefs de la révolution, Vandernoot & ſes adhérents, deux pamphlets : l'un, roman licencieux, & l'autre, comédie qui, ſous une forme

(1) « Non-ſeulement, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails, ces deux aventuriers ne purent ſolder leur promeſſe ; mais ils furent obligés de ſe retirer au bout d'un peu moins d'un an, avec 59,398 livres ſix ſols de dettes, dans leſquelles la ville, ainſi que cela lui arrivait aſſez ſouvent alors, ſe trouvait intéreſſée pour le loyer de la ſalle (56,000 livres). » (*Hiſtoire des Théâtres de Bordeaux*, par Detchévéry.)

(2) Beaunoir avait voulu d'abord exploiter les opinions ariſtocratiques. Il avait émigré pour ſauvegarder ſa nobleſſe de contrebande, « qu'il ſoutenait, dit Arnault, dans ſes *Souvenirs d'un Sexagénaire*, avec un talent des plus roturiers. »

dialoguée, n'était que le tableau des évènements du jour (1). Il publia, en même temps, à Liége où il s'était réfugié, *le Vengeur*, journal dirigé contre la République françaiſe. Cette publication n'eut qu'une durée éphémère.

Après avoir ſucceſſivement parcouru la Flandre, la Hollande, l'Allemagne (2), il ſe trouvait en Ruſſie en 1799. Il était deſcendu à l'hôtel du prince Béloſersky. Paul I[er], qui ſemblait avoir pris du goût pour lui, le chargea de la direction des deux théâtres de la Cour,

(1) *Les Maſques arrachés*, qu'il ſigna du pſeudonyme de *Jacques Leſueur*, agent de police. Sur la comédie, il mit ſon nom traduit en allemand, *Von Schön Schwartz*.

(2) A ſon paſſage par Nuremberg, il fit un ſingulier traité avec un nommé Empaytoz, habitant de cette ville. Nous copions l'original que nous avons ſous les yeux :

« Entre les ſouſſignés Alexandre-« Louis-Bertrand de Beaunoir, « d'une part ;

« Et Pierre-Frédéric Empaytoz, « de Berlin, d'autre part ;

« A été convenu ce qui ſuit :

« Art. 1[er]. M. Empaytoz vend à « M. de Beaunoir une bague avec « mouvement de montre, & en-« tourage de pierres précieuſes « & de diamants, que le premier « a remis à ce dernier, qui le re-« connaît par le préſent acte.

« Art. 2[e]. M. de Beaunoir, par « contre, donne en toute pro-« priété à M. Empaytoz une pièce « de comédie qu'il fera d'ici à « deux mois, pour être repréſen-« tée ſous le nom de M. Empaytoz, « au moins ſept fois, & que celui-« ci ait ſes entrées libres pendant « un an, & ce, au théâtre du Vau-« deville.

« Art. 3[e]. M. de Beaunoir aſſure « à M. Empaytoz une rentrée de « ſix cents francs de France, & dans « le cas où la pièce qui ſera don-« née ſous le nom de M. Empaytoz « rapporterait davantage, le béné-« fice ſera partagé entre les au-« teurs ſouſſignés. — Fait double « entre les parties, à Nuremberg, « le 15 décembre 1800. »

Nous n'avons pu ſavoir ſi le traité a été exécuté.

quand un beau jour, il dut quitter précipitamment la Ruſſie. Pour quelle raiſon? C'eſt ce qui eſt reſté ignoré.

De retour à Paris, en 1801, il chercha à s'aſſurer des moyens d'exiſtence, en créant un journal des théâtres, que la police ſupprima au 41e numéro. Il eut alors l'idée de fonder un cabinet de littérature, véritable officine de compliments en vers & en proſe, de proverbes de ſociété, qu'il ſe chargeait de compoſer ſur commande. Il ſe chargeait auſſi de la vente des manuſcrits. De plus, imitant l'exemple donné par Grimm & La Harpe, il devint le correſpondant littéraire de pluſieurs étrangers de diſtinction. Cette entrepriſe, ne lui procurant que des reſſources aſſez précaires, il y renonça pour redevenir directeur du théâtre de Bordeaux. Mais cette tentative ne fut pas plus heureuſe que la précédente.

En 1809, Beaunoir était rédacteur, chargé de la partie des ſpectacles, au *Publiciſte*. Quelques-uns de ſes articles ſur l'Odéon & le Vaudeville ayant paru peu convenables à ces théâtres, les propriétaires de ce journal lui firent ſavoir qu'à partir du 1er janvier 1810, il ceſſerait de rendre compte des pièces nouvelles de l'Odéon & du Vaudeville, ne conſervant plus que l'Ambigu-Comique & la Gaîté; &, qu'en conſéquence, en vertu des conventions primitives, ſes appointements ſeraient réduits à cinquante francs par mois.

A cette époque, de Beaunoir, qui n'exerçait plus

aucune influence ſur les entrepriſes théâtrales de quelque importance, était obligé pour vivre de s'adreſſer aux ſcènes les plus infimes. C'eſt ainſi qu'il paſſa un contrat avec un ſieur Gaſpard-Joſeph Cuchet, entrepreneur du théâtre des *Fabuliſtes* (1), par lequel il s'engageait à lui fournir quatre fables par mois, arrangées pour la ſcène, à raiſon de cinquante francs par fable, payés *comptant*, du 1er ſeptembre 1810 au 1er ſeptembre 1811.

Plus tard, il fut attaché, comme ſecrétaire, au prince Jérôme, roi de Weſtphalie.

Naturellement, le régime impérial le compta au nombre des écrivains qui le célébrèrent en vers & en proſe. Il chanta le mariage de Napoléon & la naiſſance du roi de Rome, avec le même enthouſiaſme & la même conviction, ſans doute, qu'il déploya dix ans plus tard à la naiſſance du duc de Bordeaux.

Cette flexibilité d'opinion lui valut, ſous la Reſtauration, un emploi à la diviſion littéraire du miniſtère de la police (2). Il reconnut cette faveur par des publications dans leſquelles il revendiquait l'aboliſſement de la cenſure en faveur de la liberté. On le nomma, dans la ſuite, archiviſte du dépôt de la guerre : place qu'il a occupée juſqu'à ſa mort.

Les diverſes brochures de circonſtance qu'il publia ne l'empêchèrent pas de travailler encore pour la

(1) Inſtallé dans une dépendance de l'ancien *Hôtel des Fermiers généraux*, rue du Bouloy.

(2) Bureau des gravures.

scène; mais sa verve était épuisée, & l'auteur, dont autrefois les ouvrages étaient acceptés les yeux fermés par Nicolet, essuyait de la part de F. Bourguignon, son gendre & son successeur, un refus après lecture. Un mélodrame, *Zuma, ou le Quinquina*, qu'il parvint à faire représenter en 1818, à la Porte-Saint-Martin, éprouva une chute bruyante & complète. Son dernier ouvrage fut un roman historique, intitulé *Attila, ou le Fléau de Dieu*, paru en 1823. Le 5 août de cette même année, de Beaunoir atteint, comme l'avait été sa femme, d'une maladie de langueur, mourut à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans & trois mois.

Il y aurait injustice à refuser à cet auteur une très-remarquable facilité de travail & une fécondité qui eût certainement gagné à moins se prodiguer. Il avait de l'esprit & une certaine habileté d'arrangement, qui lui valurent des succès au théâtre. Le nombre de ses pièces est considérable, puisqu'à celles, très-nombreuses, jouées chez Nicolet & Audinot, il convient d'en ajouter une soixantaine, au moins, représentées à la Comédie-Italienne, aux Variétés-Amusantes & à d'autres théâtres (1). Beaunoir estimait lui-même que ses ouvrages dramatiques lui avaient rapporté plus de cent mille écus. Mais sa vie tourmentée ne lui permit jamais de se faire une position assurée; & pour finir

(1) A l'Ambigu-Comique, 6. — Aux grands Danseurs du Roi, 114. — Aux Variétés amusantes, 8. — Aux Italiens, 5. — Aux Élèves de l'Opéra, 2.

cette notice par une appréciation d'Arthur Dinaux, qui résume l'ensemble de cette existence accidentée & irrégulière : « Beaunoir fit de tout, alla partout, « toucha à tout, excepté au bonheur & à la fortune. »



ANTOINE-FRANÇOIS ÈVE

# *dit* DÉMAILLOT

1747 — 1814

NÉ le 21 mai 1747, à Dôle, où ſon père était avocat, le jeune Eve, à ſa ſortie de penſion, & n'ayant pas encore atteint ſa dix-huitième année, s'enrôla comme ſoldat. Mais bientôt rebuté de ce métier, il déſerta & ſe réfugia en Hollande, où ſe trouvant à bout de reſſources, il ſe fit comédien. Il prit à cette occaſion le nom de Démaillot qu'il garda pendant tout le temps de ſon ſéjour en ce pays, & qu'il modifia plus tard en l'abrégeant. Après une abſence de ſept années, il rentra en France

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Notre-Dame, à Dôle :* « *Antoine-François*, fils de monſieur Jean-Claude Ève, avocat au Parlement, & de dame Etiennette Thiébaud, ſon épouſe, eſt né & a été baptiſé, le vingt & un may de l'année mil ſept cent quarante-ſept. Les parrain & marraine ſont meſſire Jean Ève, preſtre, & demoiſelle Jeanne Françoiſe Rénel. »

& vint à Paris où il vécut, tant bien que mal en composant quelques bluettes pour des scènes de bas étage. Son premier ouvrage fut *Figaro directeur de Marionnettes*, comédie en un acte & en prose, mêlée de vaudevilles. Vers 1785, il fit représenter l'opéra de *Tancrède*, qui lui valut une gratification du Roi : ce qui ne l'empêcha pas, lorsque éclata la Révolution, d'en embrasser les principes avec ardeur. Cependant, il est juste de dire qu'ayant été envoyé comme commissaire dans le Loiret, il s'y montra très-modéré (1).

Démaillot avait de l'imagination; mais il était dépourvu de bon sens, de jugement, & l'âge ne le rendit ni plus raisonnable, ni plus clairvoyant (2).

Après une existence écoulée, en grande partie, au milieu des agitations & dans la misère : après avoir

(1) Dans un ouvrage qu'il publia en 1814, *Tableau historique des Prisons d'Etat en France, sous le règne de Buonaparte*, il revendique l'honneur d'avoir sauvé la ville d'Orléans & le département du Loiret des atrocités suggérées par l'horrible Léonard Bourdon. Il ajoute que, six mois avant le 9 thermidor, il obtint la liberté de plusieurs individus compromis, entre autres d'Aignan, plus tard académicien; & de qui obtint-il cet acte de justice? de Robespierre lui-même.

Sous l'empire il fut arrêté & détenu pendant dix ans, comme suspect au nouveau gouvernement. Ses relations avec Malet & d'autres républicains, ennemis de l'empire, ainsi que les fonctions qu'il avait remplies pendant le régime de la terreur, furent la cause ou le prétexte de sa détention.

Démaillot tournait agréablement le couplet, il aiguisait l'épigramme avec une facilité dont il eut plus d'une fois à se repentir, ainsi qu'il l'avoue dans l'ouvrage cité plus haut, & qui contient plusieurs chansons satyriques contre les puissants de l'époque.

(2) Le 23 ventôse, an VII (13 mars 1799), le sieur Guéroult, chef

paſſé ſes dix dernières années privé de ſa liberté, c'eſt à l'hoſpice Dubois qu'il alla finir ſa triſte carrière.

Outre les ouvrages que nous avons cités précédemment, Démaillot eſt encore auteur des ſuivants : *Sudmer*, opéra, 1784. — *Le vieux Soldat & ſa Pupille*, 1785. — *La Fille garçon.* — *Céleſtine*, opéra joué à la Comédie-Italienne, ſous le nom de *Magnitot.* — *Le Congrès des Rois*, opéra comique, 1794. — *Madame Angot, ou la Poiſſarde parvenue.* Cette parade, qui fut le point de départ des pièces dont Mme *Angot* a été le type, avait été primitivement repréſentée en 1795 ſur le théâtre de la Gaîté, ſous le titre de la

du bureau central de morale, mettait ſous les yeux du miniſtre de la police générale un rapport ſur une dénonciation faite par le citoyen Maillot contre le ſieur Picardeaux, régiſſeur de l'Ambigu-Comique.

Voici cette dénonciation, dont la forme exagérée ſuffira pour donner la meſure du bon ſens de ſon auteur :

« Citoyens !

« Vous nommer Picardeaux, « c'eſt vous préſenter le tableau de « tous les vices. Je n'entrerai pas « dans de grands détails ſur ſes « affaires avec les artiſtes ; vous les « connaiſſez déjà. Mais, Citoyens, « ce que je vous dénonce, ce que « vous devez ſavoir, ce ſont les « expreſſions qu'il emploie à l'é« gard de ces infortunés, & que « le plus affreux tyran n'oſerait pas « prononcer. Le citoyen Dupa« rai (*), recommandable par ſes « talents, ſes mœurs & ſon civiſme, « père de quatre enfants, ayant « été demander à Picardeaux un « faible à-compte de quarante« huit francs, ſur une ſomme bien « plus conſidérable, lui dit : « Ma « femme vient d'accoucher & je « n'ai pas un ſol ! — Pourquoi ta « femme accouche-t-elle en ce « moment ? lui répond le tigre. — « Mes enfants meurent de faim. — « Pourquoi leur as-tu appris à « manger ? » Et il renvoie le pau« vre Duparai ſans argent.

« Sous l'ancien régime, il y a « longtemps que Picardeaux ſerait

(*) L'excellent acteur qui fait l'objet d'une des notices du volume précédent.

*nouvelle Parvenue* (1). — *Le Mariage de Nanon*, 1797. — *La petite Maison de Proserpine, ou Pluton devenu comédien sans le savoir*, 1799. — *Le Repentir de madame Angot, ou le Mariage de Nicolas*, 1799. — *Dernières Folies de madame Angot*, 1803. — *Les Méprises par les noms*, 1805. — *Arlequin de retour, ou l'heureux Dénoûment*, 1805.

« à Bicêtre... Sous le régime de la « juſtice, il doit être, au moins, « adminiſtrativement interdit... Un « républicain ne doit jamais avoir « d'arrière-penſée. Il faut que la « foudre frappe enfin l'impudeur « & l'immoralité. L'infâme con- « duite du ſieur Picardeaux mérite « toute l'indignation du gouverne- « ment. »

On lit en marge, écrit de la main du miniſtre, en date du 28 germinal (17 avril) : Renvoyer ces *grands dénonciateurs* devant les tribunaux, ſeuls compétents.

(*Archives nationales.*)

L'intention de Démaillot était, ſans doute, louable, mais ſon intérêt pour Duparai l'entraînait au-delà du but, & quelques années plus tard, victime lui-même de dénonciations, plus ou moins juſtifiées, il put faire de triſtes réflexions ſur les conſéquences de ces imprudents avis à l'autorité.

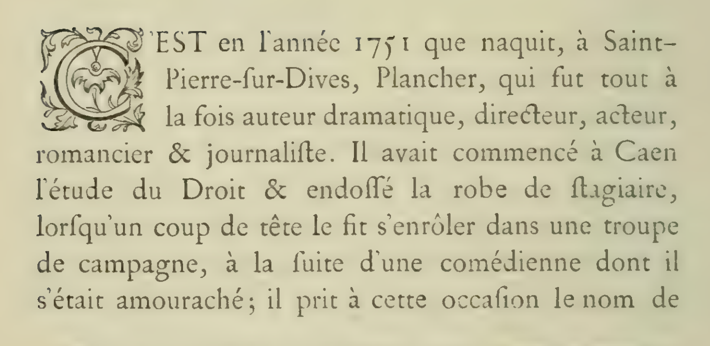
(1) Ce perſonnage, qui devint en quelque ſorte le type des nouvelles enrichies ſous le Directoire, n'avait pas été inventé par Démaillot. On le trouve pour la première fois, bien antérieurement à la Révolution, eſquiſſé dans *le Déjeuner de la Rapée*, diſcours poiſſard & mis à la ſcène par Delautel, dans une pièce jouée en novembre 1767, au boulevard du Temple, ſur le théâtre éphémère d'une demoiſelle Gaſſerent.



PHILIPPE-ALEXANDRE-LOUIS-PIERRE

# PLANCHER-VALCOUR

1751 — 1815



C'EST en l'année 1751 que naquit, à Saint-Pierre-ſur-Dives, Plancher, qui fut tout à la fois auteur dramatique, directeur, acteur, romancier & journaliſte. Il avait commencé à Caen l'étude du Droit & endoſſé la robe de ſtagiaire, lorſqu'un coup de tête le fit s'enrôler dans une troupe de campagne, à la ſuite d'une comédienne dont il s'était amouraché; il prit à cette occaſion le nom de

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Pierre :* « Le vingt-cinq février, an mil ſept cent cinquante & un, a été par nous ſouſſigné, prêtre-vicaire, baptiſé un fils né du 23 dudit mois, iſſu du légitime mariage de Pierre-François Plancher, bailli de la haute-juſtice de Saint-Pierre-ſur-Dives, & ſon procureur du Roy en la vicomté de ce lieu, & de Marie-Jeanne Bridet, qui a été nommé *Philippe-Alexandre-Louis-Pierre*, par Marie-Marguerite Chéron, aſſiſtée de Philippe Bridet, parrain & marraine. »

Valcour, auquel, pendant la Révolution, dont il avait embraſſé les principes avec effervescence, il accoupla celui d'*Ariſtide*. C'eſt de ce double pſeudonyme, ajouté à ſon nom patronymique, qu'il ſigna de nombreux articles de journaux, notamment dans le journal de la Montagne, où il rendait compte des ſéances des Jacobins.

Cet écrivain qui a fourni au théâtre une aſſez longue carrière, & qui a compoſé un grand nombre de pièces, repréſentées ſur la plupart des théâtres de la Capitale, & ſur quelques ſcènes de province, eſt peu connu de nos jours, malgré tout ſon bagage littéraire. Le nombre de ſes ouvrages dramatiques s'élève à une centaine, dont dix-ſept ſeulement ont été imprimés ; & ne ſont pas compriſes dans cette énumération les pièces qui, bien que reçues, ne furent jamais jouées & ſont reſtées en porte-feuille. Généralement leur ſujet était emprunté aux ſouvenirs des villes où il avait réſidé. C'eſt ainſi qu'il fit repréſenter à Poitiers une eſpèce de drame, intitulé : *Le Siège de Poitiers*, dans lequel il jouait le rôle principal, & qu'il dédia aux magiſtrats de la ville.

Quand il vint pour la première fois à Paris, en 1777, il publia, ſous le voile de l'anonyme, un recueil de poéſies légères, dans le goût graveleux du jour, ſous ce titre caractériſtique : *Contes & Nouvelles en vers, ou le Petit-Neveu de Boccace*. Il compoſa auſſi pour Nicolet & les Variétés-Amuſantes pluſieurs comédies-proverbes qui réuſſirent.

Après une feconde tournée en province, il revint à Paris & fonda, fur le boulevard du Temple, à côté de l'hôtel Foulon, un petit théâtre qu'il appela les *Délaffements-Comiques*, & dont il fut, en même temps, le directeur, l'acteur principal & l'auteur en titre.

L'autorifation d'ouvrir ce fpectacle ne lui avait été accordée qu'à la condition de fe tranfporter à la foire Saint-Germain & d'y refter pendant toute la durée de la foire.

Cette modefte entreprife était en pleine voie de profpérité lorfqu'un incendie confuma la falle en 1787. Elle fut promptement réédifiée; mais les grands théâtres, toujours jaloux des petits fpectacles, l'année fuivante, obtinrent une ordonnance qui aftreignit celui-ci à ne jouer que des pièces à trois interlocuteurs, &, de plus, à interpofer un rideau de gaze entre le public & les acteurs. Force fut au pauvre imprefario de fe foumettre; mais au mois d'août 1789, la gaze était déchirée par Plancher-Valcour lui-même, au cri de: vive la Liberté! (1). Dégagé de toutes les entraves qui avaient arrêté l'élan de fa verve dramatique, il ufa largement de cette liberté qu'il acclamait, & ne fe fit pas faute, pendant la Révolution, d'exploiter en vers & en profe les évènements du jour & de produire un grand nombre d'ouvrages de circonftance. Sa mufe,

(1) Qui croirait que cette ridicule obligation fe ferait reproduite de nos jours? Elle fut pourtant impofée, à la requête des grands théâtres, au fpectacle de *Franconi*, falle Monthabor, ainfi qu'à celui des *Jeux-Gymniques*, ancienne falle de la Porte-Saint-Martin.

plus burlesque que comique, côtoyait les faits politiques & s'assombrissait avec eux. On retrouve dans ses pièces les opinions les plus exagérées de l'époque. Les cris de haine & de fureur, qui s'élevaient dans la rue & dans les clubs, rencontrèrent trop souvent un écho dans ses couplets qui se chantaient parfois sur des airs d'une niaiserie sentimentale : contraste assez fréquent alors.

En 1790, il céda son entreprise au couple Colon, en se réservant les fonctions de régisseur.

L'année suivante, il figurait au nombre des acteurs du théâtre Molière, que Boursault-Malherbe venait de fonder, & il reprit en même temps sa plume d'auteur dramatique ; &, au commencement de 1792, il parut sur une scène infime de la foire Saint-Germain, nommée les *Variétés*, pour laquelle il brocha quelques pièces de circonstance. Au mois d'avril suivant, il revenait au théâtre Molière, où il remplaçait Boursault dans la direction, qu'il cédait à son tour, peu de temps après, à un sieur La Chapelle (1).

Il renonça bientôt à la profession de comédien, dans laquelle, du reste, il n'avait jamais brillé. D'après les journaux du temps, Plancher-Valcour ne manquait pourtant ni de tenue, ni de correction ; mais il était peu goûté du public à cause de son excessive froideur !

Il continua d'écrire pour le théâtre & fit, en colla-

(1) Claude-Gilbert Lachapelle, précédemment attaché à la maison du Roi, périt révolutionnairement le 15 messidor an II (3 juillet 1794).

boration avec Destival (1), *le Gâteau des Rois*, &, de concert avec Moline & Léonard Bourdon, *le Tombeau des Imposteurs, ou l'Inauguration du Temple de la Vérité*, sans-culottide tellement foncée en couleur, que le Comité de Salut public lui-même crut devoir en interdire la représentation. D'autres pièces dans le même goût, quoique un peu plus modérées de ton & d'allures, se succédèrent sous sa plume, de 1791 à 1794; telles que : *le Mariage du Curé, le Premier Coup de Canon, aux Frontières, les Piques, le Débarquement de la Sainte-Famille à Alger, le Vous & le Toi, l'École des Prêtres, la Discipline républicaine & la Tentation de Saint Antoine.* Ce dernier ouvrage, représenté à Bordeaux, y fut interdit, comme immoral, par le Représentant du Peuple en mission.

N'omettons pas de dire qu'en 1787, ce même Plancher-Valcour avait célébré les vertus de Louis XVI, dans un à-propos, joué à Cherbourg, sous le titre des *Travaux de Cherbourg*, & que des allusions flatteuses pour ce monarque se trouvent également dans plusieurs de ses productions théâtrales, entre autres : *Pharamond, Louis XII, Charles VI*, composées à l'aurore de la Révolution.

(1) Jean-Nicolas Braban, dit d'Estival, l'un des meilleurs acteurs de Nicolet, né en Lorraine, en 1735, à Merles, département de la Meuse, vivait encore en l'an VII de la République; nous en avons eu la preuve par une lettre qu'il écrivait, le 7 nivôse de cette année, à la veuve Nicolet, pour lui recommander un artiste qui cherchait à se placer.

Son ardent républicanifme tomba tout-à-coup avec la caufe qui l'avait fait naître. Il fe mit alors à faire du mélodrame, & il ne craignit pas, lui qui, par bravade, avait dédié au pape *le Tombeau des Impofteurs*, de mettre en profe l'*Efther* de Racine, & de parler à fa façon le langage biblique.

A fon nombreux bagage dramatique, difparu de la fcène depuis fi longtemps, heureufement fans efpoir de retour, & qui n'eft plus connu aujourd'hui que des amateurs & des collectionneurs, il convient d'ajouter beaucoup d'écrits de circonftance, qui ne furent guère que des fpéculations de librairie. C'eft ce qu'atteftent plufieurs ouvrages indiquant cette qualité jointe à fon nom.

Un incident qui n'eft pas le moins curieux de ceux qui traversèrent cette exiftence verfatile & bariolée, c'eft l'idée grotefque qu'eut un jour le gouvernement du Directoire de faire un juge de paix de Plancher-Valcour. Il exerça ces fonctions dans le faubourg Saint-Martin, pendant plufieurs années. Elles lui furent retirées en 1801. Il reprit alors fon ancien état de comédien, & reparut d'abord au théâtre de la Cité; puis à celui de l'Impératrice (1).

A la Reftauration, il fe retira à Belleville, où il vé-

(1) « Comme comédien, a dit « un critique de 1809, il avait le « jeu fec & froid, mais la diction « correcte & facile; & dans les « premiers rôles & les pères no- « bles qu'il joua, il portait mieux « l'épée que certains grands co- « médiens. »

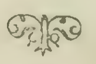
cut (1), ou plutôt végéta, dans une pofition plus que modefte, & tout à fait ignoré de la génération contemporaine. Il y eft mort, le 28 février 1815, laiffant après lui une veuve (2).

Malgré l'exaltation des opinions de fa jeuneffe, Plancher-Valcour put traverfer fans péril les grandes crifes de la Révolution, & il eut du moins ce bonheur de ne point attacher à fon nom le trifte fouvenir d'excès révolutionnaires, auxquels fa pofition de journalifte & fes relations avec quelques-uns des puiffants du jour, parmi les plus fougueux, auraient pu l'entraîner (3).

(1) Il y a été libraire. Plufieurs ouvrages portent cette qualification à la fuite de fon nom.

(2) Il avait été marié deux fois : en premières noces avec Marie-Anne Marchand ; en deuxièmes noces avec Thérèfe-Victoire Hérai.

(3) M. Charles Monfelet a confacré à Plancher-Valcour, dans fon curieux livre des *Dédaignés & des Oubliés*, un article qui contient des détails piquants, mêlés à de fpirituelles appréciations fantaififtes.



## HONORÉ-ANTOINE RICHAUD

# *dit* MARTELLI

1751 — 1817

RICHAUD appartenait à une très-bonne famille d'Aix en Provence, où il naquit le 27 octobre 1751. Son père était conſeiller à la Cour des aides, & un de ſes oncles ſervait en qualité de capitaine de vaiſſeau dans la marine royale. Après avoir fait d'excellentes études, il fut reçu avocat au Parlement ; mais nous devons dire que ſon début dans la carrière ne fut pas heureux ; le goût des lettres le dominait & l'éloignait des luttes du barreau, dont une circonſtance fortuite vint le détourner tout-

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saincte-Magdeleine d'Aix:* « *Honoré-Antoine*, né à Aix, le 27 octobre mil ſept cent cinquante & un, fils d'Antoine Richaud & de Marie-Anne Deſmichels de Martelly, ſa femme, a été baptiſé le 28 octobre, &c., &c. »

a-fait. Le Kain, en traverſant Aix, y donna le 16 ſeptembre 1771, une repréſentation (qui fut l'unique) de la tragédie de *Tancrede*. Le jeune Richaud s'enflamma tellement au jeu de l'illuſtre acteur, que les plus beaux ſuccès, les ſeuls dignes d'envie, lui parurent déſormais ceux obtenus ſur la ſcène. Il rechercha dès lors toutes les occaſions de jouer la comédie de ſociété, & les applaudiſſements qui l'accueillirent en qualité d'amateur, en déterminant ſa vocation, lui firent à tout jamais abandonner le barreau. Hâtons-nous de dire que l'honnêteté de ſes mœurs & la droiture de ſon caractère ſe conſerverent ſi pures, que ſes anciens confreres déciderent à l'unanimité le maintien de ſon nom ſur le tableau des avocats ; il en fut de même à Marſeille où les membres du barreau le traitèrent toujours en collègue.

Cependant, avant de prendre cette grande détermination, on raconte que Richaud avait été conſulter un de ſes oncles qui portait le froc de capucin. Il lui ſoumit les raiſons qui le pouſſaient à ſe faire comédien & les eſpérances de ſuccès qu'il puiſait dans ſon amour de l'art. Le bon Pere, homme de ſens, aurait commencé par lui faire enviſager tous les inconvénients qui ſeraient la conſéquence de ſa réſolution ; mais voyant que ſon neveu, loin d'être rebuté par le tableau qu'il lui mettait ſous les yeux, perſiſtait en ſon deſſein, il lui ſerait, dit on, venu en aide en lui fourniſſant les moyens de ſubvenir aux dépenſes auxquelles allait l'entraîner le parti qu'il prenait.

Quel que ſoit le degré d'authenticité de cette anecdote, Richaud, après avoir ajouté à ſon nom un des noms de ſa mère qu'il conſerva ſeul par la ſuite, débuta ſur le théâtre de ſa ville natale par ce même rôle de *Tancrède*, dont la repréſentation avait déterminé ſa vocation. Venant après Le Kain, l'entrepriſe était hardie, pour ne pas dire téméraire; mais elle avait, ſans doute, pour but, de ſe concilier par un coup d'éclat la ſympathie & les ſuffrages de ſes concitoyens & de ſe faire abſoudre par le ſuccès.

Il comptait ſur le premier vers de ſon rôle :

« A tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère ! »

Hélas! ſon attente fut déçue & ſa réuſſite à peu près nulle : tant il eſt vrai qu'on eſt rarement prophète dans ſon pays. Il ne ſe découragea pourtant pas de cette eſpèce d'échec.

Après s'être exercé pendant pluſieurs années ſur des ſcènes ſecondaires de la province, il ſe rendit à Bordeaux où l'appelait un engagement. Son talent, mûri par l'étude & la réflexion, y fut ſingulièrement apprécié; le public qui l'adopta, lui décerna le nom de *Molé provençal*. Cette conſtante faveur dont il devint l'objet, donna à Martelli pour cette ville une prédilection marquée & qu'il conſerva toute ſa vie : ſi bien même, qu'après avoir joué à Marſeille, à Lyon, à Nantes & même à Paris, il revenait toujours avec empreſſement à Bordeaux. Pendant un de ſes derniers

ſéjours en cette ville, où Beaumarchais ſe trouvait alors, il joua en ſa préſence Almaviva du *Mariage de Figaro*. Il paraît que, contre ſon attente, il n'obtint pas le ſuffrage de cet auteur, qui le lui fit ſentir aſſez rudement. — « Vous avez abſolument manqué le rôle, « lui dit Beaumarchais. — Hé bien, répliqua l'acteur « cruellement mortifié, ſi j'ai manqué le rôle, je tâche- « rai de ne pas manquer la pièce. »

En effet, faiſant appel à ſon goût & à ſes études littéraires, Martelli compoſa les *Deux Figaro* (1). Ce fut là ſa vengeance & elle fut bonne. On n'ignore pas que cette comédie eſt une ſatire ingénieuſe & piquante de la pièce de Beaumarchais. Elle obtint un grand ſuccès, & il ne manqua pas de gens pour en conteſter la paternité à ſon auteur ; mais l'*Intrigant dupé par lui-même*, autre comédie en cinq actes, également jouée à Paris, *le Maladroit*, qu'il deſtinait à la Comédie-Françaiſe & qui fut repréſenté à Bordeaux, *les Amours ſuppoſés*, à Lyon, proteſtent victorieuſement contre cette imputation malveillante.

Malgré ſa réputation ſolidement établie d'excellent comédien, Martelli ne put arriver au Théâtre-Français,

(1) « La première idée de Martelli était de faire ſimplement une « critique du *Mariage de Figaro* ; « mais entraîné apparemment par « une conception heureuſe, il a fait « plus & mieux qu'il ne voulait « faire d'abord. C'eſt à la ſuite, « dit-on, d'une gageure. M. de « Beaumarchais n'ayant pas été « content de la manière dont Martelli avait joué, à Bordeaux, le « rôle d'Almaviva, &c. »

(*Correſpondance littéraire de La Harpe*, 1793.)

à l'attention duquel aurait dû le recommander les ſuccès de bon aloi obtenus ſur les principales ſcènes de la province. Le vrai, le ſeul motif qui lui en ferma l'accès, ne réſida pas, ainſi qu'on l'a dit, dans le reproche qu'on lui faiſait d'avoir une diction heurtée & rocailleuse. L'oſtraciſme dont il fut frappé provint uniquement de Molé qui, placé cependant par ſon talent hors ligne, en dehors de toute rivalité, ne ſut pas ſe montrer ſupérieur à un ſentiment de meſquine jalouſie. Dans la ſuite, ils ſe trouvèrent enſemble au théâtre de Marſeille où Martelli régnait en maître ; ils jouèrent alternativement les mêmes rôles, & il réſulte des témoignages contemporains que cette lutte qui, d'ailleurs, tourna au profit de l'art, ne fut pas préciſément déſavantageuse à Martelli.

Ce n'eſt que beaucoup plus tard qu'il vint à Paris. On rapporte que s'y trouvant à court d'argent, il écrivit dans l'eſpace d'une matinée une pièce en un acte, intitulée : *Une Heure de Jocriſſe*, qu'il envoya au directeur des Variétés, Montanſier, qui la lui paya quinze louis. Durant ſon ſéjour, il joua au théâtre Molière où, grâce à la liberté théâtrale de l'époque, il put aborder le répertoire claſſique. Il produiſit beaucoup de ſenſation & ſes repréſentations ne ceſſèrent d'attirer la foule. Quelques années après, le 4 avril 1813, il parut une unique fois à l'Odéon dans le *Vieillard & les jeunes Gens* & dans l'*Habitant de la Guadeloupe*. Quoique déjà avancé en âge, il fit encore plaiſir.

Martelli retourna enſuite à Marſeille, où il avait fixé

ſa réſidence. Il s'y était marié avec une ancienne actrice (1), dont il eut une fille qui épouſa par la ſuite un muſicien de talent, nommé Lambert. Retiré du théâtre, & habitant une jolie baſtide qu'il poſſédait à proximité de la ville, il reparaiſſait de temps à autre ſur la ſcène où il jouait, toujours avec une grande ſupériorité, le *Legs* & l'*Amant bourru*.

Il eſt mort, le 10 juillet 1817, à l'âge de ſoixante & ſix ans.

Si on conſidère Martelli en tant qu'auteur dramatique, on peut le ranger parmi ceux qui ne méritent pas l'oubli. Ses productions littéraires dénotent en général un eſprit judicieux & pourvu d'une certaine fineſſe. Outre ſes pièces de théâtre, il a publié un recueil de fables, & le tome XI des *Mémoires de l'Académie de Marſeille* renferme un conte en vers, intitulé : *Le Bonheur*, dû à ſa plume. Il a laiſſé inédite une jolie petite comédie en un acte & en vers, *Conſeil d'un Homme de lettres, ou les trois Rivaux*, qui n'a jamais été jouée.

(1) M^lle Loche.

## ANTOINE-JEAN BOURLIN

# *dit* DUMANIANT

1752 — 1828

FÉCOND auteur dramatique, romancier, acteur & directeur de ſpectacle en province, Antoine-Jean Bourlin commença de bonne heure ſa vie accidentée.

Il naquit à Clermont-Ferrand, le 11 avril 1752, l'aîné de quatre garçons. Son père, fils d'un avocat en réputation, avocat lui-même & conſeiller au préſidial, le deſtinait à ſuivre le barreau. Le jeune homme aurait préféré l'étude de la médecine ; mais il n'y dut pas ſonger à cauſe de l'oppoſition de ſon père qui regar-

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Geneſt, à Clermont-Ferrand :* « L'an mil ſept cent cinquante-deux, le onze avril, a été baptiſé *Antoine-Jean*, fils légitime à maître Jean Bourlin, avocat, & à Diane-Marie Bourlin, né le même jour. Parrain, ſieur Antoine Bourlin, médecin à Riom; marraine, Suzanne Tétard. »

dait les médecins « comme des aſſaſſins privilégiés, & regrettait, qu'à l'exemple de Rome, on ne les expulſât pas de la France. » Le jeune Antoine demanda alors à entrer dans la finance, carrière dans laquelle il entrevoyait la poſſibilité de faire une grande fortune; il eſpérait être placé à Paris dans les bureaux d'un fermier général. Mais envoyé comme ſurnuméraire à Saint-Denis, il ſe dégoûta promptement de cette poſition ſubalterne.

Cependant, n'oſant retourner chez ſon père, il alla à la Rochelle retrouver un de ſes couſins détenu dans la priſon de cette ville pour un léger délit. Ce parent ayant recouvré ſa liberté, grâce à l'intervention d'un bon religieux, Père de l'Oratoire, emmena avec lui le jeune Bourlin dans un couvent de Bernardins, comme novice, en attendant qu'il y fît profeſſion; mais le futur auteur dramatique n'avait pas la vocation. Auſſi ne tarda-t-il pas à quitter le couvent; & la force des choſes le ramena chez ſon père qui, cette fois, le mit en demeure de ſe livrer à l'étude du droit & d'entrer chez un procureur pour y apprendre la pratique. Nouvelle révolte du jeune Bourlin qui, ſe ſentant un goût irréſiſtible pour le théâtre & préférant la lecture de Molière & de Racine à l'étude du droit & de la juriſprudence, trancha bruſquemenr la queſtion par un coup de tête qui décida de ſon avenir. Il s'enfuit de la maiſon paternelle & ſe rendit à Paris; là, il s'engagea dans une troupe de province; &, afin de ſe ſouſtraire aux juſtes reproches de ſon père;

plus encore, peut-être, aux mesures de rigueur dont il pourrait être l'objet, il prit le nom de Dumaniant qui était celui d'une de ses tantes, & qu'il a toujours conservé depuis.

Avant de le suivre dans cette nouvelle voie théâtrale & littéraire, avec ses chances diverses, nous emprunterons à une espèce d'autobiographie inédite, qu'il avait commencé d'écrire en 1807 & que nous avons sous les yeux, ce passage empreint de mélancolie, dans lequel il fait un triste retour sur sa position présente : « Déshérité par mon père, dit-il, pour avoir « embrassé la carrière du théâtre, parvenu à cin« quante-cinq ans, je ne possède pas le plus faible « abri, pour y couler les jours que le Ciel peut m'ac« corder encore. J'étais l'aîné de quatre garçons ; « je devais être le plus fortuné, & j'en suis le plus « pauvre, puisque je ne possède que le revenu incer« tain de mes ouvrages. »

Ce n'est pas ainsi, sans doute, qu'il raisonnait en 1778, lorsque ne se contentant pas d'interpréter sur la scène les ouvrages des autres, il se lançait à son tour dans la carrière d'écrivain, & faisait imprimer sa première comédie : *le Pardon inutile*. Il avait alors vingt-six ans &, sur le titre, se qualifiait de *Comédien du Roi*.

Il se trouvait à Douai au mois de juin 1783, & jouait le rôle de Mondor, dans les *Fausses infidélités*, comédie en un acte & en vers de Barthe. Il crut devoir prendre dans ce rôle le costume d'*Homme de robe*,

ou de *Robin*, comme on disait familièrement, ainsi qu'il l'avait vu faire à Bordeaux & à Toulouse par d'autres acteurs. Le procureur du Roi, pour ce qu'il regardait comme une offense à la magistrature, l'envoya pour vingt-quatre heures à la prison de la ville.

C'est à ce propos qu'il écrivit à la Comédie-Française pour lui demander conseil, & on lui répondit que le rôle, à l'origine, joué en costume de *Financier*, depuis huit ans était représenté à la ville & à la *Cour* en costume de Robin, sans observations de l'Autorité.

Encouragé par cette réponse qui le mettait en rapport avec les hauts seigneurs de la Comédie, Dumaniant écrivait de nouveau en août & octobre suivants, pour leur proposer ses pièces, deux lettres qui restèrent apparemment sans réponse.

En 1785, il parvenait à se faire engager à Paris, but envié de tous les comédiens de province, & entrait au théâtre du Palais-Royal pour y remplir l'emploi des *Pères* & des *Raisonneurs* ; son jeu était froid, mais intelligent ; &, d'ailleurs, grâce à son talent d'écrivain, il allait prendre dans cette administration une position honorable & distinguée. Il faisait jouer, en 1786, sur ce théâtre, le *Français en Huronie*, la *Nuit aux Aventures*, le *Médecin malgré tout le monde* & *Guerre ouverte* (1), sa meilleure comédie, qui, du-

(1) Bordier, acteur très-aimé à ce théâtre, tenta de faire tomber cette pièce par irritation de ce que Dumaniant avait chargé Michot du rôle principal, tandis que lui jouait celui bien moins brillant

rant la première moitié de ce siècle, a été jouée un peu partout, traduite dans presque toutes les langues & que le compositeur Jadin mit plus tard en musique.

Pendant quatre ans, cet auteur-acteur fut le fournisseur le plus actif & le plus heureux du répertoire de ce théâtre. Aux farces, aux comédies-proverbes de Dorrigny, de Guillemain & autres qui l'avaient alimenté quand il était établi au boulevard sous le nom de *Variétés-Amusantes*, on vit succéder des pièces plus régulières & d'un genre plus relevé. Dumaniant contribua largement pour sa part à ce progrès & se fit une réputation méritée dans la comédie d'intrigues & les imbroglios habilement imités du théâtre espagnol : Les *Intrigants* ou *Assaut de fourberies*, *Ricco*, l'*Amant femme de chambre*, le *Dragon de Thionville*, *la Loi de Jatab*, & beaucoup d'autres ouvrages du même genre témoignent de son talent à conduire une intrigue compliquée au travers d'incidents imprévus. Son dialogue est vif & ne manque pas de relief.

En 1791, le théâtre du Palais-Royal prit le titre de Théâtre de la rue Richelieu, qu'il devait encore changer l'année suivante contre celui de la *République;*

de Lolive. Dumaniant adressa à son camarade de vifs reproches qui lui firent entendre raison.

Ce même Bordier, devait jouer le rôle de *Ricco*, qu'il avait répété; à sa mort il fut joué par l'auteur lui-même qui s'y montra si mauvais, que Beaulieu qui, jusque-là, n'avait rempli que des rôles d'*amoureux*, s'en chargea & s'en acquitta si bien, qu'il se consacra dès ce jour aux rôles comiques.

&, profitant de la liberté des théâtres, il essaya de faire concurrence à la Comédie-Française, avec le concours de Monvel & de quelques artistes dissidents, Talma, Grandmesnil, Dugazon, Mmes Vestris & Desgarcins.

Dumaniant, dont le talent d'acteur n'avait jamais eu rien de remarquable, demeura pourtant encore un an à ce théâtre sur lequel il fit représenter plusieurs pièces; &, entre autres, deux tragédies : la *Vengeance*, imitée d'une pièce anglaise de Young, & *Alonzo & Cora*, empruntée d'une épisode des Incas, qui, l'une & l'autre, n'obtinrent que peu de succès (1).

Congédié l'année suivante, il entra au théâtre de la Cité, où il fit représenter, avec plus ou moins de succès, plusieurs pièces ; &, en 1793, renonçant définitivement à paraître sur la scène, il devint un des administrateurs de ce théâtre.

Devenu, de 1803 à 1805, directeur de la Porte-Saint-Martin qui venait de rouvrir, Dumaniant ne se renferma plus exclusivement dans la comédie d'intrigues. Il fit jouer, soit seul, soit en collaboration, quelques mélodrames : les *Français en Alger*, l'*Hermite de Saverne*, les *Péruviens*, &c.

Ecrivant à une époque agitée, où la politique envahissait le théâtre & servait d'écho aux clubs &

(1) 26 novembre 1791, et 28 janvier 1793. La *Revue rétrospective* de 1836 reproduit une piquante correspondance, relative à cet acteur avec la Comédie-Française.

aux paſſions des partis oppoſés, Dumaniant qui, en 1792, avait célébré la mort héroïque de Beaurepaire, en ſe faiſant l'interprète de tous les cœurs patriotes, compoſa deux pièces de circonſtance politique : l'*Hypocrite en révolutions* & la *Journée du neuf Thermidor*, ou la *Chute du Tyran.*

La première, dirigée contre le parti des hébertiſtes, ou des révolutionnaires exagérés, devait paraître peu de temps après le jugement & l'exécution d'Hébert & de ſes complices, mais elle ne fut jouée que le 2 thermidor, c'eſt-à-dire peu de jours avant la chute de Robeſpierre, alors qu'il n'était plus queſtion des hébertiſtes.

La ſeconde pièce, compoſée en ſociété avec Pigault-Lebrun, était, ainſi que l'annonce ſon titre, une ſuite de ſcènes en vers, reproduiſant les faits principaux de cette journée, & ne dut ſon ſuccès qu'aux circonſtances.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin ayant été fermé, en raiſon du décret de 1807, Dumaniant fut appelé comme ſecrétaire général du théâtre de l'Odéon par ſon ami Alexandre Duval, qui venait d'en prendre la direction en 1808. Cette fonction qu'il conſerva pendant pluſieurs années, n'était qu'une véritable ſinécure. Dans l'intervalle qui s'écoula de 1819, époque où il perdit ſa place par ſuite de la réorganiſation de l'Odéon en ſecond Théâtre-Français, juſqu'à 1828, on le vit ſucceſſivement directeur de troupe départementale ; notamment de celle qui

deſſervait le théâtre de Clermont-Ferrand, réſidence de ſa famille, avec laquelle il s'était, d'ailleurs, réconcilié quelques années auparavant. Dans l'écrit que nous avons cité, il exprimait l'eſpoir « de finir ſes « jours dans ſa ville natale & d'y repoſer à jamais. » Un triſte haſard du ſort trompa cette eſpérance. Pendant un voyage qu'il fit à Paris pour ſes affaires théâtrales, il fut atteint de la maladie à laquelle il ſuccomba, le 24 ſeptembre 1828, laiſſant après lui une veuve (1) ſans fortune, à laquelle le gouvernement de la Reſtauration fit une penſion.

La liſte des pièces de Dumaniant eſt trop conſidérable pour trouver place ici ; nous avons déjà mentionné les principales. Il eſt juſte de reconnaître qu'elles ſont généralement écrites avec beaucoup de verve & renferment des ſituations d'où la complication des incidents n'exclut pas le comique. Cet auteur a fondé, en quelque ſorte, une école, & ſes comédies dans leſquelles il a multiplié à deſſein les incidents, ont beaucoup diverti la génération contemporaine par la gaîté entraînante qui en forme le principal élément.

On connaît auſſi de lui un opuſcule ſur la mort de ſon camarade Bordier ; puis *Hermès*, poème en trois chants, ſuivi de la *Création de la femme*, production auſſi mal conçue que mal écrite.

(1) Sophie Liger, qu'il avait épouſée, le 10 brumaire an VII (31 octobre 1798).

Une épître à l'auteur de la *Gaſtronomie* lui a été attribuée. Il avait diſpoſé pour la ſcène le *Soldat pruſſien*, pièce allemande, traduite par Berquin, ainſi qu'*Eléazar & Nephtali*, de Kotzebue, traduit en français par un anonyme. Enfin, il a écrit deux romans : *Vie & Aventures d'un Émigré* (anonyme), & l'*Enfant de mon Père, ou les Torts du Caractère & de l'Éducation*, 2 vol. in-18, an VIII.



PIERRE CASIMIR

# TALON

1754 — 1826.

TALON a été un des plus anciens acteurs de l'Ambigu-Comique; &, attaché à ce spectacle dès son origine, il s'y distingua dans l'emploi des *amoureux*.

Il y était entré en 1770, à l'âge de quinze ans passés, ainsi qu'une sœur & un frère plus jeunes que lui. Doué d'une jolie figure, servi par une intelligence que la pratique du métier développa rapidement, il

---

*Extrait des registres de la paroisse Saint-Nicolas-des-Champs :* « Le dimanche sept avril, mil sept cent cinquante-quatre, a été baptisé *Pierre-Casimir*, né d'avant-hier, fils de Denis-Michel Talon, fabricant de bas (*), & de Marie-Jeanne Arnoul-Prieur, son épouse, demeurant rue Saint-Martin, &c.

(*) Maitre Denis-Michel Talon, qui fut père d'une nombreuse lignée, quitta plus tard son premier état pour se faire marchand luthier.



TALON

ne tarda pas à ſe placer à la tête de ſes camarades. Il rempliſſait ordinairement les rôles d'abbés, de petits-maîtres & d'amoureux *habillés*, pour nous ſervir d'une expreſſion technique. Il avait de la grâce & une diſtinction naturelle, que relevait encore une excellente tenue. Toutes ces qualités le rendaient la coqueluche de ce théâtre & de ſes habituées. Non-ſeulement il rempliſſait les rôles principaux dans les petites comédies muſquées du répertoire; mais encore, il paraiſſait dans les pantomimes, plus ou moins mythologiques, que compoſaient Audinot, Arnould-Muſſot (1) & quelques autres auteurs attitrés de l'Ambigu-Comique.

En 1776, Talon quitta ce ſpectacle pour entrer chez Nicolet; mais ſur cette nouvelle ſcène, où régnait la farce & la parade, où ſe jouaient des pantomimes extravagantes, dénuées de plan & d'action, & qui ne ſe ſoutenaient que par la pompe du ſpectacle & l'accumulation incohérente des tableaux, ce jeune acteur ne retrouva pas le ſuccès auquel il était accoutumé chez Audinot.

Chargé, dans *le fameux Siége*, d'un rôle acceſſoire, il ne parut dans la plupart des pièces qu'à la ſuite des Ribié, des Lelièvre, des Mayeur. Le ſeul rôle important qu'il ait eu à jouer dans cette période, fut celui

(1) François Arnould, né à Beſançon, mort à Paris au commencement du ſiècle. Auteur & acteur, il avait pris d'abord le pſeudonyme de *Muſſot* qui, depuis, reſta accolé à ſon nom.

de *l'Elève de la Nature*, dans la pièce ainsi nommée, que Mayeur, son auteur, avait tirée du roman de Beaurieu (1). A l'expiration de son engagement, Talon n'eut rien de plus pressé que de retourner à l'Ambigu-Comique. Il y reprit possession de l'emploi des *premiers amoureux* dans tous les ouvrages importants, & il le conserva jusqu'en 1783. Il joua même dans quelques comédies en vers, refusées aux grands théâtres, & que leurs auteurs avaient été autorisés à faire représenter aux boulevards. C'est encore lui qui, dans *l'Héroïne américaine* (2), pantomime qui obtint la vogue, remplit le rôle principal à côté de la belle Julie Diancourt. Mais la constance n'était pas une des qualités dominantes de Talon; au bout de deux ans il retourna chez Nicolet, dont il ne fit, pour ainsi dire, que traverser la scène, puisque peu de temps après il quittait la France, en compagnie de Mayeur, de Varennes, de Sophie Forest & de quelques autres de ses camarades. Les troubles survenus dans les colonies à la suite de la Révolution, forcèrent nos voyageurs à regagner la mère-patrie avant la fin de 1791. Talon rentra à l'Ambigu, où il passa les années les plus orageuses de cette triste époque.

L'âge, cependant, était venu, & ce n'était plus ce

(1) Gaspard Guillard de Beaurieu, né à Saint-Paul en Artois, le 3 juillet 1768, mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 5 octobre 1795. On a de lui plusieurs ouvrages, dont celui cité dans cette notice est le plus célèbre.

(2) Pantomime, en trois actes, d'Arnould-Mussot.

même abbé coquet, ce marquis doucereux, ce tendre Damis des premières années de ſa carrière. Il prit alors l'emploi des premiers rôles de drame & de comédie ; enſuite il s'eſſaya dans les rôles comiques & dans les caractères.

Le 27 ſeptembre 1802, un nouveau théâtre s'ouvrait; ou, plutôt, une entrepriſe nouvelle s'établiſſait dans l'ancienne ſalle de l'Opéra, abandonnée depuis 1794, pour y jouer la comédie en vers ou en proſe de l'ancien & du nouveau répertoire, le drame & le mélodrame, ainſi que les ballets-pantomimes (1).

La troupe, formée d'anciens artiſtes de la province & de comédiens qui, depuis pluſieurs années, s'étaient ſignalés avantageuſement ſur différentes ſcènes de Paris, compta bientôt Talon parmi ſes ſujets les plus remarquables. Il ſe montra excellent acteur dans l'emploi des *ſeconds comiques;* car, il y avait encore à cette époque des emplois diſtincts & reconnus. Il s'y trouvait avec Bourdais, Fuſil, Dugrand (2), tous acteurs dignes

(1) Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, inſtallé dans l'ancienne ſalle de l'Opéra, inaugura ſes repréſentations par *Pizarre*, drame de G. de Pixérecourt. Cette entrepriſe changea pluſieurs fois de directeur, mais ſans interruption juſqu'au décret de 1807, qui le comprit au nombre des théâtres ſupprimés.

Cette ſalle ne fut réouverte que le 26 décembre 1814. Incendiée en mai 1871, pendant les ſiniſtres événements de la Commune, elle fut reconſtruite l'année ſuivante.

(2) Artiſtes de beaucoup de valeur. Le premier, ſurtout, eût été un comédien du premier mérite dans les *haut-comiques*, ſur notre première ſcène. Il avait un maſque extrêmement mobile, l'œil vif, le regard intelligent, le débit ſpirituel

de la Comédie-Françaiſe. Lorſque le décret de 1807 ferma les portes de ce théâtre, au moment où ces artiſtes de premier ordre venaient de repréſenter le mélodrame de *Robinſon Cruſoë*, avec un ſuccès atteſté par cent repréſentations conſécutives, fait inoui à cette époque, Talon y rempliſſait le rôle de *Vendredi* d'une manière tout-à-fait remarquable.

La Weſtphalie & la Ruſſie enlevèrent à la France ces talents diſtingués. Talon aimé & apprécié à Saint-Pétersbourg, n'en revint que lorſque la gravité des évènements le força à quitter ce pays hoſpitalier.

On le vit au théâtre de l'Odéon où il débuta, le 28 avril 1812, dans *le Collatéral* & dans *le Jeu de l'Amour & du Haſard;* quelques jours après, dans *le Voyage interrompu*. Il y reſta juſqu'en 1817, &, ſelon toute probabilité, il renonça pendant un certain temps à la ſcène; car, dans un intervalle de pluſieurs années, on perd ſa trace, ſoit à Paris, ſoit en province. Ce n'eſt que beaucoup plus tard, en 1825, qu'on le retrouve aſſocié à ſon ancien camarade Dumaniant, pour la direction du théâtre de Clermont-Ferrand.

Quoique à l'âge où il était parvenu, il dût éprouver

& original. Il alla au théâtre de Caſſel, en Weſtphalie, & ne revint en France qu'à la chute du roi Jérôme. Il eſt mort à Saint-Pétersbourg en 1823.

Fuſil, à qui le public avait fini par pardonner le déplorable rôle qu'il avait joué dans les évènements de la Révolution, fit partie de l'Odéon, de 1809 à 1816. Il alla enſuite en Ruſſie. Il mourut à Paris dans l'année 1825.

Nous ne ſavons ce qu'eſt devenu le troiſième.

le beſoin du repos, Talon qui, en raiſon du proverbe : *Pierre qui roule n'amaſſe pas mouſſe*, avait peu ſongé à s'aſſurer des reſſources pour ſes vieux jours, mourut à la peine, le 4 janvier 1826, à Poitiers, où la troupe ambulante, dont il était le régiſſeur, paſſait les mois d'hiver.

Cet acteur de mérite, qui avait eu ſon heure de célébrité, & à meilleur titre que le fameux Conſtantin de chez Nicolet & que Bordier (1), fut, dans ſa jeuneſſe, ſurnommé le *Molé* du boulevard du Temple (2). Il s'efforçait, effectivement, d'imiter dans ſon jeu les manières de ce grand comédien. Mais à l'exemple de tous les imitateurs, il reproduiſait plus facilement les défauts que les qualités.

Cette préciofité de langage & cette fatuité qu'il prêtait aux perſonnages muſqués qu'on le chargeait de reproduire, ſe retrouvaient en lui, mais moins juſtifiées, hors de la ſcène. C'était un travers que lui

(1) Voir les notices ſur ces deux acteurs, dans notre *Troupe de Nicolet.*

(2) Il trouva l'occaſion de perſonnifier le célèbre comédien dans une petite comédie ſatyrique, intitulée : *la Matinée du Comédien de Perſépolis*, par Aubryet (*), compoſée ſur une aventure arrivée à Molé.

C'eſt à l'une des repréſentations de cette pièce, qu'il eut un à-propos aſſez heureux. L'adminiſtration de l'Ambigu-Comique venait de changer de ſalle. A un moment où deux perſonnages, tenant la ſcène, Talon, l'un d'eux, offrait à ſon interlocuteur de s'aſſeoir, il ne trouva qu'une chaiſe : « Excuſez-« moi, dit-il, ſans ſe déconcerter, « nous ne faiſons qu'emména-« ger. »

(*) Le père de M. Xavier Aubryet.

reprochèrent les méchantes langues, ſon camarade Mayeur en tête. Quelle qu'ait été la valeur de cette réputation, aujourd'hui éteinte, elle a eu ſa raiſon d'être, & l'acteur qui, après s'être diſtingué au début de ſa carrière dans l'emploi des *amoureux*, a ſu plus tard tenir d'une façon plus que ſatisfaiſante, ſur des ſcènes importantes, l'emploi des *comiques* & des *valets*, ne devait certes pécher ni par le talent, ni par l'intelligence (1).

Son jeune frère, que nous avons mentionné au début de cette notice, après avoir commencé en même temps que lui la comédie à l'Ambigu, s'éclipſa tout-à-coup. On fit, à ce moment-là, courir ſur ſa probité des bruits dont nous n'avons pas à nous occuper. On a prétendu qu'il avait été accuſé de vol, & que, plus tard, il avait acquis une grande fortune. Ces aſſertions repoſent ſur deux pamphlets qui ſont indignes d'attention.

Quant à ſa ſœur, également penſionnaire d'Audinot, elle avait réſolûment, dès le principe, abordé les

(1) Nous nous bornerons à citer l'opinion de Geoffroy, qui en vaut bien une autre :

« Talon eſt chargé du perſon-
« nage de Thomas (dans *la Forte-*
« *reſſe du Danube*)... Cet acteur
« n'eſt pas inférieur à Brunet pour
« la naïveté & la niaiſerie, & lui
« eſt fort ſupérieur pour la bouf-
« fonnerie & la caricature. »

Et en parlant de la repriſe des *Intrigants* :

« Talon a donné un échantillon
« de ſon talent dans cette pièce,
« où il jouait le rôle d'un valet dé-
« guiſé en père : il a peu de maſ-
« que, mais une voix ſonore,
« beaucoup de feu & de gaîté. »

(*Journal de l'Empire.*)

rôles de duègnes & de vieilles ridicules : ſans doute, elle était laide! Elle reſta longtemps attachée à ce théâtre, d'où elle finit par diſparaître, ſans laiſſer après elle un ſouvenir qui la fît regretter.



ADRIEN MOREAU

# *dit* Le Petit ARLEQUIN

1755 — 1828

LA renommée de cet acteur lilliputien fut un inſtant plus grande que ſa perſonne ; c'eſt, d'ailleurs, à l'exiguité de ſa taille qu'il dut ſes premiers ſuccès. Son père, obſcur contrebaſſiſte à l'Opéra, ſongea de bonne heure à tirer parti des proportions microſcopiques de ſon enfant, en l'exhibant comme un phénomène dans les ſalons de la nobleſſe & de la finance, où, tantôt ſous le coſtume d'un Cupidon-pompadour, tantôt ſous l'affublement d'un Ber-

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Sulpice :* « Le vingt-cinquième de mars mil ſept cent cinquante-cinq, a été baptiſé *Adrien*, né d'avant-hier, fils de Pierre-François Moreau, muſicien, & de Magdeleine Gidras, ſon épouſe, demeurant place des Quatre-Nations. — Le parrain, Adrien-Guillaume de Cailly, avocat au parlement, & la marraine, Marie-Françoiſe Le Clerc, épouſe de Noël Grandcolas, marchand mercier. »



MOREAU

[illegible]

ger-trumeau, il récitait des vers tendres ou galants à l'adreſſe des belles dames qu'il s'agiſſait de fêter & qu'il comparait à Vénus ou à toute autre déeſſe *ejuſdem farinæ*. Il eut même l'honneur, à l'âge de treize ans, d'être ſervi tout vif ſur la table de Louis XV, roi de France & de Navarre, renfermé dans un pâté dont il ſurgit tout-à-coup à un ſignal donné. Vêtu en arlequin, il débita un compliment à Sa Majeſté qui ſe montra charmée de ſa grâce & de ſa gentilleſſe. Ni l'âge ni les incidents d'une vie cahotée par les évènements n'effacèrent ce ſouvenir chez le pauvre petit acteur &, à plus de ſoixante ans, il ſe plaiſait encore à narrer dans tous ſes détails cet épiſode mémorable de ſa chétive exiſtence.

Cet emploi, nous allions dire cette exploitation de ſon enfance ſemblait le deſtiner tout naturellement à la carrière théâtrale. Auſſi lorſque Audinot obtint la permiſſion d'établir ſur le boulevard un nouveau théâtre, le petit Moreau devint le premier acteur de la troupe enfantine. Nous devrions, pour plus d'exactitude, dire le premier acteur *vivant*, puiſque au début de cette entrepriſe, ſes camarades n'étaient que des marionnettes ; & ce ne fut pas la moindre curioſité de ce ſpectacle, à ſon origine, que la préſence en ſcène de ce chétif nain au milieu des *comédiens de bois*, nom ſous lequel a été connu d'abord le théâtre d'Audinot, avant qu'il ne prît le nom d'*Ambigu-Comique*.

Lorſque ces muets & dociles penſionnaires furent remplacés par des enfants, Moreau continua à faire

partie de la troupe & resta spécialement chargé des rôles d'arlequin. Sa vivacité, sa gentillesse le rendirent promptement le favori du public, & Nougaret, Arnould-Mussot, Pleinchesne composèrent à l'envi pour lui des pièces dans lesquelles il se fit applaudir sous le costume bigarré du citoyen Bergamasque : c'était Carlin vu par le petit bout de la lorgnette.

Il quitta cette scène en 1780 pour entrer aux appointements modestes de 700 livres par an aux Variétés-Amusantes, où il débuta, le 4 septembre, dans la *Corbeille enchantée*, pièce féerique de Dorvigny. Mais si son talent de comédien s'était développé, sa taille était restée la même : aussi n'eut-il que de rares occasions de jouer. On reprit exprès pour lui, en 1781, sous le titre nouveau d'*Arlequin fille à marier*, une ancienne pièce de Molines, dont il avait créé le rôle principal à l'Ambigu, en 1775. Le 13 février 1785, il joua encore un rôle d'Arlequin dans les *Trois Rivales*. Mais ce répertoire était trop borné & vers la fin de cette même année, Moreau abandonnait ce théâtre pour aller donner des représentations en province.

Clément de Lormaison, ayant fondé au boulevard du Temple un petit spectacle qu'il appela les *Bluettes comiques & lyriques*, notre petit arlequin y fut engagé. Il y resta jusqu'à sa fermeture qui eut lieu en 1789. Des pièces dans lesquelles il joua, nous ne pouvons indiquer qu'*Arlequin Pygmalion*, comédie de Ducray-Duménil, jouée en juillet 1789.

En 1790, nous retrouvons Moreau à la tête d'un

bien modeſte théâtre, proportionné, du reſte, à ſa taille exiguë, non plus comme acteur, mais en qualité de directeur d'une petite troupe qui lui rappelait le début de ſa carrière : nous voulons parler des *Ombres chinoiſes*, établies au Palais-Royal, & dont la direction lui fut cédée par Séraphin, leur fondateur. Il eut ſoin de faire précéder ſa priſe de poſſeſſion d'une lettre, répandue dans le public & inſérée dans les Petites Affiches. Nous en extrayons quelques paſſages :

Après avoir rappelé qu'il était le citoyen le plus petit de la Capitale, & plaiſanté de bonne grâce ſur ſon frêle individu, « qui, à côté de ſes anciens camarades, « devenus ſinon de grands comédiens, au moins de « fort grands perſonnages, était reſté auſſi petit que « le premier jour qu'il parut au faubourg Saint-Ger- « main ; — il ajoutait : « Je ne perdis point courage ; « j'offris mes petits talents de ſpectacle en ſpectacle, « & n'en trouvai plus un ſeul de ma taille, tant ils s'é- « taient élevés, agrandis !

« Cependant, il faut exiſter : il faut rendre à ma « digne & tendre mère une partie des ſoins qu'elle a « prodigués à mon enfance... Un honnête homme « vient de m'en offrir les moyens. M. Séraphin me « cède aux conditions les plus agréables & les plus « utiles pour moi, l'infiniment petit ſpectacle des « *Ombres chinoiſes*, & le plus petit des acteurs eſt « enfin devenu le plus petit, mais à coup ſûr, le plus « zélé des directeurs. Daignez, Meſſieurs, l'annoncer

« à ce même public qui daigna tant de fois m'hono-
« rer de ſon indulgence. »

Il ouvrit ſon ſpectacle, le 5 ſeptembre 1790, par *Arlequin changé en Nourrice*, farce de Dorvigny, qui, déjà en 1780, avait écrit pour lui ſa pièce de début aux Variétés-Amuſantes. Il repréſenta auſſi quelques pièces de Guillemain.

L'entrepriſe périclita entre ſes mains & avant la fin de l'année, Séraphin rentrait dans la libre diſpoſition de ſon ſpectacle.

La liberté des théâtres, décrétée au mois de janvier 1791, lui permettant d'établir un nouveau théâtre, Moreau ouvrit, le 28 janvier, ſous les galeries du Palais-Royal, une petite ſalle qu'il appela les *Comédiens de bois* (1), afin de faire concurrence à Séraphin. Peu de temps après, il la délaiſſait pour aller s'inſtaller à l'autre extrémité du Palais, dans la ſalle en planches, occupée depuis 1785 par les Variétés-Amuſantes, qui venaient de l'abandonner pour prendre poſſeſſion du nouveau théâtre de la rue de Richelieu, aujourd'hui ſiége de la Comédie-Françaiſe.

En s'établiſſant dans ce nouveau local, Moreau changea la dénomination modeſte de ce ſpectacle & l'intitula fièrement : *Théâtre du Palais-Royal*.

Cette fois il avait des penſionnaires en chair & en os, jouant la comédie à ariettes & de petites pièces,

(1) N° 101, dans le ſous-ſol où l'on a vu, plus tard, pendant une longue ſuite d'années le café des *Aveugles*, qui a ceſſé d'exiſter en 1872.

auxquelles il ajouta le répertoire des *Beaujolais* (1), & même quelques ouvrages du théâtre français & de la comédie italienne.

Cette entreprife n'eut pas de durée & ferma fans avoir répondu aux efpérances de fon directeur. Le petit Moreau, redevenu plus que jamais *le petit arlequin*, ne trouvant plus à fe placer comme acteur, était réduit, en 1809, à fe faire voir comme nain fur les places publiques de Paris.

Pendant une période de plufieurs années on le perd de vue; ce n'eft qu'en 1817 qu'on reffaifit la trace de cet avorton de théâtre. A cette époque, il donnait des repréfentations à Marfeille, &, fpectacle digne de pitié, il jouait encore à foixante ans les rôles de fa jeuneffe.

On ignore le moment précis de fa mort qui a dû avoir lieu dans cette ville, vers 1817.

Ainfi que Laporte, le célèbre *arlequin* du Vaudeville, Moreau était fort laid fans mafque. A part ce point de reffemblance, il n'y avait aucune comparaifon à établir entre ce pygmée & l'héritier des talents de Dominique & de Carlin.

(1) Ce théâtre avait ouvert au Palais-Royal, le 23 octobre 1784. La falle eft celle où exifte aujourd'hui le théâtre du Palais-Royal.

JEANNE-SOPHIE

# MADEMOISELLE FOREST

1760 — 1817

TOUS les ſpectacles ont ſucceſſivement leur « moment de ſplendeur. C'eſt aujourd'hui « celui de Nicolet qui attire la foule aux « boulevards. Une actrice, nommé La Foreſt, la plus « jolie créature qu'il ſoit poſſible de voir, rentrée depuis « peu à ce théâtre en fait les plus beaux jours & excite « la verve des poètes. M. Robineau, infatigable au- « teur (1) de pièces foraines, en a compoſé une

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe de Saint-Roch.* « L'an mil ſept cent ſoixante, le treizième de juin, a été baptiſée par moi, vicaire ſouſſigné, *Jeanne-Sophie*, née d'hier, fille de Georges Foreſt, bourgeois de Paris, & de Françoiſe Jubert, ſon épouſe, demeurant rue Sainte-Anne de cette paroiſſe. Le parrain Louis Thévenin, marchand de cuirs en gros ; la marraine, Jeanne La Rochelle, &c. »

(1) Connu, à partir de 1777, ſous le pſeudonyme de *Beaunoir*.



[illegible]

1760 – 1817

« pour mademoiſelle Foreſt, intitulée : *Jeannette* ou « *Les battus ne payent pas toujours l'amende*, l'inverſe « de celle des Variétés, & l'on trouve Jeannette ſupé- « rieure à Jeannot. »

Ainſi s'expriment les *Mémoires Secrets*, à la date du 25 juin 1780. Ce double certificat de talent & de beauté, ſi libéralement délivré par des critiques ordinairement peu ſuſceptibles d'enthouſiaſme pour ce qu'ils appellent à tout propos les tréteaux & les hiſtrions du boulevard, donnerait à croire qu'il s'agit ici d'une actrice hors ligne, ou d'une grande renommée théâtrale du ſiècle dernier : il n'en eſt pourtant pas tout-à-fait ainſi.

M^lle^ Foreſt eut un inſtant de vogue & d'éclat, alors qu'elle joua le rôle que nous venons de citer & quelques autres dont nous parlerons tout-à-l'heure ; mais cette vogue fut de peu de durée : cet éclat fugitif ne fut qu'une affaire de mode qui ne s'éleva jamais juſqu'à la popularité. Nous n'en voulons pour preuve que l'obſcurité où retomba cette actrice : obſcurité, qui ne céda en rien à celle de ſes deux ſœurs également penſionnaires de Nicolet.

Sophie Foreſt avait été, dès ſon enfance, deſtinée au théâtre par ſes parents. Elle fit ſes premiers pas ſur une des ſcènes de bas étage qui pullulaient à cette époque & que dirigeait un ſieur Duval (1)

(1) Ce Duval eſt le même qu'on vit plus tard à la Montanſier & aux Variétés, où il fut pendant ſi longtemps le compère de Brunet, qui, certes, lui dut beaucoup ſous ce rapport. Duval était un

Vers 1776, elle entra aux *Grands Danſeurs du Roi*, où elle parut dans de petits rôles de ſon âge. A la fin de l'année ſuivante, elle repréſenta dans le *Fameux Siége* une bergère galante, dans lequel ſa jeuneſſe & ſa charmante figure brillaient de toute leur fraîcheur.

En 1778, elle quitta le théâtre de Nicolet pour aller habiter un coquet petit hôtel, ſomptueuſement meublé, dans la rue de Popincourt. Elle y eut laquais, équipage, & c'eſt, ſans doute, à ſon rôle de bergère galante qu'elle dut ces témoignages de l'admiration qu'elle avait inſpirée à Bertin, le tréſorier des parties caſuelles.

Mais la fortune eſt capricieuſe & les hommes ſont changeants ! Auſſi, à la rentrée de Pâques, en 1780, voyons-nous la Foreſt, quoique toujours charmante, dépoſſédée de ſon hôtel, revenir modeſtement à pied à l'humble théâtre de Nicolet.

C'eſt, pendant ce court intervalle, qu'une de ſes ſœurs avait été engagée à ce ſpectacle & y rempliſſait obſcurément des rôles ſecondaires.

Cependant, l'aventure de Sophie avait eu du retentiſſement & avait attiré l'attention ſur elle. Outre

comédien rempli de bonhomie & de naturel : type de la bonne bourgeoiſie, n'ayant jamais l'air d'avoir appris ce qu'il récitait en ſcène. Au beſoin, improviſateur ſpirituel & s'attachant à faire valoir ſes camarades. Son abnégation & ſa modeſtie n'empêchèrent pas le public d'apprécier le talent de cet excellent artiſte qui partagea ſa faveur avec Brunet pendant toute ſa carrière théâtrale. Retiré comme acteur, il tint aux Variétés l'emploi de régiſſeur pendant deux ans. Il eſt mort en 1819.

le rôle de Jeannette dans lequel elle reparut, elle fut inveſtie des rôles principaux dans pluſieurs pièces nouvelles : *Contentement paſſe Richeſſes*, — *La Chambre garnie*, — *Le Barbier du village*, — *L'Oiſeau de Lubin*, — *L'Amour quêteur* & *Vénus pèlerine*, deux pièces dont la vogue fut incroyable, grâce à ſa beauté & au talent de comédienne de Mme Nicolet.

Lorſque celle-ci, à peu près vers la même époque, quitta la ſcène afin de ſe livrer excluſivement à la direction de ſon théâtre, Sophie Foreſt, tout en conſervant ſes anciens rôles, hérita de ceux que laiſſait vacants le départ de cette actrice.

Pendant les quatre années que Sophie Foreſt paſſa encore chez Nicolet, elle tint l'emploi des *premières amoureuſes* dans les pièces ſuivantes, dont les titres donneront une idée aſſez curieuſe des affiches de ce ſpectacle. C'eſt un aſſemblage groteſque de ſujets & d'annonces diſparates : *L'Élève de la Nature*, — *Les Amours de la Couturière & du Porteur d'eau*, — *Les Girandoles* (1), — *Le Sabotier, ou les huit Sols*, — *La Dinde du Mans*, — *La Correction villageoiſe*, — *Le Trouſſeau d'Agnès*, &c., &c.

La belle Sophie joua également dans la pantomime. Elle reprit le rôle de Jeanne d'Arc, dans le *Fameux Siége* ; celui de Junon (2), dans l'*Enlèvement*

(1) Pièce très-jolie & au-deſſus du genre habituel de ce ſpectacle, dont l'auteur était *Germain Garnier*, mort en 1820, comte & pair de France.

(2) Ce rôle avait été établi par la jeune Miller, devenue dans la ſuite, ſi célèbre à l'Opéra ſous le nom de *Gardel*.

*d'Europe*, où Ribié jouant Jupiter, & vêtu en Arlequin, defcendait des nues perché fur un dindon ; *Geneviève de Brabant* ; la Fée, dans la *Pantoufle de Cendrillon*. Ses deux fœurs paraiffaient à fes côtés dans cette dernière pièce, & Nicolet, toujours curieux de la nouveauté, faifait jouer par la plus jeune, âgée de 11 ans en 1783, le rôle de Jeannette qui, trois ans auparavant, avait valu tant d'applaudiffements à fon aînée.

Tâchons à préfent de donner une idée du talent de Sophie, dont la beauté fe trouvait alors dans tout fon épanouiffement. Charmante dans les rôles d'Agnès & de payfannes, très-féduifante dans les petites maîtreffes, elle devenait maniérée & guindée dans les rôles qui exigeaient de la tenue & de la diftinction, qualités qu'on appréciait au contraire chez M^me Nicolet. On lui reprochait auffi, avec raifon, un certain abus de minauderies qui dénotait le défir trop vifible d'obtenir des applaudiffements, & fes bouderies d'enfant gâté quand elle ne produifait pas l'effet fur lequel elle avait compté.

Avec l'habitude de la fcène, cette actrice avait acquis, néanmoins, quelques-unes des qualités de la comédienne ; auffi, quitta-t-elle les Grands Danfeurs du Roi, à la fin de 1784, pour entrer aux Variétés-Amufantes, où le répertoire, compofé de pièces mieux conduites & mieux écrites, devait permettre à fon talent de fe développer avec plus d'avantages. Elle s'y montra, de 1785 à 1788, dans les premiers rôles

d'un grand nombre d'ouvrages, dont plufieurs écrits en vers, avaient pour auteurs Dumaniant & Pigault-Lebrun.

En 1789, Sophie Foreft quitta la France, en compagnie de Talon, de Varennes, de Mayeur & de quelques autres de fes anciens camarades, pour aller jouer la comédie dans les colonies. Cette tentative, nous l'avons déjà dit ailleurs, échoua complètement. A la fin de 1791, on la revit à Paris ; mais, à partir de ce moment, fon nom ne figura plus nulle part comme actrice.

Pour nous fervir du ftyle mythologique, fort ufité à cette époque, la belle Foreft abandonna alors Thalie pour Plutus ; & le 18 germinal an II (7 avril 1794), elle époufa Claude-François Maradan, dont le nom devint fameux dans les faftes de la librairie, au commencement du fiècle. Plus d'un vieux bibliophile, s'il en refte encore de ce temps-là, peut fe rappeler avoir vu trôner la belle Sophie dans le comptoir de ce libraire.

Sophie Foreft eft morte à Paris le 11 feptembre 1817.

De fes deux fœurs, la plus jeune, Marie-Denife, devint, à Rouen, la femme du fameux Ribié. Elle mourut à Paris, le 27 mai 1807.

L'aînée, Thérèfe-Jofeph, après avoir fait affez piètre figure chez les Grands Danfeurs du Roi, quitta la fcène pour époufer un fieur Beaumont.

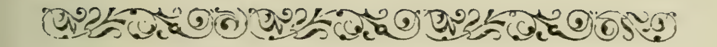
Eckard, dans une notice qu'il a donnée fur le *Jour-*

*nal de Cléry*, raconte que la femme (1) de celui-ci, en allant voir ſon mari à la Tour du Temple pour lui donner les nouvelles du dehors & lui porter des journaux, ſe faiſait accompagner d'une de ſes amies, qu'il dit être M[lle] Foreſt, mariée alors à un ſieur Beaumont (2). Elle ſe retira plus tard auprès d'eux, à Juviſy, près Paris, où elle eſt morte.

(1) La femme de Cléry, née Duverger, avait été artiſte penſionnaire de la Muſique de la Chambre du Roi & des Concerts de la Reine.

(2) Claude-Etienne, né à Beſançon en 1757, mort à Paris en 1811. Il fut architecte aſſez diſtingué.





FRANÇOIS-PIERRE

# RÉVALARD

1767 — 1816

VOICI un acteur, dont le nom, comme celui de tant d'autres, bien inconnu aujourd'hui & que nous avons pris à tâche de faire revivre, a eu jadis, au boulevard *du crime*, fobriquet que l'on avait donné au boulevard du Temple, a eu, difons-nous, fon inftant de popularité.

Fils de perruquier &, pendant les premières années, perruquier lui-même, *François-Pierre Révalard* était né à Paris, dans la rue Neuve-Saint-Euftache, le 19 feptembre 1767. Quittant la favonnette pour monter fur les planches, il courut d'abord la province &, plus tard, revenu à Paris, il devint un des acteurs du bou-

---

*Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Euftache :* « L'an mil fept cent foixante-fept, le dimanche vingt feptembre, a été baptifé *François-Pierre*, né d'hyer fils de François-Jofeph Révalard, perruquier, & de Anne-Louife Dutfoy, fa femme. Le parrain, Pierre-Étienne Dutfoy, charron ; la marraine, Anne-Françoife Laya, femme Dutfoy. »

levard les plus aimés du populaire, dans les rôles de brigands & de traîtres, dont il avait, au reſte, tout le phyſique qu'on aime à rencontrer dans les perſonnages qui ſont contraſte avec la vertu perſécutée. Déplorable comédien, braillard incapable de comprendre & de rendre d'autres rôles que celui qui le faiſait admirer par les *Titis* de l'époque, il floriſſait dans la pantomime dialoguée, aux Jeux-Gymniques, théâtre ſur lequel on le vit pour la première fois à Paris & ſa vogue ſe maintint juſqu'au moment où le mélodrame vint ſuccéder à ce genre de pièces. A la fermeture des Jeux-Gymniques, en 1812, il ſe remit à courir la province, & on ne le revit plus qu'en 1814, à la réouverture de la Porte-Saint-Martin, où il ne tint qu'une place effacée. Il diſparut tout-à-fait de la ſcène, en 1815.

C'était un homme, non-ſeulement d'une ignorance craſſe, puiſque, diſait-on, il ne ſavait pas même lire, & que c'était ſa femme qui lui apprenait ſes rôles : particularité, dont l'authenticité repoſait ſur une tradition fort accréditée dans le monde théâtral; mais encore, il était d'une bêtiſe amère. C'eſt à lui que l'on a prêté cette annonce burleſque, faite ſur une ſcène de province où l'on repréſentait *Tékéli*, ou le *Siége de Mongatz*. « Meſſieurs, dit-il, l'adminiſtration n'ayant « pu ſe procurer de la poudre & des fuſils, le public « eſt prévenu que le bombardement de la forterеſſe « ſe fera à l'arme blanche. »

Nous ignorons l'époque préciſe de ſa mort que nous croyons avoir eu lieu vers 1816.



1771-1810

AUGUSTE

# DE JOIGNY

1771 — 1819

NÉ au ſein d'une famille diſtinguée, il manifeſta de bonne heure un goût très-prononcé pour le théâtre qui lui fit abandonner le foyer paternel pour courir les aventures à la ſuite d'une troupe de comédiens ambulants. Le mariage d'une de ſes ſœurs avec le général comte de Bettencourt, commandant le département de la Seine-Inférieure, l'arracha pendant quelque temps à cette exiſtence vagabonde & le ramena au milieu des ſiens. Son beau-frère avait exigé de lui la promeſſe de renoncer

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Victor, à Metz :* « Le treizième jour du mois de mars de l'année mil ſept cent ſoixante & onze, a été baptiſé par nous preſtre, ſouſſigné, *Auguſte*, fils légitime & naturel de noble homme Pierre-Auguſte Honoré de Joigny & de dame Magdeleine-Roſalie de Barthez, ſon épouſe. » &c.

au théâtre, & il l'avait fait placer au ſecrétariat du département, où il reſta pluſieurs années. Mais le général mourut en 1804, & Joigny, que cet événement délivrait de la preſſion exercée ſur lui, ſe jugeant par cet événement dégagé de ſa promeſſe, ſentit ſa paſſion théâtrale ſe réveiller plus vive que jamais & ſe hâta de partir pour Paris.

Quelques mois après, ſon nom figurait parmi ceux des acteurs de l'Ambigu-Comique.

Joigny était un acteur de mélodrame, & acteur de beaucoup de talent, auquel il n'a manqué qu'un nez pour être admis à la Comédie-Française; mais le ſien était réduit à des proportions ſi exiguës, qu'en ſcène on ne diſtinguait qu'un gros bouton au milieu de ſon viſage; &, cependant, il avait une phyſionomie très-expreſſive, quoique ſouvent ſiniſtre.

Il n'avait que quarante ans à peine, lorſqu'il ſuccomba, le 4 novembre 1819, à la ſuite d'une longue & douloureuſe maladie. Il mourut chez Lafargue (1),

(1) Adrien-Louis-Thomas LAFARGUE, né le 20 décembre 1786, à Épinay-ſur-Seine, où ſon père exerçait la profeſſion de chirurgien, prit le théâtre fort jeune encore, à l'exemple d'un frère aîné qui s'eſt fait une réputation comme mime.

Celui dont nous parlons ici était un bel homme, plein de dignité & de nobleſſe. Il eut pourtant de la peine à ſe faire admettre du public de la Gaîté, habitué au jeu des Tautin & des Révalard. Sa diction était ſimple & naturelle; il compoſait avec grande intelligence un perſonnage. Il avait la tradition de la haute comédie, auſſi comprit-il qu'il n'était pas là à ſa place & lors de la création du ſecond Théâtre-Français, il fit partie de la troupe nouvelle. Il établit d'une manière ſupérieure le rôle de Pharès dans

ſon ancien camarade aux théâtres du boulevard, &
ſon ancien élève.

le *Paria*. Il ſerait certainement entré à la Comédie-Françaiſe, pour y remplacer Baptiſte aîné, s'il n'avait été atteint d'une affection de poitrine dont il mourut à Auteuil, le 4 avril 1825.



PIERRE-JACQUES

# SÉVESTE

1773 — 1825

SON père était maître à danſer dans la petite ville de Saint-Sauveur. Après avoir enſeigné à ſon fils les principes de ſon art, il l'envoya à Paris pour ſe perfectionner & ſe créer des moyens d'exiſtence. Le jeune homme entra comme danſeur dans un théâtre des boulevards. Plus tard, il prit la comédie, malgré un bégaiement aſſez ſenſible dont il était affligé; mais cet inconvénient diſparaiſſait preſque entièrement à la ſcène, ſurtout quand il chantait, ce qu'il faiſait avec goût. D'une petite taille, mais très-bien priſe, ayant bonne tenue & doué d'une

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Jean, de la ville de Saint-Sauveur* : « Le douze avril mil ſept cent ſoixante & treize, eſt né & a été baptiſé *Pierre-Jacques*, fils de Pierre Séveſte, maître de danſe, & de Catherine Pillon, ſa femme.



SEVESTE

voix agréable, il joua d'abord les *amoureux* au théâtre du Vaudeville, où il s'était engagé comme double de Henri & de Julien. Un différend qu'il eut avec la direction, l'obligea à ſubir une diminution ſenſible de ſes appointements. Tenant, néanmoins, à ne pas quitter ce théâtre, il ſe réſigna à remplir tous les rôles qui lui feraient donnés dans quelque emploi que ce fût. Il était dans cette poſition qui, à tout prendre, n'en était pas une, depuis longtemps déjà, lorſque arriva le *Procès du Fandango* (8 mai 1809), pièce du directeur, qui exigeait que l'amoureux fût parfaitement danſer. Sévefte réuniſſait toutes les qualités requiſes pour bien remplir ce rôle, qui lui fut confié & dont il s'acquitta à merveille. La pièce obtint un ſuccès prodigieux, auquel cet acteur ne reſta pas étranger, & notre *amoureux-danſeur* reconquit ſes appointements primitifs. Mais ce retour de bonne fortune ne fut pas de longue durée; &, le ſuccès épuiſé, ſans être retenue par un ſouvenir de reconnaiſſance du ſervice rendu, la direction lui donna ſon congé, avec la demi-penſion à laquelle il avait droit.

Sévefte, évincé de la ſcène, bien malgré lui, ouvrit un bureau d'agence théâtrale, tandis que de ſon côté, ſa femme obtenait de la Comédie-Françaiſe (1) la conceſſion gratuite d'un bureau inſtitué pour le dépôt

(1) Il avait épouſé, le 24 ventôſe an V (14 mars 1797), à peine âgé de dix-neuf ans, *Edmonde-Angelique Balaſſi*, de Paris, âgée de vingt-trois ans.

des armes, cannes & parapluies (1). Comme Sévefte avait été un des plus ardents défenfeurs du roi au 10 août, & que, plus récemment encore, il s'était diftingué fous les murs de Paris, le 30 mars 1814, ce qui lui avait valu la décoration du Lys, il follicita & obtint du gouvernement de la Reftauration le privilége d'établir des théâtres dans la banlieue. Il s'adjoignit, à cette occafion, fes deux fils, qui continuèrent après lui cette entreprife, dont l'aîné, Edmond Sévefte (2), lorfqu'il fut nommé, en 1848, commiffaire près la Comédie-Françaife, abandonna l'exploitation à fon frère Jules.

Sévefte père eft mort à Paris, d'une goutte remontée, le 31 mars 1825.

Un de fes petits-fils, Didier Sévefte, qui promet-

(1) C'eft à la fuite de la première repréfentation de *Germanicus* (22 mars 1817), qui donna lieu à des fcènes fi tumultueufes, que l'Autorité fit revivre l'ordonnance de police du 12 janvier 1792, qui interdifait l'entrée des fpectacles aux perfonnes porteurs de cannes, d'épées ou de toute autre efpèce d'armes offenfives.

Voici dans quels termes le Comité, dans fa féance du 16 avril 1817, arrêta cette mefure en faveur de Sévefte :

« Le Comité, confidérant que « M. Sévefte a joué pendant nombre d'années fur un théâtre (le « *Vaudeville*), avec lequel la Comédie-Françaife fait un échange « d'entrées, ce qui prouve fon « eftime pour l'adminiftration & « les fujets qu'elle emploie ; confidérant, que M. Sévefte eft « avantageufement connu de la « Comédie-Françaife & qu'il fe « trouve, par fa retraite du théâtre, « dans une pofition moins heureufe « que par le paffé, lui accorde la « permiffion exclufive d'établir un « bureau pour le dépôt des cannes, fabres, épées, dans le lieu « qui fera jugé le plus convenable »

(2) Mort en 1852.

tait pour l'avenir un bon comédien, eſt tombé victime de ſon patriotiſme à la bataille de Buzenval, à l'époque de la dernière invaſion pruſſienne (1).

(1) Didier Séveſte avait débuté, le 10 novembre 1863, dans l'emploi des *comiques*.

Le 19 janvier 1871, il prit part à la bataille de Buzenval, avec le corps de *francs-tireurs*, dans lequel il s'était engagé comme volontaire & où il avait été nommé lieutenant. Grièvement bleſſé à la cuiſſe, il fut tranſporté à l'ambulance du Théâtre-Français (*), où l'amputation fut immédiatement pratiquée. Il ſuccomba aux ſuites de cette opération, le mardi 30 janvier, à 7 heures du matin. Il était né le 4 août 1844.

Il avait été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur le lendemain même de la bataille.

Son convoi eut lieu le 31, & plus de deux mille perſonnes accompagnèrent à ſa dernière demeure cet artiſte-citoyen.

M. Edouard Thierry, adminiſtrateur général de la Comédie-Françaiſe, prononça devant ſa tombe un diſcours qui produiſit la plus grande impreſſion ſur les aſſiſtants.

Le ſoir le théâtre afficha relâche.

(*) L'ambulance de la Comédie-Françaiſe avait été établie, le 8 ſeptembre 1870, dans le grand foyer public. Les dames patronneſſes étaient Mmes M. Brohan, Favart, Emilie Dubois, V. Lafontaine, Jouaſſain & Edile Riquer.



FRANÇOIS-ABEL DESBOIS

# DUMÉNIS

1773 — 1834

SI l'Ambigu-Comique, au temps où floriſſait le mélodrame *pur-ſang*, eut le bonheur de poſſéder en Raffile, pour tenir l'emploi des *comiques* & des *niais*, un acteur idolâtré du public, le théâtre de la Gaîté, ſon voiſin, n'eut rien à lui envier ſous ce rapport. Le nom de Duménis a joui pendant plus de vingt-cinq ans, au boulevard du Temple, d'une renommée populaire, & il eut comme Raffile, quoique avec un jeu moins en dehors que celui-ci, le privilége de mettre & de maintenir en joie le bon pu-

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe des Quinze-Vingts :* « L'an 1773, le dix-huit août, a été baptiſé *François-Abel*, né d'hyer, fils d'Abel-Dominique Desbois, marchand confiſeur, & de Marie-Jeanne-Roſe Lebel, ſon épouſe, demeurant dans l'enclos des Quinze-vingts. »



DUMENIS
1773-1834

blic de cet heureux temps. Cette fidélité à la ſcène qui avait accueilli ſes débuts à Paris & qu'il ne quitta qu'en 1834, lorſque la direction paſſa dans les mains de Bernard-Léon, eſt déjà un fait qui prouve en ſa faveur; & c'eſt, d'ailleurs, un exemple devenu aſſez rare de nos jours pour mériter d'être ſignalé.

Duménis, qui avait commencé par jouer la comédie à Bordeaux, revint dans ſa ville natale aux premières années du ſiècle & entra au théâtre de la Gaîté, alors dirigé par Ribié, pour y jouer les rôles de *ſeconds comiques* dans la comédie & les *niais* dans les mélodrames, les pièces-féeries, les pantomimes dialoguées & les vaudevilles.

Nous le voyons en 1803 remplir dans la *Forêt enchantée* un rôle de gaſcon à côté de Cazot, qui y jouait celui du jeune premier.

Mais le rôle qui fixa ſur Duménis l'attention du public, fut le perſonnage de Nigaudinos, dans le fameux *Pied de Mouton* (1). Tout le monde a répété bien des fois après lui cette phraſe : « Demandez plutôt à Lazarille », devenue proverbiale à force d'être reproduite, comme tant d'autres plaiſanteries analogues empruntées aux pièces en vogue, que nous entendons chaque

(1) Duménis conſerva pendant de longues années le rôle de Nigaudinos qui avait établi ſa réputation. Ce n'eſt qu'en 1827 ou 1828 qu'il y fut remplacé par Léménil, qui commençait alors ſon honorable carrière d'artiſte, qu'il n'a terminée qu'à Saint-Pétersbourg, en 1866.

Louis Léménil eſt mort à Paris, en 1872.

jour ressasser à tout propos & souvent hors de propos.

La niaiserie prétentieuse & grotesque de ce personnage fut, à ce qu'il paraît, fort bien rendue par Duménis, que le rôle de Droguignard dans *la Queue du Diable*, contribua avec non moins de bonheur que le précédent, à mettre au rang des acteurs favoris du public habituel de ce théâtre.

C'est surtout des acteurs, tels que Duménis, qu'on peut dire que leur biographie est tout entière dans la nomenclature des rôles qu'ils ont eu à remplir pendant le cours de leur carrière théâtrale. *Jeunes gens, hommes faits, vieillards*, les différentes étapes de leur vie de convention sont marquées par la physionomie, la condition & l'âge des personnages dont ils ont été chargés de reproduire tour-à-tour sur la scène la figure & le caractère, les aspects sérieux ou comiques. Sous ce rapport, la liste étendue des rôles joués par Duménis permettrait, à défaut d'autres indications, de le suivre pour ainsi dire pas à pas depuis sa jeunesse jusqu'à sa vieillesse. Son nom figure, en effet, dans presque toutes les pièces importantes du répertoire, en regard du personnage comique, destiné à reposer le spectateur des émotions du drame. C'est le plus souvent un jeune garçon naïf, fils, neveu ou filleul de l'un des personnages secondaires, amoureux berné d'une jeune fille égrillarde & railleuse : dévoué à la mauvaise fortune du héros de la pièce & le secondant de ses faibles moyens. Il déride les fronts assombris par les malheurs immérités du prince & de la princesse,

perſécutés ou fugitifs; il leur vient en aide au beſoin, & contrarie plus d'une fois, ſans le vouloir & ſans le ſavoir, les perfides deſſeins du traître ou de l'uſurpateur.

Dans la plupart des mélodrames repréſentés juſqu'en 1816, il eſt, en effet, fréquemment queſtion de ſouverains dépoſſédés par un rival; parfois même, un parent, convoitant ſous des dehors hypocrites leur couronne ou leurs richeſſes. Duménis était de toutes les fêtes qui ſervaient de prétexte pour amener le ballet obligatoire dans tout mélodrame qui ſe reſpectait un peu.

Nous devons conſtater, toutefois, que le talent de cet acteur qui, ſelon l'expreſſion heureuſe d'un critique contemporain, «fut bien près d'être un comédien», ne ſe renferma pas excluſivement dans le cercle invariable des *niais* & des *queues-rouges*. Il créa, & non ſans ſuccès, des rôles d'une phyſionomie plus originale & plus variée. Dans *Marguerite d'Anjou*, par exemple, il ſe fit applaudir ſous l'habit d'un chirurgien gaſcon, dont il rendit avec une certaine verve le langage imagé & l'accent pittoreſque. Il eut plus d'une fois cette bonne fortune de prouver qu'il y avait en lui autre choſe que l'étoffe d'un ſimple farceur. Dans les petits vaudevilles & les comédies qui eſcortaient chaque ſoir le mélodrame nouveau en cours de repréſentations, il déploya ſouvent un talent de compoſition qui lui aurait permis de tenir convenablement ſa place ſur des ſcènes de genre, ſi le beſoin ou le déſir du changement avait été dans les habitudes des acteurs de ſon

temps, ainſi que nous le voyons chez ceux d'aujourd'hui ; déplorable ſyſtème, grâce auquel les théâtres n'ont plus de troupe.

Cependant, ſi le talent de Duménis ne déchut pas d'abord avec l'âge, le genre du mélodrame ſe modifia ſenſiblement, & les perſonnages comiques, chargés d'égayer les ſituations triſtes, s'effaçèrent peu à peu ; puis, diſparurent tout-à-fait, laiſſant le champ libre aux émotions du drame. Le *niais* qui avait fait fureur pendant plus de vingt ans dans toutes les pièces à ſuccès, ſe vit un beau jour dédaigné & preſque oublié. L'âge, d'ailleurs, avait amené ſur cette phyſionomie naïve une expreſſion ſinon ſérieuse, du moins, plus calme, & le jeune gars de jadis était devenu un fidèle ſerviteur à cheveux blancs, qui ſe permettait encore quelquefois, mais avec ſobriété, le mot pour rire ; que l'on plaiſantait, mais avec diſcrétion, & à l'égard duquel on ne ſe prêtait plus à ces farces & à ces lazzi qui réjouiſſaient tant nos pères ; il n'aurait plus été queſtion de le pendre à la corde d'une lanterne, comme dans le *Chien de Montargis*, ou d'en faire le ſouffre-douleur des jeunes gens du village, comme dans beaucoup d'autres pièces.

Ce n'eſt pas que Duménis eût entièrement renoncé à ces ſortes de rôles. De même que Brunet, dont il ſe rapprochait par un jeu naturel & comique ſans efforts, il tint à honneur de ſe montrer dans les anciens ouvrages, auſſi longtemps qu'ils ſe maintinrent au répertoire.

Mais, enfin, il arriva un jour où se trouvant en présence d'une génération nouvelle d'auteurs & de spectateurs, *Nigaudinos* dut endosser définitivement la garde-robe plus moderne du vieux paysan, de l'ancien domestique, & se résigner aux rôles accessoires.

Disons pourtant que, jusqu'à la fin, on tint à son théâtre à conserver ce bon serviteur, ce constant & zélé collaborateur. Presque tous les ouvrages nouveaux renfermaient un rôle à la taille de Duménis, rôle qu'il ne refusait jamais & qu'il remplissait toujours avec conscience. Ce besoin d'utiliser ses services, lui imposa même certains personnages dont le costume & le caractère formaient un contraste singulier avec le genre d'emploi qui avait établi sa popularité.

C'est ainsi, qu'en 1833, dans *l'Allée des Veuves*, il apparut sous l'habit d'un vieux médecin, & que dans *Il y a seize Ans*, on le vit sous celui d'un bon curé de campagne. Dans ces deux rôles, dont le dernier surtout demandait une tenue convenable & une sorte de dignité onctueuse, le *niais* émérite ne se montra nullement déplacé. Aussi, lorsqu'en avril 1834, il quitta cette scène à laquelle il avait appartenu pendant plus de trente années, on put lui rendre ce témoignage qu'il avait dans la mesure complète de ses forces & de ses moyens, consacré jusqu'à la fin son service & son zèle aux intérêts de son administration.

Il nous en coûte de dire que celle-ci, loin de reconnaître par une équitable rémunération le dévoûment de son pensionnaire, avait successivement fait descen-

dre ſes appointements qui, durant de longues années, s'étaient élevés à 3,500 fr., chiffre énorme à ce théâtre, & même pour l'époque, à celui de 1,350 fr.; &, encore, ſon traitement n'était-il en réalité que de douze cents francs, ainſi qu'en fait foi une déclaration exigée de cet acteur, dans laquelle il reconnaît : « Que « c'eſt dans ſon intérêt que MM. les adminiſtrateurs « ont conſenti à laiſſer ſubſiſter en apparence ſur ſon « engagement cette différence de 150 fr. à laquelle il « déclare n'avoir aucun droit. » (1).

Duménis s'était marié en 1808 & de ce mariage naquirent pluſieurs enfants, dont deux filles ont été danſeuſes à la Gaîté. On juge bien qu'avec des reſſources ſi reſtreintes & une nombreuſe famille, il ne lui avait été guère poſſible de ſe ménager des économies pour ſa vieilleſſe ; auſſi, eſt-ce dans un état miſérable qu'il eſt mort à Paris, le 25 avril 1834, à l'âge de ſoixante & un ans.

(1) Bibliothèque nationale, collection manuſcrite de Lefèvre.





Mlle LEVESQUE

MARIE-JACQUELINE

# MADEMOISELLE LÉVÊQUE

1774 — 1825

CETTE actrice qui, pendant plus de vingt années consécutives, a brillé au théâtre de l'Ambigu-Comique, dans l'emploi des jeunes premières & des premiers rôles du mélodrame, à l'époque où ce genre floriſſait au boulevard, avait commencé, toute enfant encore, par jouer ſur le théâtre des Beaujolais (1).

On ſait qu'à l'origine de ce ſpectacle, les acteurs en ſcène ſe bornaient à faire des geſtes, tandis que

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Euſtache, à Paris:* « Le ſept février de l'année mil ſept cent ſoixante & quatorze a été baptiſée *Marie-Jacqueline*, née d'hyer, fille de Jean Lévêque, bourgeois de Paris, & de Marie-Magdelaine Lapandry, ſa femme. »

(1) Situé au Palais-Royal.

d'autres perſonnes parlaient & chantaient pour eux dans la couliſſe.

L'intelligence de la petite Lévêque la fit remarquer. Auſſi lorſque ce ſpectacle dut céder la place à la nouvelle entrepriſe fondée par M<sup>lle</sup> Montanſier, la jeune actrice fut engagée au Théâtre-Français comique & lyrique de la rue de Bondy, ouvert le 20 juin 1790. Elle y remplit pluſieurs rôles d'*amoureuſes* &, notamment, dans la fameuſe pièce de *Nicodème dans la Lune* (1).

Plus tard elle fit un inſtant partie de la Société dramatique, établie au théâtre Mareux. Elle avait alors de la voix & chantait fort agréablement l'opéra-comique ; mais un refroidiſſement la lui fit perdre & la força de renoncer au chant ; elle partit alors pour Bordeaux & y joua la comédie & le drame, juſqu'au moment où elle revint à Paris avec l'eſpoir d'entrer à la Comédie-Françaiſe.

Déçue dans ſon attente, elle accueillit les propoſitions de Ribié qui exploitait le théâtre de la Gaîté, devenu, de par lui, théâtre d'*Émulation*, & elle débuta dans le *Moine* (2), par le rôle de Mathilde, avec un très-grand ſuccès.

Nous avons omis de dire plus haut qu'avant de quitter Paris pour les départements, la jeune actrice avait paru ſur la ſcène des *Variétés-Amuſantes*, dirigée

(1) Pièce de Beffroy de Reigny, dit le *Couſin Jacques*, dont le ſuccès pyramidal eſt aujourd'hui aſſez difficile à expliquer.

(2) Mélodrame, en cinq actes, par Cammaille-Saint-Aubin & Ribie.

par Lazzari, dans le rôle de Charlotte Corday, de la *Mort de Marat*, ſuivie de ſon apothéoſe, méchant drame de Gaſſier (1).

Corſſe, en prenant, en 1800, la direction de l'Ambigu-Comique, s'empreſſa d'engager Mlle Lévêque, qui débuta dans Cœlina (2), & qui, depuis lors juſqu'à ſa mort, n'a ceſſé d'appartenir à ce théâtre.

Nous ne donnerons pas la nomenclature de toutes les pièces auxquelles, dans le cours d'une longue carrière, cette actrice prêta l'appui d'un talent qui paſſait pour être en première ligne au boulevard du Temple (3). En effet, à une bonne tenue, elle uniſſait un jeu ſympathique & paſſionné; elle avait de la dignité, une démarche impoſante, une pantomime expreſſive & un jeu naturel « qu'on aurait, a dit un critique du « temps, quelquefois cherché en vain à la Comédie-« Françaiſe. »

Auſſi fit-elle répandre bien des larmes aux âmes

(1) Ce Gaſſier, dit *Saint-Amand*, régiſſeur & acteur à ce théâtre, y jouait en *double* les rôles d'Arlequin. Par quelle transformation, *je me l' demande*, comme dit le père Moriſſon (*), après de tels antécédents, devint-il préfet ſous la Reſtauration ? Eſt-ce parce qu'après avoir chanté Marat, par peur ſans doute, il célébra plus tard, par intérêt, les vertus des Bourbons dans pluſieurs compilations hiſtoriques?

(2) Mélodrame de Guilbert de Pixérécourt.

(3) Quel que fût ſon talent, de mauvais plaiſants, qui déjà avaient baptiſé Freſnoy du nom de *Talma des boulevards*, ſe mirent en tête de comparer Mlle Lévêque à Mlle Ducheſnoy. Les deux éminents artiſtes de la rue de Richelieu réſo-

* Perſonnage de la pièce de *Nos bons Villageois*, par Sardou.

fenfibles fur le fort des héroïnes qu'elle eut à repréfenter dans les œuvres des Pixérécourt, des Caiginez, des Victor Ducange, pour ne citer que les trois principaux dramaturges de cette époque.

Parmi les pièces au fuccès defquelles elle contribua puiffamment, outre *Cœlina*, déjà citée, nous mentionnerons encore *Amanda, la Femme à deux Maris, le Bigame fuppofé, le Château de Paluzzi, les Chevaliers du Lion, Grifélidis, Helmire d'Heidelberg, Herminie, l'Homme à trois Vifages, les Mines de Pologne, le Pèlerin blanc, Thérèfe & Calas*.

Dans les dernières années, elle avait pris l'emploi des *mères*.

M^lle^ Lévêque avait fu fe faire eftimer dans fa vie privée, &, lorfqu'elle fuccomba, le 4 mai 1825, après une longue maladie, ce ne fut pas feulement l'actrice de talent, mais encore la femme digne d'eftime dont on regretta la perte.

lurent d'aller enfemble un foir à l'Ambigu-Comique pour fe revoir dans la perfonne de leurs prétendus Sofies.

Pendant toute la repréfentation Talma regarda de toute fa vue baffe et écouta poliment. — Plus impreffionnable, la tragédienne s'agita fur fa chaife, interrogea du regard l'émotion des fpectateurs & fe leva en difant : « Je ne fuis « pourtant pas fi bourgeoife que « cela ! » Et vous, mon cher ami ? « la réponfe de Talma fut : Pour « ce brave homme, il eft clair « que mon nom n'eft qu'un fobri- « quet. »

(Charles Maurice, *le Boulevard du Temple*.)



CAZOT
1777–1856

NICOLAS-JOSEPH

# CAZOT

1777 — 1856

APRÈS avoir ſervi dans la marine marchande pendant pluſieurs années, comme Boſquier-Gavaudan, dont il devint plus tard le camarade, Cazot renonça tout jeune encore à la mer & à ſes dangers, pour embraſſer l'état de comédien. Il arrivait de l'Ile-de-France. Débarqué à Bordeaux, il fut engagé au théâtre des Variétés de cette ville, pour y tenir les petits rôles d'*amoureux*. Mais un rôle auquel il était loin de s'attendre & qui pouvait aboutir à un

*Extrait des regiſtres de la Paroiſſe Saint-Laurent :* « Le dix neufvième de janvier mil ſept cent ſoixante & dix-ſept, fut baptiſé *Nicolas-Joſeph*, né d'avant-hier, fils de Joſeph Cazot, fabricant de gazes, & d'Anne-Fleur Michaut, ſa légitime épouſe, demeurant faubourg Saint-Denis de cette paroiſſe. »

dénoûment tragique, lui était réſervé : le 17 nivôſe an II (6 janvier 1794), il comparaiſſait avec tous ſes camarades devant la commiſſion militaire, préſidée par le terrible Lacombe, comme faiſant partie de la troupe dirigée par Antoine Dorfeuille, & ſoupçonné d'avoir aſſiſté à la repréſentation de *la Vie eſt un Songe,* vieille comédie de Boiſſy, imitée de Calderon, donnée ſur le Grand-Théâtre, le 21 juin 1793. Cette pièce, entachée d'ariſtocratie, pour parler le langage de l'époque, avait été la cauſe ou le prétexte de troubles & de cris de : Vive le Roi ! Tous les artiſtes, y compris les muſiciens, les choriſtes & les danſeurs, avaient été incarcérés. Cazot & ſes camarades furent renvoyés de l'accuſation, & n'eurent à ſubir qu'une ſévère admonition du préſident.

Quelques années plus tard, il ſe trouvait à Paris & entrait au théâtre de la Gaîté, pour y jouer les rôles d'*amoureux* dans la comédie & le vaudeville, &, parfois auſſi, dans le mélodrame. Il poſſédait, d'ailleurs, les qualités néceſſaires pour ce genre de rôles. Doué d'un joli phyſique, de traits agréables, poſſeſſeur d'une voix ſuffiſante pour chanter le couplet, il joignait à ces avantages de la chaleur, mais il manquait de diſtinction ; toutefois, l'abſence de cette qualité n'était pas préciſément de nature à lui nuire auprès du public habituel de ce théâtre. Celui des Variétés, où il entra en 1804, dans le même emploi, ſe montra plus exigeant, &, pendant pluſieurs années, le toléra plutôt qu'il ne le goûta. Cependant, dans les rôles

comiques & notamment dans les perſonnages de gaſcons, qu'il prit plus tard, il ſut ſe faire applaudir. En 1811, *l'Opinion du Parterre* (1), publication conſacrée aux théâtres, & qui ne péchait pas par excès d'indulgence, diſait : « On le trouve comique dans les « Gaſcons & autres caractères-charges. Ses yeux un « peu égarés lui donnent trop ſouvent l'air de l'ivreſſe, « même dans les moments où l'on voit qu'il fait « très-bien ce qu'il fait. »

Il donnait à certains rôles une phyſionomie originale : outre ceux de *gaſcons*, il rendait avec un bon ſentiment comique l'importance ridicule & la ſuffiſance groteſque. C'eſt ainſi qu'il joua avec un ſuccès très-vif, dans le *Bénéficiaire*, un rôle de tragédien bourſoufflé, dans lequel le public voulut reconnaître Lafon de la Comédie-Françaiſe. Dans l'*Amphigouri* & dans *Madame Gibou*, il ſe fit également remarquer par ſon naturel & ſa verdeur.

Avec l'âge, cet acteur changea d'emploi & prit ce qu'on peut appeler la *grande utilité ;* il s'en acquitta avec intelligence, & le public le vit avec plaiſir, juſqu'au jour de ſa retraite, qui eut lieu en avril 1842 (2). Il ſavait ſe coſtumer, mérite plus rare qu'on ne penſe & dont on doit lui tenir compte.

(1) De Fabien Pillet & Grimod de la Reynière.

(2) Il écrivit, à cette occaſion, au journaliſte Charles Maurice, pour le remercier d'avoir annoncé ſa repréſentation, une lettre que nous copions, & qui dénote chez ſon auteur une ſorte de bonhomie jointe à du ſavoir vivre :

« Mon bon Monſieur, le premier

Tout en rendant justice aux qualités qui distinguaient cet acteur, nous ne partageons pas l'opinion exagérée de J. Janin, qui dit en parlant de lui : « que son talent « était fait pour briller sur une scène plus élevée que « celle des Variétés. »

Cazot est mort à Paris, le 15 décembre 1856, chez son gendre (1), à l'âge de soixante & dix-neuf ans.

« vous avez donné le signal pour « annoncer ma représentation, & « cela m'a porté bonheur. Je vais « vivre en tout petit rentier & « conserverai toujours le souvenir « agréable de votre obligeance « envers un vieux comédien qui « regrette de n'avoir pas plutôt « cultivé votre connaissance.

« Salut & santé,

« CAZOT,

« 9 avril 1842. »

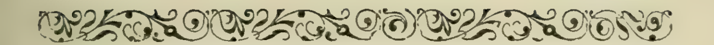
(1) Félix Escalier, coiffeur de S. M. Napoléon III.





J. M. Fugère sc.

M^me^ BRAS
1779-1837



MARIE-ADÉLAÏDE PETIT, FEMME GILDEBRAT

# MADAME BRAS

1779 — 1837

CETTE excellente actrice qui n'avait pas été destinée à la profession que des circonstances particulières lui firent embrasser, & que Paris n'a pas conservée pendant de longues années, jolie entre les jolies, figure ouverte, franche & spirituelle; pleine de finesse & de gaîté dans le comique, de sentiment & d'énergie dans les rôles nobles, & toujours naturelle, débuta dans la carrière théâtrale par le rôle princi-

---

*Extrait des registres de la paroisse Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon:* « *Marie-Adelaïde*, née le cinq janvier mil sept cent soixante & dix-neuf, fille d'Alexandre Petit, cafetier, & de Marguerite Barbiselle, son épouse, a été baptisée par moi, vicaire soussigné de cette paroisse, le sept janvier mil sept cent soixante & dix-neuf. »

pal dans *Un Trait de Fanchon*, pièce de Du Merſan, jouée au théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine (1), vers 1801. De ce théâtre, elle alla au théâtre Molière & y créa le rôle principal dans la *Petite Revue*, du même auteur. Elle ſe rendit enſuite à Marſeille, où la franchiſe de ſon jeu, ſa gaîté communicative, ſa voix fraîche, &, ce qui ne gâte rien, ſa jolie figure, lui valurent de nombreux partiſans. M^lle^ Raucourt, directrice privilégiée des théâtres français en Italie, l'engagea pour Naples où elle tint l'emploi des *ſoubrettes* avec ſuccès. Elle rentra en France au bout de quelques années, mais avec un embonpoint qui la

(1) Nous avons eu ſous les yeux une lettre aſſez ſingulière, adreſſée par cette actrice au miniſtre de la police de cette époque, & dont voici quel était l'objet :

« Citoyen miniſtre,

« La citoyenne Adélaïde, artiſte « du théâtre du Marais, demeu- « rant très-loin de ſon théâtre, s'a- « dreſſe à vous pour obtenir une « permiſſion qui lui ſera très-utile, « rapport à ſon peu de fortune, ſi « ſes raiſons peuvent vous décider « à la lui accorder.

« Elle vous prie donc, en conſé- « quence, citoyen miniſtre, de lui « accorder la permiſſion de ſe « mettre en homme ; cela lui éco- « nomiſerait l'entretien qui eſt fort « coûteux. Ce deſſein peut vous « paraître ſuſpect dans ces temps « où des intrigants ſont tout pour « perdre notre malheureuſe patrie. « Mais comme ſes intentions ſont « pures, elle vous prie de vous in- « former vers le citoyen Dugard, « ſon directeur, qui vous dira que « c'est ſeulement par économie « qu'elle ſollicite cette permiſſion.

« Salut & fraternité,

« ADÉLAÏDE.

« Rue de l'Arbre-Sec, n° 251,
« chez le papetier. »

Réponſe :

Refus abſolu. Les règlements de police s'oppoſent formellement à ce que les femmes prennent des habits d'homme. Il exiſte même un décret, non-révoqué, qui prononce la peine capitale contre toute infraction à ce règlement.

(*Archives nationales.*)

força d'adopter prématurément les rôles de *duègnes*, & Rouen s'en empara pour remplacer Mme Bellecour, femme d'un grand talent. Elle réuſſit, ce qui n'était pas alors un mince mérite, devant ce parterre normand ſi difficile & ſi capricieux. A ſon tour, Déſaugiers, directeur du Vaudeville, l'enleva en 1818 au milieu de ſes ſuccès, pour lui donner au théâtre de la rue de Chartres la ſucceſſion de Mme Duchaume (1) qui ſe retirait de la ſcène. Elle débuta, le 4 mai 1819, dans le rôle de la fermière du *Vieux Chaſſeur*. Le 7 mai 1825, elle paſſait au théâtre de l'Opéra-Comique & obtenait du ſuccès dans les rôles de Germaine de *la Fête du Village voiſin* & de la comteſſe d'Arles, *d'Euphroſine & Coradin*. Cependant, moins d'un an après, le 28 mars, elle faiſait ſa rentrée au Vaudeville dans *Léonide, ou la Vieille de Sureſnes*. Pendant le trop court eſpace de temps qu'elle paſſa à ce théâtre, elle ne ceſſa pas d'être bien accueillie ; c'eſt ce qui aurait dû l'engager à ne le plus quitter déſormais ; mais quelques mécontentements qu'elle éprouva en 1827, la rendirent acceſſible à des propoſitions que lui fit faire ſous main le comte Potocki, chargé de recruter des ſujets pour le théâtre français de Saint-Péterſbourg, & Mme Bras ſe donna le tort grave de partir clandeſtinement, au moment où elle allait jouer deux rôles importants dans *le Huſſard de Felsheim* & le *Maître de forges*, pièces en répétition & dont

(1) Femme de l'acteur Duchaume. Voir notre *Troupe de Nicolet*.

ſon départ furtif dut retarder la repréſentation (1).

Outre ſon talent ſi vrai, ſi chaleureux, ſa gaîté ſi entraînante, qui ne pouvaient manquer de lui aſſurer un accueil favorable en Ruſſie, une circonſtance particulière ne fut pas étrangère à la bienveillance dont l'honora le czar. Malgré ſa rotondité qui friſait le ridicule, la *maman* Bras, c'eſt ainſi qu'on l'appelait dans le monde du théâtre, avait conſervé ſa jolie tête qui, par un haſard ſingulier, offrait une reſſemblance frappante avec celle de l'impératrice douairière. L'Empereur Nicolas qui aſſiſtait à ſes débuts, ayant été le premier à le remarquer, en fit part à l'actrice, en la félicitant ſur ſon talent. Le czar, comme on ſait, aimait à deſcendre dans les couliſſes où il avait accès de ſa loge, & ſe plaiſait à cauſer avec ſes acteurs. La converſation enjouée & ſpirituelle de Madame Bras, ſes boutades, ſa familiarité même qui n'allait jamais juſqu'à méconnaître le reſpect dû au ſouverain (2)

(1) Cette fugue ſervit au mieux les intérêts de Mme Guillemin, qui tenait le même emploi qu'elle, & qui, actrice aſſez effacée, ſe trouva tout-à-coup miſe en évidence & devint, par la ſuite, une des meilleures actrices du Vaudeville. Mme Guillemin, née en novembre 1792, exiſte encore.

(2) Une ſeule fois elle s'oublia. Laferrière raconte dans ſes *Mémoires* que, venant de jouer le *Gamin de Paris*, l'Empereur, à la fin du 1er acte, s'adreſſant à l'acteur, lui dit : « Hé bien, monſieur le gamin, « vous en faites de belles... Vous « tombez à l'eau, vous recevez des « taloches... c'eſt charmant. Mais, « dites-moi, eſt-ce que grand' « maman Meunier ne frappait pas « de franc jeu? — Oui, ſire. « Je crois même que ce ſoir elle a « ſa névralgie; elle paſſe ſa rage « ſur ſon petit-fils. »

La maman Meunier c'était la maman Bras, qui, quêteuſe aſſidue

agréaient fort à celui-ci qui l'appelait en riant *sa grosse maman*. Enfin, elle jouit longtemps de la faveur de la cour & de la ville & la conserva jusqu'au jour où une pleurésie l'enleva à ses nombreux amis, le 11 mars 1837, à l'âge de 58 ans.

Le sentiment de gratitude dont elle était animée pour l'Empereur fut l'origine de sa maladie. Elle voulait toujours attendre le passage du souverain, revenant souvent la nuit de sa maison de plaisance, & restait quelquefois des heures entières sur le balcon de son habitation, située près des bords de la Néva, à guetter son passage. Vainement le prince lui criait souvent en l'apercevant : « Bonsoir, maman Bras, ne restez donc pas si tard. » Elle n'en tenait compte & recommençait le lendemain. Bientôt à la suite de vives douleurs rhumatismales, elle ressentit les atteintes de la maladie qui s'attaqua aux poumons & qui l'emporta en moins de six semaines.

Nous avons dit au début qu'Adélaïde Petit n'avait pas été destinée au théâtre par sa famille. Ses parents

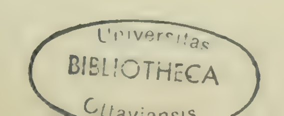
des regards de l'Empereur, venait de se glisser près de moi.

« — Je t'apprendrai, drôle, polisson, à te plaindre de ta grand'mère à sa Majesté. » — Et à la parole elle joignait le geste.

« — Oh ! dit le czar, vous n'êtes pas en scène, Madame Bras ; au reste j'aurais peur de jouer avec vous le rôle de Laferrière.

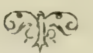
« — Ah ! sire, quelle différence ! Si c'était vous, je vous embrasserais.

— « Et vous auriez tort, Madame Bras, répliqua brusquement Nicolas... Puis, tournant le dos, il laissa la grand'mère immobile, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. »



ayant fait de mauvaises affaires, après avoir cédé leur établissement, quittèrent Lyon & vinrent habiter Paris. A peine, leur fille, déjà formée & remarquablement jolie, atteignait-elle sa quinzième année, qu'ils la marièrent, le 13 août 1794, à un imprimeur, âgé de vingt-neuf ans (1), presque le double de son âge. Ce mariage mal assorti ne fut pas heureux &, au bout de peu d'années, les époux en mésintelligence se séparèrent. Cinq enfants étaient nés de cette union. Une seule fille, la dernière, née le 10 juin 1802, essaya du théâtre, mais sans succès. Elle est morte à Melun en 1873.

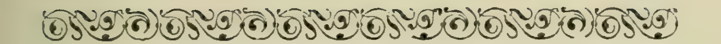
(1) Claude-Joseph Gildebrat, né à Besançon, le 31 décembre 1765.





M$^{me}$ SOPHIE P[illegible]

[illegible]



MARIE-MARGUERITE BAURET

# SOPHIE BELMONT

1781 — 1844

Ce nom rappelle celui d'une actrice qui date presque de la fondation du Vaudeville, où elle occupa pendant un certain nombre d'années la première place.

Née à Givet-Saint-Hilaire, canton de Givet, dans une condition obscure, elle fut amenée de bonne heure à Paris &, sur la recommandation du célèbre

---

*Extrait du regiſtre des baptêmes de l'église Saint-Pierre, à Givet-Saint-Hilaire (département des Ardennes)* : « Le 8 juillet mil ſept cent quatre-vingt-un, a été baptiſée par nous, prêtre ſouſſigné, curé de la paroiſſe de Givet-Saint-Hilaire, *Marie-Marguerite*, fille naturelle de Marie-Lambertine Bauret, fille majeure, de cette paroiſſe & y demeurant, &c. »

compofiteur Méhul, fon compatriote, admife à l'*École dramatique*, devenue depuis le Confervatoire.

Ses progrès furent fi rapides (1), qu'à onze ans & demi, elle quittait cet établiffement & débutait, le 12 janvier 1792, jour de l'ouverture du nouveau théâtre du Vaudeville, par un rôle d'enfant, dans les *Deux Panthéons*. Comme elle fe développa promptement, on lui confia de petits rôles *d'ingénues* & *d'amoureufes*, & elle n'avait pas atteint fa quinzième années, qu'elle partageait avec M^lle^ Defmares (2) l'emploi des *amoureufes*.

(1) Rapport du 16 août 1792. « M^lle^ S. Belmont. — Cette élève, « âgée de onze ans & demi, poffède une très-jolie voix & de « très-heureufes difpofitions. Sujet intéreffant. Elle eft engagée « au Vaudeville. »

(2) Thérèfe-Nicole DESMARES, fille d'un ferrurier en renom dans fa profeffion & qui eft connu par fa magnifique grille du Palais-de-Justice de Paris, naquit le 10 avril 1780, à Vaugirard. C'était une charmante actrice, dont le jeu plein de décence, la grâce en firent l'un des fujets les plus précieux du Vaudeville. Elle avait commencé fa carrière théâtrale à l'Opéra-Comique, où elle ne fit qu'apparaître, avant d'appartenir à la troupe du Vaudeville, prefque dès l'origine. Après quinze ans de fuccès mérités, elle fe retira avec la demi-penfion. Au phyfique, c'était une figure chiffonnée, dont l'expreffion était fort agréable. Son organe était doux, fa voix flexible. Elle avait de l'aifance à la scène, mais une certaine propenfion à l'afféterie, d'autant plus répréhenfible en elle que jamais elle n'était plus agréable qu'en reftant fimple & naturelle. D'ailleurs, toujours de bon ton, & donnant à tous les perfonnages qu'elle était appelée à repréfenter, un attrait qui charmait les fpectateurs.

M^lle^ Defmares avait été mariée à Denis-François DOMILIER DE THESIGNY, homme de lettres, auteur de diverfes pièces de théâtre, avec qui elle divorça. La raifon qui motiva cette féparation, fut une groffière agreffion du mari qui

Elle était très-goûtée du public pour ſes grâces perſonnelles, ſa diſtinction & ſa jolie voix.

Henri Leroux qui repréſentait les *amoureux* au même théâtre & qui, en cette qualité, lui faiſait preſque chaque ſoir une déclaration, s'éprit vivement de la jeune Belmont; il était joli garçon, élégant dans ſa tenue, bien poſé dans ſon théâtre; l'accord fut bientôt fait entre les deux jeunes gens, &, le 11 août 1798, Mlle Sophie Belmont devenait Madame Henri. Ce mariage d'inclination ne fut pas heureux & ſans

ſouffleta ſa femme à la promenade aux Champs-Élyſées.

Théaulon, le ſpirituel auteur dramatique, avait épouſé ſa fille.

Le fameux reſtaurateur légitimiſte, dont l'établiſſement ſitué au coin des rues de l'Univerſité & du Bac, ſervait de lieu de rendez-vous à toute la nobleſſe du faubourg Saint-Germain, était le frère de Mlle Deſmares.

A la même époque floriſſait également à cet heureux théâtre *Sara-Françoiſe Donellan*, connue ſous le nom de *Sara Leſcot*. C'était une grande & belle femme, jouant les premiers rôles à la fondation de ce théâtre. Elle avait le ton de la bonne comédie & créa avec un talent remarquable les rôles d'Honorine, de *la Femme difficile à vivre*, de Mme de Verfeuil, dans *Pauline, ou la Fille naturelle*, & beaucoup d'autres de l'ancien répertoire. Elle quitta le Vaudeville pour débuter à la Comédie-Françaiſe où elle n'eut pas la chance d'être admiſe.

Elle avait eu de *l'Arlequin* Laporte, un fils qui, s'il ne fut qu'un mauvais comédien, eut, du moins, l'eſprit de faire ſa fortune à Londres, en jouant en anglais & en dirigeant pendant pluſieurs années l'Opéra dans cette ville.

Arrivée à un certain âge, elle rentra au Vaudeville pour y jouer les duègnes. Mais l'emploi était alors tenu par deux perſonnes qui ne lui laiſſaient guère l'occaſion de s'y produire. Elle ne fit qu'un engagement d'une année & rentra dans la retraite, avec une penſion fort convenable que lui faiſait ſon fils. Elle avait auſſi une fille qui devint, en 1829, la première femme du compoſiteur Adolphe Adam.

que la véritable caufe de leur méfintelligence ait été connue, au bout de trois années, le 5 mars 1801, le divorce fépara les deux jeunes époux. D'après le fentiment généralement exprimé, les torts appartenaient au mari.

*Fanchon-la-Vielleufe* vint mettre le fceau à la réputation de Mme Belmont. Son fuccès y fut retentiffant; elle apportait dans ce rôle, avec fa beauté, toute la grâce & la fenfibilité dont elle était pourvue. Cette actrice avait de l'éclat, de la fineffe, un fort bon ton de comédie, une diction jufte & un fourire féduifant, dont elle ufait, dit un de ces critiques qui ne font jamais fatisfaits, « au point d'en abufer, probablement « par le défir de montrer les plus belles dents qu'on « puiffe voir. »

Emmanuel Dupaty qui avait fait pour elle *les Deux Pères*, ou *la Leçon de Botanique*, où elle fe montrait raviffante, lui offrit fon cœur, &, plus tard l'époufa (1), afin de légitimer un fils né de leur commerce. Elle méritait, d'ailleurs, cet acte de réparation par fa conduite honnête, comme époufe chafte & mère tendre & dévouée.

En 1807, Mme Belmont quitta le Vaudeville pour l'Opéra-Comique, où elle débuta le 14 feptembre, dans *Aline, reine de Golconde*. Sa réputation & fes

(1) Du 7 avril 1841, acte de mariage d'Emmanuel-Félicité-Louis-Charles Mercier-Dupaty, membre de l'Académie françaife, &c., &c., âgé de foixante-cinq ans, & de Marie-Marguerite Bauret, âgée de cinquante-cinq ans.

ſuccès de la rue de Chartres l'y ſuivirent. Elle ſe retira en 1827.

Mme Belmont, qui était devenue Mme Emmanuel Dupaty, eſt morte à Paris, le 27 décembre 1844, à l'âge de ſoixante-trois ans.



FIACRE-FRANÇOIS

# DEFRESNE

1782 — 1835

A côté de Tautin & de Fresnoy qui, pendant trente ans, se firent au boulevard une réputation, aujourd'hui aussi bien oubliée que les ouvrages au succès desquels ils concoururent sur les théâtres de la *Gaité*, de l'*Ambigu-Comique* & de la *Porte-Saint-Martin*, il convient de placer Defresne qui tint avec un certain relief l'emploi des premiers rôles & des *traîtres*.

---

*Extrait des registres de la paroisse Notre-Dame, à Saint-Germain-en-Laye :* « Le vendredy premier février mil sept cent quatre-vingt-deux, par nous Jérôme Legrand, prieur curé de cette paroisse, a été baptisé *Fiacre-François*, né d'avant-hier, fils de Jacques-Toussaint Defresne, marchand limonadier, & de Marie-Anne-Scolastique Dubuisson, de cette paroisse. Parrain, Fiacre Gaudron, entrepreneur de bâtiments; marraine, Marie-Élisabeth Guédon, femme Faucon. »




DEFRESNE

1762-1835

Après avoir commencé ſa carrière, dès 1800 ou 1801, au théâtre de la Cité où il jouait dans les pantomimes dialoguées, telles que les *Vierges du Soleil*, *le Siége de la Rochelle*, *Rodolphe*, ou *le Château des Tourelles*, Defreſne débuta à l'Ambigu-Comique par des rôles *d'amoureux* dans les vaudevilles & ceux de *confidents* dans les mélodrames ; mais là n'était pas le genre qui lui convenait : auſſi le rôle de Fritz dans la *Femme à deux Maris* (1), un de ces rôles de traîtres qui, pendant trois actes, perſécutaient l'innocence pour ſubir leur châtiment au dénoûment, vint-il lui révéler ſa véritable vocation. Il compoſa ce perſonnage avec une telle conviction de ſcélérateſſe ou, comme on dirait aujourd'hui, avec un tel réaliſme, qu'il contribua puiſſamment au ſuccès de cette pièce, d'ailleurs fort intéreſſante & l'une des meilleures de ſon auteur.

A partir de ce jour, les rôles de *traitres* & de *tyrans*, pour employer la qualification de *l'Indicateur des Spectacles* qui fixe ainſi l'emploi de Defreſne, lui échurent ſans partage. Citerons-nous les mélodrames qui, de 1802 à 1814, affermirent, en l'accroiſſant, ſa réputation dans l'art d'ourdir des trames ténébreuſes, ou d'afficher ouvertement les projets les plus pervers contre les *héros* & les *héroïnes*, doués de meilleurs ſentiments? Que de larmes il fit verſer aux ſenſibles ſpectatrices en ſéparant de leurs pères, de leurs époux, de

(1) Mélodrame de Guilbert de Pixérécourt, joué pour la première fois le 14 ſeptembre 1802.

leurs enfants, & en les plongeant dans des tours iſolées ou dans des cachots humides, des victimes innocentes, repréſentées d'ordinaire par M[lles] Lévêque & Adèle Dupuis. *Amanda*, *Caroline & Storm*, *Helmina d'Heidelberg*, *Elvérine de Wertheim*, la *Folle de Wolfenſtein*, *Berthilde*, & beaucoup d'autres, lui durent de cruelles épreuves avant de recouvrer le bonheur & la liberté. C'eſt vers dix heures du ſoir, car les ſpectacles finiſſaient alors beaucoup plus tôt qu'aujourd'hui (1), que Defreſne terminait ſa carrière par une mort non

(1) Voici ce qu'on lit à propos de l'heure *avancée* à laquelle finiſſaient les ſpectacles, dans une lettre adreſſée, ſous forme de réclamation, au *Courrier des Spectacles*, année 1805.

« Depuis quelque temps la plu- « part des ſpectacles ne commen- « cent qu'à près de ſept heures (*); « on lit ſur l'affiche que c'eſt pour « la plus grande commodité du « public. Nous doutons fort qu'ils « aient raiſon. D'abord, ſi les per- « ſonnes qui dînent à 3 ou 4 heu- « res veulent aller à la comédie, il « eſt très-probable qu'elles s'y ren- « dent à 6 heures : &, en ſecond « lieu, ce n'eſt pas aſſurément « tout le monde qui dîne à cette « heure-là & encore moins les « jeunes gens qui ſont cependant « ceux qui fréquentent le plus les « théâtres. D'ailleurs, il eſt beau- « coup de perſonnes pour leſquelles « il eſt extrêmement gênant de « ſortir à 10 heures de la comédie « & de ne pouvoir rentrer chez « elles avant 11 heures. Il eſt aiſé « de prouver que beaucoup de « perſonnes, tant jeunes que d'au- « tres, ſont obligées de rentrer « avant *une heure ſi avancée*.

« Nous croyons donc qu'une « pareille meſure mérite d'appeler « l'attention de l'autorité. »

Que dirait de nos jours le réclamant de 1805, en voyant les ſpectacles commencer preſque à l'heure où il ſe couchait, pour ne finir ſouvent que le lendemain matin ?

(*) Une circulaire, en date du 7 pluviôse an VII (26 janvier 1799) rappelle aux entrepreneurs de ſpectacles que leurs repréſentations doivent être terminées à 9 heures & demie.

moins violente que méritée, ou était livré à la juſtice des hommes, au bruit des applaudiſſements des ſpectateurs émus. Diſons pourtant qu'il ne ſe borna pas à cet emploi ſouvent ingrat & qu'il tint avec autorité & diſtinction les rôles de *Rois* & de *Princes*. *Abdhalla*, le *prince de la Newa*, le *comte de Provence*, *Saakem*, *Baudoin*, *Edgar*, *Pierre-le-Grand*, & d'autres illuſtres perſonnages, plus ou moins hiſtoriques, lui durent une interprétation, non-ſeulement convenable, mais encore fort ſatisfaiſante.

Defreſne était un bel homme, d'une belle tenue, ſous quelque coſtume qu'il parût. Malgré la répulſion que ſes rôles inſpiraient au public, il en était fort aimé & partageait ſes ſuffrages avec Tautin. Doué d'un organe ſonore & d'une prononciation accentuée, ſobre de geſtes, il faiſait regretter de ne pas le voir dans des rôles plus en harmonie avec ſes qualités. Il tint cet ingrat emploi avec ſupériorité à l'Ambigu-Comique, qu'il quitta, en 1814, pour entrer à la Porte-Saint-Martin qui venait de rouvrir. Il y vint occuper l'emploi des premiers rôles de drames & de mélodrames, ſans toutefois renoncer à celui des traîtres. C'eſt même dans un rôle de ce genre qu'il obtint un ſuccès de vogue, qui lui rappela celui de la *Femme à deux Maris* : nous voulons parler du mélodrame des *Deux Forçats*, où Defreſne, dans le perſonnage de l'échappé du bagne, fit courir & friſſonner tout le Paris d'alors. Pendant quinze ans environ, il reſta attaché au théâtre de la Porte-Saint-Martin, jouant, après la mort de Phi-

lippe (1), les premiers rôles, & puis, peu à peu, à mesure que l'ancien mélodrame se transformait en drame plus moderne, borné à des rôles de *pères* & à d'autres, moins importants encore, jusqu'au jour où il quitta définitivement la scène, vers 1830. Un des derniers rôles dans lequel il parut, fut celui d'un vieux mendiant, au premier acte de *Sept Heures*, drame qui reproduisait, sous des noms altérés, l'assassinat de Marat par Charlotte Corday, & dont Frédéric Lemaître & Mme Allan-Dorval rendaient avec un grand talent les deux principales figures.

Depuis plusieurs années, Defresne, ainsi que plusieurs autres artistes de l'époque joignaient à l'exercice de l'art dramatique une profession industrielle : Ainsi le vieux Parent, du théâtre de la Gaîté, cumulait avec l'emploi des grimes & des carricatures, le métier de pâtissier. Indépendamment de son établissement principal, situé carré Saint-Martin, il avait institué sous l'auvent extérieur du théâtre une boutique en plein air, où il détaillait pendant les entr'actes force réconfortants pour les estomacs dont une impatiente curiosité avait un peu trop abrégé le dîner.

(1) Philippe-Emmanuel de la Villenie, acteur qui, pendant les quelques années qu'il fit partie de ce théâtre, y acquit une certaine notoriété, due à beaucoup d'énergie, à un maintien noble & à un bel organe.

Le 8 mai 1815, il reçut un ordre de début à la Comédie-Française, pour l'emploi des premiers rôles tragiques.

Frappé d'apoplexie, il mourut le 15 octobre 1824. On sait que ses funérailles donnèrent lieu à des troubles.

Defresſne tenait une eſpèce de reſtaurant ou de table d'hôte, rue de Bondy, & « découpait, dit une bio-
« graphie du temps, une volaille avec autant de dex-
« térité qu'il donnait un coup de poignard... » On a dit auſſi, qu'à ſa table d'hôte, il joignait le commerce des tableaux.

Il eſt mort à Paris, le 3 mai 1834, rue de Verneuil.



## MARIE-JOSÉPHINE-VICTOIRE JOLLAIN

# *dite* ELOMIRE

1784 — 1817

CE nom, aujourd'hui tout-à-fait étranger à la génération actuelle, fut celui d'une actrice qui, à l'époque la plus florissante du théâtre des Variétés, s'y fit une réputation bien méritée dans les soubrettes, les paysannes & les femmes du peuple. Brazier, dans son *Histoire des Petits Théâtres*, la nomme la *paysanne-type*, la *cornette-modèle*. Une gaîté franche, beaucoup de naturel, un rire entraî-

---

*Extrait des regiſtres de l'égliſe collégiale de Champeaux, canton de Mormant :* « Le 9 may mil ſept cent quatre-vingt-quatre, a été baptiſée par moi, prêtre ſous-diacre, Marie-Joséphine-Victoire, née du jour d'hyer, fille légitime de feu Nicolas Jollain, ingénieur-géographe de l'Intendance de Paris, & de Françoiſe-Marie Moriſot, de cette paroiſſe. Le parrain, Marie-Roſe-Joſeph Moriſot, entrepreneur de bâtiments ; la marraine, Marie-Joſéphine, épouſe de Garſan, chirurgien. »



Mlle ELOMIRE

[illegible]

nant lui aſſignèrent une place diſtinguée dans le genre grivois. Les auteurs la mettaient preſque toujours en ſcène avec Tiercelin. Déſaugiers qui, d'ailleurs, fut longtemps dans ſes bonnes grâces, compoſa exprès pour elle le *Dîner de Madelon*, où, d'après la tradition, elle était inimitable.

De douloureuſes circonſtances avaient mis au théâtre cette jeune fille, dont l'exiſtence ſemblait être deſtinée à s'écouler calme & tranquille dans le milieu modeſte où elle était née. La mort de ſon père, cauſée par le chagrin des événements de la Révolution qui lui enlevaient ſa poſition & ne lui laiſſaient que la ruine en perſpective, avait tout-à-coup, à l'aiſance dont jouiſſait cet honnête ménage, fait ſuccéder le deuil & la miſère.

Sa veuve, preſque ſans reſſources, quitta Champeaux, lieu de ſa réſidence, & vint à Paris ; ſa fillette entra au petit théâtre des Jeunes-Artiſtes. En l'an VIII, elle joua un rôle d'enfant dans *Joſeph* ou la *Fin tragique de Madame Angot* (1), puis des rôles de jeunes premières & de ſoubrettes, dans le *Perroquet de Nevers* (2), *l'Anglais à Berlin* (3), *les Hommes & les Femmes*, & dans les vaudevilles & pièces féeries.

Le 19 juin 1806, elle débuta au théâtre des Variétés, où pendant les neuf années qu'elle y paſſa, la

(1) Bagatelle morale, de Favart fils & V. Mullot, repréſentée en 1797.

(2) Opéra-comique, par Bernard (Valville, acteur de l'Odéon), 1801.

(3) Comédie-Vaudeville, par Petit, 1802.

ſaveur du public ne ſe démentit pas pour elle. En 1817, elle quitta la ſcène, bien jeune encore, pour épouſer un muſicien du nom de Péchignier. Ce fut Flore qui la remplaça dans ſon emploi.

Elomire, retirée de la ſcène, alla habiter les Batignolles, où elle eſt morte très-âgée, vers 1868.

Sa fille, Mme Lowendal, appartint à la nouvelle troupe du Palais-Royal qui venait d'ouvrir & y joua pendant quelque temps, ſous le nom *d'Elomire* que ſa mère avait populariſé à l'ancien théâtre des Variétés.



JOSÉPHINE-ANGÉLIQUE-FANNY ROUZÉ

# *dite* MADLLE ROUZÉ-BOURGEOIS

1784 — 1870

FORTE femme, peu belle, mais ſolidement taillée, qui forma, avec Mlles Lévêque, Adèle Dupuis & Sophie Leroy, le quatuor féminin des héroïnes de mélodrame qui furent le plus en vogue aux boulevards, de 1800 à 1830.

Ainſi que pluſieurs de ſes compagnes, Mlle Rouzé commença très-jeune ſa carrière artiſtique aux Jeunes-Artiſtes de la rue de Bondy. En frimaire an VII (décembre 1798), elle créa le principal rôle dans le mélo-

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Merry :* « Le dix-huitième jour d'août mil ſept cent quatre-vingt-quatre, eſt née «*Joſéphine-Angélique-Fanny*, du légitime mariage de Joſeph Rouzé, marchand, & d'Adélaïde-Françoiſe Bourgeois, ſon épouſe, & a été baptiſée le même jour, par nous prêtre, ſouſſigné, etc. »

drame de *Julie*, ou les *Souterrains de Mazzini*. Elle paſſa de ce théâtre à celui de l'Ambigu-Comique, alors ſous la direction de Corſſe, & y tint les premiers rôles ; elle faſcinait les *Titis* de l'époque par ſon jeu de *virago*, ainſi que par l'adreſſe & la vigueur toute maſculine avec laquelle elle s'eſcrimait du ſabre dans les combats réglés dont les pièces jouées aux boulevards abondaient alors, ce qui lui valut plus d'une ovation.

Ces exercices guerriers qui, dans ce bon temps du mélodrame, conſtituaient une partie de l'éducation artiſtique des jeunes-premières & qui étaient une des conditions de leur ſuccès, avaient attiré ſur cette actrice l'attention de la veuve de Nicolet qui, à la ſuite de longs débats avec Ribié, venait enfin de rentrer en poſſeſſion de ſon théâtre. Elle s'attacha enfin M^lle^ Rouzé-Bourgeois (celle-ci avait alors ajouté à ſon nom celui de ſa mère), que le public vit avec plaiſir figurer parmi les artiſtes de la pièce d'ouverture (1).

Là, elle régna, combattit & vainquit ſans partage, pendant une quinzaine d'années. Voici le portrait qu'a tracé de cette actrice un écrivain compétent : « Au « ſiècle d'or du mélodrame, en cet heureux temps « où le théâtre était chaque ſoir un champ de bataille, « il y avait au théâtre de la Gaîté une femme à

(1) *Le Mariage du mélodrame & de la Gaîté*, prologue, par Martainville, joué le 26 mars 1808.

« l'œil vif, au gefte expreffif, à la démarche altière, « qui, tantôt dame châtelaine, défendait l'approche « de fon caftel & faifait le coup de moufqueton ou « de briquet avec un chevalier déloyal ; tantôt fous « les traits d'un ange tutélaire, fentinelle active, veil- « lait du haut d'un rocher au falut de fes protégés & « lançait la mort fur ceux qui avaient attiré fon cour- « roux : cette femme, c'était la Rouzé-Bourgeois. »

La direction ne croyait pas alors payer trop cher fon talent & fon *énergie*, en lui comptant annuellement 6,000 fr. en échange de fes exploits.

Mais peu à peu le goût du public fe modifia ; aux *viragos* qui défendaient les Forterelles du Danube (1) ou autres lieux, & conquéraient l'amour de leurs époux ou de leurs amants, les armes à la main, on vit infenfiblement fuccéder le règne des héroïnes fentimentales, dont les plaintes & les larmes étaient des armes plus touchantes encore pour des fpectateurs pacifiques & débonnaires. Dès-lors, les qualités fpéciales de M^lle^ Rouzé-Bourgeois trouvèrent dans les pièces modernes moins d'occafions de fe produire & plutôt que de fubir une diminution d'appointements que voulait lui impofer Bourguignon, gendre & fucceffeur de M^me^ veuve Nicolet, elle préféra fe retirer fous fa tente. Elle alla habiter les hauteurs de Belleville, où elle fe créa une induftrie, commune affez généralement à cer-

(1) Mélodrame de Guilbert de Pixérécourt, joué, avec un très-grand fuccès, à la Porte-Saint-Martin, le 3 janvier 1805.

taines femmes qui y trouvent des reſſources pour leur âge mur; elle ouvrit une table d'hôte & un ſalon de jeu. Mais la ſociété habituelle qui fréquentait ſon établiſſement, formée en grande partie d'hommes ſans conſiſtance & de *dames* aux mœurs équivoques, n'étant rien moins que propre à lui fournir des moyens d'exiſtence, elle ſe vit contrainte de remonter ſur les planches & d'accepter le traitement modeſte qui lui était offert. Le 28 janvier 1828, elle reparut à la Gaîté dans la *Robe feuille-morte*. Cette fois elle abordait les rôles de duègnes & de mères. C'eſt dans cet emploi nouveau & bien étranger à ſes habitudes, qu'elle créait dans la même année le perſonnage d'une vieille acariâtre & ſiniſtre, dans la *Muette de la Forêt*, mélodrame en un acte, de G. de Pixérécourt & de Benjamin Antier, & qu'elle repréſentait quelques rôles, aſſortis à ſon âge, dans *Polder*, dans le *Jéſuite* & dans la *Vendetta*. Elle s'y faiſait encore remarquer par ſa diction intelligente & ſa bonne tenue.

La renommée populaire que cette actrice s'était acquiſe dans un genre de littérature dramatique, aujourd'hui bien démodé, ne doit pas nous faire oublier que, lorſqu'elle quitta, en 1806, l'Ambigu-Comique pour la Porte-Saint-Martin, ce fut dans la *Femme jalouſe*, comédie de Desforges, qu'elle débuta le 3 mai de cette même année, par le rôle de M^me^ Dorſan, & qu'elle y obtint un très-grand ſuccès : circonſtance, dont elle aimait à ſe vanter & qu'elle ſe plaiſait à rappeler ſouvent.

Pendant les trente années qu'elle a paſſées au théâtre, Mlle Rouzé-Bourgeois a établi un grand nombre de rôles ; il ſerait trop long de les énumérer ici. Nous citerons, cependant, quelques-uns des ouvrages dans leſquels elle a brillé, à cauſe de leur titre ſignificatif & de l'idée qu'ils donneront de la nature des perſonnages confiés à ſon talent.

A l'Ambigu-Comique : *l'Artémiſe françaiſe*. — *Le grand Chaſſeur*, ou *l'Ile des Palmiers*. — *Le Jugement de Salomon*. — *Le Pèlerin blanc*. — *Tékéli*. — *Le Tribunal inviſible*, ou *le Fils criminel*.

A la Gaîté : *La Sorcière*. — *Marguerite d'Anjou*. — *Charles-le-Téméraire*. — *Les Maures d'Eſpagne*. — *L'Ange tutélaire*. — *L'Amazone de Grenade*. — *Clarice*, ou *la Femme précepteur*. — *Baudouin*, ou *la Priſe de Jéruſalem*. — *Clémence d'Entragues*. — *La Fille ſauvage*. — *La Maiſon de fer*, ou *l'Epouſe criminelle*. — *La Morte vivante*. — *Le Précipice*. — *La Tête de bronze*. — *Walter-le-Cruel*.

Mlle Rouzé-Bourgeois s'était, en dernier lieu, retirée à Paſſy, ayant encore bon pied, bon œil. Hé, qui ſait ſi, à l'occaſion, elle ne ſe ſerait pas encore eſcrimée du briquet, tant elle portait gaillardement le poids de ſes quatre-vingt-ſix ans ! Elle eſt décédée, le 24 août 1870.



FRANÇOISE-CATHERINE BÉNÉFAND

# MALAGA

1786 — 1852

En ce temps de joyeuſe mémoire où le boulevard du Temple floriſſait & était redevenu dans les premières années du ſiècle la promenade à la mode & le rendez-vous des flâneurs & des amis du plaiſir, ce qui faiſait chanter à Déſaugiers :

La ſeul' promenad' qu'a du prix,
La ſeule dont je ſuis épris,
La ſeule où je m'en donne & je ris,
C'eſt l' boul'vard du Temple à Paris.

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe des Quinze-Vingt :* « Le vingtieſme jour du mois de janvier de l'an mil ſept cent quatre vingt ſix, a été baptiſé par nous preſtre ſouſſigné, vicaire de cette paroiſſe, un enfant du ſexe féminin, né le jour d'avant-hier du légitime mariage de Joſeph Bénéfand & de Catherine Dacy, auquel ont été donnés les noms de *Françoiſe-Catherine.* »



MALAGA

1786-1852

En ce temps-là, disons-nous, on voyait, à peu de distance des anciens Délassements-Comiques & sur l'emplacement même où l'on a vu depuis s'élever le Cirque olympique, une vaste baraque, au fronton de laquelle étaient inscrits ces mots : *Spectacle de mademoiselle Malaga.* C'est là, en effet, que sautait, dansait, voltigeait sur la corde roide, la célèbre Malaga, brune prononcée (1), aux beaux yeux noirs, couronnés de sourcils épais, aux dents d'ivoire, admirablement rangées ; peut-être un peu forte de taille, mais riche de ses seize ans. Elle faisait partie d'une troupe de funambules qui exploitait ce spectacle forain, où

(1) Charles-Maurice, dans son *Histoire du Théâtre*, dit que la Malaga était *blonde* & que c'est pour cela qu'elle portait un costume pailleté presque toujours rouge. Il dit qu'elle dansait en 1796 & que précédemment elle avait joué chez Nicolet. Elle aurait donc commencé de bien bonne heure, puisqu'elle était née en 1786. Mais Charles-Maurice n'est pas toujours exact dans ses souvenirs.

Ce qui a pu faire naître une confusion, c'est que, le 23 février 1785, il y avait à la foire Saint-Germain, parmi les sauteurs du théâtre des *grands Danseurs du Roi*, une demoiselle Malaga, faisant l'exercice du drapeau, & qui n'était autre que la mère de celle qui nous occupe.

Vers 1796, elle avait formé une troupe de danseurs, sous le titre de la Jeune Malaga, où commença sa fille.

Voici ce qu'en rapporte, à la date de septembre 1800, le journal allemand de Paris & Londres, tome 6, page 60 :

« Au théâtre Mareux a demeuré « longtemps la troupe de danseurs « de la Jeune Malaga, qui faisait « avec une grâce infinie les tours « les plus dangereux sur la corde.

« Depuis qu'elle a fait banque- « route, elle est partie pour les « départements avec ses parents ; « celle qui l'a remplacée s'appelle « Lête. »

Quelques années plus tard, Malaga, devenue grande fille, revenait à Paris & établissait au boulevard

la jeune & féduifante acrobate attirait fes nombreux admirateurs, &, comme elle en était inconteftablement la plus célèbre & la plus jolie, fon nom fervait naturellement d'étiquette à la loge. On jouait des parades à l'extérieur, parades dans lefquelles un pître bien connu & fameux à cette époque, dont nous difons un mot plus loin, débitait fes lazzi à la grande jubilation & aux éclats de rire des oififs & des badauds accourus aux accents de fa voix criarde. A la fin de la parade, lorfqu'arrivait l'inftant du *boniment*, il y avait fur les tréteaux exhibition de tous les fujets des deux fexes en coftumes étincelants de paillettes, la belle Malaga en tête. Comme de nos jours, la foule fe ruait dans la loge, &, après une demi-heure d'exercices de force & d'agilité, plus ou moins remarquables, mais dont la

du Temple le fpectacle dont nous parlons ci-deffus.

Il eft du refte bien difficile de fixer des dates précifes aux pérégrinations de ces exiftences nomades.

Le 27 juillet 1814, il exiftait encore, au nº 80 du boulevard du Temple : *Le Petit Théâtre, dit de la fameufe Malaga*, tenu par le fieur Saint-Edme, Augufte.

En 1822, on l'y voyait encore, & fon propriétaire était, à cette époque, un fieur Leroy, demeurant rue Notre-Dame-de-Nazareth, nº 9.

Le directeur s'appelait Martin & il avait pour affocié Pierfon, acteur au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Martin demanda, en juin 1822, à la préfecture de police l'autorifation d'ajouter à fon fpectacle des petites fcènes dialoguées, jouées par des enfants qui n'auraient pas plus de quatorze ans. Dans fa demande, il expliquait que le théâtre de la Malaga exiftait depuis plus de quarante ans & avait été autorifé à jouer des pantomimes & à donner des foirées de phyfique.

Sa requête ne lui fut pas accordée.

Malaga était toujours l'héroïne, l'assistance était invitée à évacuer la salle, afin de laisser libre la place aux admirateurs impatients & à *messieurs les militairrres* de contempler de près, à leur tour, la funambule populaire.

La Malaga, quoique élevée dans un centre généralement peu soucieux des convenances sociales, avait, rapporte-t-on, une sorte de dignité & de distinction naturelles à laquelle on pouvait même reprocher d'être trop sérieuse & presque triste. Fière de sa renommée, elle se montrait peu communicative avec ses camarades, à qui elle faisait volontiers sentir sa supériorité.

A la suite de la suppression provoquée par le décret de 1807, elle se trouvait à Beauvais dans la troupe d'un sieur Balmat & faisait grand tort au théâtre de la ville, que le public désertait en faveur des exercices de la fameuse danseuse de corde : ce qui prouve qu'alors comme aujourd'hui, le plaisir des yeux l'emportait sur ceux de l'intelligence & de l'esprit.

Le directeur du théâtre, aux abois, ne trouva point de meilleur expédient que de s'entendre avec son confrère funambulesque, & tous deux convinrent de se partager le produit des représentations réciproques. Lequel y perdit?

La Malaga, au sein de ses succès, était restée la même : toujours sérieuse, toujours réservée, &, ce qui n'était pas moins extraordinaire, toujours sage...

L'année suivante, elle se maria & épousa un acteur

de province (1). Cette union fut, dit-on, la ſouche d'une famille de comédiens contemporains, dont les divers membres ſe ſont plus ou moins fait remarquer ſur les ſcènes pariſiennes.

Comme l'ordre était au nombre de ſes qualités, la Malaga mettait de côté l'argent qu'elle gagnait, dans ſon métier, & dont le total avait fini par atteindre un chiffre reſpectable. Malheureuſement, les économies de cette aimable femme ſe trouvèrent diſſipées par un mari joueur, & la pauvre artiſte d'agilité, dépouillée de toute reſſource, paſſa le reſtant de ſes jours dans le dénûment. Elle était réduite, pour ſubſiſter dans les dernières années de ſa miſérable exiſtence, à façonner de petites pelotes à épingles avec des lambeaux d'étoffes qu'elle recueillait çà & là & qu'elle offrait à tous ceux qui voulaient faire acte de charité.

La Malaga, épuiſée par la misère & le chagrin, eſt morte dans un âge peu avancé, le 22 ſeptembre 1852, rue aux Ours, où elle habitait ce que l'on peut appeler un taudis. Elle aurait aſſurément mérité mieux.

(1) Le même Charles-Maurice raconte encore qu'à une fête donnée à Verſailles ſous la Reſtauration, un homme & une femme faiſaient une double aſcenſion ſur deux cordes parallèles tendues au-deſſus de la pièce d'eau des Suiſſes. L'homme perdit l'équilibre & ſe tua. Plus heureuſe, ou plus adroite, ſa compagne, après avoir également chancelé, ſaiſit la corde & y reſta ſuſpendue, à plus de cent pieds, pendant vingt minutes, avant qu'on n'ait pu aviſer à un moyen de ſauvetage. Cette acrobate courageuſe, c'était la fille de la Malaga.

# ROUSSEAU

ON ne ſaurait parler de la Malaga, ſans que le nom du *père Rouſſeau*, car c'eſt ainſi qu'on le déſignait, ne vienne ſous la plume : il en eſt le corollaire indiſpenſable.

Gros, court, d'une phyſionomie ouverte & ſpirituelle, inſpirant la gaîté, d'un comique au gros ſel, mais amuſant au poſſible, le père Rouſſeau, avant d'être *paradiſte* chez la Malaga, avait été attaché au Spectacle d'ombres chinoiſes, tenu par un nommé Germont au boulevard du Temple (1). Il avait auſſi *travaillé* longtemps avec le marchand de vulnéraire ſuiſſe, au prix de ſix francs par jour !

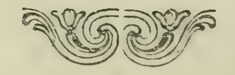
Rouſſeau était, en 1796, le doyen des pîtres de Paris ; il poſſédait un répertoire de parades qu'il débitait avec un accompagnement de lazzi fort réjouiſſants & qui attirait un auditoire nombreux chaque fois qu'il montait ſur ſes tréteaux. Plus d'une fois, on

(1) La loge de Germont était ſituée auprès du Salon de figures de cire de Curtius, ſur l'emplacement occupé plus tard par la maiſon où Fieſchi organiſa ſa machine infernale.

put voir, confondus dans la foule, Fleury, l'éminent comédien; les deux frères Baptiste, & Monvel, de la Comédie-Française : ce dernier, principalement, l'écoutait avec une attention soutenue, & il parlait souvent de lui comme d'un homme possédant le vrai *vis comica*.

Rousseau, trop vieux en 1805 pour pouvoir continuer son métier, perchait, c'est le cas de le dire, dans un grenier du faubourg du Temple & se trouvait réduit pour vivre à vendre des petits gâteaux sous la porte même de la maison qu'il habitait. Devenu tout-à-fait infirme, il alla finir ses jours dans un hospice.

S'il faut ajouter foi à la tradition, ses successeurs Bobêche & Galimafré n'ont jamais approché de sa verve.





FONTENAY
1786-1841

JEAN-BAPTISTE-LÉONARD DALIGER DE FONTENAY
DE SAINT-CYRAN

# FONTENAY

1786 — 1874

LA deſtinée eſt une choſe bien bizarre! Tel qui naquit dans les rangs les plus obſcurs de la ſociété, arrive, conduit par ſon génie, ou pouſſé par des chances favorables, aux plus hautes poſitions; & s'il nous fallait citer des noms :

Des exemples fameux ne nous manqueraient pas.

Tel autre, au contraire, qui ſemblait, par ſa naiſ-

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Pierre, à Chaillot* : « L'an mil ſept cent quatre-vingt-ſix, vingt-deux avril, a été baptiſé un garçon né d'hyer du légitime mariage du ſieur Léonard Daliger de Fontenay de Saint-Cyran, brigadier des fermes du Roy, & de dame Geneviève Olivier, ſon épouſe, de cette paroiſſe, lequel a été nommé *Leonard-Jean-Baptiſte*, etc. »

ſance & le rang occupé par ſa famille, deſtiné à ne connaître de la vie que les beaux côtés, ſe voit, par un revers de fortune, déshérité des avantages qui l'attendaient.

Les deſtins & les flots ſont changeants. Cette deviſe qui, pour n'être pas neuve, n'en eſt pas plus conſolante, aurait pu prendre place dans les armes de celui qui fait l'objet de cette notice.

*Jean-Baptiſte Léonard Daliger de Fontenay de Saint-Cyran*, naquit à Chaillot, près de Paris, le 21 avril 1786, dans une famille diſtinguée par le rang & la fortune. Ses premières années s'écoulèrent dans le calme & le bonheur que procure une grande poſition : bonheur qu'il ne comprit pas, heureuſement pour lui! La Révolution de 1789, qui devait être ſi féconde en grands réſultats, & ſi fatale à quelques-uns, vint bruſquement mettre un terme à cette félicité que l'âge tendre de Daliger ne lui avait pas permis d'apprécier. 1793 amena la ruine & la proſcription de ſes parents. A peine âgé de ſept ans, à cette époque, l'enfant n'avait reçu juſque-là que cette inſtruction ſuperficielle donnée à ce que l'on appelait un cadet de bonne maiſon.

Son père, juſte appréciateur des hommes & des événements, put rentrer à Paris, où, caché ſous un nom ſuppoſé, il ſe voua excluſivement à l'éducation de ſon jeune fils.

Cinq années ſe paſſèrent ainſi dans l'étude, à laquelle chaque journée était conſacrée en entier; il

recevait, à la fois, le précepte & l'exemple. Auſſi ſes progrès furent-ils ſi rapides, qu'il ſe trouva en état, à l'âge de douze ans, de ſe préſenter avec avantage à l'Ecole centrale, fondée en 1798 ſous le miniſtère de Chaptal. Grâce au patronage de Lucien Bonaparte, il acheva ſes études, &, peut-être, eût-il été réſervé à une carrière bien différente de celle qu'il a ſuivie, ſi, pour des raiſons qui ſont du domaine de l'hiſtoire, le frère du premier Conſul n'avait été éloigné des affaires publiques.

Son protégé, reſté déſormais ſans appui, s'adonna à la culture des arts. Elève du peintre Regnault, il ſe livra à la peinture dans le but & dans l'eſpoir d'être utile à ſa famille.

Cependant, il était un goût, celui du théâtre, qui ſe déclara chez lui dès ſa quinzième année; mais la crainte d'affliger ſon père, qui avait d'autres vues & d'autres eſpérances, &, d'ailleurs, n'aurait jamais donné ſon conſentement à ce qu'il eût conſidéré comme une tache à ſon nom & comme une déchéance, lui fit un devoir de renfermer ſon penchant au plus profond de ſon cœur. Mû par le déſir d'y apporter une diverſion ſalutaire, Fontenay réſolut de voyager en qualité de deſſinateur, &, le crayon à la main, il parcourut & viſita ſucceſſivement l'Italie, l'Ecoſſe & l'Angleterre. Mais la deſtinée eſt écrite! Ce fut dans cette contrée, préciſément, que ſon goût pour l'art théâtral ſe réveilla & puiſa de nouvelles forces dans l'admiration que lui inſpirèrent les principaux inter-

prètes (1) de Shakeſpeare; auſſi revint-il en France avec l'idée bien arrêtée de ſe vouer déſormais au théâtre.

Après une étude conſciencieuſe des auteurs claſſiques de la ſcène françaiſe, il s'eſſaya clandeſtinement ſur les théâtres de ſociété qui, à cette époque, étaient nombreux à Paris. Dans ſon ardeur de néophyte, il lui arriva plus d'une fois de jouer, dans la même ſoirée, la même pièce ſur trois théâtres différents, parcourant pédeſtrement, & vêtu en *Scapin*, la diſtance qui ſéparait ces trois ſcènes d'amateurs.

Une troupe d'enfants & de jeunes gens s'étant formée à l'ancien théâtre Mareux, après ſa fermeture (2), c'eſt là qu'il parut pour la première fois en public ſous le nom de Fontenay.

La veille de ſon début, il avait joué au pied levé le rôle du major dans *le Comte de Weltren*, ou *la Diſcipline militaire* (3), qu'il avait appris dans la journée.

Un incident burleſque & qui rappelle celui qui ſignala le début de Mlle Doligny à l'ancienne Comédie-Françaiſe, inaugura ſa première apparition ſur les

(1) John Kemble était alors à l'apogée de ſes ſuccès, ainſi que ſa ſœur, la célèbre miſtriss Siddons.

(2) Pelletier-Volméranges avait remplacé l'ancienne dénomination par celle d'*Ecole dramatique*. Ouverte le 2 mai 1802, cette nouvelle entrepriſe ceſſa ſes repréſentations le 1er mars 1803, & fut transférée dans un local de l'ancien Hôtel-des-Fermes.

(3) Drame en 3 actes, par Moline de Saint-Yon, repréſenté ſur le théâtre de la Montanſier, le 24 juin 1791.

planches de ce théâtre. Il jouait le valet dans *la Jalousie de Molière*, pièce de Du Merſan. Entrant ſur un coup de ſonnette de ſon maître, le pauvre Champagne gliſſa & tomba à la renverſe, ce qui ne manqua pas d'exciter l'hilarité du public. Mais lui, ſe relevant avec vivacité : « Pardon, monſieur, dit-il. J'étais ſi « preſſé de me rendre à vos ordres, que j'avais oublié « que j'avais frotté le parquet ce matin..., & je viens « de me le rappeler... un peu tard. »

Ce ſpirituel à-propos lui concilia la bienveillance de l'aſſemblée, & ne contribua pas peu à ſa réuſſite.

Fontenay, qui avait ſuivi Pelletier-Volméranges à l'Hôtel-des-Fermes, finit avec lui l'année théâtrale ; puis, au mois d'avril 1804, il partit pour la province avec une troupe nomade, qu'il abandonna l'année ſuivante pour revenir à Paris faire partie de celle des Jeunes-Elèves de la rue de Thionville ; pépinière d'artiſtes qui fournit plus tard des ſujets diſtingués aux divers théâtres de la Capitale & à pluſieurs ſcènes des départements (1).

Le décret impérial de 1807, en réduiſant le nombre des ſalles de ſpectacle ouvertes au public, rendit encore une fois, & bien malgré lui, la liberté à Fontenay.

C'eſt alors que Cailhava & Rozières, ce dernier acteur du Vaudeville, parlèrent de ce jeune homme à

(1) Nous citerons particulièrement, outre *Fontenay* lui-même, *Firmin*, *Grévin*, Mmes *Roſe Dupuis*, *Regnier*, *Pauline*, *Aldégonde*, & *Déjazet*.

Barré, directeur de ce théâtre, qui l'engagea ſur leur recommandation. Fontenay débuta ſur la ſcène de la rue de Chartres, le 14 ſeptembre 1807, par le rôle de Malesherbes dans *M. Guillaume.* Ce rôle établi par Vertpré, acteur juſtement aimé, fut favorable à Fontenay, qui, bien que trop jeune pour cet emploi, ſut pourtant s'y concilier les ſuffrages des ſpectateurs & des artiſtes eux-mêmes, par l'intelligence qu'il montra dans les rôles dont il fut chargé : Duchemin, d'*Honorine ;* — Forlis, des *Deux Pères ;* — Vendôme, des *Pages du Duc de Vendôme ;* — Leſage, des *Écriteaux ;* — André, de *Fanchon la vielleuſe ;* — Scarron, du *Mariage de Scarron ;* — Lefranc, de *Pauline.*

Il débuta vingt-ſix fois dans ces différents rôles, & fut claſſé après Vertpré pour les *caractères,* & après Carpentier & Hippolythe pour les *premiers comiques.*

Une claſſe dramatique venait d'être fondée au Conſervatoire. Fontenay, paſſionné pour l'étude, s'inſcrivit des premiers. La ſévérité du règlement rendait l'admiſſion difficile ; l'examen préalable avait lieu en préſence d'un aréopage redoutable par ſa compoſition, puiſque les juges appelés à prononcer ſur le ſort des candidats ſe nommaient *Monvel, Fleury, Talma, Dugazon, Grandmeſnil, Dazincourt* & *Baptiſte* aîné. Notre jeune homme ſortit victorieuſement de cette épreuve. Mandé le lendemain de ſon examen au Conſervatoire, on lui dit qu'il avait à opter entre trois profeſſeurs, attendu que chacun d'eux le déſirait dans ſa claſſe. — « J'opte pour les trois, dit-il. — Mais ce n'eſt pas là

« opter, reprit le ſecrétaire, & vous dites une bê-
« tiſe. » Sans s'arrêter à la politeſſe bureaucratique du ſcribe : — « Reportez ma réponſe à ces meſſieurs, « répliqua Fontenay, & s'ils me trouvent auſſi bête que « vous, je ſubirai la conſéquence de ma réponſe. »

Il fut admis dans les trois claſſes, dont les profeſſeurs étaient Monvel, Dugazon & Dazincourt.

Il venait d'obtenir le premier prix de comédie, en 1808, au moment où *le Pauvre Diable*, repréſenté avec ſuccès, amenait la foule au théâtre du Vaudeville. Les auteurs retirèrent le rôle principal à l'acteur qui en était chargé & le remirent à Fontenay, dont il commença la réputation (1). « La verve, la gaîté & la « chaleur qu'il déploya dans ce rôle, le mirent en « évidence » (2).

Il ne jouait encore de rôles qu'en *double*, excepté quelques-uns que ſes chefs d'emploi lui avaient abandonnés ; mais il ne refuſait, quelque infime qu'il fût, aucun de ceux que les auteurs lui confiaient.

La retraite prématurée de Vertpré, en 1816 (3), le promut chef d'emploi. Depuis lors Fontenay a créé un grand nombre de rôles. Parmi les plus remar-

(1) « Le rôle de Martin fut joué « d'origine par Hippolythe, qui s'y « montra un peu lourd. Sur la de- « mande des auteurs (Du Merſan « & Rougemont), il le céda à ſon « jeune camarade qui avait ré- « cemment débuté au Vaude- « ville, & qui joua le rôle avec « ſuccès plus de deux cents fois. »

*Le Pauvre Diable* fut repréſenté pour la première fois, le 10 octobre 1808.

(2) *Journal de l'Empire*, feuilleton de Geoffroy.

(3) Voir dans notre *Troupe de Nicolet*, la notice ſur Vertpré.

quables, nous citerons Frontin, dans *Frontin Mari-Garçon*, une des premières, une des plus jolies pièces de Scribe (1). — Hubert, du *Maitre de Forges*. — Frédéric, du *Huſſard de Felsheim*. — Bertrand, de *la Laitière de Montfermeil*. — M. de Norlis, de *la Mère au Bal*. — Le colonel Grudner, de *Léonide*. — Richelieu, de *Madame Du Barry*. — Madré, de *Pierre-le-Rouge*. — Le marquis de Lormias, des *Mémoires du Diable*.

Nous ne parlerons pas des parodies, des pièces de circonſtances. Qu'il ſuffiſe de ſavoir que le nombre des rôles nouveaux joués par cet excellent comédien dépaſſe quatre cent cinquante.

Perſonne, plus que Fontenay, n'a apporté de conſcience, de zèle & de ponctualité dans l'accompliſſement de ſes devoirs envers ſon adminiſtration, le public & les auteurs.

Doué d'une grande ſoupleſſe de talent, & d'une rare intelligence, il n'arriva pourtant pas à la popularité, malgré ſon mérite réel qui, au théâtre, ne ſuffit pas toujours, ſi la chance ne vous prend pas par la main. Fontenay était un de ces artiſtes précieux dont les qualités leur ſont plus nuiſibles qu'utiles : De deux rôles en préſence, celui qui exigeait le plus de ſoin, le plus de compoſition, devenait ſon lot, & il ſauvait trop bien les mauvais rôles pour en avoir ſouvent de bons.

(1) Retirée du répertoire par ſon auteur qui la transforma en opéra comique, ſous le titre du *Valet de Chambre*.

Il eut, en 1832, une repréſentation à bénéfice, à laquelle lui donnaient droit vingt-cinq ans de ſervices conſécutifs, ayant toujours, fidèle au théâtre qui avait accueilli ſes premiers pas, refuſé les avantages offerts par d'autres directions.

Le choléra, qui ſéviſſait alors, rendit preſque nuls les réſultats de cette repréſentation.

Il avait acquis, en 1837, le droit à la penſion affectée, en vertu de clauſes particulières, aux acteurs du Vaudeville. Il prit ſa retraite en 1841, tout en reſtant profeſſeur; & ſes leçons, pleines d'un enſeignement pratique, continuèrent l'artiſte éminent & apprécié. Il s'était retiré au milieu des ſiens, dans une jolie habitation, ſituée dans l'ancien parc de Neuilly, qu'il eut la douleur de voir crouler ſous les obus des Pruſſiens.

Chaſſé par les événements de cet aſile qu'il avait cru deſtiné à abriter ſa verte vieilleſſe, il alla habiter Neuilly, où il eſt mort, le 23 avril 1874, dans ſa quatre-vingt-neuvième année.

Nous n'avons pas dit, mais il était facile de le ſuppoſer, que la nouvelle direction priſe par le jeune Fontenay excita l'indignation & le courroux de ſon père, qui lui interdit l'accès du foyer de la famille, & qui ne le revit qu'à ſon lit de mort. Ajoutons que l'auſtère vieillard, alors revenu à des ſentiments plus paternels, ne quitta la vie qu'en pardonnant à ſon fils.

LOUISE-MARIE-SOPHIE

# MADEMOISELLE LEROY

1787-1838

PARMI les artiſtes en réputation qui, de 1805 à 1820, ſe firent applaudir au théâtre de l'Ambigu-Comique, ſi M^lle Leroy n'eſt pas une des plus célèbres, elle peut au moins être regardée comme l'une des plus originales. Elle tient une place à part dans les mélodrames de l'époque ; car, aux grâces de la jeune fille & de la femme, elle joignait une certaine énergie virile qui la déſignait

*Extrait du regiſtre des baptêmes de l'égliſe Saint-Aſpais, à Melun :* « Ce jourd'huy huit mars mil ſept cent quatre-vingt-ſept, a été baptiſée par nous, preſtre, vicaire ſouſſigné, une fille née d'hyer du légitime mariage de Jean-Louis Leroy, huiſſier au Châtelet de cette ville, & de Marie-Éliſabeth Couturier, de cette paroiſſe, en l'abſence du père de laquelle a été nommée *Marie-Louiſe-Sophie,* par Louis Bureau, fils mineur de Louis Bureau, marchand de farines, & de Marie-Juſtine Leroy, & par Marie-Sophie Vâchée, fille mineure, parrain & marraine. »



à l'emploi des *Bradamante.* Elle maniait habilement l'épée & le fabre, & tenait, dans les fcènes décifives du drame, tête aux guerriers & aux héros de l'action. « Elle fait les délices des amateurs de combats, » dit un *Almanach des Spectacles de 1818,* qui fait également l'éloge de fes beaux yeux. De fon côté, Dumaniant qui, à la même époque, lui avait confié un rôle de *travefti* dans la *Sœur rival,* écrivait : « Belle en femme, « elle eft auffi charmante en cavalier ; elle y produit « cette illufion de convenance fuffifante au théâtre, « & elle joue très-bien la comédie. »

Dans *l'Hermite du Marais,* Paccard était moins affirmatif, &, tout en reconnaiffant à M^lle^ Leroy de « beaux traits, une belle taille, de la nobleffe dans le « maintien, il fignalait un organe peu agréable & « fans modulation, le retour fréquent des mêmes « geftes, la pantomime des rôles trop négligée... »

Sophie Leroy commença fa carrière théâtrale par des rôles de *jeunes premières* ou *d'amoureufes* un peu fecondaires. M^lle^ Lévêque tenait en chef & fans partage l'emploi des rôles les plus importants avec un talent auquel les journaux du temps rendent juftice. La nouvelle actrice n'effaya pas de lutter contre une réputation fi folidement établie. A côté de l'héroïne intéreffante, elle prit l'emploi moins fympathique de perfécutrice de l'innocence, ou de princeffe livrée à l'ambition & à la jaloufie, foutenant au befoin par les armes fes droits méconnus ou fon pouvoir defpotique. Ainfi, la voyons-nous dans *Helmina d'Heidel-*

*berg* (1807), *Irza* (1809), *Hilberg l'amazone* (1810), la *Guerrière*, ou *la Femme chevalier* (1812) & dans la *Folle de Wolfstein* (1813), partageant souvent avec son camarade Defresne les malédictions du public & le châtiment que lui réservaient les auteurs au dénoûment. — Des rôles plus sympathiques & qui n'exigeaient qu'une bonne tenue & de la noblesse dans l'expression, trouvaient en elle une interprète séduisante. C'est ainsi que dans *Elzamir Bénascar & Bénascar Elzamir* (1814) (1), sous le gracieux costume du prince des Génies, elle enchantait les spectateurs par sa beauté.

Elle créa avec succès le rôle de Madame de *Valnoir*, dans le mélodrame de ce nom, le premier ouvrage dramatique de Paul de Kock, alors à peine âgé de vingt ans, qui lui confia également un rôle important dans la *Bataille de Veillanne*.

Elle revenait aux rôles sinistres avec Frédégaire, dans *Éléonore de Lusignan* (1816), & de princesse guerrière, avec *Marguerite de Strafford* (id.). L'année suivante, dans *Saphira* & dans la *Fille maudite*, elle obtenait un succès exceptionnel, &, selon l'expression du bonhomme Paccard, déjà cité : « Elle s'élevait au-« dessus de ses moyens ordinaires. »

Nous avons dit plus haut l'éloge que faisait de son jeu Dumaniant, dans sa comédie de la *Sœur rival*.

Dans les *Mexicains*, mélodrame de Mélesville, le

(1) Mélodrame-féerie, par A. Bernos & *** (Montferrier).

coſtume vaporeux de Télaïre, en fourniſſant à ſa beauté un ſéduiſant développement, ajoutait à ſon ſuccès. Ce fut une de ſes dernières créations ; plus prudente que la plupart de ſes compagnes de théâtre, elle n'attendit pas que l'âge lui impoſât l'obligation de renoncer à la ſcène & à ſes enivrements flatteurs; dans tout l'éclat de ſa beauté &, jeune encore, elle terminait, le 31 juillet 1819, ſa carrière théâtrale, en jouant dans la même ſoirée *Amanda* & la *Fille maudite*.

En renonçant à la ſcène, Sophie Leroy épouſa Touchard (1), riche entrepreneur bien connu des voitures publiques qui portaient ſon nom ; ce qui fit dire à une de ſes ex-camarades : « Eſt-elle heureuſe de pou-« voir ſe promener en même temps dans quinze voi-« tures ! »

Ce mariage, qui n'était que la régulariſation d'une liaiſon antérieure, légitima deux filles, dont l'aînée devint la femme d'un agent de change, un des plus occupés de Paris.

Sophie Leroy eſt décédée à Paris, le 15 juin 1833.

(1) Philippe-François Touchard, mort en 1836, à l'âge de ſoixante & dix-huit ans.



MARIE-THÉRÈSE DELFOSSE

# BLOSSEVILLE

1787 — 1846

ACTRICE du Vaudeville, dès ſon origine en 1792, elle a joué au début de ſa carrière les *ingénuités* & les *jeunes premières*. Elle était d'une figure fort agréable, gaie, vive & très-aimée du public. C'eſt pour elle expreſſément que furent compoſés les jolis couplets que chantait le

*Extrait du regiſtre des baptêmes de l'égliſe Saint-Pierre, à Dreux :* « L'an mil ſept cent ſoixante-ſept, le huit mars, *Marie-Thérèſe*, née d'hier du légitime mariage de Louis-Alexandre Delfoſſe, ancien marchand & bourgeois de Paris, & de Anne Thérèſe de Lanſernat, ſon épouſe, de cette paroiſſe, a été baptiſée par nous Nicolas Damame, vicaire de cette paroiſſe. Le parrain Jean-Côme Aſſelin, la marraine, Jeanne-Louiſe-Françoiſe-Marie Renon. »



jeune amoureux de *la Danſe interrompue* (1). Dans ces couplets il faiſait l'énumération des attraits de ſa maîtreſſe, de ſes yeux, ſes bras, ſes pieds, ſa grâce, &c. Tout y était paſſé en revue, & comme c'était Mlle Bloſſeville qui jouait le rôle de Julie, le public galant couvrait d'applaudiſſements chacune des perfections dont il avait le charmant modèle ſous les yeux, au grand plaiſir du chef d'orcheſtre Wigh, qui était au mieux avec elle. La carrière de cette actrice a été bien remplie juſqu'au moment de ſa retraite, qu'elle prit, en 1813, après vingt-trois ans d'exercice.

Mlle Bloſſeville avait eu le bon ſens de tenir compte du temps, changeant d'emploi à meſure que les années influaient ſur ſa perſonne. C'eſt ainſi qu'en 1800, gagnée par un embonpoint précoce, elle adopta l'emploi des *ſoubrettes*, qu'elle joua avec eſprit

(1) *La Danſe interrompue*, vaudeville en un acte, par MM. Barré & Ourry, repréſentée en 1795.

Voici les couplets dont nous parlons :

Celui qui dit que deux beaux yeux
Ne le rendent pas amoureux,
Et qu'il n'en eſt pas plus heureux...
Folie (*bis*)!
Il n'a pas vu les yeux
De ma Julie.

Celui qui dit que deux beaux bras,
Ronds, blancs, fermes & délicats,
Aux regards offrent peu d'appas,
Folie (*bis*)!
Il n'a pas vu les bras
De ma Julie.

Celui qui dit qu'un petit pied,
Sur ſon frère en tout copié,
N'eſt pas digne d'être épié,
Folie (*bis*)!
Il n'a pas vu le pied
De ma Julie.

Après un doux enchantement,
Celui qui l'a vue un moment,
Comme moi, triſte en la quittant,
S'écrie (*bis*)!
Quel plaiſir! quel tourment!
J'ai vu Julie.

& talent. C'eſt elle qui créa Florine dans *Fanchon*. Plus tard, elle céda cet emploi à Minette, & ſe réſigna à quelques rôles de duègnes & de convenance. La faveur du public ne l'a jamais abandonnée. Le ſeul reproche, ou plutôt, le ſeul regret qu'on aurait pu exprimer, c'était d'avoir la voix un peu aigre.

M^lle^ Bloſſeville était une excellente camarade qui, ſervait bien ſon interlocuteur, &, comme on dit, rendait bien la balle, ce qui eſt plus rare qu'on ne croit.

Elle eſt morte à l'âge de cinquante & neuf ans, le 25 mars 1846, à Clichy, où elle s'était retirée.






KLEIN

1787 - 1840



FRANÇOIS-NICOLAS

# KLEIN

1787 — 1849

ENFANT de Paris, où il naquit le 23 novembre 1787, son père, petit détaillant du quartier Saint-Avoye, le mit en apprentiſſage chez un horloger, vers l'âge de quinze ans. Le jeune Klein avait dans ſon atelier un camarade, ſon aîné de trois ans, qui avait du goût pour le théâtre, & qui jouait en comédie bourgeoiſe le plus ſouvent qu'il pouvait. Klein, d'après ſes conſeils, s'enrôla dans

*Extrait du regiſtre des baptêmes de la paroiſſe Saint-Louis-Saint-Paul:* « Le vendredi vingt-trois novembre, mil ſept cent quatre-vingt-ſept, a été baptiſé *François-Nicolas*, né de ce jour, fils de Nicolas Klein, bourgeois de Paris & de Marie Dudot, ſon épouſe, demeurant vieille rue du Temple, de cette paroiſſe. Le parrain François Moulin, de la paroiſſe Saint-Laurent; la marraine, Jeanne-Marie Serveaux, épouſe de Goſſet, tabletier. »

une troupe d'amateurs qui donnait ſes repréſentations dans une petite ſalle ſituée à Montrouge. Il s'y diſtingua dans des rôles comiques. Il joua enſuite au théâtre de la rue Saint-Victor, dont était directeur un ſieur Thierry, chapelier. Une fraction des acteurs-amateurs de cette ſociété avait loué, au mois de février 1805, la ſalle d'un autre théâtre de ſociété, ſitué rue des Martyrs, nº 13, & connu dans le quartier ſous la dénomination ambitieuſe du *Théâtre des Alpes*, pour y donner, le 4 pluviôſe an XIII (19 février 1805), une repréſentation compoſée de *l'Original*, des *Fureurs de l'Amour* & de *Meſſaline* (1). Cette dernière pièce était une tragédie burleſque, fort obſcène, dans laquelle Klein & ſon frère jouaient des rôles acceſſoires. Signalés par un rapport du commiſſaire de police de la diviſion du Mont-Blanc (2), les auteurs de cette eſcapade furent arrêtés & condamnés à quelques jours de priſon, en réparation de ce ſcandale public.

Ce début dans la carrière dramatique de Klein, tout peu encourageant qu'il fût, ne le détourna pourtant pas du théâtre; hâtons-nous de dire, pour l'excuſer, qu'il n'avait que dix-ſept ans & demi, & que l'exemple de ſes camarades plus âgés l'avait entraîné. C'était alors un grand garçon, maigre & efflanqué, tel que nous l'avons tous connu depuis, à la phyſionomie naïvement comique. A l'une de ces repré-

(1) Il s'agit ici de la pièce de ce nom, attribuée à Grandval.

(2) Beffara, connu depuis par ſes ſavantes recherches ſur Molière.

ſentations auxquelles il concourait dans les théâtres de ſociété, il eut la chance d'avoir pour ſpectateur Baptiſte cadet qui fut aſſez frappé du naturel de ſon jeu pour condeſcendre à lui adreſſer des compliments, dont Klein ſe montra très-fier.

Auſſi, perſiſtant plus que jamais dans ſon deſſein, il parvint à ſe faire recevoir dans la troupe des *Jeux-Gymniques*, nouvelle entrepriſe théâtrale occupant, depuis le 1er janvier 1810, l'ancienne ſalle de la Porte-Saint-Martin. Il y rempliſſait ſans déſagrément quelques petits rôles comiques dans les vaudevilles ſervant de prologue aux pantomimes & aux pièces d'action, dont ſe compoſait le répertoire principal. Dans le *Mont Saint-Bernard*, il repréſentait un jeune pâtre couvert de neige, & grelottait d'une façon ſi groteſque & ſi naturelle, qu'il donnait le friſſon aux ſpectateurs.

Les directeurs des Variétés, l'ayant remarqué, l'admirent à débuter ſur cette ſcène, le 27 juillet 1811, dans *les Rentes viagères* (1), par le rôle de *Dodu*, nom qui contraſtait avec l'encolure de l'artiſte, & par celui de Jocriſſe valet, dans *Jocriſſe Maître & Valet*. Ce début n'eut pas de ſuite.

Klein entra alors au Conſervatoire, où il ſuivit le cours de Fleury avec aſſez de ſuccès pour obtenir, à la diſtribution des prix de 1812, un ſecond acceſſit de comédie.

(1) Vaudeville, de Martinville, repréſenté le 7 août 1810.

Ayant été engagé l'année ſuivante au théâtre de l'Ambigu-Comique, il y faiſait ſon premier début dans *Tékéli*, par le rôle de Braſdefer. Fort bien accueilli du public, il prit l'emploi des *niais*, perſonnage alors auſſi indiſpenſable que le *traître*, dans les mélodrames de l'époque; il remplaça, ſans le faire oublier néanmoins, le vieux Raffile, acteur très-aimé au boulevard, où il s'était fait une réputation en ce genre. Tour à tour, payſan ou garde-chaſſe, garçon de ferme ou valet naïf, aubergiſte ou poſtillon, mais toujours dévoué à la vertu & au malheur, Klein ſavait ſe faire applaudir, & *Calas*, *Thérèſe*, *le Songe*, *le Château de Paluzzi*, *le Belvéder*, *le Siége du Clocher* & trente autres pièces du répertoire trouvèrent en lui un interprète convaincu. Il fit remettre à la ſcène la fameuſe pièce de *Madame Angot au Sérail de Conſtantinople*, où, même après Corſſe, le créateur du rôle, dont le jeu avait à l'origine fait la fortune de l'Ambigu, il produiſit un effet prodigieux, mais qui faillit lui coûter cher. Obligé de courber ſa grande taille ſous le coſtume de la joyeuſe poiſſarde enrichie, il ſe fatigua au point de tomber dangereuſement malade; on répandit même le bruit de ſa mort. Le repos & l'air de la campagne lui rendirent la ſanté, & ſon retour à l'Ambigu fut joyeuſement fêté par les habitués & par ſes camarades : ovation à laquelle il ſe montra fort ſenſible & dont il aimait à rappeler le ſouvenir. En ſomme, ſa poſition à ce théâtre était des plus ſatiſfaiſantes. Il s'était marié fort jeune, étant encore aux

Jeux-Gymniques, & il continuait dans la journée ſon état d'horloger, tandis que, de ſon côté, ſa femme aidait par ſon travail de brodeuſe aux reſſources du ménage. Plus tard, l'augmentation de ſes appointements lui permit de ſe donner tout entier au théâtre, & il put recueillir chez lui ſon vieux père, trop âgé pour travailler. Dirons-nous quel était le chiffre de ſes appointements ? Il ferait aujourd'hui ſourire de pitié tel artiſte, dont le talent eſt ſouvent loin d'être d'accord avec les prétentions : ils étaient de 5,000 francs, c'était alors le maximum &, avec cette ſomme rémunératrice, ces braves gens vivaient honorablement.

Cependant, peu à peu, l'ancien genre du mélodrame ſe modifiait; nous n'oſons dire qu'il ſe perfectionnait. Les *niais* traditionnels des pièces de Guilbert de Pixérécourt & de Caigniez étaient remplacés par des perſonnages d'un comique plus recherché & plus prétentieux. Klein eût-il le preſſentiment de cette révolution dans la poétique du boulevard? C'eſt ce que nous ne ſaurions dire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, bien qu'il n'eût que trente-ſix ans, ſon viſage & l'enſemble de ſa perſonne les accuſait pleinement & le faiſait paraître un peu mûr pour jouer les jeunes payſans novices; auſſi écouta-t-il prudemment les propoſitions qui lui furent faites par la direction du Gymnaſe-Dramatique, pour y venir prendre l'emploi des comiques marqués & des ganaches. Ce genre de rôles paraiſſait convenir au talent dont Klein avait plus d'une fois donné des

preuves à l'Ambigu-Comique, dans les vaudevilles du répertoire, & se trouvait plus en rapport avec son physique actuel. Après un séjour de vingt ans au boulevard du Temple, Klein contracta donc avec le Gymnase un engagement qui ne devait finir qu'à sa retraite définitive de la scène : exemple de constance & de fidélité, qu'il n'est pas inopportun de rappeler avec éloge, aujourd'hui, où, pour suivre un comédien dans sa carrière dramatique, il faut faire, à sa suite, le tour de presque tous les théâtres de Paris.

Klein débuta sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle, dans *le Plan de Campagne*, vaudeville en 1 acte, de ***, le 14 avril 1823.

Ses débuts ne firent pas sensation, & pendant plusieurs années, ses services, dans les rôles secondaires, furent plus utiles que brillants. Vieux domestiques grognons ou naïfs, bourgeois vaniteux, intendants fripons, officiers ministériels grivois, conseillers & diplomates gourmés de ces principautés fictives, situées au-delà du Rhin, dans la géographie fantaisiste des auteurs dramatiques de l'époque, Klein remplit un nombre considérable de rôles avec une conscience & un soin dignes d'éloges. Ses costumes, & ses perruques étaient en parfaite analogie avec le caractère de ses personnages, & l'ancien *niais* de l'Ambigu se retrouvait parfois sous la tête poudrée du vieux marquis ou du notaire égrillard.

Une qualité peu remarquée du public, mais que les artistes en scène avec lui savaient apprécier & se

plaiſaient à reconnaître hautement, c'était l'attention qu'il avait de laiſſer à ſes interlocuteurs la liberté de leurs effets comiques & d'y aider, au contraire, de ſon mieux, ſoit par ſes jeux de phyſionomie, ſoit par ſon ſilence.

Parmi ſes meilleurs rôles, citons ceux qu'il créa dans *le Sénateur*, *la Reine de ſeize ans*, *l'Avoué & le Normand*, *Michel Perrin*, *le Gamin de Paris*, & le giganteſque Flamberge des *Enfants de Troupe*.

En 1847, Klein quitta le théâtre & ſe retira dans une petite propriété qu'il avait acquiſe à Marly-le-Roi, près de Saint-Germain-en-Laye. Devenu veuf, le 31 janvier 1838, il ſe remaria en ſecondes noces, le 30 juillet 1840, avec Mlle Céline Legrand, nièce d'Émile Vanderburch, l'auteur dramatique. Une apoplexie foudroyante l'enleva preſque ſubitement, le 21 août 1849, à l'âge de ſoixante-deux ans.

Hip. Tiſſerant, qui avait été ſon camarade & ſon ami, prononça ſur ſa tombe, dans le petit cimetière de Marly-le-Roi, quelques paroles qui rendirent hommage au mérite de l'artiſte & aux qualités de l'homme privé.



HENRIETTE

# CUISOT

1788-1824

HENRIETTE Cuifot, née à Paris, le 3 décembre 1788, était, pour ainfi dire, & felon l'expreffion populaire, un enfant de la balle, puifque fon père, muficien de profeffion, fut chef d'orcheftre au petit théâtre des *Jeunes-Élèves* de la rue de Thionville. La petite Henriette prit place, dès l'origine, dans cette troupe enfantine ; & elle ne quitta ce théâtricule qu'en 1804 pour le théâtre de la Montanfier où elle fut engagée.

C'était alors une jolie fille de feize à dix-fept ans,

---

*Extrait des regiftres de la paroiffe Notre-Dame-des-Champs* : « Du quatrième jour de décembre mil fept cent quatre-vingt-huit a été baptifée par nous, vicaire de cette paroiffe, *Henriette*, fille légitime de Nicolas-François Cuifot, muficien, & de Magdeleine-Henriette Defchamps, fon époufe, &c. »



M^elle^ HENRIETTE CUISOT

1786–18[illegible]

brune, à l'œil vif & noir, aux regards de feu, bien tournée, à la démarche hardie. Douée d'une voix agréable, elle chantait le vaudeville avec abandon & enlevait un couplet avec une adreſſe inconcevable (1). C'était, en définitive, une actrice qui plaiſait, aimée du public & d'un grand perſonnage de l'Empire, *on ne ſait pas pourquoi ;* à moins qu'on n'en cherche le motif dans les rôles de *traveſtis* dont cette artiſte aimait à ſe charger, & dans le coſtume maſculin que d'ailleurs elle portait avec une certaine déſinvolture cavalière. Tous les ſoirs qu'elle jouait, accompagné de ſes inſéparables, le grand perſonnage aſſiſtait au ſpectacle dans une baignoire. Les méchantes langues diſaient que c'était pour s'habituer à la voir en face.

Cette protection, au reſte, profita au théâtre des Variétés dans une circonſtance où il s'agiſſait de rien moins que de ſa ſuppreſſion. On ſait que Napoléon, par le décret de 1807, réduiſit le nombre des théâtres, en ſupprimant d'un trait de plume la plus grande partie de ceux qui exiſtaient. Le théâtre des Variétés devait partager leur ſort ; mais grâce à l'influence de Cuiſot ſur ſon prince, celui-ci voulut bien prendre en main la cauſe de ce théâtre auprès du ſouverain : « Voulez-vous donc, Sire, me faire perdre mon argent, « moi qui ai loué une loge à l'année ? » Cette plaiſanterie dérida le front du maître & ſauva de ſa ruine une entrepriſe alors en pleine proſpérité.

(1) *Hiſtoire des Petits Théâtres*, par Brazier.

Jamais l'actrice n'avait dans aucun de ses rôles remporté un succès plus décidé, même à l'époque où, tout enfant, elle jouait les rôles de Génie bienfaisant & protégeait les amants persécutés, dans les féeries du petit spectacle de la rue de Thionville.

Henriette Cuisot disparut tout-à-coup, un beau jour de la scène, en 1824, sans que l'on ait appris ce qu'elle était devenue. Bien qu'elle ne fût pas d'un âge qui expliquât cette disparition, elle avait déjà depuis longtemps cessé de compter au nombre des artistes les plus remarquées du public ; son talent n'était plus soutenu par les charmes de la jeunesse, sa retraite ne causa point de vide dans l'excellente troupe des Variétés.

Son départ fut attribué à l'influence exercée sur elle par une sœur aînée, vouée dans un couvent à la vie religieuse. On alla jusqu'à dire, que convertie elle-même, elle avait suivi l'exemple de sa sœur.

Que cette version soit plus ou moins exacte, ou que sa disparition ait eu toute autre cause ignorée, il n'en est pas moins certain que jamais depuis on n'entendit parler de la belle Cuisot.





ADELE DUPUIS

ANTOINETTE-NICOLE

# *dite* MADEMOISELLE ADÈLE DUPUIS

1789 — 1847

ADÈLE Dupuis, charmante perſonne, auſſi jolie que diſtinguée, à la tenue honnête & décente, commença ſa carrière aux *Élèves de la rue Saint-Antoine* (ancien théâtre Mareux) (1). Poſſédant une voix agréable, elle y chantait l'opéra-comique, & ſe montrait, notamment, fort attrayante dans le rôle de la fée Urgèle. Ce petit théâtre ayant fermé, Adèle Dupuis fut engagée l'année ſuivante à l'Ambigu-Comique, où M[lle] Lévêque tenait en chef

---

*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Médard, à Paris :* « Le ſix décembre mil ſept cent quatre-vingt-neuf, a été préſentée & baptiſée *Antoinette-Nicole*, née du même jour, fille légitime des conjoints Chriſtophe Dupuis, bourgeois de Paris, & de Marie-Louiſe Peigné, ſa femme. Et ont ſigné, &c. »

(1) Voir pour plus amples détails ſur ce théâtre, la *Notice ſur Mademoiſelle Georges Weymer.*

l'emploi des premiers rôles. Elle ſe conſacra excluſivement aux héroïnes tendres & ſentimentales du mélodrame, auxquelles l'appelaient naturellement ſon organe touchant & ſa ſenſibilité exceſſive. Elle ne faiſait pas le coup de ſabre comme Mlles Rouzé-Bourgeois & Leroy; c'était, après avoir triomphé avec des armes plus naturelles, qu'elle épouſait au dénoûment l'amant de ſon choix.

Lorſque Mlle Lévêque prit l'emploi des jeunes-mères, elle laiſſa à Adèle Dupuis celui des jeunes filles ſéduites ou à ſéduire, que celle-ci occupa à ſon tour excluſivement, au départ de Mlle Planté qui, elle auſſi, avait brillé ſur cette ſcène dans les mêmes rôles. Elle s'en montra, du reſte, digne ſous tous les rapports & devint bientôt l'héroïne obligée de toutes les pièces du crû : *Amélabis*, — *Elvérine*, — *Amour, Honneur & Devoir*, — *l'Enfant de l'Amour*, — la *Mendiante*, — *l'Homicide*, ou *les Amis du Mogol*, — *Irza*, — *Palmérin*, — *Pharamond*, — *Valladamir*, &c. Sa réputation s'établit promptement & ſe ſoutint à un égal degré de faveur pendant pluſieurs années; elle s'accrut même, s'il eſt poſſible, à ſon paſſage de l'Ambigu-Comique à la Gaîté, où elle rencontra des ſuccès grands & nombreux.

Engagée à ce théâtre, en même temps que ſon camarade Grévin (1), elle débuta avec lui, le 12 avril

(1) *Antoine Taugé*, dit *Grévin* né à Toul, le 9 novembre 1785, reſta pendant longtemps un des plus fermes appuis de ce théâtre. Également bien placé dans le mélodrame & dans le vaudeville, il

1817, dans le *Mouchoir* (1), où elle fit aisément oublier la créatrice du rôle, Émilie Hugens. Elle attacha son nom à beaucoup de pièces, dont plusieurs ne durent leur réussite qu'à elle seule. Parmi celles qui obtinrent un grand succès, il faut citer particulièrement la *Fille de l'Exilé, Valentine, Polder*, le *Château de Loch-Leven, la Tête de Mort, l'Aigle des Pyrénées, Bouton de Rose, Paoli*. Pendant plus de douze années qu'elle resta à ce théâtre, elle fut l'actrice de prédilection de Guilbert de Pixérécourt. Les plaisants l'avaient surnommée *la Fille du Sentiment*, &, au dire des critiques de son temps, il n'est pas un bourgeois du Marais auquel elle n'ait arraché des larmes. « Cette actrice, disaient-ils, « est tellement pénétrée de l'esprit de ses rôles, que « des pleurs abondants inondent ses paupières. » Pour donner une idée des rôles nombreux qu'on lui fit jouer, un statisticien qui n'avait, sans doute, rien de

savait faire excuser quelques défauts par beaucoup de verve, de chaleur & d'intelligence. Ce ne fut pas sans regret que le public vit cet acteur forcé de renoncer à la scène.

Atteint d'une maladie cruelle, une paralysie sur la langue, il décéda, le 5 avril 1828, à la maison de santé de Charenton-Saint-Maurice, après plusieurs années de souffrances.

Une représentation à son bénéfice eut lieu, le 13 novembre 1822. Elle se composait de *M. Sans-Gène*, de *Michel & Christine*, de la *Leçon de Danse & d'Équitation* & du *Chien de Montargis*. Auteurs, directeurs & acteurs renoncèrent à toute rétribution.

C'est à tort qu'en mentionnant cet acteur dans une note de la notice sur *Raffile* (troupe de Nicolet, p. 183), nous lui avions donné le prénom de *Nicolas* & placions sa naissance à Paris.

(1) Comédie, en un acte, de Dubois & *** (Montferrier).

mieux à faire, a calculé que « dans le cours de sa « carrière théâtrale, Adèle Dupuis avait été 750,000 « fois séduite, enlevée ou noyée, sans, heureusement, « avoir cessé de se bien porter. »

Pour parler sérieusement, on ne pouvait refuser à cette actrice un talent digne d'une scène & d'un genre plus élevés que celui auquel elle s'était consacrée ; & l'on peut affirmer que les mélodramaturges du temps lui eurent de grandes obligations ; car, elle apportait dans l'exécution de ses rôles un zèle de tous les jours & se montrait après cent cinquante représentations ce qu'elle avait été à la première, soigneuse & toujours à la scène.

Sa sensibilité communicative lui permit de conserver longtemps les rôles de jeunes-premières & d'y faire illusion à un âge qui, sans être précisément avancé, dépassait néanmoins celui des héroïnes qu'elle représentait : ce qui lui valut le surnom de la *Mars* des boulevards.

Adèle Dupuis termina sa carrière théâtrale, le 1er avril 1830, après avoir été l'idole du public pendant les douze ou quinze dernières années. A l'époque où cette actrice prit sa retraite, l'ancien mélodrame de nos pères commençait à se transformer sous l'empire littéraire des idées nouvelles & le drame, proprement dit, s'essayait à le remplacer. Le style lui-même se modifiait & le vieux genre dont Adèle Dupuis avait été une des interprètes les plus applaudies, perdait chaque jour du terrain. Plus heureuse & mieux avisée que

beaucoup d'autres artiſtes, ſes contemporains, elle ſe retira à temps, laiſſant entière dans le ſouvenir de ſes appréciateurs & dans l'opinion de la génération nouvelle, ſa grande réputation d'autrefois.

Elle eſt morte à Paris, le 16 mai 1847, après une longue & douloureuſe maladie.



## FRANÇOISE-FLORE CORVÉE

# *dite* FLORE

1790 — 1853

LE théâtre de la Montanſier précurſeur, comme on ſait, du théâtre des Variétés, où ſa mère était employée comme habilleuſe & ſon père comme machiniſte, fut, pour ainſi dire, la patrie de Flore. Elle y fit ſes premiers pas, elle y bégaya ſes premières paroles : elle naquit preſque entre deux portants, puiſque ſa mère priſe des douleurs de l'enfantement pendant la repréſentation d'une pièce de Dorvo, *Je cherche mon père*, n'eut que le temps d'être tranſportée chez elle où, quelques inſ-

*Extrait des regiſtres de l'égliſe Saint-Euſtache :* « Du vendredi vingt avril mil ſept cent quatre vingt dix, fut baptiſée *Françoiſe-Flore*, née d'hyer, fille de Charles-Louis Corvée, bourgeois de Paris, & de Marie-Anne Béchard ſa femme, demeurant rue Pagevin. Le parrain Gaſpard Béchard, la marraine, Françoiſe Chalet, femme Béchard, née à Lyon. »



J. M. Fugère sc.

M^elle^ FLORE
1790-1853

tants après, elle donnait le jour à une petite fille blonde & rofe.

Cette enfant, paffant fa vie dans les couliffes d'un théâtre où jouaient Volange, Brunet, Tiercelin, Bofquet, Joly & l'excellente Mme Baroyer, fe trouvait là à l'école du comique le plus ébouriffant & de la verve la plus bouffonne. Naturellement, elle prit le goût du théâtre. Le premier rôle qu'elle joua fut celui du *Petit Frère* dans le *Défefpoir de Jocriffe* qui, à l'origine de la pièce avait été joué par celle qui devait plus tard devenir la plus grande artifte du fiècle : c'eft nommer Mlle Mars.

A l'âge de quinze ans, blonde & fraîche comme fon nom, la jeune Flore s'effaya dans quelques petits rôles d'*amoureufes* que la *fière* Cuifot daignait lui abandonner après les avoir joués dix ou douze fois. Elle était alors atteinte d'un défaut de prononciation contre lequel elle ufa du procédé connu, employé jadis avec fuccès par Démofthènes, en fe mettant au régime des petits cailloux.

Le premier rôle qu'on lui donna à jouer d'origine, fut celui d'une bouquetière dans le *Panorama de Momus*, de Défaugiers, dans lequel elle faifit fi bien de prime-abord le genre poiffard, dont Mme Drouville était alors la repréfentante applaudie, que celle-ci devina bien vite une rivale férieufe en fa jeune compétitrice.

L'avenir de Flore était dès-lors affuré. Sa beauté, quoiqu'un peu vulgaire, fa fanté floriffante & fa phy-

ſionomie joviale, prêtaient aux filles du peuple, aux commères de la halle qu'elle repréſentait, une allure réaliſte, que la rondeur de ſon jeu & ſa bonne humeur communicative ne démentaient pas. Auſſi eût-elle de vrais ſuccès dans la Servante d'*Angéline*, dans Mariotte du *Soldat laboureur*, Victoire des *Cuiſinières*, & dans cette fameuſe *Marchande de Goujons*, repréſentée le 31 janvier 1821, à laquelle ſon jeu plus qu'excentrique & qui, dans cette pièce, friſait quelque peu le cyniſme, procura la vogue.

Au moment où elle était à l'apogée de ſa renommée, & dans tout ſon éclat, elle diſparut ſubitement de ſon théâtre, par ſuite d'un événement étranger à l'art dramatique. Pluſieurs verſions circulèrent à cette occaſion : les unes la repréſentaient comme ayant été touchée de la grâce; les autres, plus ſiniſtres, publiaient qu'un déſeſpoir amoureux l'avait pouſſée au ſuicide. La vérité ne ſe découvrit que plus tard, & tout romaneſque que cela paraiſſe, nous allons reproduire ici ce que nous avons appris dans le temps à ce ſujet.

Flore, parmi ſes nombreux adorateurs, avait inſpiré de violents déſirs à une eſpèce de *Lovelace*, qui ne pouvant réuſſir à ſe faire écouter de ſa belle, réſolut d'avoir recours aux grands moyens. Un ſoir, ceci ſe paſſait à une époque où les boulevards & les rues adjacentes au théâtre des Variétés étaient, auſſitôt la nuit venue, littéralement déſerts; un ſoir, diſons-nous, à l'iſſue de la repréſentation, le quidam la fit

enlever, jeter dans une voiture fermée & conduire à grandes guides dans une retraite toute préparée à l'avance pour la recevoir & l'y retenir en chartre privée auſſi longtemps qu'il lui conviendrait.

Flore, à ce que rapporte la chronique, mais, bien entendu, on n'eſt pas forcé d'y croire, tint rigueur à ſon raviſſeur, malgré ſes menaces de ſe brûler la cervelle : ce que, d'ailleurs, il remettait toujours au lendemain. Bref, un certain ſoir qu'il renouvelait cette ſcène de mélodrame, *Flore ou la mort!* celle-ci le menaça à ſon tour de ſe jeter par la fenêtre. Uſant de ſtratagème, elle avait préalablement pris ſoin de diſpoſer une eſpèce de mannequin, couvert de ſes vêtements, & qu'elle avait caché derrière les rideaux de la croiſée. Lorſque la ſcène du piſtolet recommença, elle ouvrit rapidement la fenêtre & lança le mannequin au dehors. Notre Lovelace effrayé ſe précipita au ſecours de celle qu'il croyait retrouver briſée ſur le pavé. On ſait ce qu'il trouva à la place de ſa victime, qui, profitant du trouble produit par cette cataſtrophe ſimulée, s'était hâtée de fuir & de prendre comme on dit, la clef des champs.

*Se non è vero, è ben trovato.*

Comme bien l'on penſe, la popularité que les ſuccès de cette actrice lui avait acquiſe, lui ſuſcita des envieuſes ; & des intrigues de couliſſes, profitant de l'avantage que leur donnait cette aventure, réuſſirent

à empêcher que les portes des Variétés ne se rouvrissent devant elle.

Voilà donc, par un de ces brusques revirements de fortune, trop fréquents dans la vie, la pauvre Flore contrainte, pour subsister, de s'engager dans une troupe de province, dont Volange fils était le chef, & réalisant quelques-uns des chapitres de l'éternel roman comique de Scarron ; triste épreuve pour une artiste qui, jusqu'alors, n'avait, de son état, connu que les brillants côtés ! Elle finit cependant par rentrer au bercail ; mais, malgré son succès dans plusieurs pièces, son engagement ne fut pas renouvelé à l'expiration. C'est alors qu'elle passa à l'ennemi ; c'est-à-dire au Vaudeville, où elle débuta, le 26 avril 1826, dans l'*Auvergnate*, pièce composée à son intention par Du Mersan & Gabriel. Elle fit peu de sensation à ce théâtre dont elle trouvait, disait-elle, le public & ses nouveaux camarades trop *collets-montés*. Elle avait peur de l'un & se sentait gênée avec les autres ; habituée, dès son bas âge, aux quolibets & au débraillé du foyer de la Montansier, le ton beaucoup plus réservé des conversations du Vaudeville lui imposait. A peine osait-elle entr'ouvrir la bouche, tant elle s'y voyait en dehors de ses habitudes & trouvait peu de ressources en elle-même pour s'en créer de nouvelles. Elle sentait, néanmoins, que sa place n'était pas à ce théâtre, & elle résilia son contrat d'un commun accord avec la direction, pour entrer à l'Odéon, transformé en théâtre de province, puisque l'on y jouait

concurremment tous les genres. Cette exploitation ayant mal tourné, ainſi du reſte qu'on pouvait s'y attendre, peu de tepms après la fermeture de l'Odéon, Flore rentra aux Variétés, dont la direction avait paſſé en d'autres mains. Sa rentrée eut lieu, le 6 juin 1830, dans une pièce nouvelle, les *Brioches à la mode.* Le 14 du même mois, elle obtint une repréſentation à ſon bénéfice. Elle ſut reconquérir une partie de ſon ancienne popularité dans pluſieurs pièces dont nous ne citerons que la *Femme du Peuple*, l'*Amphigouri*, où dans la ſcène de *Caligula*, elle ſe révéla auſſi *grande* tragédienne qu'Odry, ſon partner, ſe montra tragédien *conſommé;* & enfin les *Saltimbanques.* Le rôle d'Atala, la *Mangeuſe de Cailloux*, fut dans cette période de ſa carrière théâtrale ſes colonnes d'Hercule. Elle ne put aller au-delà & ſon jeu ſe reſſentit ſouvent, dans les pièces qu'elle joua depuis, de la déſinvolture de la *Femme ſauvage*, l'amie du grand Bilboquet. Il eſt juſte pourtant de reconnaître que, dans quelques créations, elle témoigna encore d'une certaine franchiſe de verve & d'allure, ou ſi l'on aime mieux, d'un réaliſme bourgeois qui la firent applaudir avec juſtice dans la *Canaille*, le *Mari d'une Cuiſinière*, & quelques autres pièces dont aujourd'hui, ſans doute, leurs auteurs ſont ſeuls à ſe ſouvenir.

Ce fut la dernière étape de Flore qui, revenue à ſon berceau, termina ſa carrière théâtrale aux Variétés ; mais, moins prudente que la fourmi, elle n'avait fait que chanter, & comme la cigale, quand la biſe...

l'âge, voulons-nous dire, fut venu, la jeunesse, & ce qui en est l'apanage, avait disparu dans le gouffre du temps, & la pauvre Flore mourut de misère &... d'eau-de-vie, heureuse encore, dans son infortune, d'avoir trouvé un abri auprès de son fils, pauvre diable d'ouvrier doreur, chez qui elle est morte, dans un galetas de la rue Beautreillis, le 18 mai 1853.

De cette existence accidentée, nous n'avons voulu indiquer que les événements intéressant le théâtre & l'actrice. On a publié, en 1845, sous le titre de *Mémoires de Mlle Flore*, trois volumes qui forment un recueil d'anecdotes & d'aventures plus ou moins exactes, où la fantaisie joue le rôle principal, mais ne donnant de l'actrice & de son talent qu'une idée incomplète & confuse. C'est une spéculation de librairie qui n'aurait d'excuse qu'autant que son produit eût été avantageux à celle qui en est l'objet, & fût venu en aide, après sa retraite du théâtre, à sa triste position.






BASNAGE
1790-1821

JEAN-NICOLAS

# BASNAGE

1790 — 1821

TOUT petit, il faifait déjà partie de la troupe des jeunes élèves du théâtre Mareux. De là il alla au théâtre d'enfants, établi dans l'enclos de l'ancien couvent des Capucines; on le vit enfuite au théâtre d'élèves de la rue de Thionville; & enfin, à celui des Jeunes-Artiftes, où il refta jufqu'à la fuppreffion de 1807. Il fut alors engagé au théâtre de Verfailles, & ne revint à Paris qu'en 1810 pour entrer à la Gaîté, où, quelques années plus tard, après tant de pérégrinations, il termina par une cataftrophe & fa carrière théâtrale & fa vie.

---

*Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Étienne, à Beauvais :* « Le trois feptembre mil fept cent quatre-vingt-dix, a été baptifé par moi, preftre & vicaire fouffigné, de cette paroiffe, *Jean-Nicolas*, né d'avant-hier du mariage légitime de Michel Bafnage, colporteur, & de Marie-Nicole Bonvin, fon époufe, domiciliés en cette ville. »

Né avec une intelligence remarquable, le petit Basnage, à l'âge de dix ans, se signalait par une aptitude extraordinaire pour le théâtre. A cette époque les scènes enfantines étaient fort à la mode, &, partant, très-nombreuses; aussi, toutes les familles nécessiteuses, qui possédaient de petits phénomènes pouvant rapporter vingt-cinq francs par mois à un portier, un cordonnier ou un perruquier, & les débarrasser de la surveillance paternelle, les lançaient sur la scène. C'est ainsi que Basnage, fils d'un pauvre colporteur de province, chargé de famille & presque toujours en voyage, fut remis à un exploiteur du métier qui, pour prix de la pension de l'enfant, se contentait de ses minces appointements. Le petit Basnage, dès son enfance, représentait avec gentillesse les *Gilles* & les *niais* (1). Avec l'âge, la pratique & de bonnes leçons (chacun de ces théâtres avait un professeur-metteur en

(1) Il y avait en même temps que lui, à ce théâtre, un nommé *Notaire*, dont le vrai nom était *Desson*, un de ces enfants précoces, de ces petits prodiges, dont l'intelligence avorte avec l'âge. Celui-ci était très-aimé du public qui fréquentait le théâtre des Jeunes-Artistes. Turbulent, effronté, on crut qu'il deviendrait comédien. Mais la nature lui avait refusé une physionomie sympathique; il était affreusement laid. Aussi ne lui donnait-on à représenter que des *vieux* ou des *caricatures*, malgré ses douze ou quatorze ans. En grandissant sa laideur s'accentua de plus en plus, & son intelligence marcha en sens inverse. En quittant les Jeunes-Artistes, il passa au théâtre Mareux; de là à la porte Saint-Martin, où il ne put se maintenir; ensuite, au Vaudeville, qu'il ne fit que traverser. Il partit alors pour la province; mais partout sa laideur repoussante lui faisait tort, car son talent n'avait plus assez de relief pour la faire supporter.

ſcène), ſes qualités ſe développèrent, & il devint un comique franc, naturel, plein de chaleur & de vivacité. Voilà ce qu'il était au théâtre de la Gaîté, dont les habitués le goûtaient beaucoup.

Malheureuſement pour lui, Baſnage avait peu d'ordre. Sa dernière maîtreſſe avait pluſieurs fois déjà payé ſes dettes ; elle finit par ſe laſſer & refuſa de continuer. Il en conçut un grand déſeſpoir, & diſparut un jour, après avoir confié à quelqu'un qu'il était décidé à ſe défaire de la vie dans le bois de Vincennes. Ce propos ayant été rapporté à Marty, alors régiſſeur de la Gaîté, celui-ci s'empreſſa de courir au bois & eut le bonheur d'y trouver Baſnage, étendu au pied d'un arbre, au moment où, le piſtolet à la main, il allait ſe donner la mort. Il le moraliſa, parvint à le calmer, & le ramena chez ſa maîtreſſe. Mais l'heure de la tendreſſe était paſſée; le jeu & les infidélités avaient tué chez elle le ſentiment de l'amour, & la malheureuſe femme irritée lui reprocha imprudemment ſes bienfaits & ſon inconduite, en préſence de témoins, & eut le tort d'ajouter : « Vous n'avez joué « qu'une comédie... Vous, vous tuer? Vous n'avez « pas aſſez de cœur pour cela !... C'eſt cependant ce « que vous pourriez faire de mieux. »

Le lendemain, 3 mars 1821, Baſnage ſe rendait à Verſailles, s'arrêtait au bord de la pièce d'eau des Suiſſes, ſe brûlait la cervelle & tombait dans l'eau où il ſe noyait.

Après un ſervice religieux, auquel aſſiſtèrent la

plupart de ſes camarades, il fut inhumé dans le cimetière de cette ville.

Sur ſon monument, ſurmonté d'une croix, on lit :

ICI REPOSE
J.-N. BASNAGE
AGÉ DE TRENTE ET UN ANS
NÉ A BEAUVAIS
EN 1790
MORT, LE 3 MARS 1821

« Sous cette pierre un ami dort en paix.
« De l'amitié ſi tu goûtes les charmes,
« A nos regrets, paſſant, mêle tes larmes...
« Qui le connut, ne l'oubliera jamais !... »

Inſcription quelque peu hyperbolique, dont il faut laiſſer la reſponſabilité au poète.

Une ſouſcription, au profit de ſa mère, fut ouverte dans les théâtres. Elle produiſit une ſomme de 2,478 francs, dont le théâtre de la Gaîté avait fourni la meilleure part.





ETIENNE

# ARNAL

1794 — 1872

« JE ſuis tout ſimplement le fils d'un épicier.
Mon père, ſi j'en crois les gens du voiſinage,
Faiſait avec ma mère un fort mauvais ménage.
L'un, de l'autre un beau jour voulut prendre congé;
Dans le lot maternel je me vis adjugé. »

Dans ce paſſage de l'*Epitre à Bouffé,* production en proſe rimée de maître Arnal, on ne doit voir dans ces mots *Je me vis* qu'une métaphore poétique, puiſque ce fut peu de mois ſeulement après leur mariage, que ſon père & ſa mère ſe ſéparèrent. Le premier

---

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſance de la commune de Meulan, pour l'an IIe :* « Aujourd'hui, quatorze pluviôſe, an deuxième (2 février 1794) de la République françaiſe, eſt né *Etienne*, fils de Joſeph Arnal, épicier à Paris, quartier Saint-Etienne-du-Mont, & de Catherine Leſclauze, fille de François Leſclauze, chirurgien à Meulan. »

continua d'habiter Paris ; la jeune épouse retourna à Meulan auprès de sa famille, & c'est là qu'elle mit au monde l'enfant qui, devenu grand garçon, devait plus tard amuser deux ou trois générations de contemporains.

Après avoir reçu à l'école de sa petite ville les premières notions de lecture & d'écriture,

> « Un frère ignorantin, vu l'esprit qu'il avait,
> En assez peu de temps m'apprit ce qu'il savait; »

continue, toujours en prose rimée, l'artiste versificateur, il fallut songer à lui donner un état. Son père le prit avec lui & voulut l'initier aux mystères de l'épicerie ; mais peser de la chandelle ou servir de la mélasse, n'était pas l'affaire du jeune homme. Le père Arnal, qui n'était ni l'ordre, ni l'économie en personne, n'ayant pas prospéré dans son commerce, le quitta & devint peintre en bâtiments. Il ne réussit pas mieux dans cette nouvelle industrie, & bientôt le pauvre diable n'eut plus d'autre moyen d'existence que de recourir à l'assistance publique (1). Dans l'intervalle, son fils s'était engagé dans les *Pupilles de la Garde*, en 1812. A la suite de nos désastres, il quitta l'uniforme & entra comme ouvrier brunisseur chez un fabricant de boutons, de la rue Saint-Honoré. Ce nouveau métier n'était pas fort lucratif &, pourtant,

(1) Une lettre autographe, en notre possession, confirme ce fait.

dès que le jeune Arnal avait pu à grand peine économiſer quelques ſous, il les employait à ſe payer le dimanche une modeſte place à l'amphithéâtre des quatrièmes au Théâtre-Français.

Inſenſiblement, le goût du théâtre s'était éveillé en lui & avait bientôt acquis un développement tel que, non content d'aſſiſter de loin à loin à des repréſentations théâtrales, il éprouva le plus vif déſir d'y prendre une part active, & choſe étrange !

« Il affectionnait ſurtout la tragédie... »

S'il faut l'en croire, le démon tragique s'agitait en lui de telle ſorte, qu'il ne rêvait plus que chlamyde grecque, toge romaine, poiſon, poignard, & le plus beau jour de ſa vie fut celui où il lui fut donné de remplir ſur le théâtre de Doyen le rôle de *Mithridate*. Arnal s'eſt chargé, dans l'Epître déjà citée, de nous apprendre lui-même l'accueil peu encourageant dont cette tentative fut payée :

« Mon public fut ſaiſi de ce rire homérique
Qui charmait tous les Dieux ſur leur montagne antique. »

La pièce avait pris fin, le rideau était baiſſé, que l'on riait encore. Ce ſuccès de fou rire ſur lequel l'apprenti tragédien n'avait pas compté, l'éclaira ſur ſa véritable vocation &, ſe conſacrant à l'axiome conſacré : *Vox populi, vox Dei*, notre tragique fourvoyé dit adieu à jamais à la tragédie & troquant le caſque

du Roi de Pont contre la perruque rouffe de Jocriffe, il alla fe préfenter à Brunet qui, après l'avoir entendu, lui dit :

« . . . . . . . . . . d'un ton des plus moqueurs,
Vous pourrez, dès demain, débuter... dans les chœurs (1). »

Voilà donc Arnal incorporé dans les chœurs des Variétés, trifte métier, s'il en fut! mais, par une tolérance inufitée, jouant de temps à autre de petits rôles d'*amoureux*, comme dans les *Bonnes d'Enfants*, où fa face grêlée, fes traits accentués faifaient de lui un féducteur médiocrement féduifant. On ne s'étonnera donc pas de le favoir peu goûté du public d'alors. Après avoir végété, c'eft le mot, à ce théâtre pendant plufieurs années, dans une pofition fecondaire & qui répondait mal à fes afpirations & aux facultés qu'il fentait en lui, il prêta l'oreille aux propofitions qui lui vinrent de la part du Vaudeville, en quête d'un jeune comique. On lui propofait un engagement de deux ans, avec appointements de 1,800 fr. pour la première année & de 2,000 fr. pour la fuivante. Ces propofitions femblèrent à Arnal un pont d'or jeté fur le Pactole, lui, pauvre hère, qui, au boulevard Montmartre gagnait tout au plus 900 fr.!

(1) Il avait confervé un goût très-vif pour la tragédie *claffique*, & une de fes meilleures diftractions était, dans les derniers temps, de réciter des fragments de Corneille & de Racine, dont fa mémoire, reftée excellente, était meublée.

Toute immenſe qu'était ſa joie intime du changement heureux & inattendu, ſurvenu dans ſa poſition, (tant il eſt vrai que le bonheur eſt relatif), il ſut la diſſimuler & mit à ſon acceptation une condition *ſine quâ non :* celle d'une paire de bottes neuves dont l'urgence ſe faiſait ſentir ; l'adminiſtration du Vaudeville, grande & généreuſe, lui en accorda deux. Devant cette munificence peu commune, Arnal s'avoua vaincu, & il appoſa ſon ſeing au bas du contrat qui le liait au théâtre de la rue de Chartres. Il y débutait, le 27 avril 1827, dans une pièce nouvelle du directeur-auteur (1), *l'Amour & la Peur*, repréſentée au bénéfice de Minette. L'ouvrage n'était pas bon, on le ſiffla & l'accueil fait au nouveau venu s'en reſſentit. Avec un meilleur rôle, nul doute qu'il n'eût été plus favorablement accueilli ; mais celui d'Inigo, jeté dans le moule des anciens niais de mélodrames, n'était pas de nature à lui ouvrir la voie qu'il devait parcourir par la ſuite avec tant d'éclat. Auſſi, ſoit que cet inſuccès l'ait de prime-abord découragé, ſoit que le théâtre des Variétés tînt à le réintégrer dans ſa phalange comique, Arnal tenta de rompre avec le Vaudeville en alléguant que ſa bonne foi avait été ſurpriſe, lors de l'engagement qu'on lui avait fait contracter : uſant enfin pour ſe dégager de tous les arguments plus ou moins ſpécieux qu'on veut mettre au ſervice d'une mauvaiſe cauſe. Un procès intervint même, que l'acteur perdit, il eſt vrai, & qui le força

(1) Déſaugiers.

à reſter au Vaudeville. C'eſt bien ici le cas ou jamais de donner raiſon au proverbe *à qui perd gagne*. Une bluette de Varin & Deſvergers, *le Malade par circonſtance*, en produiſant Arnal ſous un jour plus favorable, le mit en évidence. A partir de ce jour, les rôles lui arrivèrent à l'envi, écrits ſpécialement pour lui par les auteurs les plus en renom de l'époque & inaugurèrent la longue ſérie de ſes ſuccès. Grâce à ſon originalité & à ſon naturel, il ne tarda pas à ſe placer au premier rang des acteurs comiques, & trouvant dans Lepeintre jeune un compère admirable, il fixa pendant une quinzaine d'années la vogue au théâtre de la rue de Chartres. Parmi le grand nombre de pièces dans lesquelles Arnal figura en première ligne, on diſtingue particulièrement : *Une Paſſion*, *Harnali*, ſpirituelle parodie d'*Hernani*, *Un Bal du grand monde*, *Un de plus*, *le Cabaret de Luſtucru*, *les Malheurs d'un joli Garçon*, le *Mari de la Dame de chœurs*, les *Cabinets particuliers* (1), *C'eſt encore du Bonheur*, un *Monſieur &*

(1) Cette pièce, dont la majeure partie ſe paſſait dans la ſalle, donna lieu un ſoir à un incident comique.

Parmi les ſpectateurs placés à la première galerie, ſe trouvait une ſociété de braves bourgeois campagnards, paraiſſant s'ébaudir aux calembredaines débitées par Arnal, de la place qu'il occupait au balcon. Seule, une bonne femme d'un certain âge, ne ſemblait pas partager le plaiſir de ſon entourage. Pluſieurs fois même elle avait manifeſté ſon ennui, & ſon impatience ſe traduiſait par des ſignes non équivoques, lorſque ne pouvant plus y tenir : « Pardine, dit-elle à « haute voix, il faut être bien « bête pour dire de pareilles bê- « tiſes ! vous auriez mieux fait de « reſter chez vous, mon brave « homme. » Les ſpectateurs qui, pour la plupart, s'étaient retournés à cette apoſtrophe adreſſée à l'ac-

*une Dame, Riche d'Amour, Pécherel l'Empailleur, l'Humoriſte*, ce proverbe de Théodore Leclercq, dont il avait fait une pièce ſi déſopilante en y intercalant un monologue de ſa façon ſur les tribulations d'un billet de faveur : monologue que tout Paris courut

teur, la prenant pour un nouvel épiſode de la pièce, ſe mirent à rire, puis à applaudir bruyamment la campagnarde qui, ſe voyant le point de mire de la ſalle entière, ne ſut bientôt plus quelle contenance garder. Arnal qui, dans le premier inſtant, avait été légèrement interloqué, retrouva bientôt ſon aplomb & s'adreſſant directement à l'interruptrice : « Ma foi, Madame, « lui dit-il, ſi vous débutez ce ſoir « pour la première fois, vous pou« vez vous flatter d'avoir eu un joli « ſuccès. »

Cette même pièce donna lieu dans une autre circonſtance à un nouvel épiſode qui ne fut pas moins amuſant que celui que nous venons de raconter. Un journaliſte de la petite preſſe, bien connu à cette époque par ſes excentricités, plus encore que par ſon eſprit, & il en avait beaucoup, dit un ſoir à Arnal, à l'iſſue d'un dîner copieux où le champagne n'avait pas été ménagé, & peu avant l'ouverture du ſpectacle : « Nous allons faire une bonne « farce, pour peu que vous vou« liez me ſeconder. Placé à l'or« cheſtre, comme le premier venu, « je vais, mon cher, lorſque vous « ſerez en ſcène avec le gros Le« peintre, vous apoſtropher à haute « voix ; vous me répondrez... des « bêtiſes ; je vous ripoſterai dans « le même genre & ainſi de ſuite. « Cela ſera un intermède ſur le« quel le public ne compte pas & « qui ne manquera pas de l'amu« ſer. Nous allons rire ! Cela vous « va-t-il? — Cela me va, dit Ar« nal. »

La pièce eſt commencée ; Charles F..., notre compère improviſé, s'eſt aſſis à l'orcheſtre, après avoir, au préalable, ingurgité quelques nouveaux verres de champagne pour ſtimuler ſa verve, & à peine Arnal eſt-il entré en ſcène avec Lepeintre jeune, que voilà qu'il l'interpelle. Mais au lieu de lui renvoyer la balle, ainſi que cela avait été convenu, Arnal s'arrête & regarde le prétendu ſpectateur payant avec cet air effaré qu'il ſavait ſi bien prendre à l'occaſion. Son interlocuteur, qu'indiſpoſe ce mutiſme ſur lequel il ne comptait pas, & dont les fumées du champagne troublaient

entendre ; *Un premier Amour*, le *For l'Evêque* (1), & beaucoup d'autres ouvrages encore, dont l'énumération nous conduirait trop loin : nous avons nommé les principaux.

A la fuite du finiftre qui détruifit, dans la nuit

quelque peu les idées, ne fait bientôt plus ce qu'il dit & pour le forcer à lui répondre, redouble fes apoftrophes à l'acteur qui continue à garder le filence ; & pataugeant de plus en plus, fe livre à une telle exhubérance de geftes & de langage, qu'il provoque les murmures & les cris *à la porte*, proférés par le public avec un enfemble merveilleux. Le commiffaire de police intervient, engage d'abord paternellement Ch. F..., qu'il connaît bien, à ne plus troubler la repréfentation... Celui-ci, qui n'a plus fa tête, n'écoute pas le repréfentant de l'ordre public, montre le poing à Arnal, puis au parterre qui, après avoir commencé par rire, avait fini par fe fâcher férieufement ; & comme toute pièce exige un dénouement, deux gendarmes, *Deus ex machinà*, fur l'ordre du commiffaire, enlevèrent le perturbateur & le conduifirent au pofte, où on le laiffa réfléchir fur les inconvénients d'introduire des fcènes épifodiques dans des ouvrages confacrés par le fuccès.

Le lendemain, revenu à la raifon, Charles F..., fut le premier à rire du méchant tour que lui avait joué Arnal.

(1) Le foir de la première repréfentation de cette pièce, dans laquelle il obtint un fuccès étourdiffant, ce fut lui qui fe préfenta pour nommer les auteurs. Le rideau baiffé, le public le fit relever, appelant à grands cris l'acteur, défireux de lui payer le tribut d'applaudiffements auquel il avait perfonnellement droit. Arnal fe rendit au vœu des fpectateurs ; mais à peine le rideau venait-il de retomber pour la deuxième fois, qu'un certain nombre d'enthoufiaftes voulurent de nouveau voir Arnal & l'applaudir. Celui-ci, après s'être fait un peu prier, reparut & s'avançant humblement vers la rampe & avec un certain air de modeftie triomphante : « Ma parole d'honneur, Meffieurs, dit-il en s'inclinant, jamais je ne vous aurais cru autant de goût. »

On juge des éclats de rire que fouleva cette pafquinade. Mais qu'il fallait être fûr de fon public pour la rifquer !

du 17 au 18 juillet 1838, la ſalle du Vaudeville, Arnal fit d'abord partie des acteurs qui ſuivirent ce malheureux théâtre dans ſon inſtallation proviſoire au boulevard Bonne-Nouvelle, dans un étroit local occupé précédemment par un café-concert. C'eſt là qu'il créa *Paſſé minuit*, pièce originale dont le ſuccès fut éclatant, & le *Plaſtron*, qui compte auſſi parmi ſes meilleurs rôles.

Malheureuſement, Arnal ne réuniſſait pas en lui

L'accord d'un beau talent & d'un *bon* caractère.

Il était d'une humeur difficile, peu liant avec ſes camarades, à l'égard deſquels il ſe montrait trop autoritaire & qui redoutaient ſon contact. Tyranniſant les répétitions, s'irritant des moindres obſtacles, ſe révoltant à la penſée d'une rivalité, ſes rapports avec les diverſes directions qui ſe ſuccédèrent à ce théâtre de 1840 à 1847, furent des plus pénibles : notamment avec Ancelot qui était devenu *ſa bête noire*. Les choſes furent pouſſées à un tel caractère d'aigreur, qu'Arnal rompit bruſquement, en 1847, avec le théâtre qui lui devait tant de ſuccès, il eſt vrai, mais auquel lui-même était bien un peu redevable de ſa fortune.

Les Variétés & le Gymnaſe ſe le diſputèrent avec acharnement ; il y eut même procès &, en définitive, c'eſt au Gymnaſe que l'acteur fut adjugé. Mais, diſons-le franchement, il n'était pas là ſur ſon terrain ;

il s'y ſentait mal à l'aiſe, & après un ſéjour aſſez court, il quitta ce théâtre & revint au Vaudeville qu'il ne tarda pas à abandonner de nouveau pour les Variétés, où il créa, en 1851, *Une Queue rouge*, *Un Monſieur qui prend la mouche*, le *Pont caſſé;* en 1854, *M. de la Paliſſe*, un *Mari qui ronfle;* en 1855, *Le Diable*, *Le Maſſacre d'un Innocent*, *Les Erreurs du bel Age* (avec Numa), *Monſieur Beauminet*, *Le Royaume du calembourg*. Puis, tout-à-coup, toujours mécontent de ſa poſition, il paſſa au théâtre du Palais-Royal où, dans l'eſpace de trois ans, il établit ſix à ſept pièces, dont deux ſeulement, l'*Affaire de la rue de l'Ourcine* & la *Senſitive*, firent valoir ſon talent. L'année 1867 le revit au Gymnaſe; l'âge avait alors tempéré l'efferveſcence de ſon jeu & ne lui avait laiſſé que la maturité de l'expérience. On n'a pas oublié la manière remarquable dont il établit le rôle de Barentin dans les *Idées de M^me^ Aubray*, & le cachet de vérité & de comique qu'il imprima au petit rôle du pharmacien de village dans *Nos bons Villageois*, de Sardou. Cependant, le temps avait marché & l'avait touché de ſon aile ; les rôles qu'Arnal, parvenu à cette période de ſon exiſtence, eut déſormais à jouer, étaient, ſelon l'argot des couliſſes, des rôles à côté, mais dans leſquels, néanmoins, on reconnaiſſait toujours l'excellent comédien, comme dans ceux que nous venons de rappeler.

Nous n'avons parlé & ne le mentionnons que pour mémoire, de ſon paſſage, en 1865, ſur la ſcène des

Bouffes-Parisiens (1), qu'il ne fit, pour ainsi dire, que traverser.

Après être resté deux ou trois ans au Gymnase, il s'éclipsa tout-à-coup, & de lui il n'était plus question, lorsqu'un beau jour on le vit reparaître au Vaudeville, dans le *Petit Voyage*, amusante esquisse de mœurs de Labiche, où il remplissait le rôle épisodique d'un garçon d'auberge. En dépit de son âge avancé & de l'affaiblissement de ses moyens, il montra encore des lueurs de talent. Il joua ensuite dans une autre pièce, le *Choix d'un Gendre*; mais ce fut là son dernier effort. Il disparut & le silence se fit autour de son nom jusqu'au jour où l'on reçut la nouvelle de son décès, arrivé à Genève (2), le 10 décembre 1872, après une maladie d'un mois qui prit vers la fin un caractère grave & l'emporta à l'âge de soixante-dix-huit ans & neuf mois, loin de son pays, dans l'isolement le plus absolu & sans qu'une main amie pressât la sienne au moment suprême. Mais ce malheureux homme, au caractère atrabilaire, devenu de plus en plus misanthrope à mesure qu'il sentait les années s'accumuler sur sa tête, cet homme pouvait-il avoir des amis (3)?

(1) Il y joua *Passé minuit*, mis en opérette, & *Roland à Rongeveau*, parodie de Roland à Roncevaux.

(2) Il habitait cette ville depuis le 16 septembre 1871.

(3) Son décès n'a pas eu lieu dans un hôpital, ainsi qu'on l'a prétendu à tort, mais dans la maison Domenjoz où il avait pris pension & occupait une chambre ayant vue sur le quai, le port & le lac. Afin de se soustraire aux embarras qui en auraient été la conséquence forcée, on fit transporter

Il n'eſt pas mort de la pierre ainſi qu'on l'a dit à tort, mais d'un ramolliſſement cérébral & de ſénilité. Il s'affaibliſſait de jour en jour & tombait dans une ſorte d'enfance. L'obſcurité lui faiſait peur & il lui fallait tous les ſoirs une grande illumination de lampes

le corps à la morgue de l'hôpital cantonal, & le ſurlendemain, 12 décembre, on l'enterra dans le cimetière catholique du Lazaret. C'eſt le département de la juſtice & de la police qui ſubvint aux frais de l'inhumation qui s'élevèrent au chiffre dériſoire de... 31 fr. 50.

Une correſpondance engagée avec quelques artiſtes de Paris, pour les inviter à s'intéreſſer à la mémoire d'un ancien camarade, eſt reſtée ſans réſultat.

Quel affligeant contraſte offre cet abandon avec les triomphes retentiſſants de ſa vie d'artiſte !

Cette tombe devant laquelle perſonne n'était venu prier, ſur laquelle, pas un ſouvenir, pas une ſimple fleur, n'avait été dépoſée, un homme de cœur (*) ayant appris qu'Arnal repoſait à peu de diſtance de ſa demeure, courut la chercher au cimetière : « Arrivé « là, écrit-il, je me fis montrer ſa « tombe & je vis avec un ſerrement « de cœur, un ſimple talus de « terre, ſans un brin d'herbe, « avec un petit bâton fiché au mi- « lieu & portant le numéro 1172, « ſi je me rappelle bien. Sur cette « pauvre ſépulture, j'aurais cer- « tainement fait poſer une pierre « qui recommandât au moins aux « paſſants le nom de l'homme « plein de talent qui m'avait ſi ſou- « vent réjoui & que je ne connaiſ- « ſais pas autrement. Je fis marché « avec le ſculpteur du voiſinage « & je fus informé par le concierge « que pour exécuter mon projet, « il me fallait aller à l'Hôtel-de- « Ville remplir certaines formali- « tés... Dans les démarches que « j'eus à faire, je pus conſtater « qu'Arnal était mort à l'hôpital « par ſuite d'un mauvais procédé « de ſon hôteſſe (**) & non par « pauvreté... J'abandonnai donc « mes vaſtes deſſeins & je n'en fais « pas davantage, ſi ce n'eſt que « les livres, papiers, que le défunt « poſſédait, ont été vendus aux en- « chères & achetés par l'amateur le « plus diſtingué de Genève, M. A. »

(*) M. Henri Bordier, bibliothécaire honoraire du département des manuſcrits de la Bibliothèque nationale.

(**) En cela, M. H. Bordier a été mis en erreur.

& de bougies qui brûlaient toute la nuit, même pendant ſon ſommeil.

Il n'a été malade que vingt & un jours, ne ſe plaignant jamais, & s'eſt éteint petit à petit.

Arnal, dans le cours de ſa longue carrière, avait gagné beaucoup d'argent; mais il le dépenſait avec la même facilité, & à l'approche de la vieilleſſe, il ne lui reſtait, de ſon opulence paſſée, que quelques bribes qu'il mit en viager, ſuffiſantes, toutefois, pour lui aſſurer des moyens d'exiſtence. Il n'avait conſervé que la propriété d'un châlet qu'il avait fait conſtruire près de Brientz, dans le canton de Berne, & où il avait eu l'intention d'aller finir ſes jours. Mais il changea de réſolution & ſe décida à le vendre pour placer le capital à fonds perdus. Par malheur, il ne devait toucher les premiers arrérages que le 1er janvier 1873, & une des clauſes de la police d'aſſurance ſtipulait, qu'en cas de prédécès, rien ne ſerait payé à la ſucceſſion. Le pauvre artiſte étant mort trois ſemaines avant l'échéance, il n'eſt donc point étonnant que l'on n'ait pu conſtater, après lui, qu'un actif de 400 fr. à peine.

On a ſouvent reproché à ce comédien d'être toujours le même. Ce reproche, ſi tant eſt qu'il ait été fondé, nous ſerions tenté de le conſidérer moins comme un blâme que comme un éloge. Simple & naturel dans ſes allures, car ce fut là un de ſes grands mérites, il arrivait aux effets les plus comiques ſans grimaces, ſans efforts : « il n'y avait dans ſon débit, » ainſi qu'on

l'a dit avec juſtice dans une étude impartiale de ſon talent, « il n'y avait rien de cette routine traditionnelle « au théâtre qui fait reſſembler les acteurs vulgaires « à des marionnettes monotones... Il parlait, agiſſait, « comme l'on agit & l'on parle dans le cours de la vie ; « il ſavait le ſecret de paſſer ſur les choſes équivoques « un vernis de convenance qui les rendait acceptables « à tous. Il était toujours plaiſant, jamais groſſier. »

Quant à cette ſpontanéité comique qu'on admirait en lui & qui raviſſait d'aiſe ſon auditoire, elle était chez Arnal plus apparente que réelle. Maintes fois, nous lui avons entendu dire que jamais il n'avait riſqué un mot, une plaiſanterie un peu vive qu'il ne l'eût longtemps méditée & préparée. Son rire, ſon audace ariſtophaneſque, ſes improviſations fines & hardies, ſes exclamations, tout enfin, juſqu'à un ſimple *ah!* étaient preſque toujours le réſultat de l'étude & de la réflexion. Le naturel exquis du comédien, en diſſimulant ſon travail, en aſſurait le ſuccès (1).

(1) Nous liſons dans le *Figaro* une anecdote qui vient à l'appui de notre dire.

« ...Un jour qu'Arnal ſe trou« vait chez Duvert, une des per« ſonnes préſentes lui demanda « s'il ſavait à quel point ſa diction « agiſſait ſur le public?

— « Je le ſais, répondit l'ar« tiſte, parce que j'ai voulu m'en « rendre compte, & voici comment « je m'y ſuis pris : un jour un ca« marade qui était en ſcène avec « moi, avait à me dire : Vous irez « d'abord rue de Richelieu, n° 11 ; « puis, Chauſſée-d'Antin, n° 27 ; « c'eſt très-important, retenez« bien ! au n° 27. Et il ſortait.

« Alors je répétai ſelon mon « rôle : je dois aller d'abord rue « de Richelieu n° 11 ; puis, Chauſ« ſée-d'Antin, n°...

« A cet endroit, je cherchais, « je me frappais le front de l'air

Maintenant, ſi nous enviſageons l'homme privé, cette gaîté ſi originale, ſi ſpirituelle, cette verve entraînante qui avait le don d'exciter l'hilarité du public, n'était plus qu'un maſque qu'il dépoſait en rentrant dans la couliſſe, & il redevenait ce qu'il était en réalité : c'eſt à dire peu bienveillant pour ſes camarades, & comme l'a dit quelque part Eugène Briffaut, « il « faiſait parade d'une extrême vanité qui donnait à « ſes relations habituelles une certaine âpreté qui te- « nait de la hauteur (1). »

On concevra facilement, d'après ce tableau, qu'il fût peu aimé des hommes avec leſquels il ſe trouvait en contact. Il paraît qu'il n'en était pas de même des femmes, qui ſemblaient profeſſer pour lui une eſpèce de culte ; & aux beaux jours de ſa jeuneſſe & de ſes ſuccès, pas une ſoirée peut-être ne s'écoulait ſans que le Cerbère, prépoſé à l'entrée des artiſtes, ne vînt lui apporter au foyer trois ou quatre bouquets, plus ou

« d'un homme qui a oublié le « numéro, & je me répétais : « Chauſſée-d'Antin, n°...

« 27, me cria un ſpectateur. « — Merci ! répondis-je. J'avoue « que ce ſoir-là je fus content de « moi. »

(1) Il arrivait parfois que ſes qualités d'excellent comédien diſparaiſſaient devant une contrariété, née d'une circonſtance fortuite, ou d'une manie, car il en avait de ſingulières. Ainſi, un ſoir, au moment où il devait entrer en ſcène, dans la pièce du *Sergent Mathieu*, repréſentée en 1841, ne trouvant pas le bâton dont il avait coutume de ſe ſervir, cette contrariété influa ſur ſon humeur, au point qu'il ſe refuſait à entrer en ſcène & que ſon jeu s'en reſſentit de manière à compromettre le ſort de l'ouvrage. Auſſi, depuis cette ſoirée, quand on le voyait plus mauſſade qu'à l'ordinaire, ſes camarades diſaient : « Arnal a perdu ſon bâton. »

moins emblématiques, accompagnés de billets myſtérieux. Doux preſtige du talent ! car, certes, le héros de tant d'aventures galantes était loin d'être un Apollon.

Malgré les années, il n'avait pas ceſſé de profeſſer pour la plus belle moitié du genre humain un culte fervent, mais, ajoute-t-on, purement honorifique.

Arnal avait été marié au début de ſa carrière théâtrale (1), mais la méſintelligence n'avait pas tardé à s'introduire dans ſon intérieur. Une fille naquit de cette union & mourut jeune.

Eſt-ce pour ſe conſoler de cette perte qui lui fut, en effet, très-ſenſible, qu'il ramena de Birmingham, du conſentement de ſa famille, une jeune Anglaiſe, qu'il prit d'abord à ſon ſervice comme gouvernante, & qu'il adopta enſuite pour remplacer l'enfant qu'il avait perdue ?

Cette jeune Anglaiſe, au bout de pluſieurs années, mourut chez lui, à Paris, le 20 octobre 1868.

Arnal, qui avait reçu de la nature une grande doſe d'intelligence & beaucoup d'eſprit naturel, a publié, indépendamment de l'*Epitre à Bouffé*, à laquelle nous avons emprunté pluſieurs citations, un recueil de vers intitulé : *Boutades*, dans lequel ſe trouvent quelques épigrammes dirigées contre Ancelot & qui ont diſparu de la ſeconde édition. En compenſation, celle-ci contient une diatribe en vers, accompagnée de notes,

(1) Il avait épouſé, le 21 juillet 1821, *Adèle-Victoire Dufloſt*, âgée de 20 ans, fille d'Antoine-Léonard Dufloſt, perruquier du théâtre du Vaudeville. Elle eſt morte à Paris, le 5 avril 1848.

la plupart affez mordantes, à l'adreffe de Jules Janin qui avait eu le tort de lui appliquer dans un de fes feuilletons l'épithète de *Vieux* (1).

L'amour-propre offenfé ne pardonne jamais.

Si notre artifte ne fut pas poète dans la rigoureufe acception du mot, il en avait, au moins, toute l'irritabilité.

Ce qui furprendra davantage c'eft de favoir Arnal théologien.

En 1829, à propos d'un procès en féparation, intenté par un fieur Godard contre fon époufe qui l'avait quitté pour aller jouer la comédie chez les frères Sevefte, fous le pfeudonyme de M^me^ Herfort (2), un monfieur Boudet, alors procureur du roi, avait cru, dans fon réquifitoire, devoir infliger aux comédiens le nom d'*hiftrions* & proférer contre leur proffeffion des épithètes flétriffantes. La corporation entière s'émut de cet anathème lancé contre elle; des articles de controverfe fort favants & appuyés de nombreufes citations extraites des Pères de l'Eglife & des conciles, par Dor-

(1) Au premier jour de l'an qui fuivit &, fa rancune perfiftant, il dépofa à la porte de J. Janin, fa carte, fur laquelle, à la fuite de fon nom, il avait ajouté : *Un vieux de la Vieille à fon ancien*.

(2) Après avoir commencé à la banlieue, cette actrice, autour de laquelle il fe fit à cette époque, plus de bruit qu'elle n'en valait la peine, appartint pendant quelques années au théâtre des Variétés, où fon aplomb, pour ne pas dire fon effronterie, lui tenait lieu de talent.

meuil (1), alors acteur & régiſſeur du Gymnaſe, parurent dans un nouveau journal (2). Arnal ſe mêla à cette polémique fort violente & publia dans les numéros du 26 avril, du 7 & du 28 mai, des articles traitant cette queſtion brûlante, dans leſquels il déployait un luxe de ſcience hiſtorique, voire même théologique qu'on ne devait guère attendre de la part du jeune comique du Vaudeville.

Il inſéra également dans le numéro du 12 avril de ce même journal, une chanſon qu'il n'a pas reproduite dans ſes *Boutades* & qui, par cela même, eſt devenue aſſez rare.

Cette chanſon, ſur l'air : *hé, gai, gai, mon officier*, eſt intitulé : *Vive le Théâtre*. En voici quelques couplets :

Hé gai, gai, je ſerai toujours
Du théâtre
Idolâtre ;
Hé gai, gai, ce ſont mes amours,
J'y conſacre mes jours.

Jouant par préférence
Les ſots & les niais,

(1) Jean-Jacques Contat-Desfontaines, né à Paris. Il avait fait d'excellentes études. Il fut nommé juge au tribunal de commerce & rendit plus d'une fois ſur les matières théâtrales des ſentences conſulaires fort appréciées.

Lorſqu'en 1831, s'ouvrit le théâtre du Palais-Royal, Dormeuil fut mis à la tête de cette entrepriſe. On ſait avec quelle habileté il la dirigea & la vogue qu'il lui donna.

(2) Le *Journal des Comédiens*, le premier numéro date du 1er avril 1829.

Mes modèles, je penſe,
Ne manqueront jamais.
Hé gai, &c.

Souvent je me marie ;
Ma femme eſt un démon.
Quand la pièce eſt finie,
Je redeviens garçon.
Hé gai, &c.

S'agit-il de ſouſcrire
Pour des infortunés ?
Vite, l'on voit s'inſcrire
Tous ces acteurs damnés.
Hé gai, &c.

Dans ſa fureur extrême,
Qu'un ſot intolérant
Nous lance l'anathème,
J'y réponds en chantant.

Hé gai, gai, je ſerai toujours
Du théâtre
Idolâtre ;
Hé gai, gai, ce ſont mes amours,
J'y conſacre mes jours.



JEAN-BAPTISTE-EMMANUEL MARIÉ

# *dit* LEGRAND

1796 — 1836

AINSI qu'Arnal & Bouffé, il quitta l'établi pour entrer chorifte aux Variétés, où longtemps il végéta dans une pofition fubalterne. Pendant plufieurs années, refté fimple *bouche-trou*, il parvint à grand'peine à attraper au paffage quelques bribes de rôles, dans lefquels fe développa fon intelligence, & qui, ayant attiré fur lui l'attention, le hafard aidant, le firent enfin fortir de la foule. Un certain jour qu'une indifpofition fubite de Potier mettait la direction dans un grand embarras, Legrand

*Extrait des actes civils du X° arrondiffement :* « Du dix fructidor an IV (27 août 1796), acte de naiffance de *Jean-Baptifte-Emmanuel*, né d'hyer à une heure du matin, rue de Buffy, n° 383, fils d'Athanafe Marié, ferrurier, & de Marie-Victoire Herbert, non mariés. »




LEGRAND
1796-1836

s'offrit timidement pour remplacer l'acteur en vogue. Après avoir réussi dans *Pommadin* (1), l'indisposition continuant, il osa se risquer dans *Werther* (2), où Potier avait eu un si grand succès. Son remplaçant improvisé n'eut pas à regretter ce qu'on pouvait regarder comme un acte de témérité.

Un de ses mérites fut de ne pas se calquer sur Potier, quoique ce grand comédien, ainsi que Brunet & Vernet, lui servît de modèle ; son jeu tenait plutôt de la manière de Perlet, c'est-à-dire qu'il était froid & caustique.

Il quitta les Variétés pour le Gymnase-Dramatique, assez récemment fondé, où il débuta le 1er mai 1824, dans une pièce nouvelle, composée pour lui & due à l'association de Scribe, Carmouche & Saintine, au succès de laquelle il contribua. Le 6 juillet, il continua ses débuts par le *Sourd*, dans lequel il fit beaucoup rire, tout en jouant le rôle tout autrement

(1) Ou l'*Intrigue de Carrefour*, vaudeville en un acte, de Martainville représenté pour la première fois sur le theâtre de la Montansier, le 9 floréal, an X (28 mai 1802).

(2) Dans cette même pièce, le rôle de Charlotte était joué par une actrice dont la corpulence formait un contraste des plus comiques avec la taille efflanquée de Potier-Werther. C'était Mme Vautrin. Partie du théâtre des Jeunes-Artistes pour entrer aux Variétés, cette actrice avait pris, quoique jeune encore, un embonpoint grotesque qui lui valut un grand succès dans la pièce en question, mais qui la relégua forcément dans des rôles effacés & l'obligea, avant que l'âge ne lui en fît une loi, à quitter la scène. Elle avait quelque talent dans le genre grivois & une figure spirituelle qu'illuminaient deux beaux yeux fort doux. Elle était née à Paris & y est morte le 2 mars 1840, à l'âge de 67 ans.

qu'Arnal, qui y était excellent. N'ayant plus, à ce nouveau théâtre, de rivalité à craindre, Legrand ſe livra davantage & ne tarda pas à ſe faire une notoriété très-remarquée dans pluſieurs créations originales, notamment la *Quarantaine*, *Jeune & Vieille*, les *Manteaux*, *Avant*, *Pendant* & *Après*, & pluſieurs autres pièces du répertoire de Scribe.

La notoriété qu'il avait acquiſe dans ſon emploi ramena ſur Legrand l'attention de la direction du théâtre des Variétés, qui venait de perdre Potier. On lui fit faire des propoſitions avantageuſes ; mais un engagement le liait au Gymnaſe. Cet acteur feignit d'abord d'être malade & d'avoir beſoin de repos. Il échoua auprès de M. Poirſon, qui ne conſentit pas à ſon départ. Il eut enſuite recours à un affaibliſſement de ſa mémoire qui, prétendait-il, ne lui permettait plus de créer un rôle important &, pour plus de vraiſemblance, il reſta court en ſcène plus d'une fois ; M. Poirſon tomba cette fois dans le panneau & lui rendit ſa liberté ; mais il ne tarda pas à apprendre qu'il avait été dupé & que depuis un mois Legrand était engagé aux Variétés.

Sylveſtre qui, à la même époque, occupait à ce dernier théâtre, & non ſans talent, l'emploi qu'y venait prendre Legrand, contracta avec le Gymnaſe, où il l'alla remplacer, & il s'acquitta de ſa tâche de manière à ne pas faire regretter ſon camarade, ſoit dans ſes anciens rôles, ſoit dans les nouveaux dont il fut chargé.

Rentré, en 1832, au théâtre du Boulevard-Montmartre, Legrand fut chargé de quelques rôles nouveaux, entre autres dans la *Prima donna*, à côté de Jenny-Colon. Le féjour qu'il y fit fut de peu de durée. Une affreufe maladie, dont les ravages fe portèrent fur fon vifage, lui enleva entièrement le nez. Forcé de renoncer à fon état, le malheureux Legrand fe trouva trop heureux, dans fon infortune, d'être recueilli par un ancien camarade du Gymnase (1), plus favorifé que lui des dons de la fortune, & qui, dans fon habitation de Bouffémont, l'entoura de foins affectueux & défintéreffés qui, du moins, adoucirent la trifteffe de fes derniers moments.

Il eft mort le 3 feptembre 1836.

(1) M. Juge, dit *Préval*, qu'une paffion malheureufe pour la comédie avait pouffé au théâtre, où il paffa inaperçu.



JACQUES-ANTOINE-FRANÇOIS HUTIN

# FRANCISQUE AINÉ

1796 — 1842

FRANÇOIS Hutin, connu au théâtre sous le nom de *Francisque aîné*, était le fils d'un ouvrier cartonnier de la rue Saint-Maur, au faubourg du Temple. Bien jeune encore, & obligé de partir pour l'armée, il fut d'abord incorporé dans un régiment dont le dépôt était à Paris. Il alla ensuite, avec le grade de sous-officier, rejoindre la Grande-Armée en Allemagne, & prit part aux dernières luttes de l'Empire aux abois. Deux fois blessé

*Extrait du registre des naissances du VI[e] arrondissement:* « Du six frimaire an cinq (vingt-six novembre 1796), acte de naissance de *Jacques-Antoine-François*, né le jour d'hier, fils de François Hutin, ouvrier cartonnier, & de Charlotte Chassignet, non mariés, demeurant rue de Beaujolais, n° 12, division du Temple. »



aſſez grièvement ſur le champ de bataille, il rentra en France après avoir été réformé.

On était en 1816. Le jeune ſoldat n'avait pas d'état & la vie militaire, avec ſes haſards & ſa liberté d'occaſion, ne l'avait pas préparé à en choiſir un. Inoccupé la plus grande partie de la journée, il paſſait ſon temps à flâner le long des boulevards, s'arrêtant devant les barraques de ſaltimbanques dont ils étaient émaillés, &, le ſoir venu, quémandant une contre-marque à la ſortie des entr'actes, il allait, grâce à la complaiſance d'un ſpectateur blaſé, applaudir Tautin ou Freſnoy. C'eſt ainſi que lui vint, peu-à-peu, le goût du théâtre. Bientôt il ne ſe contenta plus d'applaudir les acteurs; il n'eut qu'un déſir, une idée fixe, celle de le devenir lui-même. S'étant faufilé dans un bouis-bouis ſitué à la Courtille, au fond d'un café bien connu, à cette époque, des naturels de l'endroit, il ſe chargea un ſoir, à l'improviſte, de remplacer, dans l'*Enrôlement ſuppoſé*, un artiſte qui manquait. Il avait emmené avec lui ſon frère Franciſque jeune, âgé de huit ans, & l'avait placé à une table, en lui recommandant de bien l'applaudir & lui promettant de la bière & des échaudés s'il s'acquittait bien de ſa tâche de claqueur improviſé, miſſion à laquelle le petit frère n'eut garde de faillir. Un peu avant la fin du ſpectacle, Franciſque aîné voulut payer la bienvenue à ſes nouveaux camarades; mais, *ſans être au ſervice de l'Autriche*, le militaire n'eſt pas riche; il eut beau tourner & retourner ſes gouſſets, les toiles ſe tou-

chaient, & il en aurait été pour ſes avances de politeſſe, ſi les anneaux en or appendus aux oreilles de ſon jeune frère endormi, ne lui avaient paru une reſſource tombée du ciel. Il les détacha doucement, courut les vendre pendant qu'on jouait la dernière pièce &, dans ſa joie, revint promptement commander un feſtin de Balthazar.

Le lendemain, ſans demander à ſon père un conſentement qu'il ne lui aurait pas refuſé, il partait avec une troupe ambulante, en commençant par troquer ſon nom de François, trop vulgaire à ſon idée, contre celui de *Franciſque*. De retour à Paris, après une aſſez longue abſence, il débuta, au théâtre du Mont-Parnaſſe, où, tout médiocre acteur qu'on le jugeât, il fut engagé pour jouer les rôles & les emplois des acteurs les plus célèbres de la capitale &, ſuivant les exigences du répertoire, faire frémir ou pleurer tour-à-tour, & ſouvent dans la même ſoirée, les habitants des quartiers de la banlieue les plus oppoſés entre eux.

Après avoir, pour nous ſervir de l'expreſſion pittoreſque d'alors, ramé pendant quelque temps ſur les galères Séveſte, Franciſque aîné obtint de débuter, le 10 mars 1821, ſur la ſcène du Gymnaſe-Dramatique, dans *Caroline*, vaudeville de Scribe & Méniſſier, par le rôle de Léon ; mais s'il avait l'âge convenable aux rôles d'amoureux, le jeune artiſte était loin d'en poſſéder la tenue élégante & diſtinguée.

Heureuſement pour lui, un nouveau théâtre allait

s'ouvrir au boulevard du Temple, sous le titre, un peu ambitieux & assez mal justifié, de *Panorama-Dramatique*. Francisque y fut engagé dès l'ouverture, qui eut lieu le 14 avril 1821. Le public du boulevard du Temple, moins exigeant que celui du boulevard Bonne-Nouvelle, accepta le débutant qui, aux rôles d'amoureux dans le vaudeville, joignit ceux de *premier rôle* dans les mélodrames. On lui reconnut de l'intelligence, une certaine chaleur qui, bien que non réglée encore par l'habitude de la scène, ne manquait pas d'effet, & l'on passa facilement sur les manières tant soit peu cavalières de l'amoureux qui enlevait un cœur, au dénouement, avec le sans-façon d'un hussard en bonne fortune. Francisque était, d'ailleurs, un assez beau garçon, solidement bâti, à la physionomie expressive, à la chevelure bien fournie, & dont l'organe vigoureux, quoique légèrement voilé, menait à bonne fin & sans broncher, les rôles les plus *corsés* du mélodrame.

Ces qualités de force & l'énergie de son jeu appelèrent l'attention des directeurs de la Gaîté ; en bons voisins, ils attirèrent chez eux Francisque & son camarade Camiade, qui partageait avec lui l'emploi des jeunes-premiers de mélodrame & de vaudeville (1),

(1) Théodore Camiade, qui, ainsi que Francisque, avait fait partie du théâtre du Panorama-Dramatique, à son origine, continua, ainsi que lui, à jouer à la Gaîté jusques vers 1830, le même emploi. Grand & vigoureusement bâti, il était bien vu de la partie féminine de ce théâtre. Il jouait convenablement, sans avoir cependant le relief de

pour remplacer Grévin. Pendant quelques années, Francifque n'eut pas une feule occafion de fe diftinguer ; ce n'eft qu'en 1825, que le rôle de Guftave (1), dans le mélodrame de ce nom, le fit remarquer. Le *Rôdeur* (2), drame emprunté aux *Deux Apprentis*, roman de Merville, où il créa un rôle d'ouvrier entraîné au crime par la débauche & la pareffe, avec un certain talent de vérité & d'obfervation, conftata chez cet acteur un progrès fenfible. Dans *Poulailler*, chargé du rôle principal, celui d'un bandit fameux du dernier fiècle, il parodiait affez plaifamment le jeu de Frédérick Lemaître dans *Cartouche*, que l'on repréfentait au théâtre voifin. Le rôle de Defrues révéla chez Francifque un talent de compofition qui attira fur lui l'attention du public & des auteurs. Il mérita bientôt le furnom de *Frédérick* de la Gaîté, par la verve réalifte avec laquelle il créait un perfonnage cynique de viveur, dans le *Fils de Louifon*, mélodrame de Benjamin Antier & d'Alexis Decomberouffe, repréfenté le 19 décembre 1828.

A fon retour d'un voyage clandeftin à Londres, nous le retrouvons à l'Ambigu-Comique, où il venait

fon camarade. Après avoir difparu de la fcène pendant quelques années, on le revit au théâtre du Vaudeville, jouant des rôles acceffoires & infignifiants. Devenu régiffeur de ce théâtre, il fe borna à ces modeftes mais utiles fonctions.

(1) *Guftave* ou le *Napolitain*, par Benjamin Antier, Anicet Bourgeois & Laroche, repréfenté le 4 octobre 1825.

(2) Le *Rôdeur*, par Léopold (Chandezon) & Antoni B*** (Béraud), repréfenté le 2 août 1827.

occuper la place que Frédérick & Beauvallet avaient successivement quittée. Pendant trois années, il remplit tous les premiers rôles des mélodrames joués à ce théâtre. Dans ce répertoire, composé en grande partie de pièces plus ou moins historiques, selon la mode du jour, Francisque crée *Napoléon*, *Robespierre*, *Benjamin Constant*, *Murat*, *Louis XIV*, *Paul Ier*, *Ibrahim*, le *Savetier de Toulouse* & le *Juif errant*, sans préjudice d'autres personnages romanesques ou héroïques, dans *Han d'Islande*, le *Dominicain*, la *Réputation d'une femme*, le *Doigt de Dieu* & l'*Honneur dans le crime*. Enfin, il fait applaudir, dans les *Six degrés du crime*, cette énergie violente qui jadis avait assuré le succès du *Fils de Louison*.

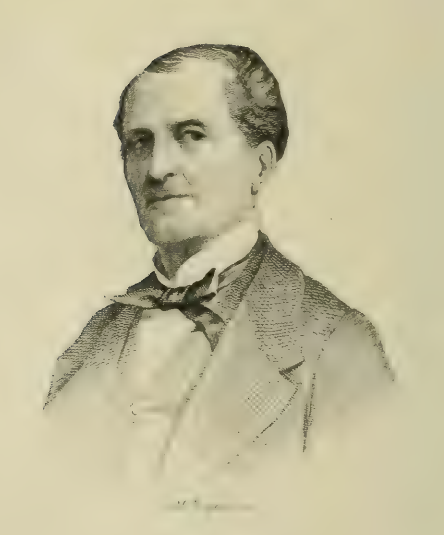
Le 14 août 1834, il s'engagea avec les Variétés, où il débuta dans le *Curé de Champaubert*, vaudeville en deux actes, de Maillan & Achille d'Artois. Il n'y était pas à sa place & se hâta de revenir au boulevard du Temple, qu'il ne devait plus quitter (1). Parmi les rôles principaux qu'il créa de 1838 à 1842, nous devons signaler ceux du *Sonneur de Saint-Paul*, du colonel, dans les *Prussiens en Lorraine*, d'André, dans l'*Eclat de rire*, & de Chenu, dans la *Dot de Suzette*, rôles de caractères opposés d'allures & d'accent, qui fournirent la preuve d'un talent devenu, par l'expérience, plus

(1) Ses appointements étaient de 4,000 fr. (somme qui paraîtrait aujourd'hui dérisoire), 6 fr. de feux par chaque pièce en 3 actes, 9 fr. quand ce nombre était dépassé. C'était fort joli pour l'époque ; mais les créanciers de Francisque aîné étaient si nombreux !

ſouple & plus varié. Son jeu paſſionné & ſouvent d'une énergie brutale, s'était modifié, & ſans rien perdre de ſes élans fougueux, était devenu plus ſobre & mieux nuancé. Son dernier rôle, celui de Chenu, notamment, qu'il avait compoſé avec une grande habileté & une ſcience de détail remarquable, lui fit honneur. Ce fut ſa dernière création, le 19 mars 1842.

Quelques mois après, la maladie l'éloignait de la ſcène, & il terminait ſes jours, le 28 juin 1842, à Ménilmontant, dans la maiſon qu'avaient occupée les Saints-Simoniens dix ans auparavant.





LAFONT

# PIERRE-CHÉRI

# LAFONT

1797 — 1873

Il était le fils aîné d'un huiſſier de Bordeaux, qui le deſtinait à la profeſſion de chirurgien de marine. A l'âge de vingt ans, le jeune Lafont avait déjà fait trois voyages de long cours en qualité d'aide-chirurgien (1). Une carrière honorable

---

*Extrait des actes de la municipalité de Bordeaux, pour l'an V :* « Le vingt-ſept floréal, an V de la République (16 mai 1797), il a été préſenté devant nous, officier public ſouſſigné, faiſant les fonctions de maire, un enfant du ſexe maſculin, né dans la ville de Bordeaux, le quinze mai, du mariage de François Lafont, huiſſier, & de Marguerite Parthaix, auquel il a donné les noms de *Pierre-Chéri.* »

(1) Marine royale. Port de Bordeaux.

« Le commiſſaire de l'inſcrip-« tion maritime de Bordeaux cer-« tifie que Monſieur Lafont (Pierre), « né à Bordeaux le 16 mai 1797, « a navigué, ſavoir : — Chirur-« gien, ſur le navire l'*Héroïne*,

ſemblait donc s'ouvrir devant lui, lorſque, ſoudain, quittant l'uniforme & la lancette, il partit pour Paris avec l'intention d'étudier le chant & de ſe mettre au théâtre.

Quel fut le véritable motif de ce bruſque changement? Faut-il, ſuivant une expreſſion conſacrée, chercher là-deſſous la femme? Pourquoi pas? Dans la fleur de ſa jeuneſſe, doué d'une figure charmante & diſtinguée, d'une tournure élégante & d'une voix agréable, ſes ſuccès auprès du beau ſexe donnèrent-ils à penſer au diſciple d'Eſculape que ſa vocation l'appelait à un rôle plus brillant ſur une autre ſcène? Toujours eſt-il, qu'arrivé à Paris, il prit des leçons de chant au Conſervatoire. Il ſe préparait à débuter à l'Opéra-Comique, lorſque Déſaugiers, alors directeur du Vaudeville, l'ayant vu jouer dans une repréſentation chez Doyen, l'engagea pour remplacer Gonthier, que venait de lui enlever le nouveau théâtre du Gymnaſe-Dramatique. Lafont débuta à la rue de Chartres, le 12 mai 1821, dans le rôle de Frédéric de la *Somnambule*. Ses premiers pas ſur la ſcène furent heureux, malgré ſon inexpérience & en dépit d'un zézayement aſſez prononcé, qu'il parvint à atténuer par la ſuite, mais qu'il n'arriva jamais à faire diſparaître complètement. Diſons cependant que, s'il conſtituait un défaut au point de vue de la diction, ce léger vice de prononciation n'était pas préciſément

« capitaine Suſtrac, du 2 février « 1818 au 11 octobre 1819 « (voyage de Bourbon). Vingt « mois & dix jours de navigation. — Bordeaux, 7 mars « 1820. »

désagréable. Un tort plus grave, parce qu'il dépendait entièrement de lui de ne pas se le donner, c'était sa détestable habitude de laisser errer avec trop de complaisance ses regards dans les loges de la salle, où il semblait chercher ses nombreuses admiratrices. Il s'en corrigea à la longue, avec l'âge & l'expérience; & comme, en définitive, les qualités chez lui l'emportaient même alors sur les défauts, il devint bientôt l'*amoureux* obligé de toutes les pièces nouvelles, & ne tarda pas à effacer le glacial Isambert (1), son chef d'emploi. Parmi les pièces nombreuses où Lafont créa des rôles, de 1822 à 1827, nous citerons : *Léonide*, *Kettly*, *les Deux Cousins*, *la Mère au bal*, *le Mari par intérim*, *la Fiancée de Berlin*, *la Laitière de Montfermeil*, &c. Les

(1) Cet acteur a été attaché pendant quinze années au théâtre du Vaudeville. Avant de lui appartenir, il avait débuté, en mai 1809, à Feydeau, sans succès.

C'était un homme de taille moyenne, les membres un peu forts, d'une figure agréable & possédant une voix charmante, qu'il conduisait avec un goût parfait. Il tenait l'emploi des *amoureux* sérieux & il les jouait trop au pied de la lettre; la passion échevelée ne lui allait pas, non plus que l'étourderie; aussi son jeu était-il entaché de froideur? Toujours bien tenu, d'ailleurs, & d'une distinction remarquable, malgré sa personne peu aristocratique. Il n'éprouva jamais les rigueurs du public & obtint quelquefois des applaudissements mérités.

Après sa retraite du théâtre, Isambert alla habiter une petite ville du Blaisois, où son excellent ton, sa modestie, son affabilité le firent accueillir! Il y est mort vers 1848, à l'âge de cinquante-trois ans.

A l'exemple de certains comédiens qui rougissent de l'avoir été, & craignant que le préjugé ne nuisît à son admission dans un monde de province, Isambert quitta son nom de théâtre pour reprendre celui de sa famille.

aimables mauvais ſujets trouvaient en lui un interprète irréſiſtible : auſſi les biographes de l'époque lui reprochaient-ils ſa fatuité & ſes prétentions conquérantes.

On ne doit pas s'étonner que, par ſuite des entraînements de jeuneſſe & d'une vie de plaiſirs, Lafont ſe ſoit trouvé plus d'une fois dans des embarras d'argent, & expoſé aux pourſuites de créanciers qui ne lançaient pas toujours après leur débiteur imprévoyant des huiſſiers d'humeur auſſi accommodante que leur confrère *Jovial*, de la comédie.

En 1828, Lafont, ayant pris fait & cauſe pour le directeur Bérard, lors des diſſenſions qui s'élevèrent entre celui-ci & les actionnaires du Vaudeville, le ſuivit au théâtre des *Nouveautés*, où, le 10 novembre, il créait avec grand ſuccès le rôle de Jean, dans la pièce de ce nom, tirée du roman de Paul de Kock. Ce perſonnage de viveur, bon enfant, eſpèce de Sargines corrigé par l'amour, Lafont le joua avec une verve entraînante & une franchiſe comique des mieux réuſſies. Rappelé au Vaudeville, qui le regrettait & avec raiſon, il y fit ſa rentrée le 31 mars 1830, dans *Arwed*, drame nouveau, mêlé de couplets (par Etienne Arago, Varin & Deſvergers), qui révéla dans ſon jeu des qualités dramatiques, & une ſenſibilité qu'on ne lui connaiſſait pas. Deux ou trois mois plus tard, par un contraſte heureux, il faiſait applaudir, dans le ſergent Belleroſe, de *Madame Grégoire* (21 mai), un joyeux entrain & une verve de gaîté qui contribuèrent, pour une bonne part, au ſuccès qu'obtint la pièce. Tout en

conſervant l'emploi des *amoureux*, Lafont prit alors poſſeſſion des premiers rôles, & créa ſucceſſivement *le Dandy;* le mari trompé, d'*Un de plus;* Roſambert, de *Faublas;* Valmont, des *Liaiſons dangereuſes; un Secret de Famille;* le comte Jean, de *Madame Dubarry; Père & Parrain;* Marteau, d'*André*, & enfin, *Pierre-le-Rouge;* rôles bien oppoſés de caractère & de phyſionomie, & qui prouvèrent la flexibilité de ſon talent. Dans *Catherine, ou la Croix d'or* (2 mai 1835), l'élégant comédien ne craignit pas d'abdiquer ſes avantages & de devenir le vieux ſergent Auſterlitz, avec ſes mouſtaches griſes, un uniforme râpé, des façons ſoldateſques, tandis que dans *les Pages de Baſſompierre*, revenant à ſes habitudes d'élégance, il reproduiſait ſur la ſcène une aventure, dit la chronique, dont il avait été le héros ailleurs qu'au théâtre.

A une grande diſtinction naturelle, Lafont joignait une excellente tenue, de la grâce, de la fineſſe, de la chaleur & de la franchiſe, & un talent de tranformation qui ſe prêtait à plus d'un caractère; il portait avec une grande aiſance l'habit habillé : toutes choſes qui l'auraient rendu un ſujet précieux pour la Comédie-Françaiſe, un ſucceſſeur légitime d'Armand & de Firmin, ſi, mieux conſeillé au début de ſa carrière, il ſe fût livré à des études ſérieuſes de débit & de prononciation; peut-être même, à l'époque où nous ſommes, aurait-il été encore temps pour lui d'acquérir l'ampleur & la correction néceſſaires pour briller ſur notre première ſcène. Il eſt à regretter que le

hasard ou les circonstances en aient décidé autrement.

A la suite de l'incendie du Vaudeville, dans la nuit du 17 au 18 juillet 1838, Lafont alla donner en province & à Londres une série de brillantes & fructueuses représentations. De retour à Paris, il fut sur le point d'entrer au théâtre de la Renaissance; mais Jouslin de La Salle, qui venait d'être nommé directeur des Variétés, l'engagea à des conditions avantageuses. Lafont parut pour la première fois sur cette nouvelle scène, en octobre 1839, dans *l'Amour*, comédie en trois actes, de Rosier, par le rôle du perruquier Louisille. En 1840, il créait avec succès le personnage, moins historique que romanesque du *Chevalier de Saint-Georges*. Pendant quinze ans au moins qu'il demeura à ce théâtre, il y remplit des rôles nombreux, parmi lesquels nous rappellerons *la Nuit aux Soufflets*, *les Deux Brigadiers*, *le Chevalier du Guet*, *Une Dernière Conquête*, &, surtout, *le Lion empaillé* (1848), variant ainsi ses créations & laissant dans tous ses rôles l'empreinte d'un talent constamment en progrès.

Le 16 mai 1855, il rentra au Vaudeville où l'attendaient de nouveaux succès dans *le Chemin le plus long*, *les Infidèles*, *la Famille Lambert*, *le Fils de M. Godard*, sans préjudice de la reprise de quelques-uns des meilleurs rôles de son ancien répertoire.

Le 3 avril 1858, il faisait au théâtre de la Gaîté une brillante apparition dans le drame *de Germaine*, de d'Ennery. Il y jouait un rôle de père, le vieux duc de La Tour-d'Ambleteuse qu'il interpréta avec une dé-

licatesse de sentiment &, surtout, avec une sensibilité profonde, qui frappa d'autant plus qu'on ne la lui soupçonnait pas à un degré aussi éminent.

L'année suivante, il appartenait au Gymnase. Dans un répertoire distingué qui touche de si près à la comédie de mœurs & de caractère, Lafont révéla tout un côté de son talent, jusqu'alors seulement entrevu, & peu mis en relief; que toutefois, sa création dans *Germaine* avait déjà permis à quelques appréciateurs d'élite de signaler.

Si l'âge venait lui interdire dorénavant les rôles légers & spirituels, en quelque sorte conquérants, qui avaient établi & consolidé sa réputation, il trouva dans les caractères de l'homme du monde, déjà mûr & revenu des illusions de la jeunesse, ou dominé par les passions d'un autre âge, une autre mine précieuse à exploiter. C'est ce que comprirent, pour le succès de leurs œuvres, MM. Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet & Sardou, quand ils confièrent à Lafont des rôles importants dans *le Père prodigue*, *les Ganaches*, *les vieux Garçons*, *Nos bons Villageois* &, en première ligne, dans *Montjoie*. Ces créations remarquables, en accusant chez l'artiste une expérience consommée & des qualités réelles de haute comédie, firent sérieusement songer à lui à la Comédie-Française, où sa place, jadis indiquée, paraissait être désormais si bien marquée pour combler dans bon nombre de rôles le vide qu'allait y laisser le départ de Samson.

Le 27 juin 1863, Lafont fut engagé pour le 1er janvier ſuivant, ſur le pied de 15,000 fr. par an, pour l'emploi des premiers rôles & les rôles marqués. Son début devait avoir lieu par le marquis de la Seiglière. La réflexion, dans cet intervalle, éclaira-t-elle Lafont ſur ce qu'il y avait peut-être d'imprudent à lui de venir, à l'âge de ſoixante & ſix ans, débuter ſur une ſcène à laquelle il n'était pas façonné? C'eſt probable; mais, enfin, quel qu'ait été le motif qui le détermina, il demanda la réſiliation de ſon engagement qui lui fut accordée. La Comédie pouſſa même la bienveillance & la longanimité jusqu'à lui faire la remiſe du dédit fort conſidérable de 30,000 fr., qui avait été ſtipulé, moyennant l'abandon par Lafont d'une ſomme de 600 fr. à verſer dans la caiſſe de l'Aſſociation des artiſtes dramatiques; clauſe, qui, par parenthèſe, ne reçut pas d'exécution.

Mentionnons pour mémoire ſon paſſage au Vaudeville, lors des repréſentations de *Rabagas*.

Ajoutons à la liſte de ſes dernières créations rappelées quelques lignes plus haut, qui couronnaient avec éclat une carrière déjà brillante, le rôle qu'il remplit à l'Odéon, dans *la Marquiſe*, & celui du vieux gentilhomme, dans *les Beaux Meſſieurs de Bois-Doré*, qu'il reprit avec ſuccès, après Bocage, ſans cependant, l'y faire oublier, & dans lequel ſes qualités de diſtinction naturelle le ſervirent merveilleuſement. Sa dernière création du *Centenaire*, au théâtre de l'Ambigu-Comique, vint clore dignement cette longue

carrière artiſtique. L'âge du repos était arrivé & le moment venu de deſcendre définitivement de la ſcène, où il laiſſait après lui un ſouvenir auſſi brillant qu'honorable.

Lafont avait épouſé, le 12 juillet 1848, Mlle Pauline Leroux (1), danſeuſe de talent de l'Opéra.

Il eſt mort à Paris, le 19 avril 1873.

Ses dernières années avaient été attriſtées par la fin volontaire d'un fils, capitaine de cavalerie, iſſu de ſon mariage à l'anglaiſe avec Jenny Colon, qui ſe ſuicida, le 10 novembre 1868, à Maubeuge, où il était en garniſon.

Le frère cadet de Lafont, à l'exemple de ſon aîné, avait embraſſé la carrière théâtrale, mais comme chanteur (2).

(1) Adèle-Louiſe-Pauline, née à Paris, le 19 août 1809, fille de Louis Leroux, ancien directeur des vivres à l'armée d'Allemagne, & de Marguerite-Suzanne Leroux, ſon épouſe.

(2) Né à Bordeaux, le 21 mai 1800. Son prénom était *Léger* & prêtait d'autant plus à la plaiſanterie qu'il était devenu énorme. Auſſi adopta-t-il par la ſuite le prénom de *Marcelin*. Il reſta pendant pluſieurs années penſionnaire de l'Opéra où, quoique ne manquant pas de talent, il était médiocrement goûté. Il eſt mort, en 1839, à la ſuite d'une longue maladie.

FRANÇOISE-FANNY VAUSGIEN

# JENNY VERTPRÉ

1797 — 1865

FRANÇOISE-FANNY VAUSGIEN, connue sous le nom de Jenny Vertpré, était la fille d'un des meilleurs acteurs de l'ancien Vaudeville dont le nom est resté longtemps attaché à l'emploi qu'il jouait (1).

Destinée au théâtre par droit de naissance, elle fut plus tard s'y créer une place brillante par droit de conquête. Elle entra fort jeune au Vaudeville pour

*Extrait du registre des naissances de la municipalité de Bordeaux, pour l'an V :* « Le vingt fructidor, an V de la République française (6 septembre 1797), il nous a été présenté un enfant du sexe féminin, né d'Emilie Vausgien & de père non dénommé, auquel ont été donnés les noms de *Françoise-Fanny*. »

(1) Voir pour la notice de Vertpré notre *Troupe de Nicolet*.



1797 – 1865

y remplir les rôles d'enfants & paraître dans les chœurs. Elle y eut pour compagne du même âge, Virginie Déjazet, promiſe ainſi qu'elle à un brillant avenir, & dont, par la ſuite, elle ſe retrouva la rivale au Gymnaſe.

Comédienne de race, douée d'une grande intelligence & de beaucoup de fineſſe, piquante & ſpirituelle, la petite Jenny ne tarda pas à révéler ſon talent futur. Dès l'âge de quinze ans, on la fit jouer dans la *Petite Gouvernante*, dont elle ſe tira très-gentiment ; ce qui engagea à lui confier quelques autres rôles d'*ingénues*, qu'à dire vrai, elle rempliſſait avec plus d'eſprit & de vivacité que d'innocence.

Elle ne ſe maintint pas au Vaudeville qui réuniſſait alors trop de femmes jolies & de talent, pour qu'il fût permis à une auſſi jeune fille qu'elle d'eſpérer de s'y faire une poſition. Elle partit pour l'Eſpagne, à la ſuite d'un état-major, & ſous la protection ſpéciale du général ***. Au retour, en avril 1815, elle entra à la Porte-Saint-Martin, où toutes les âmes ſenſibles vinrent s'attendrir ſur les infortunes de la ſervante Annette, dans la *Pie voleuſe*. Deux ou trois ans plus tard, toute la jeuneſſe de Paris accourait au même théâtre pour admirer la gentilleſſe & les grâces de l'actrice dans le perſonnage de l'*Amour* des *Petites Danaïdes*, & ſon eſpiéglerie dans la princeſſe Abricotine de *Riquet à la Houpe*, joué par Potier.

Le 18 avril 1821, elle quitta ce théâtre pour entrer, diſait-on, à l'Opéra-Comique ; mais cet engagement,

ſi jamais il en a été queſtion, ne reçut pas d'exécution, puiſque, le 10 novembre ſuivant, Jenny Vertpré débutait aux Variétés par le rôle d'Eugénie, dans les *Deux Sœurs*, pièce nouvelle de Rougemont. Au bout de quatre ans, le théâtre de Madame l'enlevait aux Variétés, & le 12 décembre 1825, avait lieu la première repréſentation des *Premières Amours*, pièce charmante de Scribe, qui fut également un grand ſuccès pour l'actrice. Elle joua, dans la même ſoirée, la *Chercheuſe d'Eſprit*, importée des Variétés, avec le talent qu'on lui connaiſſait, bien qu'on eût à lui reprocher d'avoir mis trop d'eſprit & pas aſſez de ſimplicité dans l'interprétation de ce perſonnage. Pendant les neuf ou dix années qu'elle paſſa à ce théâtre, elle établit entre autres rôles, *La Demoiſelle à marier* (Camille), *La Lune de Miel* (Poleska), *Le Mariage de Raiſon* (Mme Pinchon), *La Chatte métamorphoſée en Femme* (Minette), *La Marraine* (Mme de Néris), *Théobald* (Céline), *Zoé* (Zoé), *Jeune & Vieille* (Roſe & Mme Guichard), *Le Budget d'un jeune Ménage* (Stéphanie), *Les vieux Péchés* (Minette), qui furent tous pour Jenny Vertpré une ſérie de triomphes.

Cependant elle retourna, en 1835, au Variétés, où elle ſe montra ce qu'on l'y avait vue dix ans auparavant : c'eſt-à-dire toujours gentille, toujours piquante & toujours excellente comédienne. Elle prouva de nouveau toute la fineſſe & la ſoupleſſe de ſon talent, en créant dans *Monſieur & Madame Pinchon* & dans le *Chevalier d'Eon*, deux rôles bien oppoſés :

celui d'une impératrice & celui d'une fille d'auberge.

Sa ſanté, altérée depuis longtemps, lui commandait le repos. Elle prit un congé définitif du public & alla habiter Paſſy, afin de ſe livrer aux ſoins que ſon état réclamait ; mais qui, malheureuſement reſtèrent infructueux. Atteinte d'une maladie grave, d'un ſquire, à moitié paralyſée, il n'était pas rare de la rencontrer dans quelque allée iſolée du bois, péniblement traînée dans une voiture à bras, & ſi ce n'eût été la vivacité de ſon regard qui avait conſervé les flammes de la jeuneſſe, il aurait été difficile de reconnaître dans cette chétive créature, plus accablée encore par les infirmités que par l'âge, cette vive & ſémillante Jenny Vertpré, la comédienne qui jetait le mot avec tant d'art & un tact ſi parfait.

Elle eſt morte à Paſſy, rue des Carrières, le 3 novembre 1865, dans des ſentiments de piété fervente qui lui donnèrent la force de ſupporter avec réſignation les ſouffrances de ſes dernières années. Elle avait ſeulement ſoixante-ſept ans & dix mois.

Jenny Vertpré était reſtée fort petite, mais bien faite de toute ſa perſonne, quoiqu'elle fût la fille d'une mère contrefaite. Celle-ci avait été la maîtreſſe de Vertpré; c'eſt pourquoi Jenny ſubſtitua à ſon nom celui de cet homme de talent, dont l'influence devait la protéger au début de ſa carrière. Cette jolie miniature avait épouſé, le 1er mai 1832, Pierre-François Carmouche, ſpirituel auteur dramatique. Cette union fut de peu de durée ; ils ſe ſéparèrent à

l'amiable, ſans eſclandre & ſans qu'il y ait eu de cauſe connue. Son mari ne manqua pas juſqu'à la mort de ſa femme, d'aller chaque ſemaine paſſer quelques heures auprès d'elle.





VIRGINIE DÉJAZET

1798-1875

PAULINE-VIRGINIE

# DÉJAZET

1798-1875

COMÉDIENNE célèbre, dans un genre fecondaire & dans un répertoire qui ne lui a pas furvécu, Virginie Déjazet offre l'exemple, peut-être unique au théâtre, d'une artifte confervant jufqu'à la fin de fa carrière, la plus prolongée qu'on connaiffe, avec l'autorité de fon talent une popularité inconteftée.

---

*Extrait du regiftre des naiffances de la municipalité du XI^e arrondiffement pour l'an VI* : « Du quinze fructidor de l'an VI (1^er feptembre 1798), de la République françaife, acte de naiffance de *Pauline-Virginie*, née le jour d'avant-hier, treize fructidor, à quatre heures du matin, rue Saint-André-des-Arts, n° 115, fille de Jean Déjazet, tailleur, âgé de cinquante-trois ans, natif de Villefranche, Saône-&-Loire, & de Charlotte-Aldégonde Leconte, âgée de quarante ans, native de Royon, département du Pas-de-Calais, mariés à Paris, paroiffe cy-devant Saint-Jofeph, en 1777. »

Née à Paris, rue St-André-des-Arts, treizième & dernière enfant d'une modeste famille d'artisans, & destinée au théâtre dès son enfance, elle débutait à l'âge de cinq ans environ sur le petit théâtre du jardin des Capucines, situé dans l'emplacement occupé de nos jours par la rue de la Paix.

Le directeur de cette scène enfantine était un vieux comédien, nommé Hurpy, qui prédit dès-lors à l'enfant un brillant avenir de danseuse, en la voyant chaque soir acclamée par le public qu'enchantaient sa grâce & sa gentillesse. Une de ses sœurs aînées, attachée au corps de ballet de l'Opéra, lui donna quelques leçons de comédie & lui apprit le rôle de *Fanchon toute seule*, vaudeville de Ponet, dans lequel elle obtint un succès décidé. Loin d'être un surcroît de charge pour sa famille, la petite Virginie devint bientôt une vraie ressource pour elle; car elle faisait recette, & le directeur reconnaissant lui alloua une rétribution de cinquante francs par mois. Nous ne parlons pas des bonbons & des friandises que les spectateurs & surtout les spectatrices lui prodiguaient & qui n'étaient pas ce que la gentille enfant appréciait le moins.

Un an après, elle passait au théâtre des Jeunes-Artistes, & y créait le rôle de l'Amour dans une pièce féerie d'Augustin Hapdé : *Les Syrènes*, ou *les Sauvages de la Montagne d'or*. Elle alla ensuite prendre rang dans la troupe des Jeunes-Elèves de la rue de Thionville.

A la supression de ce spectacle, en 1807, Barré, directeur du Vaudeville, qui avait été frappé de l'in-

telligence précoce de la petite Virginie, l'engagea pour les rôles d'enfants & pour figurer dans les chœurs. En 1811, elle fut chargée dans la *Belle au bois dormant*, vaudeville-féerie, de Bouilly & Du Merſan (21 février), du rôle de la fée Nabote, & joua dans un à-propos ſur la naiſſance du roi de Rome, intitulé *La Dépêche télégraphique dans les nues*. Pendant pluſieurs années qu'elle demeura à ce théâtre, loin d'utiliſer ſes heureuſes diſpoſitions, on ne lui fit jouer que des rôles acceſſoires, & quoique elle eût bien près de ſeize ans, on la traitait toujours en petite fille. Une circonſtance favorable ſembla un moment devoir la tirer de l'obſcurité & de l'inaction où elle ſe voyait reléguée à ſon grand chagrin. Pendant une clôture, motivée par des réparations à faire dans la ſalle, une partie de la troupe du Vaudeville s'aſſocia pour aller donner des repréſentations à Orléans. Minette n'ayant pas voulu faire partie de cette excurſion, la jeune Virginie prit ſa place dans la patache, &, pour la première fois, joua deux rôles importants : Mademoiſelle d'Aubigné, dans le *Mariage de Scarron*, & Toinette, dans *Encore un Pourceaugnac*. L'originalité de ſon jeu & ſa fineſſe frappèrent le public & ſes camarades. Fontenay, très-bon juge en la queſtion, preſſentait l'avenir de la jeune artiſte, &, de retour à Paris, chercha à lui être utile auprès du directeur du théâtre. Le ſuccès qu'elle avait obtenu pouvait lui permettre d'eſpérer déſormais une poſition moins effacée ; il n'en fut pourtant pas ainſi. Elle avait devant

elle un chef d'emploi, que ſon talent bien réel avait rendue populaire, & fort peu diſpoſée à laiſſer empiéter ſur ſes droits. Virginie ne pouvant ſe réſigner à reprendre une poſition ſacrifiée, quitta la rue de Chartres pour le boulevard Montmartre.

Elle avait alors acquis une certaine expérience de la ſcène, & ſa vivacité ſpirituelle, ſon intelligence primeſautière s'étaient de plus en plus développées. Néanmoins, là encore, quoique bien accueillie par le public, notamment, dans *Quinze Ans d'abſence* & dans *les Petits Braconniers*, gai vaudeville, où ſous le coſtume d'écolier, elle faiſait applaudir ſa déſinvolture mutine, elle avait le déplaiſir de voir les rôles rentrant dans ſon emploi diſtribués à d'autres actrices. Une d'elles, entre autres, qui poſſédait aſſez d'éléments de ſuccès par elle-même, pour n'avoir pas à redouter de rivalité, Pauline, dont la jolie figure & le talent agréable n'expliquaient pas ſeuls ſon influence ſur l'un des archontes des Variétés, devint jalouſe de Virginie. La pauvrette ne pouvant lutter contre une rivale toute puiſſante, dut quitter les Variétés, malgré l'oppoſition ſagace de Potier, qui répétait à Brunet : « Tu as tort « de la laiſſer partir. C'eſt une véritable comédienne « que tu perds pour ton théâtre, où tu n'as que des « actrices. » Mais le ſort en était jeté. Elle partit pour Lyon pour y jouer l'emploi des *ſoubrettes*, &, au beſoin, les *jeunes premières* de la comédie, du vaudeville & du mélodrame. Au printemps de 1817, elle débutait ſur la ſcène des Céleſtins, par le rôle de

Laure, *des Deux Pères*, ou *la Leçon de botanique*, & dans le *Diable couleur de rose*.

Mais une sorte de fatalité s'attachait, pour ainsi dire, sur ses pas. Une actrice, qui lui était pourtant bien inférieure sous tous les rapports, &, qui venue de Paris, où elle s'était fait sur les scènes du boulevard une réputation éphémère, la sensible Hugens prit ombrage d'elle ; protégée par le régisseur général, elle imposa sa volonté, &, de rechef, la pauvre Virginie, de même qu'au Vaudeville & aux Variétés, eut à se résigner aux rôles insignifiants du répertoire. Cependant, le public qui appréciait la jeune artiste, prit fait & cause pour elle & força la direction à lui donner des rôles plus dignes de son talent. Au nombre de ceux qui lui valurent des ovations, fut celui d'*Angéline* dans le vaudeville de ce nom. Ce rôle avait été à Paris la création la plus applaudie de Pauline, qui le jouait fréquemment. Virginie, en le choisissant, avait-elle voulu prouver à celle qui l'avait naguères opprimée, qu'elle pouvait, à armes égales, lutter avec elle de talent & de succès ? C'était une spirituelle revanche qu'elle prenait à distance, malheureusement, de la favorite de Brunet.

Ces querelles de coulisses, les obsessions, allant jusqu'à la menace, d'un adorateur ridicule, la déterminèrent à quitter Lyon en 1820, pour se rendre à Bordeaux, où, le jour de son début, au théâtre des allées de Tourny, elle joignit pour la première fois sur l'affiche le nom de Déjazet à son prénom qui, désor-

mais, demeurèrent inséparables l'un de l'autre, & qu'elle devait rendre, pendant plus d'un demi-siècle, célèbres en France & à l'Etranger. Elle jouait, à cette époque, avec un égal succès le mélodrame & le vaudeville. Mais, là aussi, il était dans sa destinée de rencontrer, non une rivale, elle n'en avait plus, elle ne pouvait en avoir, mais une ennemie, chez une artiste du même théâtre, Elisa Jacobs, dont tout le talent résidait dans ses beaux yeux & qui était, à cette époque, la beauté à la mode parmi la jeunesse Bordelaise (1).

Avant son départ de Lyon, Virginie Déjazet avait reçu des propositions très-avantageuses de Delestre-Poirson, directeur en expectative du nouveau théâtre qui s'élevait sur le boulevard Bonne-Nouvelle (2).

La faillite du théâtre de Bordeaux l'ayant rendue libre, elle revint à Paris après plusieurs années d'absence, & put s'écrier comme Tancrède :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Le 10 mai 1821, elle débutait au Gymnase-Dramatique par le rôle de Marianne, dans *Caroline*. Le 4 juin suivant, elle créait le rôle de Léon, dans la *Petite Sœur*,

(1) Plus tard, elle remplaça au théâtre des Variétés *Pauline* & *Jenny Colon*, après avoir traversé le Gymnase, où elle vint débuter, le 14 mai, dans *Caroline*, peu de jours après Déjazet.

(2) Le théâtre du Gymnase-Dramatique, ouvert le 23 décembre 1820. Quatre ans après, la duchesse de Berry l'ayant placé sous sa protection, il prit le titre de Théâtre de Madame, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1830.

à côté de la jeune Léontine Fay (1), alors à l'aurore de ses succès, & quelques jours après, celui d'Octave, dans le *Mariage enfantin*. Elle portait si bien le costume masculin, elle y montrait tant d'aisance, qu'à partir de ce moment, elle fit sa spécialité de ce genre de rôles qu'au théâtre on appelle des *Travestis*.

Tour-à-tour, jeune ouvrière ou grisette, paysanne naïve ou soubrette délurée, écolier timide ou clerc de notaire amoureux, elle faisait, à chaque rôle nouveau qu'elle jouait, admirer les rares qualités de sa riche organisation dramatique. Pendant l'espace de sept années qu'elle appartint au Gymnase, elle se fit applaudir dans des productions bien opposées. Nous citerons les principales : *la Meunière, le Comédien d'Etampes, Partie & Revanche, le Bureau de loterie, Rodolphe, l'Ecarté, la Loge du Portier, le plus beau Jour de la vie, les Grisettes, les Femmes romantiques, le Bal champêtre, le Baiser au porteur, le Coiffeur & le Perruquier, la Haine d'une femme, la Nouvelle Clary, la Famille normande*, &c.

Aimée & appréciée du public, Virginie Déjazet occupait une des premières places dans cette excellente troupe, qui comptait parmi ses artistes les plus distingués, Perlet, Gontier, Numa, Paul, Bernard-Léon, Legrand, Mmes Théodore, Léontine Fay, lorsqu'elle prit subitement le parti de quitter ce théâtre, laissant sa succession artistique à une nouvelle venue

(1) Depuis Mme Volnys.

que Deleſtre-Poirſon venait d'engager, Jenny Vertpré, ſa gentille émule de 1808, qui s'était acquis depuis une réputation méritée dans des rôles analogues aux ſiens. Ainſi, pour la quatrième & cinquième fois, Déjazet, cette artiſte qui, ſur la ſcène, ſavait ſous l'habit d'homme ſéduire & charmer les plus rebelles, battait en retraite & ſans combattre devant une nouvelle rivale.

Le théâtre des Nouveautés, inauguré depuis peu, & qui ſoutenait péniblement la concurrence avec le Vaudeville & les Variétés, reçut à bras ouverts la transfuge du boulevard Bonne-Nouvelle. Elle y fit ſon premier debut, le 5 juin 1828, dans *le Mariage impoſſible* par le rôle de Catherine &, durant trois années, tint à ce théâtre les premiers rôles de la comédie & du vaudeville. On la remarqua particulièrement dans les rôles du Dauphin, d'*Henri IV en famille*, de Bonaparte, de l'*Ecole de Brienne*, du duc de Reichſtadt, dans le *Fils de l'Homme*. A ſes côtés, on comptait ſur cette ſcène Potier, Bouffé, Philippe, Derval & Mme Albert, dont les talents réunis ne purent cependant la ſouſtraire à une ruine prochaine.

Heureuſement, un nouvel établiſſement théâtral deſtiné, celui-là, à une brillante carrière, s'élevait au Palais-Royal, dans l'ancienne ſalle Montanſier (1).

(1) Cette ſalle avait, depuis 1784, vu ſe ſuccéder les Petits-Comédiens de Beaujolais, les artiſtes de la Montanſier & des Variétés, les artiſtes pantomimes des jeux forains, les exercices variés de force & d'agilité de Ravel & Foriofo, & enfin, les vaudevilles du café-concert de la Paix.

Il ouvrit, le 6 juin 1831, & Déjazet en fit partie dès l'origine. Dans le prologue d'ouverture, ſous le coſtume de la griſette Herminie, elle adreſſait au public un couplet que ſon jeu piquant fit applaudir. Pendant treize années qu'elle paſſa à ce théâtre, elle en fut la gaîté, l'eſpoir & la fortune. Son talent avait atteint ſon point culminant & ſon répertoire pendant cette période réſume à merveille avec l'éclat & les ſuccès de ſa carrière théâtrale, les nuances les plus diverſes & les plus oppoſées de ce talent protée. Ses créations furent nombreuſes & portèrent toutes le cachet caractériſtique de cette nature merveilleuſement dotée. Parmi les plus remarquables, il faut citer *la Comteſſe du tonneau*, *les Beignets à la Cour*, *Sophie Arnould*, *la Fille de Dominique*, *les Chanſons de Béranger*, *Indiana & Charlemagne*, *l'Enfance de Louis XII*, *le Marquis de Létorières*, *Mme Favart*, *Sous clef*, *la Marquiſe de Pretintailles*, *Voltaire en vacances*, *la Périchole*, *le Tailleur & la Fée*, *le Capitaine Charlotte*, le *Philtre Champenois*, *Frétillon*, la *Fiole de Caglioſtro*, & la jolie pièce des *Premières armes de Richelieu*, où ſon élégance, ſa fatuité de bon goût ſe ſont élevées à la hauteur de la comédie.

De ces ouvrages, combien ſurvivent aujourd'hui? & ſi le ſouvenir de quelques-uns a ſurvécu dans la mémoire des ſpectateurs, ne le doit-il pas à l'artiſte inimitable dont la verve étincelante, l'eſprit oſeur & toujours de bon goût, même dans ſes témérités, enchantaient la ſalle entière, ainſi que Théophile

Gautier l'écrivait dans son appréciation admirative ? « Comme elle jette le mot ! Que de choses elle « met dans un sourire ! Comme elle sait s'arrêter à « temps dans ses plus vives pétulances & conserver « de la distinction dans les gaudrioles les plus décol-« letées ! »

A l'expiration de son engagement avec ce théâtre, elle fit à la direction des propositions de renouvellement, que M. Dormeuil, tout habile qu'il fût, ne voulut pas accepter. Elle abandonna donc sans retour cette scène qui lui avait dû en grande partie sa prospérité & sa fortune, & alla donner à Lyon, à Bordeaux, à Orléans, ville qui avait été témoin de ses premiers succès, puis à Londres, des représentations qui furent suivies avec empressement. A son retour à Paris elle rentra, le 24 février 1845, aux Variétés, recommandée cette fois, par sa célébrité. Elle y reprit quelques-uns de ses anciens rôles ; & d'heureuses créations dans la *Gardeuse de dindons*, *Gentil-Bernard*, *le Moulin à paroles*, *Mademoiselle de Choisy*, *le Marquis de Lauzun*, durent faire vivement regretter à l'administration du Palais-Royal d'avoir laissé partir sa pensionnaire.

L'année suivante, profitant d'un congé pour donner des représentations à Saint-Quentin, Virginie Déjazet visita le fort de Ham & fit parvenir au prince Louis-Napoléon, alors prisonnier, une petite médaille bénie de Notre-Dame-de-Fourvières de Lyon, qu'elle considérait comme un porte-bonheur : prédiction que l'avenir devait réaliser en partie.

Le 5 novembre 1850, c'eſt au théâtre du Vaudeville qu'elle reparaît, dans la *Douairière de Brionne*.

Pendant les deux années qu'elle y paſſe, elle crée les rôles principaux dans *Ouïſtiti*, *Quand on va cueillir la Noiſette*, *les Rêves de Mathéus* & *les Paniers de la comteſſe*. Le 27 novembre 1852, elle réſilie ſon engagement, va faire une tournée dans les départements, revient enſuite à Paris, & le 23 novembre 1853, joue le rôle de Fanfan, dans les *Trois Gamins*, vaudeville en trois actes, d'Emile Vanderburch, repréſenté aux Variétés.

Elle entreprend une nouvelle tournée & ſe fait ſucceſſivement applaudir à Dijon, à Nice, à Marſeille & Lyon, dans les meilleures pièces de ſon riche répertoire.

Le 21 juin 1855 la retrouve au théâtre de la Gaîté, ſous l'uniforme du *Sergent Frédéric*, drame en cinq actes, de Vanderburch & Dumanoir, & elle termine ſes repréſentations ſur ce théâtre, le 30 ſeptembre ſuivant, par *Bonaparte à Brienne* & *la Liſette de Béranger*.

A partir de ce moment, Déjazet ne contracta plus d'engagements ſuivis avec les théâtres de Paris, ſe bornant dorénavant à y donner dans l'intervalle de ſes voyages en province & à l'étranger, des repréſentations, dans leſquelles, toujours fêtée & applaudie, elle paſſa en revue ſes principaux rôles.

Cependant, fatiguée à la longue de cette vie nomade, elle obtient de la munificence de l'Empereur

le privilége d'un nouveau théâtre qui porte son nom, & qui, établi sur le boulevard du Temple, succède aux *Folies-Nouvelles*.

La voilà donc enfin chez elle ! Après avoir enrichi plus d'un directeur & prodigué sur les premières scènes de genre de Paris & des départements un précieux talent, elle va pouvoir travailler pour son propre compte, & conquérir, sinon avec la fortune, au moins avec l'aisance, le droit de se reposer le jour où l'âge la forcera d'abdiquer.

Mais ce jour n'était pas encore venu. Hélas ! il ne devait jamais venir pour elle; &, cependant, dans cette petite salle, elle attira tout Paris aux représentations de *M. Garat*, des *Prés Saint-Gervais*, des *Premières Armes de Figaro*, des *Pistolets de mon Père*, & jamais, peut-être, elle n'avait paru si jeune d'expression & de verve : jamais son talent, qui n'avait plus rien à demander à l'étude, ne s'était montré plus gracieux & plus fin, plus séduisant de naturel & de vérité. Pour cette organisation à part, & comme l'aurait dit un vaudevilliste d'autrefois, à l'époque, bien éloignée de nous, où l'on croyait devoir mettre de l'esprit dans les couplets : « le temps, séduit à son tour, ne l'a pas « même effleurée de son aile. »

Cette entreprise théâtrale, placée sous la direction de son fils, ne réussit pas, & Déjazet se vit condamnée à reprendre ses pérégrinations artistiques jusqu'au jour où elle succomberait sous la tâche. En 1874, une représentation, donnée à son bénéfice sur la vaste scène

de l'Opéra, fut l'occasion d'une solennité splendide, &, mieux encore, d'une bonne action à laquelle Paris entier prit à cœur de s'associer. A l'âge de soixante-dix-sept ans, l'héroïne de la fête parut sur cette scène magistrale dans le rôle de *Monsieur Garat*, avec l'aisance & l'esprit de ses vingt ans; elle chanta *la Lisette de Béranger*, comme elle seule pouvait la chanter. Dans cette soirée solennelle, à cet hommage éclatant, qui couronnait une carrière sans précédents dans les fastes du théâtre, vint s'ajouter une recette considérable, dont le résultat devait assurer le repos & la tranquillité de sa vieillesse. Libre enfin & affranchie de toute préoccupation matérielle, M^lle^ Déjazet pouvait espérer jouir en paix d'une célébrité si laborieusement & si glorieusement acquise, en laissant dans les annales du théâtre une trace profonde & durable; à peine quelques mois s'écoulèrent &, le 1^er^ décembre 1875, elle cessait de vivre, âgée de soixante & dix-huit ans. Ses obsèques eurent lieu avec pompe dans l'église de la Trinité, le samedi 4 décembre, au milieu d'un concours unanime de regrets auxquels tout Paris avait pris part.

On peut dire que, pour cette femme d'un grand talent, ses contemporains avaient déjà devancé le jugement de la postérité. Jamais peut-être une artiste n'a rencontré dans le cours de sa carrière théâtrale une pareille unanimité d'éloges & de sympathie : c'est que ses rares & précieuses qualités étaient de celles qui sont appréciées par tous; ce talent séduisait, non-seulement

les eſprits délicats & raffinés, par ſa fineſſe & ſon eſprit, mais auſſi la tourbe des ſpectateurs, par ſa vérité & ſon naturel inimitables. Dans cette multitude de rôles que les auteurs ont écrite à l'envi pour elle, combien lui ont dû leur ſuccès, en quelque ſorte perſonnel! Ce qui, pour nous, ajoute encore à l'admiration qu'elle mérite, c'eſt la vérité & la flexibilité d'un talent qui ſut triompher, il faut le dire, du cadre uniforme dans lequel il a été trop ſouvent enfermé. A l'époque même de ſa vogue la plus accentuée, Virginie Déjazet, condamnée au rôle de jeune adoleſcent, conquérant les cœurs à la pointe de l'eſprit & de l'épée, ſavait donner à chacune de ſes créations une phyſionomie originale & diſtincte; elle prêtait à tous ſes perſonnages, avec une prodigalité inépuiſable & une verve toujours nouvelle, une grâce & une fineſſe où ceux-ci n'uſaient pas toujours de réciprocité; elle donnait à un rôle médiocre une tournure vive & piquante, & faiſait jaillir d'un dialogue vulgaire, d'une ſituation commune, des étincelles imprévues & éblouiſſantes. Repris depuis par d'autres artiſtes, ces rôles, & nous parlons des meilleurs, étaient devenus méconnaiſſables. Bref, aucun genre de ſuccès n'a manqué à cette excellente comédienne : « Dans la gaîté, comme dans « l'attendriſſement, il n'eſt pas une paſſion, pas un « ſentiment ou un caractère, qu'elle n'ait rendu, a dit « un critique, avec un rare bonheur d'expreſſion. »

En un mot, elle n'a pas eu de modèle, & elle eſt reſtée inimitable, malgré la foule de ſes imitateurs.

Cette séduction & cet esprit que l'artiste apportait à la scène, se retrouvaient chez la femme en dehors du théâtre, avec l'attrait de la spontanéité. Nature facile & bienveillante, ouverte à tous les sentiments généreux, on a cité mille traits de sa bonté envers des artistes moins favorisés du sort; bienfaisante par tempérament, si on peut dire, elle prévint plus d'une fois les sollicitations de camarades malheureux, ajoutant ainsi au service rendu le charme de l'imprévu. Dans ses tournées en province, elle devint souvent la providence inespérée de maint pauvre diable aux prises avec les difficultés de la vie. — « Mais « vous ne me connaissez pas, lui disait un jour un « comédien auquel elle offrait son concours pour une « représentation à bénéfice, promise maintes fois & « sans cesse ajournée. — Hé bien! cela me procurera « le plaisir de faire votre connaissance, répondit-elle « avec enjouement. »

Ce n'est pas seulement son talent qu'elle prodiguait de la sorte; au moindre appel fait à sa charité, sa bourse s'ouvrait avec une libéralité, disons mieux, avec une facilité, dont sa position de fortune eut plus tard à souffrir. Si jamais elle ne le regretta, il est permis de le regretter pour elle; car, plus soucieuse de ses intérêts matériels qu'elle ne le fut & moins imprévoyante de l'avenir, elle aurait, sans doute, fait moins d'ingrats, mais il lui eût été possible de quitter plus tôt l'exercice de sa profession, &, dans la vie privée, de jouir paisiblement de sa gloire, & de con-

ſacrer à un repos bien gagné les jours qui lui étaient encore réſervés.

Des nombreuſes anecdotes qui touchent de plus près à la vie intime de la femme, & dont on retrouve dans certains journaux & certaines brochures des récits plus ou moins exacts, nous ne voulons & n'avons rien à dire (1). En reſpectant les faibleſſes ou les entraî-

(1) Un de ces nombreux ſpéculateurs, toujours prêts à exploiter la circonſtance, propoſa à M[lle] Déjazet, il y a quelques années, de publier les *Mémoires de ſa Vie intime*. Elle répondit à cette propoſition, qu'elle refuſait, par une lettre auſſi judicieuſe que digne, que le *Figaro*, auquel nous l'empruntons, a donnée comme étant inédite.

*A Monsieur X.., libraire-éditeur, à Paris.*

« Monſieur,

« Vous me propoſez de faire « écrire ma vie par une plume « habile qui ſe mettrait à ma diſ- « poſition pour recueillir, ſous « forme de *Mémoires*, ce qu'elle « peut avoir d'intéreſſant pour le « public, & auſſi, tout naturelle- « ment, pour donner à mon ſtyle « ce qui doit lui manquer, à l'effet « de lui mériter les honneurs de « votre publicité. Je cherche en « vain ce que, en dehors de ſes « rôles & de ſes créations, la vie « d'une comédienne peut offrir « d'attraits pour un lecteur. Je ne « ſache pas que « mon privé » « appartienne à un autre qu'à moi, « & je ſuis d'ailleurs bien décidée « à ne l'exploiter jamais, ſi piquant « qu'il puiſſe paraître à première « vue pour ceux qui ne le con- « naiſſent que par le bruit public.

« Vous ſavez mieux que per- « ſonne, mon cher monſieur, ce « que vaut ce bruit public même « fabriqué avec les cancans du « jour & les hiſtoires vraies & « fauſſes du préſent & du paſſé, « où la calomnie ſe mêle à la vé- « rité & où il eſt bien difficile, « ſurtout, de démêler ce qu'il ſerait « bon d'en garder. Pour mon « compte, cela ſe réduirait à peu « de choſe; la plupart de certains « récits anecdotiques qu'on a faits « ſur moi ſont tout à fait exagérés « ou tout à fait menſongers; je « n'ai jamais, il eſt vrai, trouvé le « temps de les rectifier ou de les « démentir, & je veux auſſi m'en « applaudir, puiſque je crois m'ê-

nements du cœur, trop ſouvent conſéquences de la célébrité ou d'une ſituation exceptionnelle, nous n'avons dû parler que du talent & des propriétés artiſtiques qui aſſurent à Virginie Déjazet, dans l'avenir, une éclatante & légitime renommée.

« tre fait le moins d'ennemis poſ-
« ſible.

« Je vous remercie donc de vo-
« tre offre bienveillante & du prix
« que vous ſembliez attacher à des
« indiſcrétions dont le réſultat
« n'eût probablement pas, d'ail-
« leurs, répondu à votre attente.
« Je ne comprends, pour finir,
« qu'une ſeule manière d'écrire
« ſérieuſement la vie d'une artiſte,
« c'eſt de rappeler ſimplement au
« public ce qui doit lui être déjà
« connu, c'eſt-à-dire notre vie des
« planches, ſi brillante & ſi déce-
« vante à la fois, & qui ſe réſume
« le plus ſouvent pour nous par
« autant de douleur que de gloire !
« Quant au reſte, que lui importe ?
« Notre vie privée, celle qui eſt à
« nous ſeules, je vous le répète,
« reſſemble, en ſomme, à celle de
« tout le monde ; car, je vous prie,
« qui donc pourrait ſe vanter, à ſa
« dernière heure, de n'avoir connu
« ou déſiré ni le plaiſir, ni l'amour,
« & quelle triſte idée ne faudrait-il
« pas avoir de celui qui renierait
« publiquement ces adorables ſen-
« ſations du cœur & de l'eſprit qui
« n'ont pour nous qu'une ſi éphé-
« mère durée ? Qu'on jette plutôt
« la pierre à celui-là — s'il s'en
« trouve un ſeul — car ſa vie aura
« été ſans doute inutile & à coup
« ſûr ennuyée & abſurde.

« Recevez toutefois mes regrets,
« mon cher monſieur, & faites im-
« primer, ſi bon vous ſemble, tout
« ce qui regarde mon paſſé de
« théâtre, tout ce que les journaux
« en ont dit, tout ce que le public
« en a ſu & penſé ; tout cela eſt à
« vous & à tous, &, croyez-moi,
« c'eſt cent fois plus intéreſſant &
« ſurtout plus vrai que tout le
« reſte.

« Déjazet.

« Mercredi, 3 mai 1865. »

MARIE-THOMASE-AMÉLIE DELAUNAY

# MADAME ALLAN-DORVAL

1798 — 1849

FILLE de deux obſcurs comédiens de province, Marie Delaunay naquit à Lorient, le 7 janvier 1798. Deſtinée au théâtre, en quelque ſorte dès ſa naiſſance, c'eſt à Lille qu'on la

*Extrait des actes de l'état civil de la municipalité de Lorient :* « Le dix-neuf nivôſe an VI (lundi 8 janvier 1798), de la République françaiſe, nous, Antoine-Philippe Prouleau, adminiſtrateur municipal, en l'abſence de l'officier public, certifions qu'il nous a été préſenté par Louis Cayeux, officier de ſanté & accoucheur, une fille à laquelle il a donné les prénoms de *Marie-Thomaſe-Amelie*, née hors mariage, rue de la Comédie, le jour d'hier à huit heures du ſoir, de Marie Bourdais, artiſte dramatique, âgée de dix-ſept ans & neuf mois, née en la ci-devant paroiſſe Saint-Pierre, à Saint-Saturnin, de la commune de Lyon, département de Saône-&-Loire. En l'endroit, Joſeph-Charles Delaunay, artiſte dramatique, âgé de vingt-ſept ans, né en la ci-devant paroiſſe de la Ronde, de la commune de Rouen, département de la Seine-Inférieure, a déclaré que l'enfant ci-deſſus a été procréé par ſes œuvres, de laquelle déclaration il a requis acte pour valoir à ladite *Marie-Thomaſe-Amelie* acte de reconnaiſſance de paternité. Et ont ſigné tous les comparants, &c. »



Mme Allan Dorval
1798-1849

vit pour la première fois, à l'âge de cinq ans, remplir de petits rôles d'enfants dans *Camille ou le Souterrain*, & dans *Les deux petits Savoyards*, &, quelques années plus tard, à Bayonne, dans les rôles d'ingénues & d'amoureuses d'opéra-comique, en qualité de *Dugazon*, suivant les exigences du répertoire de la troupe nomade dont elle faisait partie & les hasards de cette existence précaire : promenée çà & là, à travers la France, tantôt au nord & tantôt au midi, elle racontait plus tard à Henri Monnier ses tristes débuts dans la vie : « Je « suis venue au monde sur les grands chemins, lui « disait-elle avec mélancolie; j'ai été bercée aux durs « cahos de la charrette de Ragotin, & n'ai connu ni « les jeux, ni les joies de l'enfance. Je me rappelle « encore lorsque ma mère, me tenant par la main, « me conduisait au théâtre, de quel œil de regrets je « suivais les petites filles de la ville, dansant en rond « au milieu de la grande place, ou jouant sur la porte « de leurs maisons. Je passais une partie de ma jour- « née dans une salle noire, enfumée, froide, où le « soleil ne pénétrait jamais. La répétition finie, il « fallait rentrer manger un morceau à la hâte, faire « un paquet & se rendre à la représentation du soir. « Quand je ne jouais pas, ce qui arrivait assez rare- « ment, j'accompagnais ma mère pour l'aider à s'ha- « biller. Je me couchais, accablée de fatigue. Ma « pauvre mère n'aurait pas mieux demandé que de « m'aimer; mais est-ce qu'on peut être mère dans « cette atmosphère de luttes, de misères, d'orgueil,

« de paſſions violentes & vulgaires, qui eſt la vie de
« la pauvre comédienne nomade? »

Ainſi, plus d'une fois, elle avait, dans la réalité, éprouvé ces douleurs intimes, ces ſouffrances du corps & de l'âme, qu'elle était appelée plus tard à exprimer dans ſes rôles avec tant d'abandon & de vérité; pour elle, le drame avait commencé preſque au début de la vie, & ſouvent, en créant un perſonnage, elle n'avait qu'à ſe ſouvenir. Orpheline à quinze ans, on la maria à un pauvre maître de ballets, nommé Allan, d'une bonne famille de Paris, qui avait pris au théâtre le nom de Dorval. Elle continua à jouer l'opéra-comique juſqu'au jour où, à Strasbourg, un accident arrivé à l'actrice qui tenait les premiers rôles du drame, lui permit de la remplacer dans cet emploi; heureux accident qui lui révéla ſa vraie vocation! Car, ſon début dans *la Mère coupable* fut aſſez remarquable pour lui faire eſpérer de trouver un engagement dans un théâtre de Paris: Paris, le rêve de tous ces pauvres bohêmes de l'art dramatique! Le célèbre comédien Potier, en ce moment de paſſage en cette ville, vit la jeune Amélie, chez laquelle il découvrit les germes d'un grand talent; il s'intéreſſa à cette jeune femme, l'engagea à venir avec lui à Paris & la recommanda très-chaleureuſement à Lafon, de la Comédie-Françaiſe. Celui-ci, après une audition, lui donna le conſeil de renoncer au drame, dans lequel *elle ne réuſſirait jamais* (1), pour prendre l'emploi des ſoubrettes.

(1) Hiſtorique.

Heureufement elle ne fuivit pas ce confeil, &, fous le patronage de Potier, elle fut engagée à la Porte-Saint-Martin.

Elle y débuta, le 12 mai 1818, dans *Paméla mariée*, drame de Pelletier-Volmérange; le furlendemain, dans *les Frères à l'épreuve*, du même, &, le 14 juin, fon troifième début eut lieu dans *Malek-Adhel*. Elle fit fa première création, le 26 feptembre de la même année, dans *la Cabane de Montainard*, mélodrame de Frédéric & Victor Ducange. L'année fuivante, elle perdait fon mari, mort à Smolensk, en fe rendant à Saint-Pétersbourg, où il avait accepté un engagement, & elle reftait veuve avec deux jeunes enfants. Elle tenait, avec un fuccès modefte & des appointements plus modeftes encore, l'emploi des héroïnes dans *le Banc de Sable*, *les Chefs Écoffais*, *le Vampire*, *le Solitaire* & autres mélodrames d'égale valeur, lorfque le rôle de Thérèfe, dans *les Deux Forçats*, en octobre 1822, attira fur elle l'attention du public, frappé de la vérité de fon jeu, & grâce à fa principale interprète, ce mélodrame, affez médiocre, obtint un fuccès de vogue.

Jufqu'alors, fans fe diftinguer particulièrement de fes camarades, cette jeune actrice avait créé des rôles dans quinze mélodrames, de 1822 à 1827; mais fa célébrité commença réellement avec *Trente Ans, ou la Vie d'un Joueur*, drame de Victor Ducange & Dinaux, repréfenté, le 19 juin 1827. A côté de Frédérick Lemaître, qui faifait un début éclatant dans le rôle de Georges, Mme Dorval rendit avec une fenfibilité

émouvante le perſonnage d'Amélie. Elle eut des accents ſi déchirants, lorſque, au deuxième acte, paſſant devant une glace, elle s'écriait : « Ah ! des parures & « la miſère ! » Sa douleur, fut ſi vraie à la fois & ſi touchante, la réſignation de la femme & les angoiſſes de la mère trouvèrent en elle une ſi admirable interprète que, ſuivant l'expreſſion de Bouilly, « elle eut de « ces coups droits qui partent de l'âme ; cet irréſiſtible « accent qui pénètre d'autant plus avant dans les « cœurs, qu'il eſt ſans artifice & ſans préparation. »

Elle partagea, ce ſoir-là, avec Frédérick, ce premier grand ſuccès, prélude de tant d'autres. Déſormais, ſa partenaire indiſpenſable, elle fit avec lui applaudir *la Fiancée de Lammermoor*, *Fauſt*, *Rocheſter* & *Sept Heures*, drames qui ne ſe recommandent guères aujourd'hui que du ſouvenir de leurs deux principaux interprètes.

M^me^ Dorval eut enfin à créer, en 1829, dans une œuvre littéraire, *Marino Faliero*, de Caſimir Delavigne, un rôle digne de ſon talent qui s'épurait en grandiſſant. L'année ſuivante, elle allait rejoindre à l'Ambigu-Comique Frédérick Lemaître, & y débutait dans *Peblo ;* elle créait enſuite *les Serfs Polonais*, drame peu digne du talent & du nom de Népomucène Lemercier, & retournait à la Porte-Saint-Martin en 1831. *Beaumarchais* & *l'Incendiaire* lui devaient un ſuccès éphémère & de circonſtance. Enfin, le 3 mai 1831, elle donnait dans *Antony* la note éclatante & complète de ſon tempérament dramatique. Le perſonnage d'A-

dèle d'Hervey ſemblait écrit pour mettre brillamment en relief les qualités de grâce & de paſſion qui caractériſaient ce talent plein d'attraction.

« Quoiqu'elle ne fût pas régulièrement belle, « écrivait plus tard Théophile Gautier, elle poſſé-« dait un charme ſuprême, un charme irréſiſtible, & « avec ſa voix émue qui ſemblait vibrer dans les « larmes, elle s'inſinuait doucement au cœur, &, en « quelques phraſes, s'emparait du public mieux que « ne l'eût fait une actrice de talent impérieux & de « beauté ſouveraine. Elle avait des accents de nature, « des cris de l'âme qui bouleverſaient la ſalle... »

De ſon côté, Bocage, dans le perſonnage d'Antony, réaliſait la création d'Alexandre Dumas avec une profonde intelligence, une fougue paſſionnée qui, pour nous ſervir de l'expreſſion italienne, fit fanatiſme parmi la jeuneſſe de l'époque, empreſſée à copier à la ville les allures fatales & la mélancolie à effet de l'Othello romantique.

Mme Dorval & Bocage, ſe complétant ainſi l'un par l'autre, donnèrent à cette interprétation une perfection d'enſemble que ce drame, ſouvent repris, n'a jamais retrouvée.

Quelques mois plus tard, le 18 août, *Marion de Lorme* réuniſſait ces deux artiſtes dans cette œuvre remarquable, ſurtout par ſa poéſie grandioſe, & conſacrait Mme Dorval la ſouveraine ſans rivale du drame moderne.

Dans *Jeanne Vaubernier*, jouée à l'Odéon, en 1832,

& reprise à la Porte-Saint-Martin (1), ainsi que dans *Dix Ans de la Vie d'une Femme* (2), dont Mme Dorval créa les deux rôles principaux, elle ne fit pas seulement applaudir ses qualités dramatiques habituelles, mais elle révéla, dans certaines scènes confinant à la comédie, une verve enjouée & une gaîté communicative qu'on avait pu jusqu'à ce jour croire étrangères à son talent.

Elle fit mieux encore dans *Quitte pour la Peur*, proverbe d'Alfred de Vigny, écrit à son intention & joué dans une représentation extraordinaire sur la scène de l'Opéra, le 30 mai 1833.

Dans cette comédie, ou plutôt, ce dialogue entre deux époux du grand monde d'autrefois, & qui a servi de modèle à trop de pièces de ce genre, elle remplit le rôle de la duchesse avec une finesse spirituelle & une grâce élégante qui charmèrent les spectateurs. Bocage jouait le rôle du duc.

A ce moment Mme Dorval n'appartenait à aucun théâtre. Sur la scène de la Porte-Saint-Martin, témoin de ses triomphes, Mlle Georges régnait & gouvernait. Cette grande célébrité tragique de l'Empire & de la Restauration, avait trouvé dans le drame nouveau un

(1) L'Odéon & la Porte-St-Martin étaient sous la direction d'Harel.

(2) Les trois premiers actes de *Jeanne Vaubernier* pouvaient faire croire à un succès; mais, à partir du quatrième, il s'opéra un revirement inattendu dans le public, qui détermina la chute de la pièce. Quelques jours après, les auteurs supprimèrent ces deux actes & il resta une agréable & piquante comédie.

regain de popularité, & elle l'exploitait avec l'empresſement de la femme & de l'artiſte que l'âge ſemblait menacer d'une retraite prochaine.

Au mois de février 1834, M^me^ Dorval entrait à la Comédie-Françaiſe comme penſionnaire : elle qui, quelques années auparavant, avait refuſé le titre de ſociétaire, avec d'importants avantages, déſireuſe qu'elle était de demeurer à la Porte-Saint-Martin, où Victor Hugo lui donnait à créer *Marion Delorme.*

Son début eut lieu, le 21 avril 1834, dans *Une Liaiſon*, drame de Mazères & Empis, qui n'obtint que peu de ſuccès. Elle reprit divers rôles de l'ancien répertoire, & dans le nouveau quelques rôles de drame, précédemment créés par M^lle^ Mars, entre autres Clotilde, la ducheſſe de Guiſe, doña Sol, pour ne citer que les plus importants.

Sa création de Kitty Bell, dans *Chatterton*, le 12 février 1835, & celle de la Catarina dans *Angelo*, le 23 avril ſuivant, rôles faits en vue de l'actrice, marqueront parmi les plus éclatants & les plus complets de ſa carrière théâtrale. Le premier, rendu avec une vérité de paſſion chaſte & contenue, une ſenſibilité profonde, fut véritablement un triomphe, & ſuffirait à la réputation d'une artiſte; dans *Angelo*, elle ſe trouvait en préſence de M^lle^ Mars, c'eſt-à-dire du talent le plus correct & le plus parfait, & elle ſoutint ſans déſavantage ce voiſinage redoutable; les bravos & le ſuccès ſe partagèrent entre les deux éminentes interprètes, juſtement applaudies dans des rôles dont l'é-

change entre elles eût paru mieux s'approprier à la nature ſi différente de leur talent. C'eſt ce qui arriva plus tard : M^lle Mars, ayant quitté ſon rôle, M^me Dorval le reprit avec ſuccès. Cependant, en 1838, elle ceſſait d'appartenir à la Comédie-Françaiſe, & entrait au Gymnaſe où elle paſſa une année. Elle s'y retrouva avec Bocage, & établit pluſieurs rôles dans de petits drames bourgeois, dont le cadre reſtreint ne permettait qu'à demi le développement de ſon jeu ardent & paſſionné. Elle rencontrait, à la fin de 1839, dans *le Proſcrit*, drame de Frédéric Soulié, joué au théâtre de la Renaiſſance, un rôle plus en rapport avec ſes facultés dramatiques.

En avril 1840, elle était impoſée à la Comédie-Françaiſe par M^me Georges Sand, pour jouer le principal rôle dans ſon drame de *Coſima*, qui n'eut pas de ſuccès; puis, elle quitta de nouveau & ſans retour notre première ſcène, & alla donner en province des repréſentations brillantes, ſans doute, mais dont l'éclat paſſager ne ſuffit pas pour compenſer le regret de ne pouvoir reſſaiſir, ſur une ſcène pariſienne, une poſition ſtable, & digne de ſon talent, qui était encore dans toute ſa force. Vers la fin de 1842, engagée au théâtre de l'Odéon, elle jouait dans *les Deux Impératrices* (de M^me Ancelot, 4 décembre), *la Main gauche & la Main droite* (de Léon Gozlan, 24 décembre), drames, & créait, le 22 avril 1843, le perſonnage de Lucrèce, dans la tragédie de Ponſard : curieux & intéreſſant ſpectacle d'une artiſte, dont le jeu paſſionné,

tout de verve & d'inſpiration, d'une vérité preſque réaliſte, après avoir contribué ſi puiſſamment aux triomphes de l'école romantique, obtenait un grand ſuccès dans une œuvre claſſique, étude ſévère & correcte.

M[me] Dorval, après avoir joué le quatrième acte de la *Phèdre* de Pradon (1), voulut s'eſſayer dans la *Phèdre* de Racine ; elle joua auſſi Hermione, d'*Andromaque*, avec intelligence, ſans doute, mais ſans éclat.

Après un retour paſſager au drame ſur la ſcène de la Porte-Saint-Martin, elle revenait à l'Odéon faire applaudir *la Comteſſe d'Altemberg*, d'Alphonſe Royer & de Guſtave Vaëz, & reparaiſſait quelques mois plus tard au boulevard où, le 11 novembre 1845, elle remportait, dans *Marie-Jeanne*, un dernier mais éclatant triomphe. On peut dire qu'elle joua ce rôle avec toute ſon âme, avec les ſouvenirs de ſa vie de miſère d'autrefois & cette ardeur de tendreſſe maternelle qu'elle avait pour ſes enfants. Le ſuccès fut énorme, &, ſuivant la ſpirituelle remarque d'Auguſte Vacquerie, « tout Paris accourut au cri qu'elle pouſſait devant

(1) Elle écrivait à ce ſujet à un journaliſte bien connu dans la preſſe théâtrale, le billet ſuivant :

« Mon ami, voulez-vous me mener chez ce cher M. Véron (*) demain, avant ou après ma répétition ? Il faut nous dépêcher, n'eſt-ce pas ?... Ah ! quels vers que ceux de ce M. Pradon ! Pour les retenir, je ſuis obligée de les mettre ſur l'air : *Vive, vive à jamais M. de Catinat*. Envoyez-moi un de vos eſclaves pour me répondre.

« J'embraſſe votre femme & je vous aime.

« Marie DORVAL. »

(*) On devait donner, ſur le théâtre de l'Opéra, une repréſentation à ſon bénéfice, dans la compoſition de laquelle devait entrer un acte de la *Phèdre* de Pradon.

« le tour des Enfants-Trouvés. » Les efforts qu'elle fit & cette ſurexcitation d'un rôle qui répondait aux fibres les plus ſenſibles de ſon cœur, compromirent ſa ſanté; elle tomba malade. Auſſi pouvait-elle répondre avec vérité à Alexandre Dumas lui diſant : que pas une artiſte n'avait été comme elle acclamée & fêtée du public : « Je le crois bien! les autres ne lui donnent « que leur talent; moi, je lui donne ma vie. »

Ce rôle de Marie-Jeanne clot brillamment, mais définitivement ſa carrière dramatique; car, nous ne comptons que pour mémoire les rôles d'Agnès de Méranie & d'Auguſta qu'elle remplit en 1848 & 1849, au théâtre de l'Odéon, dans les deux tragédies de Ponſard & Latour Saint-Ybars. Vieillie, moins par l'âge que par les fatigues & les tourments de cette vie nomade & de ces engagements temporaires qui ceſſaient avec les œuvres repréſentées, Mme Dorval dut renoncer à l'eſpoir de retrouver ſur un théâtre une poſition aſſurée, ſi modeſte qu'elle fût.

Elle ne ſurvivait pas à ſa réputation qui, dans le public, conſervait ſa notoriété; mais elle ne trouvait plus chez les directeurs l'occaſion de la maintenir, ſinon de l'accroître. Et, cependant, plus que jamais, la néceſſité de faire vivre une famille nombreuſe & de ſuffire à de lourdes charges, l'obligeaient à pourſuivre l'exercice de ſa profeſſion. Mais nulle part elle ne put trouver d'engagement.

Au mois de mai 1848, elle perdait ſon petit-fils Georges, un enfant de quatre ans qu'elle adorait. Cette

perte acheva de porter le découragement dans le cœur de la femme & de la mère qui disait, à l'époque où *Marie-Jeanne* fut reprise au Théâtre-Historique, qu'elle avait toujours espéré mourir sur « le théâtre « au moment où elle se séparerait de son enfant. »

Elle éprouva, à la même époque, une déception qui lui fut bien sensible : celle de voir donner à une autre actrice qu'elle le rôle de *la Marâtre*, de Balzac, qui lui avait été promis.

Une tentative faite pour rentrer à la Comédie-Française, comme simple pensionnaire, se renfermant dans les rôles les plus modestes, échoua. On crut adoucir ce que ce refus avait de pénible, par l'offre d'un secours mensuel pris sur une économie d'éclairage ; l'artiste, justement blessée, refusa.

Enfin, repoussée de toute part, humiliée, succombant à la fatigue, aux mécomptes, & bien qu'affaiblie par le chagrin & la maladie, elle partit, au mois d'avril 1849, pour Caen, avec l'espoir d'y donner quelques représentations ; espoir cruellement déçu par le mal qui avait fait de rapides progrès. A son arrivée, elle dut prendre le lit pour ne plus se relever. Pendant plus d'un mois, en proie aux souffrances d'un mal qui ne pardonne pas, une fièvre pernicieuse & une perforation du poumon, elle n'eut d'autre garde que son gendre, René Luguet (1), accouru auprès d'elle pour

(1) Alexandre-Dominique-Esprit Bénéfand, dit René Luguet, l'un des bons comiques du théâtre du Palais-Royal, qui avait épousé, le 27 décembre 1842, Philippe-Caroline Allan, dite Dorval.

la ſoigner. Mais elle voulait mourir à Paris & elle partit. Dans le trajet la diligence verſa. Enfin, la pauvre femme n'arriva dans la capitale que pour y mourir, le 20 mai 1849, un an & quatre jours après la mort de l'enfant qu'elle n'avait pas ceſſé de pleurer.

Preſque au même moment où elle ceſſait de ſouffrir, une pétition, ſignée par les principaux auteurs dramatiques & les repréſentants les plus autoriſés de la littérature & de la preſſe, réclamait ſon admiſſion au Théâtre-Français.

Le 22 mai, les derniers devoirs lui furent rendus à l'égliſe Saint-Thomas-d'Aquin, & M. Camille Doucet prononça ſur ſa tombe, au cimetière Mont-Parnaſſe, quelques paroles émues.

En 1829 (17 octobre), M^me^ Dorval avait épouſé, en ſecondes noces, Merle, un homme d'eſprit, auteur dramatique, connu par de nombreux ſuccès obtenus ſur les ſcènes ſecondaires, mais qui, loin d'apporter dans cette alliance l'ordre & l'économie, devait y être une charge d'autant plus lourde qu'il tomba en paralyſie peu d'années après ſon mariage. Il eſt mort le 27 février 1852.

Ainſi finit, à cinquante-deux ans, tuée par les peines d'un cœur maternel & par le découragement de l'artiſte, une femme qui a laiſſé une trace brillante & le ſouvenir de glorieux triomphes dans le cours de ſa carrière théâtrale; nature exceptionnellement douée & convaincue, dont l'organiſation impreſſionnable & la ſenſibilité expreſſive élevaient le talent au-deſſus des

pièces médiocres qu'elle interprétait, & les maintenaient au niveau des œuvres littéraires auxquelles reſtera attaché ſon ſouvenir. Cette gloire de l'artiſte qui rendit ſon nom populaire, elle la conquit au prix des douleurs & des miſères de ſa jeuneſſe, &, plus tard, elle l'expia en quelque ſorte cruellement par les ſouffrances & la poſition pénible de ſes dernières années.





# MADEMOISELLE ANNE DUSSERT

DEPUIS MADAME DOCHE

1798 — 1836

NÉE à Saulieu, en Bourgogne, de parents pauvres, elle vint à Paris fort jeune & fut d'abord fille de bains. Comme elle était extrêmement jolie, blonde, très-fraîche, quelqu'un la tira de cette position subalterne. Ici, une lacune dont on ignore les phases, si ce n'est qu'elle apprit à lire & à écrire tant bien que mal. Il paraît, d'ailleurs, qu'elle fut heureuse dans le choix de *sa* ou de *ses* liaisons, car elle acquit de l'usage & quelques bonnes manières du monde. Comme délassement, elle jouait la comédie de société. Elle y

---

*Extrait des actes de l'état civil de la municipalité de Saulieu* (*Côte-d'Or*)*:* « Le vingt prairial an VI (8 juin 1798) est née *Anne*, fille de Romain Dussert, vigneron, & de Antoinette Faivre, son épouse, domiciliés en cette ville. »




ANNE DUSSERT DOCHE
1798 – 1836

prit goût & ſe crut bientôt en état de paraître en public. Elle débuta en 1824, au Vaudeville, par le rôle d'Amélie, dans *la Viſite à Bedlam*, & plut par ſa beauté, à défaut de ſon talent : néanmoins, elle prit petit à petit ſa place. D'une intelligence médiocre & d'une timidité qui provenait, ſans doute, du ſouvenir de ſon extraction, cette actrice ne put jamais établir un rôle de ſa propre initiative ; fort ignorante, elle ne comprenait pas un rôle à la première audition, & il fallait que Fontenay, dont elle recevait des conſeils, lui en fît la lecture & l'analyſe, avant qu'elle ne ſe mît à l'étudier. Il avait une peine extrême à la mettre dans la voie du naturel. Aux premières repréſentations d'un ouvrage, à l'iſſue de ſes leçons ſur leſquelles elle calquait ſon jeu, ſon phyſique & ſa toilette aidant, Mlle Duſſert était paſſable ; c'eſt ainſi qu'elle a fait de belles créations, au nombre deſquelles il faut mettre en première ligne *Marie Mignot*, *la Mère au Bal* & quelques autres encore, dont ſon profeſſeur aurait pu revendiquer la meilleure part du ſuccès. Mais elle n'était paſſable que pendant les premières repréſentations ; ſi le ſuccès devenait de la vogue, ſa nature ignorante reprenait le deſſus.

Telle était cette comédienne de peu de fond, qu'un travail ardu & un grand déſir de plaire rendaient agréable au public.

Mlle Duſſert avait un eſprit borné. Mais bonne & étrangère aux intrigues de couliſſes, aux rivalités & aux jalouſies, d'un caractère ſerviable, d'une âme

charitable, elle a obligé beaucoup de gens, ſoulagé beaucoup de miſères, &, ſelon l'uſage, elle a fait bien des ingrats.

Ayant commencé ſa carrière théâtrale ſous le nom de Duſſert, elle la termina ſous celui de Doche, chef d'orcheſtre du Vaudeville. Celui-ci, fort épris de ſa beauté, ne pouvait parvenir à la fléchir. Elle avait alors une belle poſition qu'elle ne voulait pas perdre. Mais le banquier hollandais, *ſon protecteur*, vint à l'abandonner pour Jenny Colon, &, dans ſon dépit, elle épouſa Doche (1) qui, toujours épris, ſe réſigna humblement à ce que ce ſentiment avait de peu flatteur pour lui. Cette union fut heureuſe, d'ailleurs, & quoiqu'ils aient été mariés ſéparés de biens, Mme Doche laiſſa par teſtament à ſon mari tout ce qu'elle poſſédait à l'époque de ſa mort, arrivée le 21 octobre 1836, après une longue maladie, à la

(1) Ce mariage eut lieu le 17 mars 1830.

*Pierre-Alexandre Doche*, à qui la muſette du Vaudeville doit une foule d'airs charmants, était né à Paris, le 21 octobre 1801, fils de Joſeph Doche, qui avait été lui-même un muſicien de talent, &, pendant un certain nombre d'années, avait auſſi conduit l'orcheſtre du théâtre du Vaudeville.

Dans l'année 1842, Doche, qui, depuis la mort de ſa première femme, n'avait pas trouvé le bonheur dans un ſecond mariage, ſe rendit en Ruſſie. Peu de temps après ſon arrivée, le choléra ſe déclara à Saint-Pétersbourg : il fut une de ſes premières victimes & mourut dans la demeure d'une charmante actrice du Vaudeville (*), expatriée en Ruſſie, où elle faiſait les beaux jours du théâtre Michel, & qui avait recueilli le pauvre malade.

(*) *Louiſe Mayer.*

charge de ſervir une rente viagère à ſes père & mère, vieux payſans de la Bourgogne, qu'elle n'avait jamais oubliés & que dans les dernières années elle avait fait venir & inſtaller à Paris ; à la charge encore de pourvoir à l'éducation de deux nièces, juſqu'à ce qu'elles aient atteint dix-huit ans : obligations qui ont été religieuſement remplies par ſon mari.



PIERRE-FRANÇOIS TOUZÉ

# BOCAGE

1799 — 1862

AINSI qu'il eſt arrivé à plus d'un artiſte célèbre, Bocage eut longtemps à lutter contre les difficultés & les obſtacles, dans les commencements de ſa carrière théâtrale.

PIERRE-FRANÇOIS TOUZÉ, né dans la plus humble condition, commença par être ouvrier toilier chez ſon

---

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſance de la municipalité de Rouen, pour l'an VIII :* « L'an huit de la République françaiſe, le vingt & un brumaire (12 novembre 1799), avant midi, devant nous, ſouſſigné, officier public de la commune de Rouen, eſt comparu Guillaume Touzé, toilier, quartier Martainville, lequel, en préſence des témoins ci-après déſignés, m'a déclaré que le jour d'hier, à ſept heures du ſoir, en ſon domicile, & de ſon mariage avec Marie-Anne-Eliſabeth-Louiſe Porée, contracté le 9 mai 1792, en la ci-devant paroiſſe de Saint-Vivien de cette commune, il lui eſt né un enfant du ſexe maſculin, auquel il a donné les noms de *Pierre-François.* »

Suivent les ſignatures. Le père a ſigné Touzé, dit *Bocage.*




BOCAGE
1799 - 1862

père. Le goût du théâtre s'éveilla en lui de bonne heure ; mais l'auteur de ſes jours, peu touché de ſes aſpirations dramatiques, le tint en charte privée. Cependant, malgré la ſurveillance dont il était l'objet, le futur Antony trouva moyen de s'y ſouſtraire, & le gouſſet garni de quelques piécettes blanches qu'y avait gliſſées ſa mère plus indulgente, il prit la route de Paris, & dès qu'il eut mis le pied dans la grand'-ville, il courut ſe préſenter au Conſervatoire, où, vêtu d'un habit bleu barbot & d'un certain pantalon jaune citrouille qui firent ſenſation, il récita avec feu & force geſtes une tirade tragique, contre laquelle ſon vêtement proteſtait, & c'eſt à l'unanimité qu'il fut... refuſé.

Découragé, au point d'être pris de dégoût pour la vie, il eut un moment la penſée d'enſevelir au fond de la Seine ſes illuſions perdues & ſon déſeſpoir. Son frère aîné, qui avait toujours combattu ſon penchant artiſtique, lui remonta le moral, &, à défaut de conviction, le laiſſa, du moins, réſigné à ſuivre une carrière plus ſolide que celle qu'il avait voulu embraſſer.

Bocage entra donc comme garçon épicier chez un oncle, établi dans le quartier latin ; mais bientôt, laiſſant là la caſſonade, il devint ſucceſſivement clerc d'huiſſier, commis d'agent d'affaires & employé au greffe du Conſeil de guerre (1), menant une vie

(1) Ce qu'il y a de curieux, dit Paul Foucher dans un de ſes feuilletons, c'eſt que le greffier en chef du Conſeil de guerre, ſous les ordres de qui était Bocage, était un ancien comédien, nommé Deſchamps.

besogneuse & précaire, jusqu'au jour où, toujours attiré vers le théâtre, il alla offrir ses services au directeur de feu *Bobino* (1), qui les refusa.

Bocage s'enrôla alors dans une troupe de comédiens ambulants, étudiant du mieux qu'il pouvait, & parvint, à force de persévérance, à obtenir de débuter à la Comédie-Française, où il parut, le 24 juin 1821, dans *l'Abbé de l'Epée*, drame larmoyant de Bouilly, par le rôle de Saint-Alme. On lui reconnut de l'intelligence & de la chaleur; mais une absence totale de tenue & des gestes mal réglés l'empêchèrent d'être admis à l'essai.

L'année suivante, il fut plus heureux lors de ses débuts à l'Odéon, dans les rôles de Dorante, du *Menteur*, & de Folleville, des *Etourdis*. Attaché pendant plusieurs années à ce théâtre, il fit, dans les premiers rôles de la comédie & du drame, des créations remarquées: *l'Homme habile* (de d'Epagny), — *l'Homme du Monde* (d'Ancelot), — *Lancastre* (de d'Epagny) & *l'Espion*, drame tiré du roman de Cooper, trouvèrent en lui un habile interprète.

En 1829, il traversait les ponts & entrait au théâtre de la Gaîté, où il apportait des qualités dramatiques assez généralement inconnues de son nouveau public. Sir Jack, dans *Alice* ou *les Fossoyeurs écossais*, mélodrame de Charles Desnoyers & Edan (24 octobre),

(1) Ce théâtre, ouvert par tolérance en 1818, avec danses de cordes, marionnettes, pantomimes & parades extérieures, finit par répudier son premier nom & prit celui de théâtre du Luxembourg.

& le chevalier Wilfrid, dans *Newgate*, drame de Sauvage (20 novembre), commencèrent, ſur le boulevard, une réputation qui grandit encore l'année ſuivante au théâtre de la Porte-Saint-Martin par les rôles oppoſés de ton & d'allures, du juif Shylock, du ſergent Hubert, dans *Schœnbrunn & Sainte-Hélène*, & du vieux curé, de *l'Incendiaire*. Enfin, le rôle d'Antony (1), dans le drame célèbre d'Alexandre Dumas, joué le 3 mai 1831, & celui de Didier, dans la *Marion Delorme*, de Victor Hugo, repréſentée le 11 août ſuivant, placèrent Bocage immédiatement après Frédérick Lemaître, au premier rang des acteurs les plus populaires du drame moderne. Il devint, avec Mme Dorval, l'interprète le plus convaincu de la nouvelle littérature, & perſonnifia avec ſes qualités, &, il faut le dire, avec ſes défauts, les créations puiſſantes & hardies des novateurs dramatiques.

Dans la force de l'âge & dans tout l'éclat de ſes ſuccès, cette époque eſt la plus brillante de ſa carrière. Jeune encore, & de haute taille, le viſage éclairé par deux yeux brillant d'un feu ſombre, l'organe voilé, qui, dans les ſcènes de paſſion, vibrait avec éclat, la diction tantôt lente à deſſein & tantôt ſaccadée avec violence, une verve nerveuſe & fébrile, d'une poéſie à la fois exaltée & concentrée, donnaient

(1) Bocage alla, en ſeptembre 1832, en repréſentation dans ſa ville natale. Il joua *la Tour de Neſle*, *Théréſa* & *Antony*. Cette dernière pièce fut jouée ſept fois de ſuite, mais toujours avec une oppoſition très-forte.

(*Hiſtoire des Théâtres de Rouen.*)

à ſon jeu une fougue ardente & mélancolique, qui exerçait une ſingulière & réelle attraction ſur les ſpectateurs. Son individualité ſe confondait avec les héros qu'il était appelé à reproduire ſur la ſcène & en demeurait, en quelque ſorte, inſéparable. Enfin, ſon nom devenait celui d'un emploi, & l'on diſait *jouer les Bocage*, comme jadis on diſait jouer les Talma, les Préville, les Dugazon.

En dehors du théâtre, Bocage affichait des opinions hoſtiles au gouvernement de la Reſtauration. Il s'était battu aux Journées de Juillet, & cette oppoſition il la continua ſous la royauté de Louis-Philippe ; ſeulement, il eut le tort d'en tranſporter ſur la ſcène l'expreſſion exaltée & de les proclamer, en voulant, comme il le diſait, ſéparer le *citoyen* de l'acteur (1) : ce qui l'expoſa plus d'une fois à des ſarcaſmes auxquels il était fort ſenſible.

Quelque peu compromis dans des manifeſtations politiques, fréquentes à cette époque, un ſoir qu'il jouait dans *la Tour de Neſle* le rôle de Buridan, au moment où, dans la ſcène de la priſon, il demandait à Marguerite : « Quel tribunal me jugera ? » Une

(1) Paul Foucher raconte que Bocage, oubliant un ſoir les plus ſimples convenances à l'égard du public, uſait du droit d'interpellation pour rappeler aux ſpectateurs que deux révolutions avaient émancipé le *citoyen*, même quand il était ſur les planches. Le ſilence ſe rétablit ; mais quelque temps après, Bocage étant encore en ſcène, un ſpectateur éternua. « Quoi ! s'écria Provoſt qui était dans la couliſſe, après deux révolutions, un ſpectateur oſe éternuer devant le citoyen Bocage ! »

voix de la ſalle lui répondit : « Un tribunal d'exception ! »

C'eſt par alluſion à ſes opinions bien connues, qu'Harel, ce ſpirituel directeur de la Porte-Saint-Martin, continuellement aux priſes avec les prétentions de ſes trois principaux artiſtes : Frédérick, Lockroy & Bocage, diſait qu'il ſe tirait d'affaire, avec le premier, par un ſupplément d'appointements ; avec le ſecond, par la réception d'une pièce ; « mais, ajoutait-il plaiſamment, je ne peux pourtant pas donner la République au citoyen Bocage. » Il eſt juſte d'ajouter que les convictions politiques de celui-ci étaient ſincères & qu'il les conſerva toute ſa vie.

Le 6 février 1832, Bocage allait jouer, au théâtre de l'Opéra-Comique, le rôle de Delaunay, dans *Téréſa*, drame d'Alexandre Dumas, &, le 29 mai ſuivant, il retournait à la Porte-Saint-Martin créer brillamment le rôle de Buridan, de *la Tour de Neſle*.

Croyant avec raiſon que ſa réputation lui donnait des titres à paraître ſur notre première ſcène, il ſe préſenta au Théâtre-Français & fut admis par le comité, quoiqu'une portion nombreuſe des comédiens proteſtât contre cette déciſion. Bocage ne débuta pas moins dans *l'Ecole des Vieillards* & dans *Clotilde ;* le rôle de Chriſtian lui fit honneur. Il joua enſuite *le Miſanthrope* avec plus d'intelligence que de reſpect des traditions claſſiques, &, le 27 mars 1833, il ſe fit applaudir, à côté de M^lle^ Mars qui jouait Clariſſe, dans *Clariſſe Harlowe*, drame de Dinaux.

Mécontent de l'accueil peu ſympathique de MM. les comédiens du Roi, rebuté du mauvais vouloir de pluſieurs d'entre eux, Bocage rompit ſon engagement & retourna à la Porte-Saint-Martin, où il reparut, le 25 ſeptembre, par le rôle de Falkland, que Talma avait joué jadis & dans lequel il avait laiſſé des ſouvenirs écraſants. Bocage voulut prouver ſans doute à ſes ci-devant camarades de la Comédie-Françaiſe qu'il était tout auſſi capable qu'eux de jouer le drame claſſique ; en effet, il compoſa ce rôle avec une profonde intelligence, une dignité mélancolique & une étude ſavante du caractère, auxquelles on rendit juſtice ; le reproche qu'on put lui adreſſer fut peut-être d'avoir pouſſé à l'excès ſa ſcience du détail & voulu attacher une intention preſque à chaque mot, à chaque geſte. Malgré cette exagération d'une qualité qui fut auſſi le défaut de Baptiſte aîné, il reſtait évident qu'aucun ſociétaire de la Comédie-Françaiſe, à ce moment, n'aurait pu rendre ce perſonnage avec autant de profondeur & de vérité.

L'année ſuivante, il reprenait un autre rôle de Talma, dans *Pinto*, comédie de N. Lemercier, & s'y diſtinguait également par la ſcience des nuances & la variété du débit & du jeu.

C'eſt dans cette pièce que, toujours pourſuivi par ſes idées d'oppoſition au gouvernement, il ſe donnait la ſatisfaction puérile de pouſſer le cri de : *A bas Philippe!* avec une intonation ſignificative, dont le public ſaiſiſſait parfaitement l'intention ſéditieuſe,

& que l'artiſte rappelait encore complaiſamment en 1848, dans une diſcuſſion ſur la cenſure.

Entre ces deux repriſes, Bocage avait obtenu un grand ſuccès dans un des rôles les mieux appropriés à ſon talent, celui de d'Alvimar, d'*Angèle*, & joué les rôles principaux dans *le Brigand & le Philoſophe*, & dans *la Vénitienne*, œuvres dramatiques d'une valeur tout à fait ſecondaire.

*Ango*, drame de Félix Pyat & d'Auguſte Luchet, repréſenté le 29 juin 1835 au théâtre de l'Ambigu-Comique, fournit à Bocage un double triomphe d'artiſte & de républicain, en lui permettant, dans le rôle d'Ango, de tenir à ſes pieds & d'humilier le roi François Ier, coupable, du reſte, d'ingratitude envers le patriote dieppois.

*Les ſept Infants de Lara*, drame inégal mais puiſſant de Félicien Mallefille, *Don Juan de Marana*, œuvre fantaſtique d'Alexandre Dumas, lui durent, en 1836, un ſuccès brillant, mais éphémère. Plus tard, dans *Riche & Pauvre*, d'Emile Souveſtre, il compoſait, avec une conviction émue & une ſimplicité poignante, le rôle d'Antoine, perſonnification du talent & de l'honneur ſacrifiés à la toute-puiſſance inſolente de la richeſſe.

De 1838 à 1839, Bocage, abandonnant le grand drame, paſſa deux ans au théâtre du Gymnaſe-Dramatique, &, dans un cadre plus reſtreint, ſe fit applaudir ſans amoindrir ſon talent.

En 1841, il rentrait au théâtre de la Porte-Saint-Martin dans *Jeannic le Breton*, drame d'Eugène Bour-

geois; puis, après une tournée artistique en province, il revenait, en 1843, pour jouer à l'Odéon le major Palmer, dans *la Main droite & la Main gauche;* Créon, dans *Antigone,* & Brute, dans la *Lucrèce,* de Ponsard.

En 1845, il devient directeur de ce théâtre. Il reprend, après un silence de deux siècles, *le Véritable Saint-Genest,* tragédie de Rotrou, & joue *Notre-Dame des Abymes,* drame de Léon Gozlan; *Diogène,* drame violent & agressif, de Félix Pyat; *Echec & Mat,* œuvre de son neveu Paul Bocage; *l'Univers & la Maison,* comédie de Méry, & enfin, *Agnès de Méranie,* tragédie de Ponsard.

En 1848 (1), il fait à la Comédie-Française une nouvelle & dernière apparition, en reprenant, après Volnys, le rôle de Louis XIV, dans *la Vieillesse d'un grand Roi.*

Un acte de l'autorité, dont on peut contester l'équité, lui enlève la direction de l'Odéon, &, compromettant sa modeste fortune, le force à reprendre, jusqu'à la fin de sa carrière, le pénible métier de comédien nomade sur les diverses scènes parisiennes. Sa réputation survit à sa mauvaise fortune; mais si son nom appelle encore la foule au théâtre qui l'accueille momentanément, il n'a plus ni l'autorité ni l'éclat d'autrefois.

(1) Au mois d'avril de cette année, il publie: *Lettre de Bocage, artiste dramatique, au citoyen Lamartine.*

Après avoir donné dans les départements, où ſa réputation eſt demeurée entière, des repréſentations fort ſuivies, il revient, en janvier 1851, créer à la Porte-Saint-Martin, dans un drame paſtoral de Georges Sand, *Claudie*, un rôle de vieux payſan, admirablement compoſé.

Au mois de mai ſuivant, nous le retrouvons au théâtre de la Gaîté, reproduiſant dans un autre drame de Georges Sand, & avec une ſcience merveilleuſe, la grande figure de Molière.

Quelques années s'écoulent & le voici, en mai 1854, jouant au Vaudeville, dans *le Marbrier*, drame d'Alexandre Dumas, un rôle de père privé de ſon enfant, qu'il rendit avec un profond ſentiment de douleur & de tendreſſe réſignées.

L'année ſuivante, il remplit, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans un drame de Paul Meurice, ſorte de panorama dramatique de *l'Hiſtoire de Paris*, les rôles ſucceſſifs de Merlin, d'Abailard & de Molière.

En 1857, il créa, au théâtre du Cirque-Olympique, le rôle de l'amiral Bing, cette victime infortunée de l'orgueil national anglais.

Lorſqu'on le dépoſſéda de la direction de l'Odéon, on lui promit un dédommagement ; cette promeſſe, tant de fois éludée, on finit par la tenir, en lui accordant le dériſoire privilége du théâtre Saint-Marcel. Bocage ne recula pas devant ce problème inſoluble de trouver un public pour cette ſalle & ce quartier perdus. Il réunit une troupe de jeunes artiſtes, dont il ſe fit le

professeur, &, le 2 décembre 1859, il rouvrait les portes de cette pauvre salle & donnait, avec plus de courage que de succès, plusieurs drames, parmi lesquels nous citerons *l'Amour*, de Mme Eugénie Niboyet, & *Faire son chemin*, de Paul d'Hormoys. Malgré la sympathie qu'inspiraient au public lettré & à la presse la personne & la position peu heureuse de Bocage, la tentative échoua.

L'artiste découragé & vieilli d'ailleurs, dans cette lutte contre la mauvaise chance, quoique à bout de forces, alla encore donner çà & là quelques représentations, même sur les scènes les plus obscures. Il semblait désormais réservé à l'oubli, cette mort anticipée, plus terrible pour les artistes que la mort même, quand à l'Ambigu-Comique, dans *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1), il eut un dernier triomphe, triomphe éclatant & vengeur. Jamais, peut-être, son talent multiple & varié n'atteignit une pareille élévation; cette création, l'une de ses plus complètes, fut la dernière joie de sa vie d'artiste. Les représentations épuisées, Bocage retomba dans son isolement, & ses derniers jours furent bien tristes. Condamné par la nécessité à continuer ce que, depuis des années de désillusion, il n'appelait plus un art, mais un métier, on le vit plus d'une fois, à défaut de scènes plus dignes de son talent dont l'accès lui était fermé, le corps

(1) Drame de Georges Sand, tiré d'un de ses romans portant le même titre, représenté le 26 avril 1862.

courbé, le viſage fatigué, monter ſur l'impériale de l'omnibus allant au théâtre de Belleville, où, en échange d'un jeton de vingt francs, il interprétait un de ſes beaux rôles d'autrefois.

La maladie, contre laquelle il luttait depuis pluſieurs mois, eut à la fin raiſon de cette organiſation briſée par le chagrin plus encore que par l'âge, & Bocage ceſſa de vivre & de ſouffrir le 30 août 1862.



LOUISE-CHARLOTTE DESCHAZEL, DITE POUSSAINT

# MADAME PERRIN

1800 — 1822

S'IL eſt une actrice qui ne doit pas être oubliée dans cette galerie, c'eſt Mme Perrin, dont le ſouvenir eſt encore préſent aux amateurs du théâtre, & qui, ainſi qu'un météore brillant, ne fit que paraître & diſparaître, laiſſant après

---

*Extrait des regiſtres de naiſſance de la ville de Genève, pour l'an VIII de la République françaiſe* : « Aujourd'hui, troiſième jour du mois de ventôſe an huit de la République françaiſe (22 février 1800), par devant moi ſouſſigné officier municipal de la ville de Genève.. eſt comparu Louis Deſchazel, dit Pouſſaint, artiſte au théâtre de Genève, y demeurant, lequel, en préſence de deux témoins (ſuivent les noms), nous a déclaré que Jeanne Dubocage, ſon épouſe en légitime mariage, eſt accouchée le deux ventôſe, à deux heures après midi, dans ſon domicile, ſitué rue Baſſe des Allemands, d'un enfant femelle, qu'il m'a préſenté & auquel il a donné les noms de *Louiſe-Charlotte*, &c. »

Ont ſigné.....



[illegible]

1800-1822

elle des regrets à tous ceux qui dans ſon court paſſage avaient été à même d'apprécier ſon mérite & ſa grâce.

Née à Genève, en 1800, elle fut deſtinée au théâtre en venant au monde. Ses parents étaient comédiens & dans ce temps-là, les *Enfants de la balle*, comme on diſait alors, ſuivaient aſſez ordinairement la route qu'avaient ſuivie leurs auteurs. A l'âge de cinq ou ſix ans, la petite Louiſe jouait déjà de petits rôles. Son père, doué d'une beauté remarquable chez un homme, jouait avec ſuccès les *Elleviou* en province. Il était doué d'un talent fort agréable, très-aimé du public &, ſurtout, très-apprécié des femmes : trop apprécié, malheureuſement pour lui, puiſque ſa conduite, fort peu régulière, le conduiſit au tombeau, jeune encore. C'eſt à Strasbourg qu'il termina ſa carrière. Quelques dames de cette ville, émues du ſort de la pauvre orpheline, ſi intéreſſante par ſa poſition, ſa gentilleſſe & ſon intelligence précoce, s'entendirent pour la faire élever au couvent ſous leur ſurveillance ; elle y reçut l'éducation la plus complète. Elle n'en ſortit que pour épouſer Perrin, avec une petite dot & un joli trouſſeau, double libéralité par laquelle ſes bienfaitrices couronnèrent leur belle action.

La jeune femme était alors une jolie blonde, gracieuſe, poſſédant une voix agréable, une diſtinction ſuprême, un talent naturel & naïf : en un mot c'était une charmante perſonne, au moral comme au phyſique. Auſſi devint-elle promptement & à juſte titre, l'idole

du public. Elle débuta au Vaudeville, le 17 mai 1817, par le rôle de Mme de Folignac, dans le *Procès du Fandango* (1), avec un ſuccès prodigieux. Le *petit Dragon de Vincennes* (ſeptembre 1817), *Une Viſite à Bedlam*, où elle était ſi gaie, ſi fémillante dans le perſonnage d'Amélie, la *Volière du frère Philippe* (15 juin 1818), le *Fou de Péronne* (1819), *Caroline* (*id.*) & la *Somnambule*, à laquelle elle procura un ſuccès de vogue, furent

(1) A peu près à la même époque où Mme Perrin entra au Vaudeville, il débuta, à ce même théâtre, le 3 ſeptembre, une jeune actrice qui s'était d'abord eſſayée à l'Opéra-Comique; c'était la blonde Clara, qui, reſtée dans l'ombre pendant longtemps, au départ de Mme Perrin, ſe trouva miſe en évidence & partagea bientôt avec la piquante Pauline Geoffroy les ſympathies des habitués de ce théâtre. Elle excellait dans les rôles de jeunes payſannes & il n'eſt perſonne qui ne ſe rappelle ſa gentilleſſe dans le rôle de Julienne, de *Vadeboncœur*, où elle ſe moquait, on ne peut plus agréablement de l'intendant Leloup, qui la pourſuivait de ſes aſſiduités. Ce *Leloup*, était repréſenté par un acteur ordinairement fort médiocre, mais qui dans ce rôle-là ſe fit une eſpèce de réputation. Il ſe nommait *Claude-Edouard* DOUSSOT. Le nom d'*Edouard* était le ſeul ſous lequel il fût connu du public.

Affligé de la gravelle, & ne pouvant s'aſtreindre au régime ſévère qui lui était ordonné, il tombait à chaque inſtant dans des criſes qui devinrent ſi fréquentes, que la direction lui ſignifia ſa retraite. Gaſtronome endurci & incorrigible, il comprit que 4,000 fr. d'appointement ne lui ſuffiſant pas pour ſatiſfaire ſes goûts, il le pourrait encore bien moins avec une penſion de 900 fr. Il réſolut d'en finir avec ſa maladie... *Crever* ou mourir, pour lui, c'était tout un... Il creva, voici comment : La médecine Leroy faiſait grand bruit à cette époque; elle était à la mode & ſe prenait par potions indiquées. Mais Edouard, qui était preſſé, ne ſuivit pas les ménagements preſcrits. Un beau ſoir, il ſe mit au lit après avoir avalé un litre de la bienfaiſante purgation. Il vivait ſeul, ſéparé de ſa femme qu'il avait rendue très-malheureuſe. Le lendemain matin, ſa maîtreſſe, qui avait une

autant de victoires pour elle (1). Par malheur, ses forces ne répondaient pas à son zèle. Déjà souffrante de la poitrine, elle avait dû, en février 1820, aller s'installer dans une étable au village de Vauréal, près de Gonesse; les exigences de son service l'en empêchèrent. A l'expiration de son engagement avec le Vaudeville, elle se rendit aux eaux du Mont-d'Or. Ici l'on doit dire, le plus discrètement possible, que le trouble s'introduisit dans le ménage & que ce ne fut pas son mari qui l'accompagna dans son voyage.

Son talent vint s'éteindre au Gymnase & sa personne chez Samson, le 22 octobre 1822. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Sulpice. Conduite par un malentendu au

clé de son logement, entra en chantant & dispofa le couvert pour déjeûner avec un fucculent pâté & deux bouteilles de Bordeaux, des fruits, &c. Quand les apprêts font terminés, un peu étonnée que le cliquetis des affiettes n'ait point éveillé fon gourmand, tout en lui parlant, elle paffe dans l'alcove, en tire les rideaux & recule épouvantée devant un cadavre marbré de noir & de vert & déjà en décompofition. Voilà comment finit, le 23 février 1823, cet homme peu recommandable dans fa vie privée, & nul dans fa carrière théâtrale, où il n'a joué avec quelque fuccès que quelques caricatures & rôles de bas comique. Il était trop grand pour l'emploi auquel il s'était voué. Il avait de gros yeux qui fortaient de leur orbite, & qu'il roulait fans donner d'expreffion à fa figure.

(1) Voici en quels termes Scribe, dans une note de fon théâtre, parle de M^me^ Perrin :

« Charmante actrice, qui a fait « les beaux jours du Vaudeville & « du Gymnafe. Je lui ai dû le fuc« cès de la *Vifite à Bedlam*, de la « *Somnambule*, du *Colonel*. Une « figure raviffante & expreffive, « un jeu plein de grâce & de fi« neffe, & fouvent le charme inex« primable dont M^lle^ Mars feule « offre le conftant modèle : telles « étaient les qualités qui diftin« guaient M^me^ Perrin... Et elle eft « morte à vingt ans ! ! ! »

cimetière de Vaugirard, elle fut exhumée quelques jours après & transportée au cimetière du Père La Chaise.

Perrin (Pierre-Jacques-Marie), son époux, était un acteur assez ordinaire. Il avait paru à Feydeau, dans le rôle de Siméon, de l'opéra de *Joseph*, où il ne réussit pas, avant de venir débuter au Vaudeville, le 12 juin, un mois après sa femme, par le rôle de Sainte-Luce, de *Fanchon-la-Vielleuse*, & celui d'Alfred dans *Alfred-le-Grand*. Il parut lourd, gourmé, & plus propre à jouer le mélodrame que le vaudeville. Il avait été, en effet, assez longtemps acteur à la Porte-Saint-Martin, d'où une maladie grave l'avait éloigné. On le toléra cependant, grâce à sa charmante femme. Lorsque celle-ci quitta le Vaudeville, il la suivit au Gymnase.

Deux ans après sa mort il se remaria. Etant devenu veuf une seconde fois, nouveau Barbe-Bleue, il convola en troisièmes noces. Cette troisième épouse vint aussi à mourir prématurément. Perrin, qui avait alors plus de soixante-dix ans, se le tint pour dit & ne songea plus à rallumer *les flambeaux de l'hyménée*.

Depuis plusieurs années il avait perdu la vue, lorsqu'il mourut à Nantes, le 27 décembre 1865, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Perrin était professeur honoraire du conservatoire institué dans cette ville.





GRASSOT
1800-1860

JACQUES-ANTOINE

# GRASSOT

1800 — 1860

UNE de ces liqueurs de fantaisie que l'esprit inventif d'un industriel offrit à la sensualité des gourmets & qui, la réclame aidant, a obtenu sous le nom de *Punch-Grassot*, une notoriété incontestable, rappellerait au besoin le souvenir du joyeux comique du Palais-Royal, si ceux qui l'ont connu avaient pu l'oublier.

---

*Extrait du registre des actes de naissance de l'an VIII, pour le* VI^e^ *arrondissement :* « Aujourd'hui, vingt-deux nivôse an huit de la République française (12 janvier 1800), à deux heures de relevée par devant nous, officier municipal pour le sixième arrondissement de la ville de Paris, soussigné, est comparu le sieur Jean-Edme Grassot, maître tabletier, demeurant rue des Fontaines, n° 12 de cet arrondissement, lequel nous a déclaré qu'à deux heures de la nuit de ce même jour, son épouse, Marie-Louise Couraut, est accouchée d'un enfant qu'il nous a présenté, assisté de deux témoins, qui a été reconnu être du sexe masculin & auquel il a donné les prénoms de *Jacques-Antoine*. »

Grassot est un enfant de Paris, né au commencement du siècle dans un de ses quartiers les plus populeux, la rue des Fontaines, dont il ne subsiste plus aujourd'hui qu'un tronçon aboutissant de la rue du Temple dans la rue Turbigo, & qui suffit pour donner une idée de ce qu'étaient alors ces étroites voies agglomérées & serrées dans le sixième arrondissement. Destiné, par droit de naissance, à l'industrie, Grassot, après avoir essayé de la tabletterie dans l'atelier de son père, fut successivement commis ou premier clerc... chez un épicier ; puis, rapin, courtier en bijouterie, voyageur pour la librairie, les papiers peints, les images &, finalement, joua les *amoureux*, oui, les *amoureux*, entendez-le bien, sur les théâtres de la banlieue de Paris. Après y avoir fait un apprentissage assez rude, il s'engagea dans une troupe ambulante qui exploitait, sous la direction de Perrin, l'ancien acteur du Gymnase, les petites villes du département de la Seine-Inférieure (1). Grassot ravageait alors les cœurs sous le nom plus euphonique d'Auguste.

Peu à peu, il se prodiguait moins dans ce genre de rôles, & s'étant marié à une de ses camarades

(1) Laferrière raconte dans ses *Mémoires*, qu'ayant eu l'idée de monter, avec quelques camarades de la banlieue, la pièce de *Marino Faliero*, qui était alors dans toute sa vogue, la petite troupe partit pour Vernon... *Marino Faliero* était représenté par Laferrière & le jeune & beau *Stenio* était joué par un artiste qui se destinait alors aux *amoureux sérieux* & qui, à l'époque du grand succès de l'*École des Vieillards*, avait créé au théâtre de Montmartre le brillant duc d'Elmar !

Cet artiste s'appelait *Grassot !...*

(Mlle Fanny Belliard) qui jouait les jeunes premières de comédie & de vaudeville, il y renonça tout-à-fait & prit les rôles de ſecond comique.

Mme Graſſot, ayant débuté avec ſuccès au Gymnaſe-Dramatique, dans quelques-uns des rôles de Léontine Volnys, Graſſot fut admis, par l'entremiſe de ſa femme, à s'eſſayer au même théâtre dans l'emploi de Legrand & de Sylveſtre.

L'année ſuivante, Mme Graſſot n'étant pas reſtée au Gymnaſe partit pour Rouen où ſon mari la ſuivit, ſans être d'abord engagé à ce théâtre... Cependant il ne tarda pas à l'être à ſon tour dans l'emploi des *comiques*, qu'il tint avec un ſuccès qui lui valut plus tard un engagement de la part du directeur du théâtre du Palais-Royal de Paris.

Il y débuta le 2 juillet 1838, dans *Monſieur de Coiſlin* ou *l'Homme infiniment poli*, vaudeville de Marc Michel, Auguſte Lefranc & Eugène Labiche, trois auteurs également à leurs débuts.

Ceux de Graſſot n'eurent rien de remarquable. Son phyſique grêle, ſa figure maigre, ſon organe enroué, dont il devait plus tard tirer des effets d'un groteſque indeſcriptible, ne le recommandèrent pas tout d'abord aux ſympathies du public. Cet accueil, peu encourageant, ne le démonta cependant pas ; il avait de l'intelligence, ſaiſiſſait avec rapidité le côté comique d'un rôle & y apportait une originalité qui finit par le faire diſtinguer. Ainſi que d'autres acteurs, Odry, par exemple, qui réuſſirent ſurtout en tirant parti de leurs

imperfections physiques, mais avec plus de talent & d'étude, Graſſot devint une phyſionomie à part dans la troupe comique du Palais-Royal. Son jeu excentrique, ſes geſtes imprévus, les inflexions d'un organe rebelle, l'incroyable bizarrerie de ſes coſtumes lui conquirent enfin une réputation à part qu'il conſerva juſqu'au dernier moment.

Cette réputation, il faut néanmoins le reconnaître, il ne la dut pas toujours à ſa verve comique & à la fineſſe de ſon jeu ; en outrant ſes effets, en forçant la phyſionomie de ſes perſonnages, il arriva à leur donner une crudité de ton & d'allures que ceux qui ne l'ont pas vu, ne ſauraient s'imaginer. Cette fantaiſie de haut goût, qui n'était pas du meilleur aloi, & cette audace à fond de train dans la farce, perſonne ne les a pouſſées auſſi loin que cet acteur : c'était du réaliſme à ſes extrêmes limites ; &, pourtant ſon jeu ne tombait jamais dans l'indécence : il y avait là une nuance qu'il ſut obſerver & qu'il ne dépaſſa jamais dans ſes nombreuſes créations.

Pendant près de vingt ans qu'il reſta à ce théâtre, Graſſot a joué d'origine ou repris à peu près cent quarante rôles & dans tous il a apporté cette verve perſonnelle dont il avait le monopole & qui défiait toute comparaiſon, en bouleverſant toutes les conventions reçues. Farceur à outrance & bouffon à tous crins, il violentait, en quelque ſorte, en les ſurprenant par ſes audacieuſes improviſations, le rire & les applaudiſſements des ſpectateurs ; &, cependant, il y avait

en lui des qualités réelles de comédien qui auraient gagné à demeurer plus ſobres & plus meſurées : en groſſiſſant ſon objectif, il produiſait, pour ainſi dire, des perſonnages fantaſques, en dehors de toute appréciation connue & appréciable (1).

Les fatigues de ſa profeſſion, &, diſons-le, l'abus des liqueurs alcooliques altérèrent de bonne heure ſa voix qui n'avait jamais été bien nette. Ses efforts pour lutter contre un enrouement devenu chronique, achevèrent de briſer ſon organe, dont il avait fait un de ſes moyens de comique & le réduiſirent, vers la fin, preſque à la pantomime. Il eſpéra que le repos amènerait un changement favorable dans ſon état. Vers le commencement de 1858, il partit pour le Midi : voyage dont on a écrit, ſous ſon nom, l'Odyſſée burleſque. Il en rapporta, dit-on, la recette du punch, mais non ſa voix. Le 1er juillet de cette année, il rentra au théâtre du Palais-Royal, dans les

(1) Cette bouffonnerie qu'il apportait ſur la ſcène, il ne l'abdiquait pas avec ſon rôle. Nous trouvons, à ce ſujet, dans la grave *Revue britannique*, une anecdote aſſez plaiſante :

Il y avait dans le règlement intérieur du théâtre un article qui prononçait une peine pécuniaire contre quiconque ſe permettrait, à l'égard du régiſſeur, un langage inconvenant. Un ſoir que celui-ci était inſtallé derrière ſon grillage, une voix, partant de l'étage ſupérieur, lui crie — « Hé, Coupart! « (c'était ſon nom). — Quoi? que « me veut-on? demande le régiſ- « ſeur, en s'avançant vers ſon in- « terlocuteur. — Coupart, mon « ami, lui dit Graſſot du ton le « plus doucereux, ſi je te diſais. . « remarque bien que je ne te le « dis pas... mais enfin, ſi je te « diſais que tu es un crétin, com- « bien cela me coûterait-il ? »

*Noces de Bouche-en-Cœur*, & cette pénible épreuve enleva toute illufion à ceux qui avaient efpéré une amélioration dans fa fanté ; aucune illufion n'était plus poffible. Graffot perfifta, cependant, à refter encore une année au théâtre, jouant moins fréquemment que par le paffé ; reprenant quelques-uns de fes meilleurs rôles, en créant même deux nouveaux dans le *Punch Graffot* & la *Chèvre de Ploermel*. Mais ce n'était plus le joyeux bouffon d'autrefois, fans arrêt ni trève. Il fe furvivait à lui-même & dans fes excentricités les plus folles, attriftait les fpectateurs témoins de cette décadence & de cette lutte impuiffante.

Enfin il abandonna la fcène, en juin 1859, fe retirant avec une penfion que lui faifait le théâtre, & prenait poffeffion du café *Minerve*, établiffement bien connu dans le voifinage de la Comédie-Françaife, pour y remplir un rôle de tenue & de préfentation. Comédien jufqu'à la fin, & partout & toujours, à défaut de fon jeu il livrait au public fa perfonne &, réclame vivante, préfidait à l'exploitation & au débit de la liqueur baptifée de fon nom, le *Punch-Graffot* (1).

(1) Cette fpéculation d'un nom connu pour fervir d'enfeigne commerciale, que nous avons vu fouvent fe reproduire depuis, un induftriel voulut l'exploiter dans un but du même genre, en ufant du nom d'*Arnal;* mais celui-ci s'y oppofa très-vivement & publia, à cet effet, dans les journaux, une lettre fort digne. Graffot ne comprit pas ce fcrupule honorable & continua à parader dans le café où fe débitait le *Punch-Graffot*.

Mais le mal dont il fouffrait depuis longtemps & contre lequel avait échoué la fcience, l'enleva quelques mois après à ce dernier rôle, peu digne d'un véritable artifte. Après deux mois de cruelles fouffrances, il expira dans la nuit du 17 janvier 1860. Son fervice funèbre eut lieu le furlendemain à l'églife Saint-Roch.

Son ancien directeur, Dormeuil, prononça au cimetière un difcours dans lequel, rappelant le fouvenir de l'acteur qui avait pouffé la bouffonnerie jufqu'à l'abus, il crut devoir faire intervenir le nom de Boffuet, & c'était bien le cas de dire avec une légère variante :

.....Je ne m'attendais guère
à voir Boffuet en cette affaire.

Graffot ne fut pas un comédien dans la vraie acception du mot, mais une individualité excentrique & curieufe, apportant à la fcène les qualités & les défauts de fa nature. Ces qualités, il eut le tort de les égarer, de les annihiler, en quelque forte, dans des charges outrées. A la ville, comme au théâtre, il ne fut plus que Graffot, un bouffon fans vergogne.



NUMA-POLYDORE HAERING

# NUMA

1800 — 1869

LE 25 avril 1800, la femme d'un modeſte tailleur de Vincennes mettait au monde un garçon qui, par la ſuite, s'il n'eût pas triomphé de la réſiſtance paternelle, n'aurait fait qu'un obſcur artiſan, & devint au contraire, entraîné par un penchant décidé, un excellent comédien. Un bon acteur ne vaut-il pas mieux qu'un méchant tailleur? C'eſt ce que ſe diſait le jeune Numa & c'eſt ce que,

---

*Extrait des actes de l'état civil pour les naiſſances de la commune de Vincennes:* « Par devant nous, maire de la commune de Vincennes, le vingt-cinq avril mil huit cent, s'eſt préſenté le nommé Henri-Chriſtophe-Daniel Haëring, tailleur, habitant en cette localité, lequel nous a déclaré que ſon épouſe, Marie-Madeleine Guillaumont, était cejourd'hui, à deux heures de la nuit, accouchée d'un enfant du ſexe maſculin, qu'il nous a préſenté & auquel il a donné les prénoms de *Numa-Polydore*, &c. »



NUMA

pendant longtemps, ne voulut pas comprendre ſon père. Ce goût inné ſe développait avec les années ; mais quelque impérieux qu'il fût, Numa ne voulait pas braver la volonté paternelle, & c'eſt par une inſiſtance raiſonnée, par la perſuaſion qu'il tentait d'obtenir le conſentement qu'on lui refuſait. Il y réuſſit : ce qui prouve une fois de plus la ſageſſe du proverbe : *Mieux fait douceur que violence*. Le père Haëring, après avoir conſenti à aſſiſter chez Doyen à pluſieurs eſſais dramatiques de ſon fils, ſe rendit à l'évidence & lui permit de contracter un engagement au théâtre de Verſailles, à raiſon de 66 fr. 66 c. par mois, pour la première année. Le voilà donc engagé, ſous le nom de *Numa*, pour chanter les deuxièmes baſſes-tailles & jouer les troiſièmes rôles de comédie. Faut-il ſe demander ſi notre jeune homme fut au comble de la joie ?

Ses débuts eurent lieu, le 24 février 1818, dans *Encore un Pourceaugnac* (1). Son naturel, ſa gaîté ſpirituelle le firent accepter d'emblée par les ſpectateurs du crû. La troiſième année, il changea d'emploi, ne chanta plus les baſſes-tailles (l'opéra-comique n'y perdit rien) & prit le répertoire de Brunet & de Potier. Il reſta cinq ans à Verſailles, où il était fort aimé ; auſſi

(1) Un des plus jolis ouvrages de Scribe, & qui obtint, le 18 février 1817, au théâtre du Vaudeville, le plus brillant ſuccès. La pièce fut repriſe au Gymnaſe le 28 ſeptembre 1822, ſous le titre du *Nouveau Pourceaugnac*. Mis, en 1860, en opéra-comique, & repréſenté aux Bouffes-Pariſiens.

le vit-on partir avec force regrets, lorſque le Gymnaſe cherchant à combler le vide que lui avait fait le départ de Perlet, l'enrôla dans ſa troupe. C'était là ce qui s'appelle une belle enjambée ! Le Gymnaſe était, à cette époque reculée, le théâtre à la mode, le théâtre adopté par le public élégant & ariſtocratique ; ſes acteurs étaient excellents, & Scribe, l'auteur en vogue, y régnait en maître. C'était donc une double bonne fortune pour Numa d'être appelé à Paris & d'appartenir à une ſcène choyée par le public.

On croira pourtant ſans peine que, tout joyeux qu'il était, Numa éprouvait une crainte bien concevable ; il allait affronter un public nouveau, délicat, exigeant, parce qu'il était gâté par les pièces de bon goût & les acteurs de choix qu'on lui préſentait tous les ſoirs. Ce n'eſt donc pas ſans un peu d'appréhenſion qu'il fit ſon début, le 5 février 1823. Tout ému qu'il était, il réuſſit, & cette réuſſite était d'autant plus flatteuſe, qu'il ſuccédait à un artiſte d'un grand mérite & qui avait empreint tous ſes rôles d'un cachet qui n'appartenait qu'à lui. Mais en mettant le pied ſur le domaine de Perlet, Numa, en homme intelligent, comprit qu'il lui fallait le remplacer à ſa manière & non l'imiter ; & comme il était lui-même doué d'une originalité naturelle, il prêta ſes propres allures & ſon caractère aux perſonnages repréſentés par ſon célèbre devancier. Les ſpectateurs habituels du Gymnaſe, qui, tout en l'accueillant favorablement, l'avaient d'abord trouvé entaché d'un peu de froideur, s'accoutumèrent facile-

ment à lui, parce que, s'il n'était pas un brûleur de planches, il avait l'art d'être plaiſant avec naïveté & narquois avec bonhomie.

Du jour de ſon entrée, en 1823, juſqu'au 30 avril 1848, il reſta fidèle à ce théâtre, dont il était devenu une des colonnes, & la liſte des rôles qu'il y créa ne laiſſe pas que d'être longue. Nous devrions les citer tous : nous nous contenterons ſeulement d'indiquer ceux dans leſquels il a laiſſé un ſouvenir plus vivace : Pinchon, du *Mariage de raiſon;* Ducoudrais, de *la Demoiſelle à marier;* Saint-Jean, de *l'Ambaſſadeur;* Alcibiade, du *Coiffeur & le Perruquier;* Clérambourg, de *Geneviève;* Bonneval, des *Malheurs d'un Amant heureux;* Salsbach, de *Louiſe;* Maître Jean, de *la Comédie à la Cour;* Bonnivet, d'*Etre aimé ou mourir; Toujours*, &c.

Après une vogue d'une trentaine d'années, le Gymnaſe, ainſi que tous les établiſſements de ce genre, reſſentit le contre-coup des événements de 1848 ; on peut même dire qu'il fut un des plus éprouvés. Numa, qui lui était, en grande partie, redevable de ſa réputation, aurait-il dû lui faire infidélité & l'abandonner dans ſa détreſſe ? C'eſt là une de ces queſtions intimes qu'il ſerait haſardeux de vouloir réſoudre, & nous ne l'eſſaierons pas. Quel qu'ait été ſon motif, il recouvra ſa liberté, & l'année ſuivante, le 26 juillet, il entra au Théâtre-Hiſtorique pour créer le rôle du bonhomme Buvat, dans *le Chevalier d'Harmental*, d'Alexandre Dumas & Auguſte Maquet.

Devenu acteur nomade, selon l'usage regrettable qui s'est introduit de nos jours dans les mœurs théâtrales, Numa s'engagea, le 15 janvier 1850, pour jouer au cachet le rôle de Nigaudinos, lors de la reprise faite au théâtre de la Gaîté du *Pied de Mouton*, où, trop spirituel pour saisir la physionomie niaise de son personnage, il n'effaça pas le souvenir du vieux Duménis. Il joua ensuite au même théâtre un rôle de matelot comique dans le drame médiocre de *Jean Bart*.

Le 3 août suivant, il retournait au Théâtre-Historique & jouait dans *la Chasse au Chastre*, d'Alexandre Dumas père.

En septembre de la même année, revenant au Gymnase, il ne fait, pour ainsi dire, que le traverser, &, après une inaction de quelques mois, il contracte avec les Variétés un engagement du 22 septembre 1852 au 1er avril 1858. Dans cet intervalle, il crée : *les deux Gouttes d'eau*, — *Un Ami acharné*, — *On dira des bêtises*, — *les Erreurs du bel Age*, — *Où passerai-je mes soirées?* — *le Massacre d'un Innocent*, — *l'Ecole des Épiciers*.

Nouveau retour au Gymnase, le 12 janvier 1857, sans doute en vertu de cet axiome d'opéra-comique :

> Et l'on revient toujours
> A ses premiers amours...

Cette fois, il y séjourne quatre ans, jusqu'au jour où il suit au Vaudeville son ami Dormeuil, qui vient

d'en prendre la direction. Passant sous silence plusieurs petites pièces sans importance dont il assure le succès, nous signalerons les deux rôles importants qu'il crée dans *Nos Intimes* & *les Diables noirs*, de V. Sardou.

Le 16 octobre 1864, il fait un retour définitif au Gymnase, qui le reçoit comme l'enfant prodigue.

Trois ans après, le temps du repos était venu, & Numa paraît pour la dernière fois, le 18 février 1867, dans une représentation donnée à son bénéfice.

Quoique propriétaire d'un vaste immeuble à Paris, sa résidence ordinaire, il préféra aller habiter à Sarcelles, où le retenaient de vieilles habitudes, & c'est là que, le 29 septembre 1869, la mort vint le surprendre, à deux heures de l'après-midi.

Numa avait une façon de traîner les mots qui n'appartenait qu'à lui. C'était un talent très-fin, mais qui, par cette raison-là même, n'aurait pas été compris en province, si, comme tant d'autres comédiens, il eût voulu jouer le rôle d'un premier sujet en représentations : ce dont il eut la sagesse de s'abstenir.



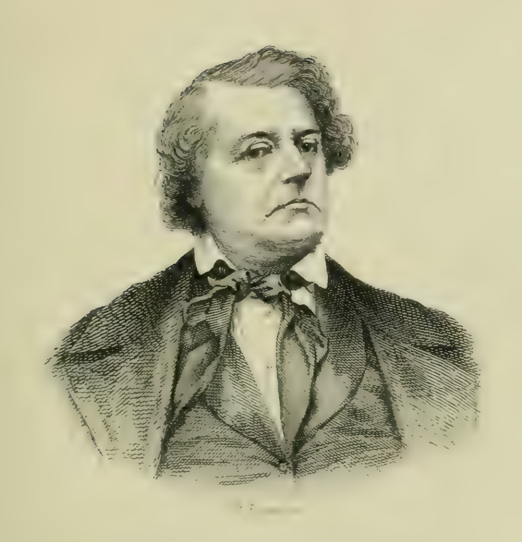
ANTOINE-LOUIS-PROSPER

# FRÉDÉRICK LEMAITRE

1800 — 1876

LA carrière théâtrale de ce comédien célèbre, presque illustre, mais assurément unique dans son genre, ou plutôt dans tous les genres qu'il lui plut d'aborder, est un phénomène étrange qui n'a d'analogie avec aucun autre. Parmi les artistes qui ont laissé une trace lumineuse & durable sur la scène depuis un demi-siècle, quelques-

*Extrait du registre des naissances de la ville du Hâvre :* « Le onze thermidor an VIII de la République française (30 juillet 1800), devant nous, maire de cette ville, a été présenté un enfant mâle que le citoyen Antoine-Marie Lemaître nous a déclaré être né le neuf de ce mois & être issu de son légitime mariage avec la citoyenne Victor-Sophie Merécheidt, son épouse ; lequel enfant a été nommé *Antoine-Louis-Prosper*, par le citoyen Jean-Louis Thibault, ex-entrepreneur de travaux publics & par la citoyenne Anne Baron, épouse du citoyen Charles-Frédéric Merécheidt, maître de musique, ayeule maternelle de l'enfant. »



FREDERICK LEMAITRE

1800-1876

uns ont obtenu, ſoit dans la comédie, ſoit dans le drame, une grande réputation; mais il n'en eſt pas un ſeul qui ait ſu réunir auſſi complètement & avec une égale autorité, la variété & l'univerſalité du talent. Sans modèle & ſans ſucceſſeur, Frédérick Lemaître a dû ſa puiſſance & ſa fortune théâtrale à ſon organiſation artiſtique, vigoureuſe & exceptionnelle. C'eſt bien à lui que Préville aurait pu appliquer ce mot qu'on lui prête au ſujet d'un artiſte de ſon temps, « qu'il avait aſſez de talent pour avoir des défauts. »

Si les qualités de Frédérick étaient immenſes & ont juſtifié l'enthouſiaſme ſans limites de ſes admirateurs, énormes furent ſes défauts qui ont donné ſouvent raiſon aux critiques les plus vives.

En parcourant les gammes auſſi diverſes qu'oppoſées de l'art dramatique dans toutes ſes manifeſtations, l'artiſte s'eſt élevé juſqu'au ſublime & eſt deſcendu au degré le plus trivial, emporté, tantôt par la paſſion lyrique la plus épurée, tantôt entraîné dans les bas-fonds d'un réaliſme repouſſant. Preſque toujours inégal, jamais médiocre ou incolore, ſon jeu a plus d'une fois prouvé que dans l'art auſſi bien que dans la vie réelle, la roche Tarpéienne eſt près du Capitole.

Au reſte, ſa nature paſſionnée, ſon tempérament fougueux, ſes habitudes excentriques en dehors du théâtre, ſes inégalités d'humeur & ſon caractère impérieux, impatient du joug & de la règle, ſe retrouvent dans ſon talent & ſe confondent avec les différentes phaſes de ſon exiſtence théâtrale.

Lorſque Alexandre Dumas père écrivait pour Frédérick Lemaître, alors dans tout ſon éclat, le perſonnage de Kean & donnait comme ſous-titre à ſa comédie : *Déſordre & Génie*, il réſumait en deux mots, dont l'un faiſait paſſer l'autre, & que le public appliquait à l'interprète du rôle, l'appréciation généralement admiſe de l'homme & de l'artiſte. Tout, en effet, forme contraſte dans cette exiſtence en dehors des conditions ordinaires : à côté de nuances d'une poéſie exquiſe & d'une délicateſſe infinie, des groſſièretés intolérables & une abſence complète de goût & de meſure : un appel aux applaudiſſements d'une foule vulgaire & une adreſſe aux ſentiments les plus raffinés d'un auditoire d'élite.

Enfin, avec ſon aſcendant inconteſtable ſur les ſpectateurs, il fut un grand artiſte dont le jeu, curieux & intéreſſant ſujet d'étude, a jeté ſur la ſcène un éclat incomparable, mais qu'on ne pourra propoſer comme un modèle.

Frédérick Lemaître, né au Hâvre, le 30 juillet 1800, petit-fils d'un compoſiteur de muſique, & fils d'un architecte, appartenait à une famille d'artiſtes. De bonne heure, il manifeſta le goût de la muſique & de la déclamation, encouragé, d'ailleurs, par ſes parents qui prenaient plaiſir à le coſtumer en tragédien & s'amuſaient à lui faire déclamer des fragments de la *Veuve du Malabar*. On s'explique facilement que de pareilles diſtractions devaient contribuer au développement du penchant que, bien jeune encore, il ſe

ſentait pour le théâtre. Loin d'y mettre obſtacle, ſa famille, à ſa ſortie de penſion, s'empreſſa de l'envoyer à Paris, pour qu'il ſe préſentât au Conſervatoire. On raconte que dans l'audition préalable qu'il eut à ſubir, Michelot, préſident du jury d'examen, l'arrêta au bout de quelques vers, jugeant qu'il n'était pas beſoin d'aller plus loin pour apprécier ce dont le candidat était capable. Iì fut donc admis, ſéance tenante, & placé dans la claſſe de Lafon (1). Il ſuivit pendant deux années les cours de déclamation & quitta l'école ſans avoir obtenu une ſimple mention. Un concours ayant été ouvert quelque temps après à l'Odéon, où il ſe préſenta, il fut refuſé à l'unanimité... Nous nous trompons, il eut une voix : celle de Talma.

Ce ſuffrage du grand tragédien ne paraît pas, au reſte, avoir été utile au jeune homme qui, repouſſé, mais non découragé, trouva pendant quelque temps, dit-on, à s'employer dans un de ces cafés ſouterrains qui exiſtaient dans la galerie vitrée du Palais-Royal & qui avait pris le nom, porté naguères par divers ſpectacles du boulevard, de *Variétés-Amuſantes*. On y jouait de prétendues comédies & de petits vaudevilles, en un

(1) A l'époque où commençait la réputation de Frédérick, le tragédien rencontrant ſon ancien élève, lui dit avec ce ton bourſouflé qui était dans ſa nature : « Il paraît mon « garçon, que tu as beaucoup de « talent ; il faut que j'aille te voir, « un de ces ſoirs. » Lafon tint parole &, à la ſuite de la repréſentation où il avait joint ſes applaudiſſements à ceux du public, il courut à la loge de l'acteur pour lui faire de vives félicitations.

acte, sur une ſcène double, ſans doute diſpoſée de la ſorte pour l'agrément & la plus grande commodité des conſommateurs inſtallés dans les deux ſalles contiguës de cet établiſſement interlope. Eſt-ce là que Frédérick, d'après un *racontar* qui confine à la légende, affublé d'une grande peau de lion, aurait *rugi* le rôle du noble animal, dans une pantomime de *Pyrame & Thisbé*?

Montant en grade, il paſſa enſuite aux Funambules, puis au Cirque de Franconi &, de là, à l'Odéon, en 1820, comme *confident tragique*. Il y reſta deux ans. Le 22 avril 1823, il fut engagé à l'Ambigu-Comique, comme *double* de Freſnoy qui, après avoir joué les premiers rôles pendant une quinzaine d'années, allait prendre l'emploi des *pères nobles*. Sa première création, celle d'un traître, *dans Le Remords*, (de Léopold Chandezon), réuſſit. Le 2 juillet ſuivant, il remplit, dans *l'Auberge des Adrets*, mélodrame en trois actes, de Benjamin (Antier), Saint-Amand & Polyanthe (1), le rôle de Robert-Macaire, qui, dans l'intention primitive des auteurs, ne ſe diſtinguait pas autrement des rôles de ce genre; mais dont l'initiative de l'acteur devait faire un type populaire (2).

Ce mélodrame pris au ſérieux, ſe traîna aſſez pé-

(1) Pſeudonyme d'Alexandre Chaponier, docteur-médecin.

(2) « De toutes ſes incarnations, « a dit avec raiſon le *Figaro*, il « n'en eſt pas une dont on ait plus « parlé que celle de *Robert-Macaire*, dont le ſouvenir & le re- « nom l'ont ſuivi partout, même « dans ſes rôles les plus grands & « les plus héroïques. »

niblement le premier ſoir. Aux repréſentations ſuivantes, Frédérick le releva, en lui donnant une tout autre phyſionomie par la façon originale & effrontée dont il compoſa le rôle de Robert-Macaire; celui de ſon compagnon Bertrand fut mis à l'uniſſon. Cette transformation inattendue qui, dit-on, dans le premier moment ne fut pas du goût des auteurs, excita les réclamations de pluſieurs journaux qui, en proteſtant au nom de la morale & des convenances théâtrales, eut pour réſultat de donner à cet ouvrage & à ſon interprète une vogue inouïe (1).

(1) Citons un curieux ſpécimen de la critique de l'époque extrait d'une *Biographie dramatique* qui ſe rendit l'écho de cette *vertueuſe* indignation, plus ou moins ſincère :

« C'eſt en attendant la priſe de « poſſeſſion de l'emploi pour le- « quel il eſt engagé, que Frédérick « s'eſt aviſé de repréſenter cet « épouvantable perſonnage d'un « forçat de l'*Auberge des Adrets*, « & qu'il a mis à gloire d'exciter « un ſentiment de dégoût dans « tout l'auditoire. Jamais la miſère « ne porta une livrée auſſi hideuſe « que celle qu'a priſe Frédérick. « S'il eût oſé couvrir ſa tête ou ſes « lambeaux d'une vermine nom- « breuſe, il l'eût fait ; il eût même « déſiré avoir une de ces maladies « de peau qui excitent des dé- « mangeaiſons, afin d'être mieux « dans l'eſprit de ſon rôle & d'a- « jouter au charme de la repréſen- « tation. Il était tellement hideux, « que ſon compagnon, lui-même « horriblement repouſſant, avait « encore l'air, comparé à lui, d'un « petit maître élégant.

« Voilà quel devrait être l'ob- « jet d'une cenſure éclairée. Ce « n'eſt pas en faiſant une guerre « acharnée aux mots les plus inno- « cents, mais bien en réprimant « une pareille licence dans le coſ- « tume des acteurs & une débau- « che ſemblable dans celle des « auteurs, que la cenſure ferait vé- « ritablement utile. Frédérick peut « obtenir un autre genre de gloire « que celle à laquelle il ſemble vi- « ſer dans cet ouvrage. Ce n'eſt, « certes pas, ainſi qu'il établira un « parallèle entre lui & Freſnoy. Il

En même temps, le retentiſſement fait à la pièce conquérait parmi ſes camarades à l'artiſte, nouveau venu ſur le boulevard, une notoriété que ſon talent vigoureux & ſes rôles d'un genre plus relevé devaient porter à une réputation de meilleur aloi. La même année (18 novembre), il créait dans *Lisbeth*, mélodrame de Victor Ducange, un perſonnage de père qui maudiſſait ſa fille mariée à ſon inſçu & devenait fou : création, qui contraſtait ſingulièrement avec la précédente & prouvait toutes les reſſources du talent de l'acteur. Mais ſon rôle de Robert-Macaire avait imprimé ſur lui une marque preſque indélébile, & pendant longtemps, on ne lui donna à interpréter que des rôles de mauvais ſujets ou de traîtres, comme dans le *Diamant*, le *Joueur d'orgue*, les *Aventuriers* & *Cardillac*, à la vogue duquel il contribua par la phyſionomie originale qu'il prêta à ce perſonnage inventé par Hoffmann (1). Malheureuſement, le ſouvenir de

« ſe fait même le plus grand tort « en faiſant naître des impreſſions « fâcheuſes dont on ne pourra ſe « défendre quand on le verra dans « un coſtume plus noble. Pour me « ſervir d'une comparaiſon dans le « ſtyle qui ſemble lui convenir, il « ſemblera un boueur ſur le trône « ou ſous les habits d'un comte. » (Maurice Alhoy, 1824, p. 155.)

Nous ferons obſerver que cet écrivain ſi pudibond & ſi facile à effaroucher, a lui-même publié par la fuite un livre ſur les *Bagnes & les Forçats*, dont la lecture n'eſt pas des plus édifiantes ; & ce qu'il y a de mieux, qu'il fut, quelques années plus tard, un des auteurs du fameux *Robert-Macaire*, repréſenté en 1834, aux Folies-Dramatiques.

(1) Dans la nouvelle intitulée : *Mademoiſelle de Scudéry*, *Hiſtoire du temps de Louis XIV*. Cette publication du conteur allemand fut l'origine, non avouée, d'*Olivier Bruſſon*, roman publié en 1824,

l'*Auberge des Adrets* était toujours là qui l'entraîna plus d'une fois à d'étranges fantaiſies, à des audaces de mauvais goût, ſans nul ſouci des convenances ni de l'intérêt des auteurs, dont il compromettait la pièce. Ainſi, dans ce rôle de Cardillac, il entra un ſoir en ſcène (le 24 juillet 1824), une pipe à la bouche; &, ſans reſpect pour la perruque qu'il portait, une perruque à la Louis XIV, s'il vous plaît, il l'enlevait de ſa tête pour s'en eſſuyer la figure, & tirant de ſa poche une large tabatière, offrait une priſe au ſouffleur déconcerté. Le commiſſaire de police, préſent à la repréſentation, & goûtant peu cette infraction aux convenances théâtrales & aux ordonnances de police, dreſſa procès-verbal. Frédérick fut condamné à ne pas reparaître ſur la ſcène de quinze jours. Cependant, ſur les inſtances de la Direction, l'interdiction fut levée au bout de ſix jours &, le 3 août, il put reprendre ſon ſervice. A ſon entrée en ſcène, il proteſta de ſon reſpect pour le public &, grâce à cette précaution oratoire, il évita l'orage auquel il s'attendait.

A cette même époque, il donnait lieu à des plaintes fréquentes de l'autorité pour ſon eſprit d'indiſcipline; ſe prenant, ſous le moindre prétexte, de querelle avec les

ſous le nom d'Henri de Latouche.
« Le roman français, dit malicieuſement Quérard, dans ſa « *Bibliographie de la France*, petit « chef-d'œuvre de goût & de grâce, « fut beaucoup loué & beaucoup « lu. L'arrangeur anonyme, écri« vain brillant, riche d'eſprit & de « talent, doté de tant d'autres ſuc« cès, ſe réjouira, ſans doute, de « voir reſtituer au pauvre auteur « allemand le fonds qui lui ap« partient. »

officiers de paix, de fervice au théâtre. Des rapports de police le fignalaient, ainfi que fon ami Vautrin, comme coutumier du fait, & de plus, comme habitué à fe prendre de boiffon. Fatigué de ces plaintes réitérées, le Miniftre de l'intérieur énonça fon intention d'engager le directeur de l'Ambigu-Comique à évincer de fa troupe deux fujets dont la conduite était auffi répréhenfible.

Nous n'attacherions pas à ces entraînements d'une jeuneffe fougueufe & indocile une grande importance, fi cette impatience du joug & ce mépris de la règle n'avaient été pendant toute la carrière de Frédérick un trait caractériftique de fa nature.

Ces incartades, il eft vrai, n'eurent pas toujours des conféquences préjudiciables à fon avenir d'artifte ; mais elles lui prouvèrent en une circonftance futile, les mauvaifes difpofitions de l'Adminiftration à fon égard (1).

(1) Il venait de créer avec un grand fuccès le perfonnage de *Cagliojtro*, dans le mélodrame de ce nom (10 mai 1825). Il demanda au préfet de police la permiffion de faire vendre dans la falle, pendant le cours des repréfentations, une notice fur ce perfonnage fameux. Cette légère faveur, que tout autre fans doute aurait facilement obtenue, lui fut fèchement refufée.

Quelques mois auparavant, il s'était fait recevoir franc-maçon & avait écrit, en le faifant précéder des formules maçonniques, un teftament que nous croyons devoir reproduire, à caufe des fentiments qu'il contient à l'égard de fa mère, fentiments qui l'honorent, qu'il conferva toujours & qui rachètent plus d'une folie :

« Qu'eft-ce que l'homme doit à « Dieu? — Reconnaiffance.

« Que fe doit-il à lui-même? — Refpect.

De 1825 à 1827, il remplit les rôles principaux dans *Albert*, ou *le Rêve & le Réveil* (25 janvier 1825); *le Cocher de fiacre*, (25 août 1825); *la Nuit des Noces* (24 janvier 1826); *le Corrégidor* (1er avril 1826); *le Vieil Artiste* (26 août 1826); & enfin, *Cartouche* (23 janvier 1827), qui fut un grand succès.

Engagé au théâtre de la Porte-Saint-Martin, il y débuta, le 19 juin, dans *Trente Ans, ou la Vie d'un Joueur* (1). Le rôle de Georges de Germany, auquel, selon l'expression d'Ourry, il prêta une sombre & effrayante énergie, fut une création puissante qui le mit hors de pair au premier rang des acteurs de drame du boulevard. Son autorité ainsi affirmée avec éclat, il accrut encore cette réputation dans *l'Ecrivain public*, *le Chasseur noir*, *la Fiancée de Lammermoor*, *Faust*, *Rochester*, & *Sept Heures*, où, sous des noms à demi-

« Que doit-il à ses semblables?
« — Secours & protection.

*Mon testament.*

» Je n'ai rien que des dettes. Je « les lègue à ceux qui me les ont « fait faire. Mais en mourant mon « dernier vœu, je le fais pour le « bonheur de ma mère, à qui je « dois tout, & dont rien n'égale la « tendresse maternelle.

« Je n'ai à me reprocher que « des folies de jeunesse.

« Ainsi donc; qui m'aime, me « pleure.

« 9 janvier 1825. »

(1) On sait que dans le troisième acte de cette pièce, Georges de Germany, déjà ruiné par le jeu, s'efforce d'éblouir ses dupes, en donnant une fête aussi fastueuse que le lui permettaient les débris de son opulence.

Peu avant d'entrer en scène, Frédérick, s'adressant à l'un des auteurs : « Dans ma grande scène « avec Amélie, dit-il, je couperai « mes tirades en prenant une « prise. Je vois là *un effet*. Passez « moi du tabac. »

— « Tenez, voici ma tabatière, « lui répondit le dramaturge en

déguifés, Victor Ducange & Anicet Bourgeois avaient reproduit les figures de Charlotte Corday & de Marat.

Revenu à l'Ambigu, au commencement de 1830, il joua *les Voleurs & les Comédiens* & *Peblo*, où il parut avec Mme Dorval; puis il paffa au théâtre de l'Odéon, dont Harel venait de prendre la direction. Dans *la Mère & la Fille*, il rendit avec une douleur contenue & un fentiment profond de dignité le rôle d'un mari trompé, dont on rit volontiers plus qu'on ne le plaint. Il fe fit applaudir dans les *Vêpres Siciliennes*, dans *Othello*, & établit d'une manière fupérieure les rôles principaux dans *la Maréchale d'Ancre*, *les Nobles & les Bourgeois*, *l'Abbeffe des Urfulines* (1), & *Napoléon Bonaparte*, drame d'Alexandre Dumas (2). Harel, retournant à la Porte-Saint-Martin, Frédérick l'y fuivit, &, le 10 décembre 1831, eut une de fes plus belles créations dans le rôle de *Richard*

« la lui préfentant. » Elle était en argent.

Mais Frédérick, d'un revers de fa main la fit fauter au loin.

— « Une tabatière! Allons donc! « Je veux un cornet de papier! « C'eft dans un cornet de papier « que je puiferai mon tabac!

« Voyons, papa, ajouta-t-il en lui frappant familièrement fur le ventre : « Vous devez bien penfer « qu'avec le caractère de joueur « enragé que vous m'avez donné, « fi je poffédais une tabatière de la « valeur de la vôtre, il y a long- « temps que je l'aurais *lavée* & que « j'en aurais perdu le prix. »

Toute triviale que foit cette anecdote, elle prouve combien Frédérick creufait & analyfait un rôle.

(1) Ces deux pièces n'eurent qu'un fuccès contefté.

(2) La paternité de cette fantasmagorie dramatique eft attribuée à Cordelier-Delanoue.

*d'Arlington;* création tellement empreinte de ſon génie, qu'il l'a rendue juſqu'à préſent un écueil pour tous les artiſtes qui ont oſé s'y produire après lui.

Par une de ces fantaiſies audacieuſes que lui ſeul pouvait ſe permettre, il fait alterner ſur l'affiche & *Richard* & *Robert-Macaire*, contraſte périlleux pour tout autre que lui. Ce n'eſt pas aſſez : il ajoute à ce poème burleſque du meurtre un épiſode lugubre, ſous le titre des *Trois derniers quarts d'heure;* c'était le tableau de la cellule des condamnés à mort; Robert & Bertrand faiſant leur toilette funèbre & rivaliſant de railleries cyniques avec les geôliers & le bourreau; enfin, dans une apothéoſe, repréſentant le Palais de la Bourſe, les deux bandits admis au Panthéon des voleurs.

Frédérick reprit, après Bocage, dans *la Tour de Neſle,* le perſonnage de Buridan qu'il avait eſpéré créer, & offrit par la comparaiſon une étude intéreſſante du jeu de ces deux artiſtes célèbres dans le même rôle. Il créa, en 1833, le rôle de Gennaro dans *Lucrèce Borgia,* & le rôle odieux de Cenci, dans *Béatrix Cenci,* du marquis de Cuſtine (1).

En 1834, Frédérick quitta la Porte-Saint-Martin pour

(1) Ce noble auteur, pour faire jouer ſa pièce, dut faire les frais des coſtumes & de miſe en ſcène. Les exigences d'Harel allèrent ſi loin que Frédérick ne put s'empêcher de dire à ſon directeur en lui montrant le marquis de Cuſtine qui venait d'accepter, ou plutôt de ſubir ces conditions : « Quoi, vous le « laiſſez partir ? hé, mais, il a en-« core ſa montre. » Mot ſanglant, dont Harel feignit de rire en humant, ſelon ſon habitude, une copieuſe priſe de tabac.

Ce ſerait une curieuſe hiſtoire à écrire que celle de la direction

aller créer au petit théâtre des Folies-Dramatiques (1) le rôle de Robert-Macaire dans la pièce de ce nom ; production étrange, dont il indiqua aux auteurs, les mêmes que ceux de *l'Auberge des Adrets*, & qui, cette fois, s'étaient adjoint Maurice Alhoy, quelques-unes des ſituations les plus cyniquement comiques. Dans cette parodie à l'emporte-pièce, cette raillerie à outrance de la ſociété, Frédérick déployait une verve prodigieuſe & impitoyable. Repriſe l'année ſuivante à la Porte-Saint-Martin, cette œuvre malſaine fut défendue ; c'était s'aviſer un peu tard ; car elle avait eu le temps de produire ſon effet, & quel effet !

Le 14 janvier 1836, Frédérick contracta un engagement de deux ans avec les Variétés, qui lui aſſuraient 1,000 fr. par mois, plus 50 fr. de feux par pièce en un acte ; 75 fr. par pièce en deux & trois actes & 100 fr. par pièce en quatre & cinq actes ; plus une repréſentation à ſon bénéfice par chaque année, dont le minimum était fixé à 4,500 fr. avec partage de l'excédant. Il y joua *le Marquis de Brunoy*, qui ne répondit pas à l'attente ; reprit *le Barbier du Roi d'Aragon*, importé de la Porte-Saint-Martin, & trouva enfin

d'Harel & de ſes expédients pour retarder une faillite inévitable. C'eſt lui qui diſait un jour à Frédérick : « J'ai une propoſition à vous faire, « c'eſt de diminuer de moitié vos « appointements qui ſont trop forts. « Comme l'acteur ſe récriait, — « mais je vous les paierai. » Cette propoſition excentrique fut-elle acceptée ? Nous l'ignorons.

(1) Le théâtre des Folies-Dramatiques, conſtruit ſur l'emplacement de l'ancien Ambigu-Comique incendié, ouvrit le 22 janvier 1831.

dans le drame de *Kean*, un rôle habilement approprié à ſes puiſſantes qualités de fougue, d'audace & de paſſion. Il en fit une étude curieuſe de caractère, nous pourrions dire de ſon caractère, ou mieux encore, de ſon tempérament anormal.

Cependant, Frédérick Lemaître ne tarda pas à ſe ſentir à l'étroit dans le cadre exigu des Variétés. Le théâtre de la Renaiſſance allait ouvrir ; Victor Hugo l'y fit engager pour jouer ſon *Ruy-Blas*, en 1838. On peut affirmer que ce dernier rôle acheva de le poſer comme le premier comédien de l'époque. Il avait alors atteint l'apogée de ſa renommée, & c'eſt, du moins, à une œuvre littéraire d'une haute valeur qu'il eut l'honneur d'aſſocier ſon ſuccès & ſa gloire.

Mais il n'eut pas toujours à interpréter des rôles comme celui de Ruy-Blas. Chargé du principal perſonnage dans *l'Alchimiſte*, drame imité par Alexandre Dumas d'une pièce anglaiſe *Fazio*, & qu'il refuſa de jouer, il y fut condamné par jugement.

De retour à la Porte-Saint-Martin, Balzac lui confia le rôle de Vautrin dans le drame de ce nom qui fut interdit le lendemain de la première repréſentation (14 mars 1840). La reſſemblance de la perruque dont s'était affublé Frédérick, avec le toupet du roi Louis-Philippe, fut, dit-on, la cauſe ou le prétexte de cette interdiction.

Frédérick reparut l'année ſuivante au théâtre de la Renaiſſance, &, après avoir accepté dans *Zacharie*, drame de Roſier, le rôle principal, refuſa de le jouer

au moment de la repréſentation. Il y eut alors dans la ſalle, de la part du public, une de ces manifeſtations orageuſes & pleinement juſtifiées, que l'acteur ſemblait prendre à plaiſir de provoquer. Accueilli par les ſifflets, Frédérick s'avança vers la rampe & dit, s'inclinant avec une expreſſion d'ironique modeſtie : « Je « ſuis véritablement confus, Meſſieurs, de cet accueil « trop bienveillant, recevez-en mes remercîments & « croyez que je vais mettre au ſervice du drame tous « mes efforts & toute ma bonne volonté. »

L'interdiction de *Vautrin* avait porté le dernier coup à la direction d'Harel que les frères Cogniard remplacèrent à la Porte-Saint-Martin. Leur premier acte fut de rappeler Frédérick qui, dans l'eſpace de dix ans environ, créa ſucceſſivement les principaux rôles dans *Paris Bohémien*, *les Myſtères de Paris*, *Don Céſar de Bazan*, *la Dame de Saint-Tropez*, *Michel Brémont*, *le Chiffonnier de Paris*, *Tragalbadas* &, enfin, *Touſſaint Louverture*, drames & mélodrames d'inégale valeur, qui, avec le rôle de *Paillaſſe*, repréſenté à la Gaîté, prouvèrent que pendant cette période de ſa carrière théâtrale, il n'avait encore rien perdu de ſon originalité & de ſon autorité ſur le public.

Au théâtre des Variétés, qu'il traverſa en 1852, *le Roi des Drôles* & *Taconet* n'obtiennent, malgré ſon interprétation, qu'un ſuccès médiocre.

Cependant, il eſt évident que cette vigoureuſe organiſation commence à fléchir; elle s'eſt fatiguée en ſe prodiguant de toute manière. Peut-être les excen-

tricités de sa vie privée & les excitations d'une nature emportée, que l'âge ne réussit pas toujours à contenir, ont-elles contribué, nous ne dirons pas encore à la défaillance, mais à l'apaisement de sa fougue impérieuse & dominatrice.

Dans des rôles de sentiments intimes, plus calmes, plus contenus, en quelque sorte, plus épurés que ceux qu'il avait joués jusques-là, il retrouve son prestige fascinateur & relève sa popularité un peu compromise : *Le Vieux Caporal, le Maître d'Ecole, le Marchand de coco, André Gérard, le Père Gachette & le Crime de Faverne,* représentés, dans l'intervalle de 1853 à 1867, ramènent la foule qui le suit & l'applaudit avec le même enthousiasme dans ses capricieuses pérégrinations sur toutes les scènes du boulevard. Parlerons-nous de la pointe malheureuse qu'il poussa dans le répertoire d'Odry, en reprenant *les Saltimbanques* au théâtre du Palais-Royal ? Il échoua complètement en voulant transporter sous le carrick de l'immortel Bilboquet les gestes & les saillies plus que hasardées de Robert-Macaire.

Parvenu à cette période de la vie où l'âge semblait lui imposer le repos, la nécessité le rejette sur le théâtre ; il joua dans *le Lâche*, de Touroude, & dans *le Portier du n° 15*, deux rôles, dont le dernier seul lui fit honneur. Enfin, à la réouverture de la Porte-Saint-Martin, sous une nouvelle administration, en 1873, on le revit dans le rôle épisodique du vieux juif, de *Marie Tudor*.

L'affaibliſſement de ſes moyens phyſiques trahiſſait alors, plus que jamais, ſes efforts; la voix n'arrivait qu'avec peine & briſée juſqu'au public; ſeulement, par inſtant, ſa mimique expreſſive & ſon geſte dominateur venaient rappeler, en le faiſant doublement regretter, le puiſſant comédien d'autrefois.

De ſon mariage avec M^lle^ Hallignier, jeune artiſte de l'Ambigu-Comique & ſœur de M^me^ Boulanger (1), Frédérick eut quatre enfants, dont une fille, reſtée étrangère au théâtre & bien mariée.

Charles Lemaître, l'aîné de ſes garçons, s'était fait comédien. Il ſe diſtingua comme premier rôle de drame à l'Ambigu-Comique, à la Gaîté & à la Porte-Saint-Martin. Une mort imprévue & cruelle l'enleva dans la force de l'âge; ſous l'empire d'un accès de fièvre chaude, il ſe précipita par la fenêtre de ſon appartement (2). Un autre de ſes fils a été directeur du théâtre de Verſailles & le plus jeune joue la comédie en province.

Atteint d'une douloureuſe maladie qui ſe prolongea avec des eſpérances de guériſon, preſque auſſitôt déçues, Frédérick ſuccomba, le 26 janvier 1876, dans un modeſte logement, ſitué au n° 15 de la rue de Bondy (3). Au moment de ſa mort, il était queſtion de donner à ſon bénéfice une repréſentation extraor-

(1) Actrice célèbre de l'Opéra-Comique.

(2) Lorſqu'on apprit à Frédérick la cataſtrophe qui venait de mettre fin aux jours de ſon fils : « Ah ! le « pauvre B..... ! s'écria-t-il. »

(3) Si ſa poſition n'était pas brillante, elle n'était pas ſans reſſour-

dinaire, dont le tragédien Roſſi avait pris l'initiative & à laquelle devaient concourir les premiers artiſtes de Paris.

Les derniers devoirs lui furent rendus à l'égliſe Saint-Joſeph, au milieu d'une foule immenſe qui l'accompagna juſqu'au cimetière Montmartre, où pluſieurs diſcours furent prononcés ſur ſa tombe.

Plus encore que celles des autres comédiens, ſi fort en butte pourtant à la curioſité indiſcrète du public, la vie & les habitudes privées de Frédérick ont été le ſujet ou le prétexte de nombreuſes anecdotes.

Sont-elles toutes exactes? Nous voudrions pouvoir en douter. Il en eſt de plaiſantes & de ſpirituelles; d'autres, au contraire, péchent ſingulièrement ſous le rapport du goût & des convenances. Mais autour de ſon nom célèbre & populaire, il s'eſt formé une ſuite de légendes, qui, grâce au laiſſer-aller du héros & au peu de ſouci qu'il a pris de les démentir, dans plus d'un détail, deviendront peut-être un jour de l'hiſtoire, ou du moins, fourniront à nos neveux un chapitre plus curieux qu'édifiant de la chronique contemporaine. Ce qui doit reſter, en définitive, du paſſage de Frédérick dans l'art dramatique, c'eſt le ſouvenir d'un artiſte éminent, « auſſi puiſſant dans les pleurs « que dans le rire, dans le bouffon que dans le

ces, grâce à une penſion de 2,000 f. qu'il touchait ſur les fonds du Miniſtère d'Etat. Il en reçut le brevet à l'époque où Samſon venait d'être décoré & il diſait en le montrant : « C'eſt ma croix d'honneur, à « moi. »

« tragique » (1) &, qui, avec ſes éclairs & ſes nuages, a été certainement le plus grand interprète du drame moderne.

(1) Adolphe Dumas. *Frédérick Lemaître.*





PAULINE GEOFFROY
1800-1827

HIPPOLYTHE-ROSALIE

# *dite* PAULINE GEOFFROY

1800 — 1827

AU nombre des actrices qui brillèrent dans le premier quart du ſiècle au théâtre de la rue de Chartres, figurait une petite brune piquante, chantant faux avec une aſſez jolie voix ; ce qui explique ſuffiſamment pourquoi, après avoir débuté à l'Opéra-Comique, elle n'y fut point admiſe. Elle vint, à la ſuite de cet échec, chercher au Vaudeville des juges moins exigeants ; elle les y trouva.

---

*Extrait des regiſtres de la municipalité du IIIe arrondiſſement* : « Du vingt-ſixième jour de brumaire an IX (17 novembre 1800), de la République françaiſe, eſt née *Hippolythe-Roſalie*, fille de Quincien Geoffroy & de Véronique Boiſgard, non mariés (*). »

(*) Un jugement rectificatif conſtate que le mariage eut lieu le 24 juin 1806.

C'eſt dans le *Moulin de Sans-Souci* (1) qu'elle parut pour la première fois ſur cette modeſte ſcène dans le rôle de Nancy. Elle reçut du public nouveau devant lequel elle ſe préſentait un encouragement dû à ſa jeuneſſe & ſurtout, à ſon aplomb ; car, tout en n'ayant aucune expérience de la ſcène, cette jeune fille ſemblait ne douter de rien. Scribe eut la malheureuſe idée de lui confier un rôle important dans ſa pièce des *Montagnes ruſſes*. Elle y fut outrageuſement ſifflée. L'acteur qui ſe trouvait alors en ſcène avec elle fut la cauſe involontaire du redoublement de ſévérité des ſpectateurs envers elle. Il repréſentait le Père Elyſée, chirurgien de Louis XVIII. Ayant étudié ſon modèle juſques dans les plus petits détails, la reſſemblance était ſi parfaite que le bruit s'en répandit & produiſit une grande ſenſation à la Cour & à la ville.

Pauline, que les ſifflets pourſuivaient avec perſiſtance, s'aviſa de dire à ſon camarade, de manière à être entendue des ſpectateurs de l'orcheſtre : « Ah ! « çà, qu'eſt-ce qu'ils ont donc contre vous? Comme « ils vous arrangent ! » Fontenay ne put s'empêcher de rire de cette apoſtrophe &, bientôt, toute la ſalle partageant ſon hilarité, la pièce fut interrompue. Le public fit comprendre à la jeune actrice que cette erreur d'amour-propre ne convenait ni à ſon inexpérience, ni à ſa faibleſſe. L'Adminiſtration lui retira le rôle & la pièce qu'elle avait failli perdre, obtint le

(1) Pièce en un acte, de Dieulafoy, repréſentée en 1798.

lendemain un très-grand ſuccès avec M[lle] Rivière (1). Dès ce jour, Pauline Geoffroy fut reléguée dans les petits rôles où ſa gentilleſſe & ſa voix la firent paſſer ſans déſagréments.

Cependant, le directeur ayant prié Fontenay de lui donner des leçons & des conſeils, elle profita ſi bien des uns & des autres qu'en jouant, lorſque ſon ſervice la laiſſait libre, tous les rôles du répertoire ſur les théâtres des environs de Paris, joignant ainſi la pratique à la théorie, elle regagna peu à peu la confiance des auteurs & la bienveillance du public, & qu'elle parvint au premier rang des actrices aimées & applaudies, en créant les rôles de *Kettly*, du *Retour à la Ferme*, de *Pierre, Paul & Jean*, de *Léonide*, du *Maître de Forge*, de la *Courtiſane amoureuſe*, du *Huſſard de Felsheim*, du *Roman par Lettres*. On ne pouvait plus rien lui reprocher de ſes anciens défauts que d'être reſtée encore un peu maniérée.

Au commencement de 1825, le bruit circula que cette actrice allait être engagée à l'Opéra-Comique. Son départ du Vaudeville, dont elle était devenue une des *étoiles* (le mot n'était point encore inventé), aurait été pour ce théâtre une perte ſenſible : auſſi fit-il pour la

(1) Louiſe Rivière était une grande & belle perſonne, fille d'un acteur obſcur de la Gaîté. Elle joua pendant quinze ans les *amoureuſes* au Vaudeville. Le rôle le plus faillant de ſon répertoire fut celui de *Jeanne d'Arc*, qu'elle joua d'origine (24 février 1812). On a dit que cette actrice était depuis ſa retraite du théâtre tombée dans une telle miſère que ſur les dernières années de ſa vie, elle avait été réduite à faire des ménages.

retenir, &, en cela il agit avec ſageſſe, les ſacrifices néceſſaires (1) ; ce que les habitués & les actionnaires de ce ſpectacle qui priſaient fort cette actrice, approuvèrent, comme on dit, de la tête & du bonnet. Son engagement fut renouvelé à des conditions avantageuſes pour cette époque, où les appointements alors attribués aux premiers ſujets dans les théâtres de genre, feraient aujourd'hui lever les épaules à la plus piètre artiſte de café chantant.

Une actrice (2), fort goûtée en ce temps-là au Vaudeville & qui venait de le quitter à la ſuite d'un procès qu'elle avait eu à ſoutenir avec l'adminiſtration, Lucie, laiſſait vacant ſon emploi, dont fut inveſtie la jeune Pauline. L'avenir, comme on voit, ſemblait lui ſou-

(1) Dans une lettre rendue publique, Pauline Geoffroy s'énonçait en ces termes : « . . . Éclairée par les ſages conſeils de mes « amis & de quelques journaliſtes, « j'ai reconnu qu'avec raiſon l'opinion publique ne ratifierait pas « mon engagement à l'Opéra-Comique, & pour réparer mon imprudence, j'en ai demandé la « réſiliation. Pendant la négociation qui a été longue, le théâtre « de Madame m'a fait des propoſitions que j'ai acceptées, mais « qui ont été annulées depuis à « ma ſollicitation. Mgr le duc « d'Aumont & M. de Pixérécourt « qui avaient ſtipulé avec moi un « dédit de vingt mille francs, ont « conſenti à recevoir une ſomme « moindre &, par ce moyen, « étant redevenue entièrement libre, j'ai contracté de nouveau « avec le Vaudeville, dont je m'éloignais à regret.

« *Signé :* Pauline GEOFFROY. »

(2) Nous ne pouvons laiſſer paſſer ce nom, ſans conſacrer à celle qui le porta, quelques lignes de ſouvenir.

LUCIE PORTE, fille d'un correcteur d'imprimerie, née à Paris, le 13 vendémiaire an III^e (4 octobre 1794), jolie comme l'amour, à l'âge de quinze ans, débuta dans ce perſonnage, le 12 octobre 1809,

rire; mais le fort en avait décidé autrement, & la pauvre fille ne profita pas longtemps de la nouvelle pofition que les circonftances lui avaient faite. Une fièvre cérébrale qui fe déclara à la fuite d'un événement tout naturel, l'enleva en trois jours, le 26 mai 1827, à l'âge de vingt-fix ans & demi. Elle fut inhumée au cimetière du Nord, après avoir été préfentée à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Sa carrière théâtrale avait été de onze années au Vaudeville, où ce fut Dieulafoi, l'un des auteurs habituels de ce théâtre, qui charmé de la vivacité & de la gentilleffe de la jeune Hippolythe, dont le père était fon tailleur, l'avait préfentée au directeur de ce théâtre.

dans l'opéra d'*Orphée*. Ce n'était encore qu'une enfant dont la voix n'était pas encore formée, mais parut agréable & flexible. Elle y tint cet emploi jufques au moment où une maladie l'obligea à une retraite momentanée. Au bout de quelques mois, elle reparut, mais au Vaudeville.

Douée d'une voix charmante & d'une taille avantageufe, de manières gracieufes & décentes, elle conquit bientôt la faveur du public dans les rôles d'*amoureufes*. Entrée en 1816 à ce théâtre, elle le quitta vers 1825 & alla habiter une maifon qu'elle poffédait du côté de Belleville. Mais s'y trouvant trop ifolée, la crainte des voleurs la fit revenir à Paris & fe loger boulevard des Filles-du-Calvaire. Quoique jeune encore, elle avait définitivement renoncé à la fcène; la maladie qu'elle avait contractée à l'Opéra, lui ayant laiffé des inconvénients qui rendaient fa fanté fort précaire, & qui, néanmoins, ne l'ont point empêchée de pouffer fa carrière fort loin, puifque en 1876, elle vit encore.

MARIE-CHARLOTTE-THÉRÈSE VERNET

# MADAME ALBERT

1805 — 1860

MARIE-CHARLOTTE-THÉRÈSE VERNET était issue d'une famille de comédiens dont l'origine remonte à l'époque où Molière courait les provinces du midi de la France avec une troupe de comédiens formée par lui. Elle avait souvent entendu dire à leur grand'mère que leur trisaïeule jouait la comédie. Les premiers membres de cette famille dont le nom acquit une notoriété, furent les deux sœurs Crescent, dont l'une a été la mère de Monrose, l'excellent sociétaire de la Comédie-Française; & l'autre, la

---

*Extrait des actes de la municipalité de la ville de Toulouse* : « *Marie-Charlotte-Thérèse*, fille de Jean-Nicolas Vernet, artiste dramatique, & d'Angélique Crescent, mariés, est née le vingt-huit vendémiaire, an quatorze (20 octobre 1805), de la République française, rue Saint-Rome. »



Mme ALBERT
1805-1860

grand'mère de M^me^ Albert que nous avons précédemment citée.

Thérèſe Vernet, à l'exemple de ſes parents, joua la comédie dès ſes plus jeunes années, avec grand ſuccès. Tout enfant, elle charmait par ſa grâce & ſa gentilleſſe le public dans toutes les villes du midi, principalement; car, à cette époque, les troupes des théâtres de province n'étaient pas comme aujourd'hui compoſées d'artiſtes hétérogènes venus de tous les points; les artiſtes du midi reſtaient dans le midi; ceux du nord ne quittaient pas les régions du nord.

A Toulouſe, ſa ville natale, la jeune artiſte, qui n'avait pas atteint ſa quinzième année en 1820, fit un véritable tour de force, en remplaçant un certain ſoir, au pied levé, la première chanteuſe, ſubitement indiſpoſée. Le ſuccès de Thérèſe Vernet fut immenſe, &, après le fameux air : *La Victoire eſt à nous!* elle fut acclamée par la ſalle entière.

L'année ſuivante, elle partit avec ſa famille pour Bordeaux, où elle paſſa ſix années, toujours de plus en plus goûtée par le public. C'eſt pendant ſon ſéjour dans cette ville qu'elle ſe maria avec Albert Rodrigues (1), jeune premier attaché au Grand-Théâtre. Elle continua de chanter avec ſuccès, juſqu'au moment où le bruit de ſa réputation la fit engager à l'Odéon, devenu ſcène lyrique.

Elle ne tarda pas à y être remarquée autant par ſa

(1) Mort à Paris, le 20 février 1845, âgé de 48 ans.

jolie voix, que par ſon jeu ſpirituel, ſa phyſionomie vive & intelligente & l'enſemble de ſa perſonne. Dans l'ancien opéra-comique de *Blaiſe & Babet*, qui lui ſervit de début, le 4 mai 1825, elle ſe montra raviſſante, & dans le rôle d'Antonio de *Richard Cœur-de-Lion*, qu'elle joua enſuite, elle acheva de conquérir tous les ſuffrages.

Elle ſe fit encore remarquer dans Nancy de *Robin des Bois*, ainſi que dans pluſieurs autres rôles. Mais là dut ſe borner ſa carrière lyrique. L'Odéon, en dépit de ſa transformation, ne ceſſait pas d'être le jouet de la mauvaiſe fortune, & M^me^ Albert était faite pour de meilleures deſtinées. Bérard, homme de goût, qui quittait la direction du Vaudeville pour ouvrir le théâtre des Nouveautés, lui fit de brillantes propoſitions qu'elle accepta. Le 27 mars 1827, elle débuta avec un ſuccès tel, que le directeur charmé de l'enthouſiaſme qu'elle avait excité, doubla le ſoir même de ſon début les appointements ſtipulés dans l'engagement de l'actrice qui, à dater de ce moment, devint ce que l'on appelait alors une étoile.

M^me^ Albert créa ſur cette ſcène, avec Bouffé : *Caleb*, *la Chute des Feuilles*, *les Trois Catherine*, *la Fiancée du Fleuve*, pièces dans leſquelles des rôles dramatiques ou gais, en prouvant la flexibilité de ſon jeu, fondèrent ſa réputation. Mais ce théâtre, qui cherchait vainement ſa voie en eſſayant de tous les genres & ſurtout du genre ennuyeux, ne put s'aſſeoir ſur des baſes ſoli-

des (1), & Mme Albert, pressentant ses fâcheuses destinées, contracta, le 9 novembre 1830, un engagement avec le Vaudeville.

Cette actrice douée d'une grande sensibilité, pleine de chaleur, était quelque peu nerveuse ; par conséquent, susceptible d'exagération ; c'est le défaut qu'on lui reprochait à cette époque de sa carrière théâtrale. Mais lorsqu'elle entra au Vaudeville, elle modéra sa manière pour se mettre au diapason de ce théâtre, qui était celui de la comédie, tout en conservant ses facultés pour le drame, où elle trouvait mieux l'occasion de les employer. *Léontine, un Duel sous le Cardinal de Richelieu, la Camargo, Arthur, la Femme de trente Ans, un Secret de Famille, la Dame de l'Empire, Madame Du Barry, l'Ami Grandet, les Pages de Bassompierre, Madame Grégoire, le troisième Mari*, &c., pour ne citer que les principaux rôles, furent autant de créations charmantes qui attestèrent le talent varié de cette véritable comédienne.

Après la catastrophe du Vaudeville, en 1838, la Renaissance se l'attacha. Elle y créa pour son début, le 9 février 1839, le beau rôle de *Diane de Chivry*. La fermeture de ce théâtre, dont la malechance ne le cédait point à celle de l'Odéon & des Nouveautés, força Mme Albert à reprendre de nouveau le chemin des départements & de l'étranger, jusqu'en 1846, qu'elle revint au Vaudeville, ressuscité de ses cendres.

(1) Et, cependant, ce n'était pas faute d'excellents acteurs, puisqu'il comptait dans ses cadres : Potier, Bouffé, Lafont, Philippe, Mmes Albert, Déjazet, &c.

Elle y fit un féjour de trois ans &, indépendamment de plufieurs de fes anciens rôles, elle y parut dans quelques ouvrages nouveaux, notamment *le Troifième Mari.*

M^me^ Albert fut, non-feulement une comédienne de talent, de beaucoup de talent; mais encore c'était une perfonne excellente, honnête femme & femme honnête. Jamais la calomnie ni la médifance n'ont pu atteindre fa vie privée (1). Tout à fon art, tout à fon

(1) On peut s'étonner qu'un recueil férieux, tel que le *Dictionnaire de la Converfation*, ait écrit, fur cette femme eftimable un article dans lequel, tout en lui rendant juftice fous le rapport du talent, il lui impute des faits peu propres à appeler fur elle la confidération. Cette notice biographique fourmille d'erreurs.

M^me^ Albert, affligée avec juftice d'une publicité qui la bleffait dans fon honneur, s'empreffa de réclamer & de protefter dans une lettre rendue publique; nous n'avons pas appris que l'article en queftion ait été modifié, encore moins fupprimé.

Voici la lettre qu'écrivit à ce fujet M^me^ Albert, un an avant fa mort :

« Monfieur,

« L'article qui me concerne & « qui bienveillant, du refte, fur « bien des points, je me plais à le « reconnaître, n'en contient pas « moins quelques inexactitudes « qu'il eft de mon devoir de vous « fignaler, une entre autres qui « touche à ma réputation jufques « là fi pure, en m'imputant des « faits qui appartiennent à une « autre perfonne.

« En effet, en relevant l'erreur « du *Dictionnaire*, qui nomme « Caroline Boiffeau & la fait naî- « tre vers 1813, vous dites : « *C'eft une double erreur.* » Selon « vous, je fuis née à Rouen; c'eft « là une nouvelle erreur de votre « part, Monfieur, puifque c'eft « Touloufe qui eft ma ville natale « & que ma naiffance date bien « effectivement de l'année 1805.

« Evidemment, il y a bien deux « femmes différentes entre Caro- « line Boiffeau & moi, Thérèfe « Vernet.

« Le *Dictionnaire des Contem-*

mari, ſon intérieur était un véritable modèle d'ordre & de régularité. Elle fut une ſœur de charité pour Albert, pendant une longue maladie qui finit par l'emporter. Après quelques années de veuvage, ſon iſolement la pouſſa à contracter un ſecond mariage avec l'acteur Bignon (1), qu'elle perdit auſſi. Atteinte elle-

« *porains* (*), que vous citez, « ajoute, dites-vous, que « *Mme Albert acquit une nouvelle célébrité, en figurant après la mort de Dujarrier, dans le procès de Beauvallon.* » Je me ſuis conſtamment fait une loi, j'oſe le « dire, de mériter & de juſtifier « par ma bonne conduite une « réputation exempte du moindre « reproche & n'ai jamais figuré, « Dieu merci, ni dans aucun procès de la nature de celui-ci, ni « dans aucun autre. Si j'avais pu « prévoir jamais, que par une fatalité inconcevable, mon vrai nom « d'épouſe, Rodrigues, dit *Albert*, « pût être un jour ainſi entaché & « livré à la publicité, j'aurais, certes, cherché à m'en garantir par « tous les moyens poſſibles; mais « j'ignorais la nouvelle impreſſion « du *Dictionnaire des Contemporains*.

« Je n'ai jamais été attachée à la « Chapelle du roi Charles X, pas « plus que je n'ai joué, en 1856, le « rôle de Catherine de Médicis, « dans *Henri III*, d'Alexandre « Dumas. Ce ne ſont là que de « légers détails, & ſi je vous les « fais connaître, vous comprendrez « bien, ſans doute, pourquoi. Ils « peuvent bien faire partie de « l'exiſtence de ladite Caroline « Boiſſeau, que je ne connais pas, « que je n'ai jamais connue, que « je n'incrimine pas; mais enfin, « vous conviendrez, Monſieur, que « je ne ſaurais rien accepter de ce « qui lui aurait appartenu.

« J'oſe eſpérer, Monſieur, qu'après la manière dont vous avez « accueilli la démarche de mon « frère, que vous ferez aſſez bon « pour faire paraître dans le plus « prochain numéro de votre journal, la rectification des faits que « je vous ſignale & lui donner, « ainſi que vous l'avez promis, le « plus de publicité poſſible.

« Veuillez, Monſieur, recevoir, &c.

« 19 mars 1859. »

(1) L. T. Bignon, eſt décédé le 6 décembre 1856, à l'âge de 42 ans.

(*) Mme Albert a légèrement altéré le titre de cette publication.

même d'une cruelle affection, un cancer au ſein, elle quitta la ſcène pour ſe faire opérer. A ſon rétabliſſement, bien que ſouffrante encore, elle reparut à la Gaîté dans *Monte-Chriſto*, à côté de ſon mari. Mais ce fut ſon dernier effort dramatique. Elle fut contrainte de prendre le lit qu'elle ne quittait preſque plus ; c'eſt ſur ces entrefaites, que Bignon vint à mourir. La douleur qu'elle éprouva de cette perte, augmenta l'intenſité de ſon mal. Sur les conſeils de ſon médecin, le docteur Girouard, elle ſe retira à Chartres dans une maiſon de ſanté, tenue par des religieuſes. C'eſt là qu'elle s'éteignit, le 24 mars 1860, après d'horribles ſouffrances.

Ses reſtes mortels furent ramenés à Paris par les ſoins pieux des ſiens & dépoſés dans un caveau de famille, au cimetière Montmartre.

M[me] Albert avait un frère, comédien de grand talent, qui a paſſé la majeure partie de ſa vie en Ruſſie, où il était un des ſujets les plus aimés & les plus goûtés du théâtre français de Saint-Pétersbourg. C'eſt à ſon obligeance que nous devons la majeure partie des détails qui conſtituent cette notice biographique.






MELINGUE
1807-1874

ETIENNE-MARIN

# MÉLINGUE

1807—1874

PAR une belle ſoirée de juin 1834, un dimanche, ſi nous ne nous trompons, le public venu au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour aſſiſter à une repréſentation de la *Tour de Neſle*, vit apparaître à la place de Fredérick ou de Bocage, dans le rôle de Buridan, un acteur tout-à-fait inconnu : c'était un grand & beau garçon, à la phyſionomie ouverte & intelligente, à l'œil vif, à l'organe ſonore, dont un coſtume original en ſon exactitude

---

*Extrait des regiſtres de l'état civil de Caen, pour l'an* 1807 : « Du ſeizième jour du mois d'avril, l'an mil huit cent ſept, à cinq heures du ſoir, acte de naiſſance de *Etienne-Marin*, né ce jour, à trois heures du matin, fils de Jean Mélingue, prépoſé aux douanes, âgé de trente-trois ans, & de Suzanne Boulon, âgée de vingt-cinq ans, mariés, demeurant en cette ville, rue du Port. »

hiſtorique & porté avec une aiſance toute artiſtique, faiſait valoir les avantages extérieurs. Malgré l'émotion inſéparable d'un premier début, ſuivant la phraſe conſacrée, le nouveau venu, enviſagé d'abord avec ſurpriſe par les ſpectateurs déſappointés, puis écouté avec intérêt, fit apprécier, dès le premier acte, avec une diction juſte, ſa tournure dégagée & des geſtes qui ne manquaient ni d'ampleur ni d'autorité. Aux actes ſuivants, encouragé par cet accueil bienveillant du public, le débutant révéla à travers ſon inexpérience de réelles qualités qui, en aſſurant ſon ſuccès, promettaient au drame un interprète diſtingué & donnaient des eſpérances qu'il devait plus tard réaliſer d'une manière éclatante.

Cet inconnu de la veille favorablement accueilli dès le premier ſoir, & bientôt adopté par le public, était Mélingue qui, bien jeune encore, avait déjà avec des chances diverſes, été le héros des ſcènes tour-à-tour triſtes & comiques de cet éternel *roman-comique*, joué par tant d'autres acteurs au début de leur carrière théâtrale.

Né à Caen, le 16 avril 1807, le jeune Etienne eut de bonne heure l'inſtinct, diſons mieux, la vocation artiſtique dans ſes diverſes manifeſtations. Ainſi, refuſé d'abord en qualité de commis aux écritures chez un épicier, placé comme apprenti chez un menuiſier, il devenait de lui-même, ſans guide, ſans maître, ſculpteur en bois, deſſinateur à l'Académie de Caen & praticien. Il partait enſuite pour la Capitale, où, pendant

près d'une année, il fut employé à sculpter les chapiteaux de l'église de la Madeleine.

Bientôt le goût du théâtre s'empara de cette imagination livrée à toutes les inspirations artistiques. Présenté à M[lle] Duchesnoy, celle-ci lui donna une lettre pour Alexandre Soumet qui, à son tour, le recommanda aux frères Séveste. Engagé par eux sous le nom de *Henri-Gustave*, il essaya ses forces sur ces modestes planches du théâtre de Belleville, où il se rencontra avec Boutin, qu'il devait retrouver plus tard sur des scènes plus relevées. En 1829, il s'engageait avec le théâtre de la Guadeloupe & quittait la France, le cœur un peu gros, mais plein d'espérance pour l'avenir. Cette entreprise, commencée sous d'heureux auspices, se ressentit du contre-coup de la Révolution de juillet. A la suite de troubles survenus entre les blancs & les noirs, la salle de spectacle fut fermée par ordre du Gouverneur de la colonie & les artistes durent aller chercher fortune ailleurs ou se créer des ressources en dehors de leur profession. Mélingue, qui avait la connaissance du dessin, s'improvisa peintre de portraits & eut le bonheur de réussir en embellissant ses modèles, ce qui lui procura une nombreuse clientèle. Modeste, d'ailleurs, dans ses prétentions, il gagna ainsi quelque argent qui lui servit à payer son passage pour la France, où il se hâta de revenir.

Engagé, en 1832, comme grande utilité au théâtre de Rouen, sa bonne mine le fit remarquer par M[me] Dorval qui y donnait des représentations, & qui, devinant

en lui l'étoffe d'un futur héros de drame, l'adreſſa à Paris à Alexandre Dumas. Celui-ci, également frappé de ſa bonne mine & de ſon air vif & dégagé, le patronna auprès de Harel. Selon une autre verſion, ce ſerait d'Epagny qui aurait été ſon Mécène auprès du ſpirituel directeur. Voici comment Mélingue, ainſi que nous l'avons dit précédemment, après avoir pendant quelque temps attendu des couliſſes l'occaſion favorable, en ſuivant des yeux les acteurs en ſcène, apparut un beau ſoir de juin de l'année 1834, à l'improviſte, dans le rôle de Buridan de la *Tour de Neſle.*

Il n'eut d'abord, comme on peut croire, que des rôles ſecondaires ſur cette ſcène où Bocage, Frédérick Lemaître, Lockroy & Delafoſſe tenaient les premiers rôles. Cependant nous le voyons, en 1835, remplir dans l'*Héroïne de Montpellier,* de N. Lemercier, un rôle de quelque importance. Il crée dans la même année Cromwell, dans *Cromwell & Charles Ier* (21 mai), drame de Cordelier-Delanoue, & Bénico, dans les *Américains en 1780* (6 octobre), drame de d'Epagny. Dans *don Juan de Marana* (30 avril 1836), Alexandre Dumas lui confie le rôle du Mauvais Ange. Déjà, le 2 mars précédent, il avait fait admirer ſa fière preſtance dans le drame des *Sept Enfants de Lara,* par Félicien Mallefile.

Cependant les beaux jours de la Porte-Saint-Martin commençaient à devenir rares; l'étoile de Harel pâliſſait, malgré quelques réapparitions de Frédérick, ou de Bocage, ſur cette ſcène un inſtant rivale

de la Comédie-Françaiſe. Aux œuvres littéraires avaient ſuccédé des drames qui n'étaient pas, certainement, ſans valeur, mais ſe recommandaient ſurtout par l'attrait de la miſe en ſcène & par le talent des interprètes. Mélingue avait inſenſiblement pris un rang important dans le répertoire. De 1837 à 1840, il occupait auprès de M[lle] Georges, demeurée fidèle à la fortune décroiſſante de Harel, la place laiſſée vacante par Frédérick, Bocage & Lockroy, & c'eſt lui qui tint les premiers rôles dans *Jeanne de Naples, la Guerre des Servantes* (1837), *Guillaume Colman* (1838), *Don Sébaſtien de Portugal, Randal, le Pacte de famine, Bianca Contarini* (1839) & *le Tremblement de terre de la Martinique* (1840), ſans oublier *Léo Burckard*, drame, dont l'auteur, Gérard de Nerval, a ſpirituellement raconté l'odyſſée héroï-comique.

Harel, à bout de reſſources, ayant quitté la partie, le théâtre de la Porte-Saint-Martin eſt fermé. Mélingue paſſe alors au théâtre voiſin & débute avec un grand ſuccès, le 16 novembre 1840, dans *Lazare le Pâtre*, drame de J. Bouchardy. Il devient un acteur à recettes & ſa popularité s'affirme dans le *Miracle des Roſes*, & dans les drames que Frédéric Soulié donne à ce théâtre : *Il Gaetano le Mammone, les Taliſmans & les Etudiants*. La création de d'Artagnan, dans *les Mouſquetaires*, drame, dont le roman célèbre d'Alexandre Dumas, avait d'avance préparé la vogue, achève de le poſer comme l'acteur par excellence du drame à grand ſpectacle & à tableaux mouvementés. Son jeu tout en

dehors, ſon œil fier & plein d'expreſſion, ſon entrain communicatif, ſa verve bruyante, quelque peu fanfaronne, ſa diction emphatique, d'accord avec les phraſes à effet de ſon rôle, étaient autant de qualités fort appréciées du gros des habitués & relevées par l'art plaſtique avec lequel Mélingue ſavait faire valoir ſes brillants coſtumes. Seule, ſon articulation laiſſait à déſirer; elle n'était pas toujours très-nette; ce qui tenait à la conformation de ſa mâchoire trop proéminente.

Lors de l'établiſſement du Théâtre-Hiſtorique, il joua (octobre 1847) dans *la Reine Margot*, pièce d'ouverture, le rôle de Henri de Navarre & il devint dès lors l'interprète néceſſaire, indiſpenſable même, de tous les grands drames qu'Alexandre Dumas & A. Maquet firent repréſenter de 1847 à 1850; ſon nom demeure attaché à ce répertoire ſpécial dont la miſe en ſcène grandioſe ne fit pas ſeule la fortune, puiſqu'après la fermeture du Théâtre-Hiſtorique, pluſieurs de ces grandes pièces furent tranſportées par Mélingue ſur les principales grandes ſcènes du boulevard, où elles retrouvèrent un ſuccès perſiſtant. Il nous ſuffit de citer, parmi les plus connues : *le Chevalier de Maiſon Rouge* (août 1847), les deux premières parties *de Monte-Chriſto* (1848), *la Jeuneſſe des Mouſquetaires, la Guerre des Femmes, le Comte Hermann, Catilina* & *Urbain Grandier!* Ce fut la phaſe la plus brillante de la carrière de Mélingue, qui s'incarna en quelque ſorte, défauts & qualités, dans Monte-Chriſto, & bien plus

encore dans d'Artagnan, dont il fut jusqu'à la fin la personnification la plus complète.

Revenu à la Porte-Saint-Martin, dans la pleine possession de son talent & de sa renommée, il s'empare en dominateur du répertoire, qui semble se résumer en lui. Les auteurs s'empressent à faire des pièces & surtout des rôles propres à mettre en relief les côtés saillants & chevaleresques de son talent : A lui les personnages historiques & romanesques, les héros d'aventure, de cape & d'épée, dont il porte avec un sentiment curieux de l'art plastique, les costumes variés & pittoresques. Tour-à-tour *Frère Tranquille*, *Salvator Rosa*, *Benvenuto Cellini*, double succès du comédien & du sculpteur, *l'Imagier de Harlem*, *Schamyl* & *William Shakespeare* trouvent en lui un interprète aussi heureux qu'habile. Peut-être même, pourrait-on trouver excessive l'influence de sa popularité; presqu'en lui seul se concentre l'intérêt de l'intrigue; auprès de lui les divers rôles s'amoindrissent & les autres artistes, dont quelques-uns n'étaient pas sans talent, doivent s'absorber & disparaître dans cette gloire quelque peu envahissante : en un mot, il joue les *Mélingue*.

Bientôt, cet acteur n'appartient plus aux trois théâtres de drame du boulevard, que comme artiste en représentation. En octobre 1856, il joue au théâtre de la Gaîté *l'Avocat des Pauvres*, drame de Paul Meurice. Les années suivantes le trouvent à l'Ambigu-Comique dans *Fanfan-la-Tulipe*, *le Roi de Bohême & ses sept Châteaux*, *Guillery* & *la dame de Monsoreau*. —

A la Porte-Saint-Martin, la pièce du *Boſſu*, drame de Paul Féval, lui doit un ſuccès de vogue prolongée ; il déploie dans le rôle principal une ſoupleſſe de jeu & une verve railleuſe qui n'ôte rien aux effets dramatiques des ſcènes capitales.

N'acceptant avec les théâtres qui recherchent ſon concours, qu'un engagement momentané & limité, il va, au gré de ſon caprice, donner dans les départements des repréſentations fructueuses & fait par ſon activité acquérir une poſition de fortune qui aſſure ſa liberté dans le préſent & un repos honorable pour l'avenir. Mais les ſuccès de l'artiſte dramatique ne ſuffiſent plus à cette ardeur de popularité qui eſt un des puiſſants aiguillons de ſon talent & un trait de ſon caractère. Dans les loiſirs que lui fait le théâtre, ou qu'il dérobe à ſes travaux ſcéniques, il s'occupe de ſculpture & ſon ciſeau fait revivre les figures de Corneille, de Molière & autres illuſtrations. Dans *Benvenuto Cellini*, il modelait ſous les yeux des ſpectateurs émerveillés une figure d'*Hébé* & il renouvelait à chaque repréſentation ce tour de force avec une habileté ſingulière & toujours vivement applaudie (1).

En 1844, il jouait le *Capitaine Fantôme*, drame de Paul Féval, qui n'obtint qu'un médiocre ſuccès ; ce fut,

(2) L'Empereur Napoléon III voulut l'avoir & paya au prix d'une tabatière d'or incruſtée de diamants, une de ces ſtatuettes improviſées. Mélingue a obtenu une troiſième médaille en 1852 & une mention honorable en 1855.

nous le croyons, ſa dernière création. Depuis cette époque, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il donnait chaque année une ſérie de repréſentations, il ſe bornait à reprendre quelques-uns de ſes rôles favoris, dans leſquels il retrouvait ſes ſuccès d'autrefois. Plus heureux que beaucoup de ſes camarades, il conſerva juſqu'à la fin ſon action ſur le public & ſa popularité. Chacune de ſes apparitions ſur la ſcène ramenait au théâtre une foule empreſſée qui juſques au bout lui reſta fidèle.

Lors de la repriſe de *Lucrèce Borgia*, qui eut lieu à la Porte-Saint-Martin, Mélingue compoſa avec talent le rôle brillant d'Alphonſe d'Eſt. Plus tard, il joua au théâtre de l'Odéon, lors de la repriſe de *Ruy Blas*, le perſonnage de don Céſar de Bazan, qui, depuis ſa création par Saint-Firmin au théâtre de la Renaiſſance, n'avait pas eu d'interprète auſſi complet dans ſa verve ſpirituelle & fantaiſiſte.

Mélingue, nous l'avons dit, avait ſu ſe créer une poſition de fortune indépendante, qui lui permettait dans un loiſir honorablement acquis dans l'exercice de ſa carrière théâtrale, de ſe livrer en dehors de la ſcène à des travaux artiſtiques. On ſait qu'il s'occupait de ſculpture, de peinture & ne dédaignait pas de deſcendre juſqu'à la lithographie. Nous connaiſſons de lui une foule de jolis deſſins, de ſpirituelles vignettes, dont quelques-unes figurent en tête de chanſonnettes compoſées par ſon ami Boutin. Il habitait à Belleville une jolie maiſon, où il vivait en famille avec ſa femme

qui, ſous le nom de *Théodorine* (1), avait tenu avec ſuccès les premiers rôles ſur les théâtres de drames, avant de devenir ſociétaire de la Comédie-Françaiſe. Il avait près de lui ſes deux fils, Lucien & Gaſton, qui continuaient dans la peinture & la ſculpture les traditions paternelles.

L'été, Mélingue ſe repoſait de ſes travaux dans une gaie retraite, ſituée à Veules-en-Caux, petit village de la Seine-Inférieure, ſitué ſur le bord de la mer.

Il eſt mort preſque ſubitement à Paris, le 27 mars 1875, dans ſa ſoixante-huitième année.

(1) Roſalie-Théodorine THIESSET, née à Paris, le 24 décembre 1813. Elle épouſa Mélingue, le 24 mars 1840. Mlle Théodorine avait commencé ſa carrière théâtrale aux Folies-Dramatiques, où ſa jolie figure & ſon ingénuité gracieuſe lui conquirent bien des ſympathies. Elle quitta ce théâtre pour celui de la Porte-Saint-Martin, &, en 1843, elle entra ſociétaire d'emblée à la Comédie-Françaiſe, où elle n'eſt reſtée que dix ans.





FÉLIX

PIERRE-FÉLIX-ALEXANDRE-URSULE CELLERIER

# F É L I X

1807 — 1870

ÉLIX eſt, aſſurément, parmi les artiſtes contemporains un de ceux qui ont le plus de droit à figurer dans cette galerie.

De ſes commencements nous ſavons peu de choſes, ſi ce n'eſt que, né en Sardaigne d'un père français & d'une mère italienne, il fut d'abord deſtiné à la prêtriſe & que ſes études furent dirigées en ce

---

*Extrait des actes de l'égliſe paroiſſiale & collégiale de Saint-Laurent, en la ville d'Alexandrie* (Sardaigne) *pour l'année* 1807. *Regiſtre* 7ᵉ *des baptêmes, folio* 105 : « *Pierre-Felix-Alexandre-Urſule*, fils légitime de Samuel-Auguſte Cellerier & de Marie-Thérèſe Devecchi, eſt né le 18 ſeptembre 1807, & vu le danger de mort, il a été ondoyé par la ſage-femme, & déclaration en a été faite au Révérend Père Muſſa, archiprêtre de l'égliſe Saint-Laurent, d'Alexandrie. » (*).

*) Cet acte eſt libellé en italien.

sens. Mais devenue veuve, sa mère quitta Alexandrie, sa résidence, & passa en France avec les deux enfants, une fille & un fils, issus de son mariage. Quelles sont les causes qui mirent le jeune Félix au théâtre? où a-t-il commencé? est-ce à la banlieue, dans les *Galères Seveste*, comme on disait alors: est-ce sur des scènes de province; est-ce enfin au Vaudeville de la rue de Chartres, où il débuta, le 1er juillet 1828, dans *Léonide, ou la Vieille de Suresnes*, par le rôle de Rodolphe? c'est ce que nous ne pouvons préciser. Toujours est-il qu'il ne fut pas reçu, puisque, l'année suivante, on le retrouve au Théâtre Français de Bordeaux, dans l'emploi de Lafont. De cette ville un engagement l'appela, en 1833, à Rouen, qu'il ne quitta qu'au commencement de 1840, pour venir une seconde fois, le 13 juillet, au Vaudeville, dont il est resté le pensionnaire jusqu'à sa mort. Son début eut lieu dans une pièce nouvelle de Paul de Kock, tirée d'un de ses romans, *la Jolie Fille du faubourg* (1); il réussit complètement. Sa seconde création importante fut le rôle de Bourdhon, dans *Marguerite*, de Mme Ancelot; mais le rôle qui le posa définitivement devant le public parisien, fut celui de Robin, dans les *Mémoires du Diable*, représentés en 1842. Ceux qui l'ont vu dans cette pièce, dont le succès fut retentissant, ne peuvent avoir oublié de quelle verve & de

(1) En collaboration avec Charles Voirin, dit *Victor Varin*, pseudonyme sous lequel il a composé une foule de pièces aussi amusantes que spirituelles.

quel talent de comédien il y faisait preuve. A dater de cette époque, Félix fut un acteur lancé & les rôles affluèrent. Peu s'en fallut cependant que celui-ci ne lui eût échappé. Laferrière, alors attaché au Vaudeville, profitant d'un congé, avait à peine commencé ses représentations à Bordeaux, lorsqu'il reçut de Paris la lettre suivante : « Revenez vite, mon cher Laferrière, j'ai besoin de vous. Je suis condamné à jouer « une pièce en trois actes qui n'aura, je crois, de piquant que son titre. Vous me demandiez un rôle « depuis longtemps : cette fois, il vous arrive. Je « vous attends pour la mise au théâtre. »

Au moment où Laferrière, tout en se disant que le jugement émis par son directeur sur la valeur de cet ouvrage, n'était pas fait précisément pour l'encourager, se disposait néanmoins à lui répondre affirmativement, lorsqu'arriva une nouvelle lettre du *même au même* : « Il est inutile de vous enlever à vos succès de « Bordeaux. Je viens de m'entendre avec les deux « auteurs de la pièce : ils ne veulent point de délai. « C'est Félix qui jouera le rôle que je vous destinais. » Puis, il ajoutait avec cette infaillibilité qui caractérisait ses jugements : « Au surplus, mon cher ami, vous « n'avez rien à regretter : la pièce vivra *ce que vivent* « *les roses*. »

« Et voilà comme quoi, dit en ses mémoires, La- « ferrière, à qui nous empruntons cette anecdote, je ne « créai pas les *Mémoires du Diable*. »

Depuis, le succès de Félix ne fit que grandir. Pas

une pièce un peu ſaillante à cette époque ne fut repréſentée au théâtre du Vaudeville, ſans qu'il ne s'y trouvât un rôle important pour lui : *Les Pariſiens*, *les Faux Bonshommes*, *la Joie de la Maiſon*, *le Cabaret de la Pomme-de-Pin*, *Aux Crochets d'un Gendre*, *les Vivacités du Capitaine Tic*, *les Brebis de Panurge*, *la Clef de Métella*, *les Petites Mains*, *Roger Bontemps*, *la Famille Benoîton*, *le Mariage d'Olympe*, *le Troiſième Mari*, *les Filles de Marbre* l'ont tour à tour montré ſous des aſpects bien différents ; mais toujours chaleureux, plein de verve & de bonne humeur & jetant le mot à effet avec ſon organe ſonore & bien timbré. Que de fois ne décida-t-il pas le ſuccès d'un ouvrage !

S'il eſt un rôle au ſervice duquel il ait mis les qualités qui caractériſaient ſa manière, c'eſt bien celui de Deſgenais dans *les Filles de Marbre* qu'il joua en véritable emporte-pièce. Pour être impartial, nous devons dire pourtant que l'interprétation de ce perſonnage qu'il s'identifia trop bien, eut pour Félix une conſéquence regrettable : il déteignit en quelque ſorte ſur lui, ſi l'on peut s'exprimer ainſi ; c'eſt-à-dire que tous les rôles qu'il remplit depuis cette création, paraiſſaient être jetés dans le même moule. Dans les dernières années, ſurtout, où les ouvrages de longue haleine, en quatre & cinq actes, avaient envahi le répertoire, le jeu de Félix, un peu par la faute des auteurs, plus encore que par celle de l'acteur, ainſi que ſon débit, étaient empreints de quelque monotonie & offrait même une teinte de triſteſſe.

Une autre cauſe, ignorée du public, & plus douloureuſe en ſon principe, avait pu contribuer à ce changement.

Félix, tandis qu'il était au théâtre des Arts de Rouen, avait épouſé, en 1836, une de ſes camarades, Mlle Léontine Mélotte (1), première chanteuſe, qui, lorſque ſon mari avait été engagé au Vaudeville, le ſuivit à Paris, où elle entra à l'Opéra-Comique. Leur union, contrairement à tant d'autres contractées entre gens de théâtre, avait été conſtamment heureuſe. Il était rare, hors le cas de force majeure, qu'on les rencontrât l'un ſans l'autre, &, chaque ſoir, à l'iſſue du ſpectacle, celui des deux époux qui ſe trouvait le plus tôt libéré de ſon ſervice, allait rejoindre l'autre & on les voyait regagner pédeſtrement le domicile conjugal, non ſans avoir au préalable fait une ſtation chez Chevet ou Potel.

Une maladie grave lui enleva ſa femme, le 18 juin 1860. Depuis cette cruelle ſéparation, le caractère de Félix qui, dans la vie privée, était celui d'un bon gar-

(1) L'an 1836, le lundi 8 février, devant nous adjoint, délégué de M. le maire de la ville de Rouen, & officier de l'Etat-Civil, ont comparu pour contracter mariage, le ſieur Pierre-Felix-Alexandre-Urſule Cellerier, artiſte en cette ville, y demeurant, rue Nationale, n° 1..., &c., &c.

et, demoiſelle *Flore-Léontine Mélotte*, artiſte au théâtre des Arts, née ſur le quatrième arrondiſſement de la ville de Paris, le 27 mars 1815, rue Saint-Honoré, 51, fille mineure de Barthélemi-Guillaume Mélotte, décédé ſur le deuxième arrondiſſement, le 18 avril 1834, & de Marie Perſin, rentière, qui a déclaré conſentir au mariage de ſa fille, d'autre part.

En préſence, &c., &c.

çon, s'était fâcheusement modifié ; il était devenu mélancolique, morose, difficile. Lui, pour qui, toute la vie, les mots ordre, économie, avaient été lettres closes, devint économe jusqu'à la parcimonie. Jamais il ne mettait les pieds dans un café, il se promenait solitairement ; il vivait très-sobrement, & chaque fois qu'il ne jouait pas, se retirait chez lui de bonne heure & se couchait de même.

Comme on voit, c'était une existence aussi excentrique que possible, dans les conditions où il était placé ; mais dont les conséquences avaient, ainsi que nous l'avons dit, nécessairement réagi sur son jeu qui se ressentait de ses dispositions morales & n'avait plus cet entrain, ce diable au corps d'autrefois.

En même temps qu'avait lieu chez lui ce changement dans sa vie privée, une autre transformation, tout aussi singulière, s'était opérée dans ses habitudes théâtrales.

Jadis, aux beaux jours de sa jeunesse & de ses succès, Félix, très-affable, très-bon compagnon dans ses relations sociales, une fois rentré dans les coulisses, devenu un tout autre homme, se montrait grincheux, insupportable, jaloux des rôles de ses camarades ; les trouvant toujours favorisés à ses dépens par les auteurs, qui, la plupart du temps, se voyaient amenés à user du ministère d'huissiers pour le contraindre à jouer le rôle qu'il avait d'abord accepté & qu'ensuite il refusait de jouer.

On se rappelle le tapage qui se fit dans le temps

autour du *Fils de Monsieur Godard*, pièce dans laquelle Lafont & Félix se trouvaient réunis, & des épisodes peu réjouissants pour les auteurs, qui surgirent de l'antagonisme & de la jalousie de ces deux artistes.

Hé bien, sous ce rapport, métamorphose complète. Dans les dernières années, loin de se montrer agressif, mauvais camarade, il condescendait à toutes les observations, se montrait serviable pour les jeunes & ne refusait jamais les rôles.

La seule chose qui ne se fût point modifiée en lui, c'est le soin remarquable de sa tenue & la forme de ses pantalons qui ne varia jamais. Toujours bien ganté, bien chaussé, bien coiffé, à la ville comme au théâtre, à moins que son rôle ne l'obligeât à un costume de caractère, il portait constamment une redingote sanglée à la taille afin de contenir dans des limites raisonnables l'embonpoint qui commençait à l'envahir.

L'isolement dans lequel l'avait jeté la perte de sa femme avait fini, sans doute, par lui peser, puisque quelques années après, il fit demander la main de Mlle Delaporte, du Gymnase, qui, tout en y mettant beaucoup de courtoisie, déclina cet honneur.

Plus tard encore, on parla dans le monde théâtral d'un projet de mariage entre lui & une jeune actrice des Variétés, Mlle Emilie Garait.

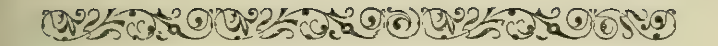
La mort de sa femme, ces déceptions que nous venons de raconter, & aussi, dit-on, le chagrin qu'il ressentit de son non-réengagement au théâtre du Vaude-

ville, peu avant les finiftres événements de 1870, à moins d'avoir à fubir une diminution des 3/4 de fon traitement qui depuis longtemps était de 20,000 fr., développèrent chez lui une maladie de foie à laquelle il fuccomba, le 11 octobre 1870.

Un fait qui ne laiffa pas que de furprendre, c'eft la connaiffance de fon teftament, qui révélait au public, ce qu'il était loin de foupçonner : que Félix Cellerier, indépendamment d'un beau mobilier & de nombreux bijoux, laiffait après lui en écus & en valeurs une fomme affez confidérable, dont il faifait, d'ailleurs, le meilleur ufage dans la répartition des legs attribués aux membres de fa famille, à de vieux domeftiques & à fes amis, fans oublier les pauvres auxquels il léguait une fomme d'environ 10,000 fr. confiée aux foins du curé de Bonne-Nouvelle, fa paroiffe, n'omettant pas de recommander à Delannoy, fon vieux camarade, fon ami & fon légataire univerfel, « de foigner & « d'entretenir pieufement la *dernière demeure* où il « doit, au cimetière Montmartre, repofer à côté de fa « femme. »







LOUIS-AUGUSTE HUTIN

# FRANCISQUE JEUNE

1808 — 1871

FRANCISQUE jeune, entraîné par l'exemple de ſon frère conſanguin, devait naturellement prendre de très-bonne heure le goût du théâtre, & nous lui avons ſouvent entendu raconter, que raſſemblant tous les gamins de ſon voiſinage, le chef orné d'un caſque en carton recouvert

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſances du IIIe arrondiſſement :* « L'an mil huit cent huit, le vingt & un juillet, a comparu le ſieur François Hutin, deſſinateur, âgé de quarante-trois ans, natif de Paris, y demeurant, paſſage des Chartreux, n° 646, lequel nous a déclaré que, le jour d'hier, à ſix heures du ſoir, il eſt né chez lui un enfant du ſexe maſculin, qu'il nous a préſenté & auquel il donne les noms de *Louis-Auguſte*, ſe reconnaiſſant pour être le père de cet enfant & l'avoir eu de Philippine-Déſirée Chaſſignet, âgée de trente-trois ans, native de Châlons-ſur-Marne & demeurant même maiſon. »

de papier doré, le bouclier au bras & une latte au côté en guiſe d'épée, il livrait des combats à outrance, entremêlés de ſcènes de mélodrames arrangées pour la circonſtance. Le père Hutin, pour faire rentrer ſon gamin à la maiſon, était le plus ſouvent obligé de prendre un fouet : argument ſans réplique, qui ſeul triomphait de l'indocilité du petit Auguſte. Enfin, ſes vœux ſe réaliſèrent. Emmené par ſon grand frère à Montereau, il eut le bonheur tant envié par lui de monter ſur un vrai théâtre & de remplir le rôle muet d'un petit Lutin, dans *le Château du Diable*. Barbouillé de régliſſe, ſa plus douce occupation fut pendant toute la repréſentation de ſe paſſer la langue ſur les lèvres.

De retour à Paris, il alla ſe préſenter chez Comte qui venait de tranſporter ſon ſpectacle de l'Hôtel-des-Fermes au paſſage du Panorama. Intimidé au premier moment, celui-ci lui donna un verre de bordeaux qui lui rendit en effet l'aſſurance. Après lui avoir récité des paſſages du *Panier de ceriſes*, & des fragments de quelques autres pièces qu'il ſavait à force de les avoir fait répéter à ſon grand frère, il fut engagé comme ſurnuméraire pour une année. Son début ſur cette ſcène enfantine eut lieu dans *le Procès*, ou *Racine conciliateur*, par le rôle de Mathurin (1). Sa petite figure rouge, grimée avec du papier brûlé & du blanc d'Eſ-

(1) Dans la même pièce, le rôle du neveu était rempli par Louis Duſioſt, dit Hyacinthe, devenu plus tard le beau-frère d'Arnal, qui épouſa ſa ſœur.

pagne, lui donnait un air tout à fait comique, dont il était ravi. Le soir même, à l'issue de la représentation, le directeur Comte pour lui témoigner sa satisfaction, lui annonça qu'il lui accordait 15 fr. par mois de gratification. Malheureusement, la fatigue le fit tomber malade, & notre apprenti comédien dut renoncer à un métier qui menaçait de compromettre sa santé.

Cependant du passage du Panorama le spectacle du physicien Comte avait émigré au passage Choiseul, où une très-jolie salle, de dimension lilliputienne, avait été construite pour le recevoir. Francisque jeune obtint son réengagement à des conditions léonines, 45 fr. par mois. Il eut beaucoup de succès dans *les Marionnettes de village*, où il remplissait le rôle du directeur Fantoccini & faisait une annonce qu'il avait composée de toutes les bribes retenues des boniments débités chaque jour par les banquistes du boulevard du Temple :

« Pendant la durée de mon engagement au théâtre « Comte, écrit-il dans une lettre adressée à un de ses « amis, j'ai eu deux fois l'honneur de jouer à la Cour « du roi Charles X, pour la fête du duc de Bordeaux. « Le roi daigna m'applaudir &, par conséquent, toute « la famille royale à son exemple. La seconde fois, je « jouais *les Fureurs de Polichinelle*, & en chantant le « couplet au public, je l'achevai en faisant tout à « coup le grand écart, ce qui fit beaucoup rire le roi, « mais mécontenta fort M. Comte & son régisseur,

« qui me condamnèrent à ſix ſols d'amende que l'on
« me fit parfaitement payer.

« Dans une autre circonſtance, on devait jouer
« chez *Madame, le Bailli de Pantin;* mon rôle fut
« donné à un autre. Outré de cet acte d'injuſtice, je
« me gliſſai tout coſtumé dans la voiture des menus
« qui tranſportait au château les acceſſoires & les dé-
« corations & je laiſſe à juger la ſurpriſe & la colère
« du directeur Comte lorſqu'il me découvrit au milieu
« des bagages. Cependant, le premier moment paſſé,
« il *daigna* me pardonner, & j'oſe dire que je jouai
« mon rôle de manière à ne pas lui faire regretter ſa
« *magnanimité*.

« Je ne parlerai pas du magnifique banquet qui
« ſuivit la repréſentation & pendant lequel la ducheſſe
« de Berry prenait plaiſir à nous voir nous diſputer
« les bonbons & les ſucreries..... »

Trois ans plus tard, Franciſque jeune partit pour la province. Il débuta à Dreux dans le rôle que jouait Brunet dans *Werther*, & il reçut quinze ſols pour ſa part des bénéfices de la ſoirée. Engagé enſuite dans la troupe du ſeptième arrondiſſement, il paſſa deux années à Caen. Au bout de ce temps, revenu à Paris, il entra le 6 avril 1831, à l'Ambigu-Comique, où il reſta juſqu'au 1er avril 1838, jouant dans les rares vaudevilles du répertoire & dans les mélodrames : toujours bien accueilli du public que ſon jeu naïf & comique, ſans prétention, repoſait des émotions du drame. Il y eut d'heureuſes créations, particulièrement,

dans *Cotillon III* (1) & dans *le Facteur*. Il passa de ce théâtre à celui de la Gaîté, où il continua à tenir avec le même succès l'emploi des comiques dans les drames & les féeries à spectacle. Dans le rôle de Pierrot de *la Grâce de Dieu*, il fit preuve d'un bon sentiment dramatique & s'éleva jusqu'à l'émotion. En 1859, l'affaiblissement de son organe ne lui permettant plus de remplir des rôles de longue haleine, son extérieur grêle & sa bonne petite figure vieillotte lui interdisant désormais les jeunes comiques & les niais, il quitta la Gaîté au mois de mai de cette année & fut recueilli par le Gymnase. Acteur zélé, soigneux, le public le vit toujours avec plaisir dans les petits rôles qui lui furent confiés.

Depuis de longues années, Francisque jeune s'était épris pour la bibliographie théâtrale d'une passion plus spéculative, sans doute, dès le principe, que désintéressée. Avec le temps, il était parvenu à former une curieuse collection de pièces & d'ouvrages relatifs au théâtre, dont, avec son caractère facile & bienveillant,

(1) C'est dans ce vaudeville, d'Anicet-Bourgeois & de Vanderburck, représenté pour la première fois, le 7 février 1831, que se fit remarquer un acteur nommé *Paul* (Nicolas-Marie Miné), qui avait commencé à ce théâtre, en 1819, & qui jusques-là était resté assez obscur. A l'ouverture du théâtre du Palais-Royal, Dormeuil l'engagea. Il eut là de bons rôles qui le mirent en bonne position. Il avait un physique pauvre, mais du naturel dans son jeu. A l'expiration de son engagement, il partit pour la Russie, où il gagna la pension. Revenu en France, il quitta le théâtre pour raison de santé & se retira à Menton, où il est mort, en 1868.

il ne refusait jamais la communication aux amateurs & aux érudits. Plus tard, il la céda à la Société des Auteurs (1) dramatiques, moyennant une rente viagère & un logement modeste dans la maison où sa bibliothèque était placée : ce qui lui avait permis de vivre au milieu de ses livres, dont la mort seule put le séparer.

Lors des événements de 1870, Francisque jeune alla se réfugier en Algérie. Il fut atteint d'une fièvre pernicieuse & mourut à Philippeville, le 29 juin 1871, laissant une veuve, Mlle Anne de Boissac, ancienne danseuse à Lyon, qu'il avait épousée quelques années auparavant.

(1) C'est le 4 mai 1862, que l'assemblée générale des auteurs & compositeurs dramatiques a consacré, par l'adoption des rapports qui lui étaient présentés, les négociations de la commission pour l'achat de la bibliothèque de Francisque ; c'est donc, à cette date, qu'il est devenu definitivement conservateur de la bibliothèque sociale.





ACHARD
1808 - 1856

PIERRE-FRÉDÉRIC

# ACHARD

1808 — 1856

PENDANT le cours des repréſentations que donnait Virginie Déjazet à Bordeaux, dans l'été de l'année 1833, elle remarqua parmi les artiſtes jouant avec elle, un jeune acteur auquel le public paraiſſait faire un bon accueil dans les rôles comiques du vaudeville. C'était un joyeux garçon, à la phyſionomie franche & ouverte, d'une bonne

---

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſance de Lyon (Rhône) :* « Le quatre novembre mil huit cent huit, par-devant nous maire de Lyon a comparu Pierre Achard, fabricant, rue Confort n° 8, lequel a préſenté un enfant mâle né aujourd'hui, à midi, de lui comparant & de Marguerite Catinon, ſon épouſe, auquel enfant on a donné les prénoms *Pierre-Frédéric*. Préſents, ſieurs Pierre Garcin, fabricant de bas, rue Confort n° 8 & Jean-Pierre Gignoux, du même état, rue Grolée n° 17, témoins majeurs, leſquels & le père ont ſigné avec nous le préſent acte après lecture faite. Signé..... »

humeur communicative, lançant le couplet avec une verve entraînante & une vélocité étourdiſſante, que ſecondait à merveille une voix mordante & mélodieuſe, tout à la fois. On le nommait Achard.

Né à Lyon, le 4 novembre 1808, il commença par être tiſſeur, ainſi qu'on l'était de père en fils dans ſa famille. Mais dès l'âge de dix ans, toutes ſes penſées étaient tournées vers le théâtre, & ſon plus grand bonheur conſiſtait à amaſſer quelques ſous avec leſquels il pût, le dimanche, ſe payer une contremarque à la porte du théâtre des Céleſtins; puis, à l'iſſue du ſpectacle, à guetter la ſortie des acteurs & à emboîter le pas avec Célicourt ou Barqui (1), car pour ce bambin un acteur était un être ſurnaturel. Ce penchant inné ne fit que croître & embellir avec les années; les conſeils paternels, la répugnance de la mère à voir ſon fils comédien échouèrent devant une vocation irréſiſtible qui l'entraînait bien loin du métier héréditaire. Son hiſtoire, au reſte, était celle de tous les artiſtes prédeſtinés.

Fort du conſentement paternel qu'il avait fini par obtenir, le jeune Achard s'engagea d'abord dans une troupe ambulante & parcourut ſucceſſivement Saint-Etienne, Grenoble, Roanne & Clermont-Ferrand. Dans ces diverſes localités le ſuccès ne ceſſa d'être ſon compagnon de route. Après deux ou trois ans de

(1) Acteurs fort connus du théâtre des Céleſtins, où ils étaient très-goûtés.

pérégrinations, il trouva une poſition ſtable au petit théâtre des Variétés de Bordeaux, où il fut engagé. C'eſt là, nous l'avons dit plus haut, qu'il eut la chance d'être rencontré par Virginie Déjazet qui, frappée du talent de ſon camarade de paſſage, le ſignala aux directeurs du théâtre du Palais-Royal qui, ſur ſa recommandation, s'empreſſèrent de l'engager pour remplacer l'acteur Paul, parti pour la Ruſſie. Le début d'Achard, à Paris, eut lieu le 10 juillet 1834, ſous les auſpices de ſa ſpirituelle protectrice, dans le rôle de *Lionel* & dans celui du *Commis & la Griſette*, qu'il avait déjà joué en province. Il y obtint un ſuccès complet. Son jeu vif & plein de rondeur, ſa voix agréable & flexible, ſon entrain, ſa façon leſte & verveuſe d'enlever le couplet, qui rappelait, mais avec plus de goût & de tact le gros Philippe, du Vaudeville, firent promptement d'Achard un des acteurs favoris du public.

Son ambition, cependant, n'était pas ſatisfaite, & notre joyeux comique avait des viſées plus hautes que de chanter des flons-flons. Il ſe préſenta donc au Conſervatoire, où il eut pour profeſſeurs Bordogni & Adolphe Nourrit. Un ſecond prix de chant &, l'année ſuivante, un premier prix de vocaliſation atteſtèrent la perſévérance de ſes études. Il n'avait pas ceſſé, tout en ſuivant ſes cours, d'appartenir au théâtre du Palais-Royal, où les rôles de *Farinelli*, de *Stradella*, de *l'Aumônier du Régiment*, de *la Prova d'un opera Seria* ajoutèrent, comme chanteur, un nouveau charme à

ſon talent de comédien. Aux rôles que nous venons de mentionner, ajoutons ceux de Titi-le-Talocheur, dans la *Tirelire*, dans lequel il réaliſa le type de ces bambocheurs d'atelier chez qui les qualités du cœur rachètent au beſoin les écarts d'une mauvaiſe tête; de Couturier, dans *Bruno-le-Fileur*, qui mit un nouveau fleuron à ſa couronne d'artiſte. Rappelons encore que, plus d'une fois, à l'inſtar de ſon camarade Levaſſor (1), il défraya les entr'actes par des chanſonnettes comiques ou ſentimentales, avec cette facilité, ce débit accentué, ce laiſſer-aller artiſtique que le ſuccès autoriſait, & ſon excellente méthode, & deman-

(1) Levassor (*Pierre-Thomas*), né à Fontainebleau, le 25 janvier 1808, était fils d'un ancien capitaine décoré, de la garde impériale, & rien moins que deſtiné à la carrière théâtrale. Mais comme le diſent les Orientaux : *ce qui eſt écrit eſt écrit*, le jeune Levaſſor devait être comédien & il devint en effet comédien très-fin, très-verveux & très-amuſant. Doué d'un maſque mobile, d'une grande vivacité d'allures, c'était un vrai protée. On n'a pas oublié ce qu'il montrait de ſoupleſſe & de variété dans le *Lait d'Aneſſe*, & ſurtout, dans *Brelan de Troupiers*, pièces à tiroirs, où la rapidité de ſes traveſtiſſements & la vérité de ſon jeu émerveillaient les ſpectateurs. Il excellait auſſi dans les perſonnages d'Anglais. Acteur de grandes reſſources pour ſon théâtre dans la comédie légère, dans la farce, au beſoin dans la danſe excentrique, Levaſſor régnait sans partage dans la chanſonnette, à l'excluſion de tous autres chanteurs comiques : *la Mère Michel aux Italiens*, *l'Hiſtoire de Cendrillon*, *Bonhomme*, *le Vieux Ménétrier* & cinquante autres chanſonnettes ont égayé, grâce à lui, tous les ſalons de Paris.

Après quelques années paſſées à ce théâtre, l'appât d'un traitement beaucoup plus fort le lui fit quitter pour les Variétés ; mais il ne tarda pas à regretter cette émigration &, ſon nouvel engagement expiré, il ſe hâta de revenir à ſon berceau.

Levaſſor, qui était marié, père de famille, plaçait avantageuſement la

dons-nous comment, occupant ſur une ſcène appropriée à ſes moyens une poſition ſi enviable, Achard ait pu la délaiſſer pour s'enrôler dans la troupe du Gymnaſe où, plus qu'Arnal, il ſe trouva non-ſeulement dépayſé, mais encore déplacé.

En effet, ſa groſſe gaîté & ſes farces au gros ſel, qui ſe reſſentaient quelque peu de leur premier terroir, ne furent que médiocrement goûtées par un public accoutumé à un régime littéraire plus fin. Auſſi ne fit-il pas un long ſéjour ſur cette ſcène, qu'il quitta pour s'adonner excluſivement à l'étude du chant dans le but d'entrer à l'Opéra-Comique. Ce projet n'eut pas de ſuite.

majeure partie de l'argent qu'il gagnait dans ſes tournées artiſtiques en France & à l'étranger. Il s'était ainſi créé une honorable aiſance & ſe diſpoſait à quitter ſa profeſſion pour ſe retirer dans une jolie propriété qu'il avait acquiſe dans le voiſinage de Nancy, lorſqu'à l'entrée de l'hiver 1870, il dut ſubir une opération chirurgicale à laquelle il ſuccomba le 1$^{er}$ janvier.

Nous ne pouvons ne pas dire en paſſant quelques mots d'un autre acteur de ce théâtre qui n'a pas médiocrement contribué à ſa vogue, depuis ſon origine :

SAINVILLE (*Auguſte* MOREL dit), fils du maître d'hôtel du baron Deleſſert, après avoir été pendant pluſieurs années penſionnaire des frères Séveſte, dans la banlieue, fit partie, dès le principe, de la troupe joyeuſe qui, en 1831, vint inaugurer l'ancienne ſalle de la Montanſier ! C'était un comique de l'école de Philippe, le brûleur de planches de la rue de Chartres, mais doué de plus de fineſſe & qui, à ſa verve intariſſable uniſſait beaucoup de bonhomie. Son rire franc, & il le variait à l'infini, provoquait celui des ſpectateurs.

Ce pauvre homme, dans les dernières années de ſon exiſtence, ſouffrait cruellement d'une complication de maux divers, dont le moindre était la goutte.

Il mourut en février 1854, à Pau, où il était allé demander au climat du midi un adouciſſement à ſes ſouffrances.

Pendant une douzaine d'années, le talent d'Achard réuni à celui de M^lle^ Dejazet, avait été pour le théâtre du Palais-Royal une ſource conſtante de proſpérité. Quel qu'ait été le motif qui l'en éloigna, ce fut pour les deux parties un fait regrettable, puiſque le théâtre perdit par le départ d'Achard un de ſes éléments de vogue, & que l'acteur ne devait pas retrouver ſur une autre ſcène les ſuccès auxquels il était habitué.

Rentré dans la vie privée, jouiſſant d'une honorable aiſance, il quitta ſans bruit & ſans tapage le théâtre pour vivre en famille & goûter un repos bien gagné.

C'eſt dans cet heureux intérieur qu'un ſoir, le 13 août 1856, étant entouré des ſiens, il fut pris tout à coup d'une eſpèce d'affaibliſſement qui réſiſta aux ſoins empreſſés qui lui furent prodigués & qu'il expira peu après, à l'âge de 48 ans, laiſſant après lui le ſouvenir d'une vie honorable comme homme & comme artiſte.

Il laiſſa deux fils, dont l'aîné, Léon, a embraſſé la carrière lyrique. Le jeune, Frédéric, eſt aujourd'hui l'un des acteurs les plus aimés du Gymnaſe-Dramatique, où il joue l'emploi des jeunes premiers.



JENNY COLON
1808-1842

MARGUERITE COLON

# JENNY COLON

1808 — 1842

NÉE à Boulogne-ſur-Mer, le 5 novembre 1808, & fille de comédiens, Jenny Colon, fut vouée dès ſon enfance à la profeſſion de ſes parents, & parut de bonne heure ſur pluſieurs ſcènes de province. Le 1er avril 1822, n'ayant pas encore quatorze ans, elle débuta au théâtre Feydeau, dans les *Deux petits Savoyards*, par

---

*Extrait des actes de la municipalité de Boulogne-sur-Mer* : « L'an mil huit cent huit, & le cinq novembre, à quatre heures du ſoir, par devant nous ſouſſigné, adjoint délégué du maire de la ville de Boulogne-ſur-Mer, eſt comparu le ſieur Jean Colon, artiſte lyrique, âgé de trente-trois ans, lequel nous a préſenté un enfant du ſexe féminin, né ce jour, à neuf heures du ſoir, de lui déclarant & de dame Marie-Anne Dejean-Leroy, ſon épouſe, & auquel il déclare donner le nom de *Marguerite*. Et ledit ſieur a ſigné avec les témoins, &c. »

le rôle de Joset, en même temps que sa sœur aînée, & son succès enfantin fut complet. L'année suivante, le théâtre du Vaudeville l'enleva à l'Opéra-Comique ; sa jeunesse, sa figure épanouie, la fraîcheur de sa voix lui concilièrent tous les suffrages & elle reçut l'accueil le plus sympathique dans le rôle du petit ramoneur, de la *Vallée de Barcelonnette*. Au nombre des rôles qu'elle établit avec le plus de succès à ce théâtre, nous citerons celui de la *Laitière de Montfermeil*, dans lequel elle se montra ravissante de grâce & d'ingénuité. L'année précédente, elle avait repris, après la mort de Pauline Geoffroy, le rôle de *Ketty*, l'un des plus agréables de cette actrice regrettable & elle ne s'était pas montrée inférieure.

Une circonstance particulière lui fit tout-à-coup abandonner le Vaudeville, au milieu de ses succès ; au commencement de 1828, elle partit furtivement pour Londres, avec son camarade Lafont. « L'habi-« tude de se marier tous les soirs fictivement, leur « donna l'idée de se marier une fois pour tout de bon, « & le moyen le plus expéditif leur parut le meilleur. « Ils allèrent donc contracter mariage devant le for-« geron de *Gretna-green*. Mais le temps de repasser « la Manche, ils avaient assez l'un & l'autre de ce « mariage à l'anglaise & n'eurent rien de plus pressé, « à leur retour à Paris, que de faire *casser leur nœud*, « ainsi que disait Arnal dans *Madame Galochard*. »

Les Variétés profitèrent de cette bonne fortune, & le 28 octobre 1828, Jenny Colon débuta à ce théâtre

dans la *Semaine des Amours*, tableau épisodique, à la réussite duquel elle contribua grandement. Elle joua, le même soir, dans la *Vieille de seize ans*, reprise exprès pour elle, le rôle créé par Jenny Vertpré, le 19 avril 1825. Après un séjour assez court à ce théâtre & quelques mois passés dans les départements, elle reparut, à Paris, sur la scène du Gymnase. Reçue avec plaisir, ce ne fut pas sans surprise que, l'année expirée, on la revit, véritable oiseau de passage, retourner aux Variétés, toujours bien accueillie d'ailleurs, toujours fêtée par le public. Ce fut là, sans contredit, l'époque la plus brillante de sa carrière théâtrale, & dans *Madame d'Egmont*, dans *la Prima donna*, *Une fille d'Eve*, *Madelon Friquet*, on ne savait ce qu'on devait admirer davantage, sa beauté splendide ou son talent de musicienne.

Déjà, l'on avait pu remarquer combien la voix de cette jeune actrice avait, depuis deux ou trois ans, acquis de force, de charme & d'agilité. Jenny Colon, qui se sentait faite pour quelque chose de mieux qu'une scène secondaire, revint, le 26 mars 1836, à son berceau de l'Opéra-Comique, où son double mérite de chanteuse & de comédienne lui pronostiquait une place brillante. Elle y fit sa rentrée dans *Sarah*, écrit pour elle par Albert Grisard. Mais toujours poussée par nous ne savons quel besoin de locomotion, elle quitta de nouveau Paris pour parcourir la province & l'étranger. Elle se rendit en Belgique, & c'est à Bruxelles qu'elle parut, le 6 juin 1841, pour la der-

nière fois ſur la ſcène, dans le rôle de Marguerite, des *Huguenots*. Sa ſanté, altérée, depuis pluſieurs années, par des cauſes étrangères aux fatigues de ſa profeſſion, lui commandait d'obſerver un repos abſolu : preſcription, à laquelle elle ne ſut pas ſe ſoumettre à temps &, qui lorſque les progrès du mal lui en firent une loi rigoureuſe, était devenue la précaution inutile. Elle ſuccomba, le 5 juin 1842, à la maladie qui la minait.

Jenny Colon, avait épouſé, le 11 avril 1838, Gabriel Le Plus, flûte-ſolo de l'Opéra-Comique.





JEANNE-LOUISE BARON

# MADEMOISELLE LÉONTINE FAY

DEPUIS MADAME VOLNYS

1810 — 1876

PEU de temps après l'ouverture du Gymnafe-Dramatique, on vit apparaître, le 4 juin 1821, fur cette fcène de création récente, un petit prodige doué de bonne heure des dons les plus brillants : c'était Léontine Fay, alors âgée de dix ans.

Deftinée au théâtre dès fon enfance, à l'âge de cinq ans, elle avait déjà joué à Boulogne-fur-Mer, & de ma-

---

*Extrait du regiftre des actes de naiffance de la municipalité de la ville de Touloufe :* « Le neuf novembre mil huit cent dix, par devant nous, officier de l'état civil, a comparu Étienne Baron, dit Fay, artifte lyrique, demeurant place du Capitole, numéro huit, lequel nous a préfenté un enfant du fexe féminin, né de fon mariage avec Jeanne Lemefle, artifte lyrique, & auquel il a donné les noms de *Louife-Jeanne-Léontine* »

nière à étonner, dans *Adolphe & Clara*. Ses parents, comédiens eux-mêmes (1), la promenaient de ville en ville, tant en France qu'à l'étranger; &, partout le ſuccès était leur compagnon de voyage.

Le début de cette jeune enfant eut lieu dans *Froſine*, ou *la Première venue*, ancien vaudeville de la rue de Chartres, & dans *la Petite Sœur*, pièce nouvelle, compoſée pour elle. Elle y obtint un ſuccès ſans pareil. A l'iſſue de la ſeconde pièce, Scribe, déclinant ſa paternité, fit nommer Léontine comme auteur de l'ouvrage. Dans ſon tranſport d'admiration pour ſon interprète enfantine, il lui fit cadeau d'un collier avec cette deviſe : « Faites-moi oublier & ne m'oubliez pas. » De plus, il produiſit en ſon honneur le quatrain ſuivant :

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine... & ſoudain,
Vous reverrez Contat & Saint-Aubin,
En retournant votre lorgnette (2).

(1) Son père, Etienne Fay, s'était fait connaître comme acteur lyrique au théâtre Feydeau, & comme compoſiteur. Il ne manquait ni de mélodie, ni de ſentiment dramatique ; mais il fut encore moins connu par ſon talent que par une monomanie qui fut celle de toute ſa vie : de découvrir des tréſors. Sa mère, également cantatrice à ce théâtre qu'elle quitta de bonne heure, était elle-même fille de Mme Rouſſelois, qui avait été avant la Révolution une des célébrités de l'ancien Opéra.

(2) Dans une autre circonſtance, Scribe improviſa le couplet ſuivant :

AIR : *En quatre mots je vais vous conter çà.*

**C'était le ſoir ; la foule s'étouffait ;**
**Et, dans ſa loge, le préfet**

Pendant deux ans, Léontine devint la merveille à la mode. Elle joua avec ſon père, *Alexis;* puis, *le Mariage enfantin, la Petite Fille & le Vieux Garçon, le Bon Papa* & *la Petite Lampe merveilleuſe*. En 1822, elle quitta ce théâtre auquel, d'ailleurs, ne la liait aucun engagement & retourna donner en province & à l'étranger des repréſentations toujours très-courues.

Quatre ans plus tard, devenue jeune fille, elle revint au Gymnaſe où, le 26 mai 1826, elle débuta dans le rôle de la pupille de *Simple Hiſtoire* (1). Le ſurlendemain, elle joua la *Somnambule*. Dans la même année elle créa le rôle de Suzette, dans *le Mariage de raiſon*. Elle fut l'héroïne obligée de ces charmantes comédies ſentimentales, à côté de Jenny Vertpré, repréſentant la gaîté mutine & l'enjouement ſpirituel de ce gracieux & coquet répertoire. En mai 1827, une repréſentation extraordinaire, donnée à ſon bénéfice, produiſit 2,800 fr., chiffre curieux à comparer à ceux d'aujourd'hui.

De 1827 à 1834, ſon nom ſe trouve attaché à tous les grands ſuccès de ce théâtre. La liſte eſt longue, ou tout au moins importante, des pièces dans leſquelles elle créa des rôles principaux. Citons :

Que l'amour des arts échauffait,
Diſait : La petite Fay
Me fait
Un effet ! ! !
Et monſieur Fay,
Qui tout haut triomphait,
Dit à madame Fay :
L'enfant eſt ſi parfait
Que je ſuis tout ſtupéfait
De l'avoir fait.

(1) C'eſt dans cette pièce que renonçant à ſes rôles enfantins, elle aborda pour la première fois l'emploi des *jeunes premières*.

(1827) *Le Diplomate, le Payſan perverti.* — (1828) *Malvina,* ou *un Mariage d'inclination,* contre-partie du *Mariage de raiſon, Yelva.* — (1829) *Louiſe,* ou *la Réparation.* — (1830) *la Seconde Année, Une Faute.* — (1831) *la Grande Dame, la Famille Riquebourg.* — (1832) *la Vengeance italienne, le Chaperon,* & les deux années ſuivantes : *La Chanoineſſe, la Lectrice, la Fille de l'Avare, le Gardien, les Malheurs d'un Amant heureux, Eſtelle,* & *Savoiſy,* ou *l'Amoureux de la Reine.* Dans cette dernière pièce elle jouait le rôle de Marie-Antoinette.

Avec ſa beauté, ſa grâce attendrie, quoiqu'un peu maniérée, ſon excellente diction bien ſervie par un organe flatteur & ſa diſtinction parfaite, elle idéaliſait les types gracieux ou touchants de ces petits drames bourgeois qui firent pendant longtemps la fortune de ce théâtre & repréſentent peut-être la meilleure partie du répertoire de Scribe.

En 1834, le 11 avril, elle joua *la Mère coupable* dans une repréſentation donnée ſur la ſcène de la Comédie-Françaiſe au bénéfice de Perrier. Devenue depuis quelques années l'épouſe de Volnys (1), acteur du Vaudeville (2), elle entrait avec lui au Théâtre-Français, où elle débutait avec éclat, le 17 octobre

(1) Claude-François-Charles Joly, dit Volnys. Il avait débuté au Vaudeville, en 1827.

(2) Léontine ſe maria le 29 ſeptembre 1832, & dans une jolie lettre écrite à Auber, le 28, elle lui demande « s'il veut être le lende-« main témoin du plus beau jour « de ſa vie. »

1835, dans *Don Juan d'Autriche*, par le rôle de Florinde.

Elle créait, en 1837, Céſarine dans *la Camaraderie*, & elle rempliſſait dans *les Indépendants*, *la Marquiſe de Senneterre* & quelques autres ouvrages nouveaux des rôles importants ; reprenait *Angelo*, ſans préjudice de quelques rôles de l'ancien répertoire qu'elle aborda.

Tout en lui accordant les qualités éminentes qui firent ſon ſuccès & établirent ſa réputation, nous devons reconnaître, qu'élevée à l'école du vaudeville, ſon talent reſta toujours circonſcrit dans les proportions du genre reſtreint qui avait fait la fortune du Gymnaſe. Auſſi ne trouvant pas à la Comédie-Françaiſe une poſition en rapport avec ſes eſpérances, elle retournait au théâtre de ſes premiers ſuccès ; & quoiqu'ayant à peine trente ans, dans tout l'éclat de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, elle acceptait & jouait avec un grand talent, le 16 mars 1840, le rôle principal dans *la Grand'Mère*, de Scribe, rôle que M^lle^ Mars, alors âgée de ſoixante ans, trouvait trop marqué pour elle, leçon délicate, autant qu'inutile, mais ſpirituelle vengeance de la charmante actrice qui n'avait pas eu à ſe louer de la grande & jalouſe comédienne. La même année, elle créait *Cécily*, ou *le Lion Amoureux*, de Scribe.

Quelques années plus tard, elle partait pour la Ruſſie, où l'appelait un engagement magnifique. Recherchée & appréciée par la haute ſociété, autant pour ſes qualités privées & ſa rare diſtinction de femme que

pour ſon talent & ſa renommée d'artiſte, elle eut l'honneur d'être admiſe auprès de l'impératrice en qualité de lectrice. Des raiſons de ſanté la forcèrent à abandonner cette honorable poſition de confiance, preſque d'intimité, qu'elle occupa pendant pluſieurs années avec une faveur marquée. Elle revint en France jouir d'un repos acheté par une longue & brillante carrière théâtrale.

Elle eſt morte à Nice, le 29 août 1876, d'une hypertrophie du cœur, dont elle avait reſſenti les premières atteintes, pluſieurs mois auparavant.






M^ME ROSE CHERI
1821-1861

ROSE-MARIE CIZOS

# MADAME ROSE CHÉRI

1824 — 1861

LE 6 juillet 1842, le public peu nombreux disséminé dans la salle du Gymnase, attendait avec impatience que le rideau en retard sur l'heure annoncée se levât pour la représentation d'*Une Nuit orageuse*, lorsqu'il vit le régisseur Monval qui, avec l'air sépulcral qu'on lui a connu, venait annoncer que par suite d'une indisposition de Mlle Na-

---

*Extrait du registre des actes de naissance de la ville d'Etampes :* « Du mercredi vingt-sept octobre mil huit cent vingt-quatre, acte de naissance de *Rose-Marie Cizos*, du sexe féminin, née ce jour à huit heures du matin, fille du légitime mariage du sieur Jean-Baptiste Cizos, artiste dramatique, âgé de vingt-deux ans, & de Sophie-Juliette Garcin, son épouse, âgée de vingt-deux ans, domiciliés à Chartres, département d'Eure-&-Loir, & présent, à Etampes.

« Les témoins ont été le sieur Thomas Cizos, artiste dramatique, âgé de soixante-quatre ans, grand-père paternel, & Jean-Joseph-Benoît Garcin, âgé de cinquante-sept ans, grand-père maternel. »

thalie (1), le rôle qu'elle devait remplir dans cette pièce ſerait joué par une artiſte dont on ne diſait pas le nom. Les murmures, un inſtant ſoulevés par cette ſubſtitution imprévue, s'apaiſèrent à la vue d'une charmante jeune fille. Son air de diſtinction & ſa décence d'abord, puis ſon organe flatteur & ſa diction intelligente ſurprirent & charmèrent les ſpectateurs qui, après avoir vivement applaudi la débutante, demandèrent à grands cris le nom de l'inconnue. Le régiſſeur Monval revint & avec le même air lugubre apprit au public qu'elle s'appelait *Rose Chéri* : nom deſtiné à la célébrité.

Trois mois auparavant, cette jeune perſonne, engagée ſur la recommandation de Bayard, avait déjà, ſous le nom de *Marie C****, paru dans *Eſtelle*, comédie de Scribe & n'avait point été admiſe.

Depuis, & après avoir inutilement frappé aux portes du Vaudeville & des Variétés, le père de Mlle Marie Cizos, ancien artiſte & directeur de province, avait fini par obtenir, à de très-modeſtes conditions, l'engagement de ſa fille ſur ce même théâtre du Gymnaſe-Dramatique ; & nous venons de voir comment le haſard aidant, un ſuccès complet & bien inattendu avait accueilli la débutante qu'il tira de ſon obſcurité.

Née à Etampes, le 27 octobre 1824, la petite Roſe, fille de comédiens, fut, ainſi que ſa ſœur cadette Anna,

(1) Zaïre Martel, dite Nathalie, aujourd'hui ſociétaire retraitée de la Comédie-Françaiſe.

deſtinée dès ſon enfance à ſuivre la carrière théâtrale.

Jean-Baptiſte Cizos, ſon père, après avoir fait pendant trois ans partie de la troupe lyrique du XIXe arrondiſſement (théâtral), en compagnie d'une famille Garcin, dont il épouſa une des filles, était devenu directeur d'une troupe privilégiée, compoſée de la plupart des membres de ſa nouvelle famille, & où lui-même, il chantait les ſecondes baſſes-tailles. Il cultiva avec ſoin les diſpoſitions ſurprenantes de ſa petite Roſe qui avait à peine cinq ans lorſqu'elle parut pour la première fois ſur la ſcène &, avec ſa ſœur, remplit des rôles dans les pièces de tout genre qui compoſaient à cette époque le répertoire multiple & bigarré des troupes ambulantes. A ſon talent précoce de comédienne, l'enfant, en grandiſſant, joignit avec le temps celui de muſicienne & de chanteuſe, & de danſeuſe au beſoin. Auſſi le ſuccès ne fit-il pas défaut à la jeune artiſte, dont les principales villes du centre & du midi, dit un de ſes biographes, ont gardé le ſouvenir « des grâces enfantines, de l'intelligence & de « l'ingénuité vraie de Mlle Roſe Chéri. »

Elle venait de jouer à Périgueux, avec une grâce touchante le rôle de Marie, dans *la Grâce de Dieu*. Mlle Loïſa Puget, auteur de la romance ſi populaire dont s'étaient inſpirés les auteurs de la pièce, aſſiſtait par haſard à la repréſentation ; elle fut ſi charmée du jeu de la jeune actrice, qu'elle s'intéreſſa vivement à ſon ſort & obtint du préfet de la Dordogne, qui n'était autre que le fameux Romieu, une lettre de recom-

mandation pour ſon ex-collaborateur & ami Bayard. Toute la famille, compoſée du père & de la mère, des deux ſœurs que le facétieux fonctionnaire appelait une jolie paire de *Cizos*, & de leur frère Victor, depuis compoſiteur & chef d'orcheſtre de pluſieurs ſcènes pariſiennes, partit pour Paris.

Roſe Chéri, promptement adoptée par le public habituel du Gymnaſe-Dramatique, en devint bientôt l'artiſte la plus diſtinguée. Elle abordait avec une égale ſupériorité le drame intime & la comédie enjouée ; à chaque création nouvelle, ſon talent grandiſſait en ſe perfectionnant & lui mérita le ſurnom de la « *Mars du Gymnaſe* » qui lui fut décerné à la ſuite de la première repréſentation de *la Marquiſe de Rantzau*, de Jules de Prémaray.

Cependant, Poirſon, fatigué de la lutte qu'il ſoutenait péniblement avec les auteurs dramatiques ligués contre lui, avait cédé la direction de ſon théâtre à Auguſte Lemoine, plus connu ſous le pſeudonyme de *Montigny*, comme auteur & acteur, & qui avait déjà dirigé, aſſocié avec Meyer, le théâtre de la Gaîté.

L'habileté dont le nouveau directeur fit preuve dans ſes fonctions adminiſtratives, ſon activité & ſon expérience pratique, rendirent bientôt au Gymnaſe, délaiſſé par le public, ſa vogue d'autrefois. Mlle Roſe Chéri ne fut certes pas étrangère à ce revirement favorable, non plus, que Breſſant, ſon partner obligé dans les meilleures pièces de ce riche répertoire de la comédie rieuſe ou ſentimentale.

Admirée & fêtée comme artifte hors ligne, autant que confidérée & refpectée comme femme, M^lle^ Rofe Chéri, un foir qu'elle jouait dans *la Protégée fans le favoir* (1), reçut, dit un biographe auquel nous empruntons ces détails, la vifite de l'auteur célèbre de cet aimable & romanefque vaudeville, Scribe, qui venait, difait-il, lui offrir un rôle original & nouveau. « — Un « rôle dramatique? — Oh! non. J'efpère bien que « non. — J'entends; la pièce finit par un mariage. « — Point, mon enfant : c'eft par un mariage qu'elle « doit commencer. »

Scribe expliqua alors à la charmante *protégée* qu'il était chargé par fon directeur de demander fa main.

Cette propofition, auffi flatteufe qu'honorable pour la jeune & déjà célèbre artifte, fut acceptée de grand cœur & avec reconnaiffance, comme on penfe bien, par elle & par fes parents. Mais à la veille de ce mariage, inefpéré fans doute à fes yeux, M. Cizos père fut atteint d'aliénation mentale. Malgré les foins immédiats, prodigués par le médecin, fon exaltation ne fit que s'accroître &, dans la nuit fuivante, le pauvre homme, pris d'un accès de fièvre chaude, fe précipita par la fenêtre de fa chambre & vint fe brifer fur l'afphalte du boulevard.

On comprend que ce trifte événement retarda le mariage, qui n'eut lieu que le 12 mai 1847.

Devenue M^me^ Montigny, Rofe Chéri conferva

(1) Mirecourt, dans fa biographie, place cette fcène chez M^me^ Cizos.

néanmoins ſur l'affiche ces deux noms gracieux & d'heureux augure qu'elle continua d'illuſtrer. Aſſociée déſormais à un titre plus intime à la fortune de ſon directeur & à la proſpérité du théâtre, elle redoubla de zèle & de travail ; & il n'eſt pas d'ouvrage important auquel elle n'ait largement contribué.

A la ſuite des événements politiques de 1848, dont tous les théâtres ſe reſſentirent, le Gymnaſe-Dramatique vit ſa poſition de fortune gravement compromiſe.

Tandis que ſon mari luttait avec efforts pour faire tête à l'orage, Roſe Chéri déployait de ſon côté un dévouement ſans bornes, ſe multipliant dans ces circonſtances déſaſtreuſes pour le théâtre & prodiguant ſans trève ſon talent d'artiſte, afin de faire face aux engagements contractés. Non-ſeulement elle ne toucha pas un centime à la caiſſe ; mais encore, pouſſant l'abnégation juſqu'à ſes dernières limites, elle ſe dépouilla de tout ce qu'elle poſſédait, meubles élégants, bijoux, diamants, & quittant Paris, elle acceptait les offres des directeurs de province & allait de ville en ville donner des repréſentations dont le produit était religieuſement conſacré à acquitter les engagements de la direction du Gymnaſe.

Ces ſacrifices, ces efforts honorables furent enfin couronnés de ſuccès & permirent à l'honnête couple d'attendre des jours plus calmes. Avec la certitude d'un heureux avenir, la proſpérité revint : *Le Fils de Famille*, *Philiberte*, *le Mariage de Victorine*, *le Piano*

*de Berthe, le Gendre de M. Poirier* & vingt autres pièces, dans lesquelles Rose Chéri tint à créer les rôles principaux, rétablirent la fortune du théâtre, que vint encore consolider le répertoire, devenu à la mode, d'Alexandre Dumas fils : *Diane de Lys, le Demi-Monde, la Question d'argent, le Fils naturel, un Père prodigue* & la reprise de la fameuse *Dame aux Camélias*.

Plus que jamais, la charmante comédienne était l'étoile du Gymnase & de son répertoire avec lequel elle s'était identifiée, au point qu'elle le représentait presque complètement. Aussi Scribe, dont les pièces ne paraissaient plus que rarement & beaucoup trop rarement, à son avis, sur cette scène où il avait régné si longtemps en autocrate, laissait échapper avec quelque amertume cette boutade : « Ce n'est plus le « Gymnase-Dramatique, c'est le *théâtre de Madame*, « qu'il faut appeler aujourd'hui la salle du boulevard « Bonne-Nouvelle. »

Avant son mariage, la renommée comme actrice, de Rose Chéri, était déjà assez bien établie, disons mieux, assez retentissante, pour que la Comédie-Française songeât à en faire la conquête. Des propositions avantageuses pour le présent & pour l'avenir, furent mises en avant ; rien ne put ébranler la conscience de la jeune fille qui considérait comme un acte d'indélicatesse d'abandonner le théâtre qui l'avait mise en lumière & auquel la reconnaissance la liait à toujours.

Elle aurait pu ajouter qu'elle osait d'autant moins

aspirer à prendre la place, toujours restée vacante, de Mlle Mars, qu'à l'époque où trônait Mlle Plessy, on l'avait jugée incapable de remplir, après celle-ci, le modeste emploi des ingénuités.

Ainsi qu'il advient pour les artistes arrivés à la célébrité & qui la doivent à un talent incontesté & incontestable, toutes les formules élogieuses semblent avoir été épuisées pour cette comédienne. Cette voix unanime du public, proclamée par toute la presse de l'époque, ne rendait pas seulement une justice méritée aux rares qualités de l'artiste, à sa distinction native, à la vérité de son jeu, si pathétique dans le drame, & dans la comédie, d'une gaîté enjouée & spirituelle; elle n'appréciait pas moins les vertus domestiques & la conduite irréprochable de la femme. Cette existence honorable qui se partageait entre les triomphes enivrants du théâtre & les joies intimes de la famille, un malheur imprévu vint la briser. La mort, une mort digne d'une vie aussi pure, la saisit au chevet du lit du dernier de ses fils, en proie à une maladie contagieuse. Malgré l'avis des médecins, elle ne voulut pas s'en éloigner. Attaquée à son tour de la maladie terrible à laquelle elle avait arraché son enfant, & victime de son amour maternel, elle expira, le 22 septembre 1861.

Ses obsèques eurent lieu le surlendemain, en la petite église de Passy, au milieu d'un concours prodigieux de monde, réunissant les illustrations de l'art & de la littérature, parmi lesquelles se manifestait un senti-

ment univerſel de regrets. Trois diſcours furent prononcés ſur ſa tombe par le baron Taylor, Léon Laya & Samſon.

Sa ſœur cadette, née en 1826, Mlle Anna Cizos, également engagée au Gymnaſe-Dramatique, y remplit avec ſuccès d'abord, l'emploi des *ſoubrettes*. A la retraite de Mlle Mélanie, elle prit celui des duègnes. En 1852, elle épouſa Leſueur, acteur au même théâtre, qui ſe diſtinguait par un jeu fantaiſiſte & original. Leſueur eſt mort, le 5 mai 1876, âgé ſeulement de cinquante-cinq ans.



AIMÉE - OLYMPE

# MADEMOISELLE DESCLÉE

1836 — 1874

NÉE à Paris, le mercredi 16 novembre 1836, rue de l'Ancienne-Comédie (était-ce un préſage ?), cette jeune fille, dont le père, d'abord avocat, puis engagé dans des affaires induſtrielles, lui avait fait donner une éducation diſtinguée, en rapport avec la poſition qu'elle devait occuper dans le monde, cette jeune fille, diſons-nous, n'avait point été deſtinée au théâtre.

---

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſance du* XI° *arrondiſſement* (*ancien*) : « Le ſeize novembre mil huit cent trente-ſix, il a été préſenté devant nous, ſouſſigné, officier de l'état civil, maire de cet arrondiſſement, un enfant reconnu être du ſexe féminin, né de ce jour à deux heures du matin, du légitime mariage de Philippe-Joſeph Deſclée, avocat, âgé de vingt-ſept ans, & de Léopoldine-Théophile Giraudier, ſon épouſe, âgée de dix-huit ans, auquel ont été donnés les noms de *Aimée-Olympe.* »



M^{lle} DESCLÉE
1836 1874

Des revers de fortune, en détruisant les espérances de la famille, firent songer à tirer parti des talents de la jeune Aimée. On choisit la carrière théâtrale. Le 13 janvier 1853, elle entra au Conservatoire & y suivit, mais sans succès, le cours de Beauvallet. Ayant été engagée au Gymnase-Dramatique elle y débuta, le 17 juin 1855, dans *Gardée à vue*, comédie-vaudeville, de Bayard & Biéville; joua ensuite Antoinette dans le *Gendre de Monsieur Poirier* & *Une femme qui se jette par la fenêtre*. Elle créa le rôle de M^lle^ Duparc, dans le *Poëte inconnu*, pièce en trois actes, de Peillon, & parut successivement dans plusieurs ouvrages nouveaux, tels que le *Temps perdu*, d'Edouard Foussier; *un Feu de paille*, *l'Anneau de fer* & *les Toilettes tapageuses*. De 1855 à 1856, indépendamment de ses propres rôles, elle en remplissait d'autres appartenant au répertoire courant & doublait parfois Rose Chéri, notamment dans *Diane de Lys* & dans la baronne d'Ange, *du Demi-Monde*.

Ses appointements qui, dans le principe, n'étaient que de douze cents francs, furent portés à trois mille; néanmoins, mécontente de ses rapports avec ses bonnes petites camarades qui, en tirant son horoscope, que l'avenir devait démentir d'une manière si éclatante, prédisaient qu'elle ne serait jamais qu'une *cabotine*, elle quitta, en avril 1857, le Gymnase pour le Vaudeville. Mais elle ne fit à ce théâtre, pour ainsi dire, qu'une apparition insignifiante, & alla prendre un rôle effacé dans une revue des Variétés. De là, passant les ponts,

elles disparut tout-à-coup dans les Steppes de l'Odéon.

Dégoûtée, sinon de la carrière théâtrale, du moins des jalousies & des rivalités de coulisses qu'elle rencontrait sur sa route, elle abandonna le théâtre, en 1859, pour vivre, pendant quatre années, de la vie oisive & luxueuse des femmes à la mode, recherchée à cause de la séduction de son esprit & pour ses excentricités. Mais à cette vie passée dans des liaisons éphémères, où les enivrements de la veille sont souvent expiés par les désillusions du lendemain, succédèrent bientôt l'abandon & la solitude, &, à vingt-sept ans, Aimée Desclée se retrouva en face de la triste réalité & d'un avenir incertain.

Elle eut alors la pensée de se faire religieuse. Puis, se ravisant, elle repart pour la Russie, où elle ne fit qu'un court séjour, après avoir échoué dans le but de son voyage. Revenue à Paris & saisie d'un nouvel accès de mysticité, elle va se jeter aux pieds du curé de Saint-Laurent; & pénitente à l'imagination aussi mobile que les sables de la mer, elle s'engage, le lendemain, dans une troupe française qui se rend en Italie.

Après de brillants succès obtenus à Turin, à Milan, à Florence & à Naples, dans l'emploi des jeunes premiers rôles de la comédie & du drame, elle passe en revue le répertoire de la Comédie-Française, de l'Odéon & du Gymnase.

Sa nature impétueuse, toute de premier mouvement, se reflète dans son jeu & séduit le public italien, qui

l'applaudit avec tranſport & ne lui ménage pas les ovations. Dans l'enivrement de ſon triomphe, Mlle Deſclée écrit à ſa mère, avec laquelle on l'avait réconciliée : « O! combien je te remercie, ma mère, « de m'avoir faite belle & intelligente! Je t'en remer-« cie bien, va!... La femme a perdu ſes illuſions & « ſa jeuneſſe; mais l'actrice a pris de l'aplomb, &, à « mon grand étonnement, il ſe trouve que j'ai du « talent. »

Le ſuccès la ſuivit à Bruxelles, où elle était allée donner, en ſeptembre 1867, des repréſentations au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, & l'écho de ſes triomphes retentit juſqu'à Paris. A la ſuite d'une nouvelle excurſion au-delà des Alpes, dans l'hiver de 1868 à 1869, dont l'art ne fut pas la cauſe excluſive, l'obſcure actrice de 1856, complètement transformée devint en peu de temps une grande comédienne, acclamée de tous.

Elle était rentrée au Gymnaſe, le 1er ſeptembre 1869, par le rôle de *Diane de Lys*.

La ſupériorité avec laquelle elle établit celui de *Frou-Frou*, dans la pièce de ce nom, de MM. Henri Meilhac & Ludovic Halevy, juſtifia l'accueil enthouſiaſte du public. *Fernande*, de Sardou, maintint, ſi elle n'accrut, ſa renommée; &, définitivement, *la Princeſſe Georges, la Viſite de Noces* & *la Femme de Claude*, d'Alexandre Dumas fils, claſſèrent l'actrice au rang des étoiles.

A ce tempérament dramatique exceptionnel, il

fallait le répertoire exceptionnel de cet auteur. Aimée Desclée fut la personnification exacte, le type accompli de ses créations réalistes, & l'un se complétait par l'autre.

Son talent passionné & ferme, à la fois, s'était emparé en maître du public, qui, en face de cette organisation d'élite, de cette originalité si profondément personnelle, disait, sans se préoccuper autrement de l'œuvre en elle-même : « Allons voir Desclée ; » ce dernier terme de l'éloge, comme il disait autrefois : « Allons voir Talma ou Mars. »

On citerait peu d'exemples au théâtre d'une popularité aussi rapidement acquise, & d'une semblable influence exercée sur les spectateurs. Ce jeu d'inspiration, en dehors de toutes les conventions théâtrales, & si nous ne craignions pas d'employer une expression triviale, de toutes les *ficelles* du métier, que l'actrice se plaignait d'ailleurs de ne pas posséder, dominait & fascinait le public; la critique n'avait plus que des éloges, & tous les adjectifs laudatifs du dictionnaire étaient mis pour elle en réquisition & répétés par les échos de l'Étranger, lors des représentations qu'allait donner l'actrice en vogue sur les scènes de Belgique, d'Italie ou d'Angleterre.

Aimée Desclée était à l'apogée de sa renommée, comme l'interprète le plus élevé de la comédie & du drame contemporains, lorsque les premières atteintes du mal auquel elle devait succomber, vinrent la saisir. Elle lutta pendant quelque temps avec une éner-

gie ſoutenue & ſurexcitée, en quelque ſorte, par les enivrements de la ſcène ; mais bientôt la maladie marcha à grands pas & la força de s'arrêter. Le ſéjour à la campagne, le repos & les ſoins de la ſcience, ſemblèrent d'abord conjurer le mal ; mais ce ne fut qu'un leurre. Inexorable, il reparaît avec plus d'intenſité ; ſes progrès ſont inceſſants, le moment fatal approche &, après avoir langui quelque temps encore, en proie aux plus cruelles ſouffrances, la pauvre artiſte meurt, à peu près au même âge que Rachel, laiſſant, à ſon exemple, ſur la ſcène, une trace lumineuſe.

Décédée, le lundi 9 mars 1874, à ſept heures du matin, ſes obſèques furent célébrées, le lendemain, à dix heures, à Saint-Laurent, & ſon corps fut tranſporté au cimetière du Père La Chaiſe, où il repoſe dans une tombe voiſine de celle de Caſimir Delavigne.

CHARLES-MARIE

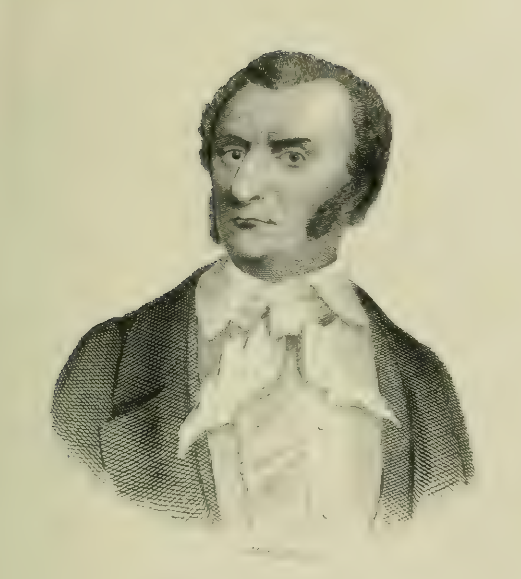
# DE CHILLY

1807 – 1872

PETIT employé d'une grande adminiſtration, Charles-Marie de Chilly, né le 2 décembre 1804, à Stenay (Meuſe), fils d'un receveur des contributions, perdit de bonne heure ſon père, & élevé par le colonel Michau, ſon oncle maternel, devint acteur en quelque ſorte par haſard & par curioſité. La vocation s'éveilla en lui à une repréſenta-

---

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſance de l'état civil de la ville de Stenay:* « Du onze frimaire an XII (3 décembre 1804), acte de naiſſance de Charles-Marie de Chilly, né le jour d'hier dix frimaire an XII (2 décembre 1804) à trois heures après midi, fils de Gabriel-François de Chilly, contrôleur des contributions directes, & de Reine-Charlotte-Clémentine Mercey de Lenoncourt, ſon épouſe, domiciliés à Stenay. Le ſexe de l'enfant a été reconnu maſculin. Premier témoin, Albert Meyet, âgé de cinquante ans; ſecond témoin, François Dulac, âgé de trente ans, & ont ſigné (*ſuivent les ſignatures*).



De Chilly

tion d'un mélodrame de la Porte-Saint-Martin, *Les Deux Forçats*. Les conſeils d'un ami improviſé, acteur de ſociété, le déterminèrent à ſuivre ſon exemple.

Chilly, gagné par l'enthouſiaſme de ſa nouvelle connaiſſance, débuta d'abord ſur un modeſte théâtre, perdu dans la petite rue Saint-Pierre (quartier Popincourt), ſur lequel s'exerçaient des jeunes gens; puis ſur la ſcène de Doyen, rue Tranſnonain, où il joua avec ſuccès le rôle de Daiglemont neveu dans *les Étourdis*, d'Andrieux. Une fois lancé dans cette voie ſéductrice, il ſe mit à étudier ſérieuſement un art qu'il n'avait d'abord conſidéré que comme un agréable paſſetemps & prit les conſeils de Joanny. Le 19 avril 1827, il paraiſſait ſur le théâtre de l'Odéon, dans les rôles d'amoureux de l'ancien répertoire qu'il rempliſſait convenablement, mais ſans que rien le diſtinguât de la foule des médiocrités. Laſſé de végéter, il quitta Paris, & s'engagea dans une troupe formée & dirigée par Sabatier & Bocage.

Après avoir pendant deux ans parcouru la province, il revint à l'Odéon en 1829, & fut admis dans l'emploi des petits amoureux dans la comédie, & des rôles ſecondaires dans la tragédie & le drame.

Son intelligence, développée par la pratique, par une éducation ſoignée, le fit remarquer, ſans toutefois encore le placer au premier rang. Dans une ſphère plus modeſte, il créa avec tout le ſuccès qu'ils pouvaient lui mériter, des rôles dans *Une Fête de Néron*, *Stockholm*, *Fontainebleau & Rome*, *Les Secrets de Cour*,

*Le Moine*, *Le Maréchal d'Ancre*, Louis XIII de *l'Homme au Masque de fer*, & dans quelques autres pièces du répertoire.

Harel ayant quitté la direction de l'Odéon pour celle de la Porte-Saint-Martin, Chilly fit partie des acteurs conservés sur cette nouvelle scène, & se fit applaudir dans *Le Monomane*, drame de Ch. Duveyrier, dans *Pinto*, dans *Charles III* & surtout dans *Marie Tudor*, où le rôle du Juif, rendu par lui avec une verve amère & une sombre énergie, commença à attirer sérieusement sur lui l'attention du public.

Indépendamment des rôles de jeunes premiers, dans le drame, où plus d'une fois, il remplaça Lockroy sans trop de désavantage, il jouait dans le vaudeville & les comédies les amoureux, bien que son physique anguleux ne fût pas précisément en harmonie avec les rôles de cette nature; sa figure maigre, son nez pointu & trop développé, la spirituelle & railleuse expression de sa physionomie semblaient le désigner à tout autre rôle que celui d'un soupirant. Vers 1836, il quitta ce théâtre en compagnie de Delafosse, & après une année passée au théâtre d'Amsterdam, où il tenait l'emploi des premiers rôles dans le drame & la comédie, on le revit à Paris. Il entra alors au théâtre de l'Ambigu-Comique pour remplacer Saint-Firmin qui venait de mourir.

Il débuta le 29 octobre 1839, en même temps que Bocage, dans *Christophe le Suédois*, par le rôle d'Arwed & se fit applaudir à côté du célèbre comédien.

Son talent, que l'étude & dix ans d'exercice avaient mûri & développé, lui aſſigna une place diſtinguée parmi ſes camarades ; bientôt il prit en chef un emploi important, celui des traîtres : emploi, auquel ſon jeu & ſa diction mordante donnèrent une phyſionomie diſtincte & caractériſée. Ce n'était plus le traître de l'ancien mélodrame, avec ſa groſſe voix, ſes regards ſournois, les éclats de ſa voix faiſant rouler les R, & ſes geſtes menaçants ; c'était un jeu correct, meſuré, où la raillerie mordante eſt habilement diſſimulée ſous les dehors de l'homme du monde, dont la voix ſaccadée trahit ſeule parfois la paſſion de haine & de vengeance qui l'agite.

Il rajeunit en quelque ſorte par la ſoupleſſe de ſon talent & la phyſionomie variée & diſtincte de ſes créations ce type obligé du drame du boulevard.

Il créa dans ce genre un aſſez grand nombre de rôles dont quelques-uns ſont demeurés populaires & preſque célèbres, entre autres Montorgueil des *Bohémiens de Paris*, Mordaunt des *Mouſquetaires*, & ſurtout Rodin du *Juif-Errant*.

En 1857, il parut au théâtre de la Gaîté & joua dans *le Père aux écus*, un rôle d'avare qu'il compoſa avec une profondeur ſiniſtre.

Nommé directeur de l'Ambigu-Comique, le 3 février 1858, après la mort de Charles Deſnoyers, ſa geſtion habile ramena à ce théâtre le public qui s'en était éloigné. Après lui avoir rendu une proſpérité qui devait peu à peu diſparaître de nouveau ſous ſes ſuc-

ceſſeurs moins heureux ou moins habiles, il devint aſſocié à la direction du théâtre de l'Odéon, où il ſe ſignala par ſon expérience de directeur.

Des œuvres littéraires reparurent au répertoire; des artiſtes célèbres, entre autres Ligier, Frédérick Lemaître & Lafont, y vinrent créer des rôles. Chilly était encore dans la force de l'âge lorſqu'il fut ſubitement frappé d'apoplexie au milieu d'une réunion provoquée par le ſuccès de la repriſe de *Ruy-Blas*, & l'on n'eut que le temps de le tranſporter chez lui. Les ſoins furent impuiſſants pour conjurer le mal. Il mourut le 11 juin 1872, laiſſant une réputation doublement honorable comme artiſte & comme adminiſtrateur.





BOUFFÉ

HUGUES-MARIE-DÉSIRÉ

# BOUFFÉ

1800

AINSI que nous l'avons fait pour le volume qui a précédé, nous terminerons celui-ci par une notice conſacrée à un artiſte vivant, qui, retiré du théâtre, où il ne fait plus que de lointaines apparitions, a brillé pendant plus d'un demi-ſiècle ſur la ſcène avec un éclat inconteſté. Sans renoncer à l'eſpoir de le revoir offrir à la génération

*Extrait du regiſtre des actes de naiſſance du* VII^e^ *arrondiſſement pour l'an VIII* « : Du vingt fructidor an VIII de la République, acte de naiſſance de Hugues-Marie-Déſiré, né le dix-ſept du préſent mois (4 ſeptembre 1800), à une heure de relevée, rue Cloche-Perce, n° 15, diviſion des Droits de l'homme, fils de Jean Bouffé, peintre-doreur en bâtiments & de Marie Joſin, ſon épouſe, domiciliée ſuſdite demeure, mariés le dix-neuf thermidor an VI, au ſeptième arrondiſſement de Paris. »

Suivent les ſignatures.

nouvelle de nos jeunes artiſtes un modèle accompli, dans quelques repréſentations de ſes meilleures rôles, on peut dire de Bouffé qu'il eſt entré dans l'hiſtoire du théâtre.

Il eſt peu d'exiſtences artiſtiques auſſi complètes que la ſienne, & qui ait parcouru avec une égalité de talent & de ſuccès tous les degrés de l'art dramatique, dans ſes manifeſtations les plus oppoſées. Depuis ſes premiers pas dans la carrière, embraſſant tous les genres, il a traverſé le vaudeville grivois & le vieux mélodrame, la comédie à ariettes, le drame ſentimental & la comédie de genre & ſuivi dans leurs modifications, nous dirions preſque dans leurs révolutions, les différents ſyſtèmes dramatiques qui ſe ſont emparés tour-à-tour de la ſcène depuis cinquante ans.

La nomenclature des rôles joués par Bouffé formerait preſque à elle ſeule l'hiſtoire du théâtre à cette époque.

Ainſi que tous les artiſtes d'élite arrivés à la renommée, il révéla de bonne heure ſa vocation.

Comme il l'a dit lui-même quelque part, il fut en quelque ſorte bercé ſur les banquettes du théâtre. Son père, peintre-doreur-décorateur, l'emmenait ſouvent à la comédie & il en prit ainſi inſtinctivement le goût. Une de ſes tantes occupait un emploi de coſtumière à l'Ambigu-Comique, & lui donnait accès dans les couliſſes, où il voyait de près les acteurs. Tout en travaillant avec ſon père de ſon état, il s'amuſait à jouer de petites pièces avec ſa ſœur Joſéphine, plus jeune que

lui de quelques années & qui devait auſſi parcourir avec ſuccès la carrière théâtrale.

A ces repréſentations en famille ſuccédèrent des eſſais plus ſérieux ſur des théâtres de ſociété, juſqu'au jour où le jeune homme, encouragé par les éloges des parents & des amis, ſe haſarda à ſe préſenter au directeur du Gymnaſe-Dramatique, qu'on élevait alors ſur le boulevard Bonne-Nouvelle, & qui ne devina pas en Bouffé celui qui deviendrait un jour une des colonnes de ce théâtre. Econduit par ce directeur mal inſpiré, il courut frapper à la porte du *Panorama-Dramatique*, où l'on s'empreſſa de l'accueillir pour les *grandes utilités*, aux appointements de 300 fr. par an. Bouffé y fit ſon début le 14 avril 1821, dans *Iſmaïl & Maryam*, mélodrame à grand ſpectacle, par un rôle d'arabe, venant faire le récit dramatique d'un terrible combat. Ainſi, le haſard, pour ſon premier pas ſur la ſcène, le jetait en plein drame, c'eſt-à-dire dans le genre qui devait plus tard conſacrer ſa popularité.

Mais ce ne fut qu'un accident pendant ſon ſéjour à ce théâtre. Voué aux rôles de *niais* & aux *caricatures*, il commençait d'ailleurs à s'y faire remarquer, lorſque l'arrivée d'un acteur de Bordeaux, nommé Bertin, vint le reléguer dans les perſonnages ſacrifiés. Cependant, quoiqu'il n'eût pu d'abord voir ſans chagrin l'arrivée de ce nouveau venu, il lui dut, d'après ſon propre aveu, d'utiles conſeils dont il ſut profiter & devint ſon ami.

Dans l'intervalle, ſa poſition s'était améliorée ; de

300 francs, ses appointements avaient été portés à 1,200. Un nouvel engagement devait les élever à 3,000 ; mais il n'était pas donné à Bouffé de profiter de cette bonne fortune ; car, peu de temps après, l'entreprise faisait faillite & le théâtre ferma pour ne plus rouvrir : il fut démoli.

Le théâtre de la Gaîté recueillit ses épaves. Bouffé y débuta, le 28 février 1824, dans le *Cousin Ratine*, bluette au succès de laquelle il ne contribua pas peu.

Mais entre la déconfiture du *Panorama-Dramatique* & la date assignée à son nouvel engagement, il y avait cinq mois à passer sans appointements & cela ne laissait pas d'être rude, surtout pour un jeune ménage ; car, l'année précédente, Bouffé avait épousé Mlle Gilbert, danseuse de l'Ambigu-Comique, connue des habitués sous le nom de la *Jolie Blonde*, & qui fut alors engagée comme première danseuse au théâtre de la Gaîté. A partir de Pâques 1824, le traitement réuni du jeune ménage représentait une somme de 5,000 fr. On est aujourd'hui bien loin de ces chiffres modestes. Mais, dans l'intervalle, il fallait vivre, &, faisant de nécessité vertu, Bouffé s'était remis courageusement au travail de l'atelier & moulait des ornements en plâtre, quand un beau jour, chance inespérée ! il fut mandé par Minette Franconi, co-associé de son frère Laurent, pour l'exploitation du Cirque-Olympique, & le principal fournisseur des pièces à pied & à cheval de ce spectacle populaire. Il s'agissait en ce moment de monter une pièce en l'honneur de

la victoire du Trocadéro. On lui avait signalé Bouffé comme un sujet d'avenir : « Veux-tu, lui dit-il à brûle-« pourpoint, jouer deux rôles dans une pièce écrite « *par des lapins qui ne se mouchent pas du pied?* Si cela « te va, voici deux rôles qui te feront honneur... « Nous ne convenons point d'argent ; mais sois tran-« quille, je sais récompenser les artistes. »

Bouffé accepta, cela va sans dire, cette manne qui lui tombait du ciel ; il joua la pièce quatorze fois, & Minette Franconi, après l'avoir complimenté chaudement sur le talent qu'il avait surtout montré dans un rôle de vieil invalide, ajouta : « Comme ce n'est pas « avec des compliments que se paie le boulanger, « voilà 200 fr. Es-tu content ? »

Sans répondre *couci-couci*, le jeune acteur, qui avait la conscience de sa valeur, osa cependant lui repré-senter humblement qu'il croyait mériter mieux. « Hé « bien, je n'ai pas l'habitude de lésiner avec les « artistes ; voilà cinquante francs, & ce n'est pas « tout : Je te donne les entrées à mon théâtre (1). »

Voilà enfin Bouffé à la Gaîté, ainsi que nous l'a-vons dit plus haut. Il devait y remplacer Basnage & partager avec un nommé Mercier, acteur fort goûté du public de ce théâtre, l'emploi des jeunes comiques, que Duménis, le niais jadis en vogue, abandonnait peu à peu pour jouer les *Pères-Dindons*.

(1) Emprunté à un fragment des *Mémoires de Bouffé*, publiés par le *Figaro*.

A l'occafion, Bouffé jouait auffi la pantomime : Ainfi, dans le *Tonnelier*, pantomime de Lefebvre (mai 1824), il rempliffait le rôle du vieux père Sep à côté de fa femme, chargée de celui de Fanchette, &, à l'occafion, il fe chargeait de faire fa partie dans les ballets.

Dès cette époque, Bouffé fe diftinguait par un jeu varié & une flexibilité de talent qui lui faifaient confier par les auteurs les rôles les plus oppofés. Il n'était plus, comme naguère au ci-devant Panorama-Dramatique, confiné dans des rôles de *vieux ;* ceux qu'on lui donnait s'accordaient mieux avec fon phyfique & fon âge. Dans les mélodrames, notamment, il prêtait fon fin fourire & fes yeux expreffifs à des perfonnages de mauvais fujets ou de traîtres, qui agrémentaient leurs méfaits de lazzi & de plaifanteries plus ou moins raffinées. Le 26 mars 1826, la reprife à ce théâtre du *Pauvre Berger* (1), lui valut un grand fuccès. Il y rempliffait avec un rare talent le rôle d'un malheureux à demi-idiot, qui fe laiffait accufer d'un crime dont il était innocent. Ce même rôle avait été joué d'origine par Bertin, dont nous avons parlé précédemment, & qui, par un hafard fingulier, ayant été engagé à la Gaîté, en 1827, en remplacement de Bouffé, fit dans ce même rôle fon début à ce théâtre. Notons, en paffant, qu'à cette époque, Léménil y débutait également dans l'emploi des comiques.

(1) Mélodrame en 3 actes, par Daubigny, Carmouche & Hyacinthe Decomberouffe, repréfenté le 17 juin 1823.

Le rôle de Vendredi, lors d'une reprise de *Robinson Crusoé*, ne fut pas moins favorable à Bouffé. Citons encore dans ce répertoire, aujourd'hui si complètement &, disons-le, si justement oublié, parmi les comédies & vaudevilles, *Blaisot, la Mauvaise Langue de Village, la Salle de Police, la Dot & la Fille;* & parmi les mélodrames auxquels cet acteur prêta pendant une période de trois ans un concours zélé & une verve supérieure à la valeur de ces œuvres : *Minuit* ou la *Révélation, le Pauvre de l'Hôtel-Dieu, le Moulin des Etangs, le Mulâtre & l'Africaine* & enfin, *Poulailler*. Dans cette dernière pièce, il avait composé avec une piquante originalité la figure de Passe-Partout, bandit émérite, qui faisait fortune aux dépens de son chef & de ses compagnons. Quoique ces rôles ne fussent que sur le second plan, en leur donnant une véritable importance, il avait jeté les fondements d'une réputation qui lui rapportait plus d'honneur que de profits; car ses appointements étaient minimes, si minimes même, qu'il avait dû ne pas renoncer à son métier de doreur-décorateur, tout en accomplissant scrupuleusement son service au théâtre.

Heureusement pour lui, le théâtre des Nouveautés l'enrôla dans sa troupe à des conditions avantageuses ; ce changement de position, en le mettant dans un milieu plus en évidence, allait permettre à son talent, consacré désormais à un genre plus élevé, de prendre un nouveau développement. C'est, en effet, de ce théâtre que date sa réputation qui, jusque-là, cir-

conſcrite dans un cercle aſſez reſtreint, ne tarda pas à s'étendre rapidement.

Le 25 mai 1827, ſa première apparition ſur cette ſcène eut lieu dans le *Débutant*, comédie compoſée pour lui, & dans laquelle il jouait un rôle à traveſtiſſements où ſon ſuccès fut complet. Bientôt les rôles lui arrivèrent nombreux & variés dans tous les genres que ce nouveau théâtre aborda avec plus de courage que de bonheur, depuis l'opéra juſqu'au vaudeville-parade, en paſſant par la comédie hiſtorique & le drame le plus échevelé. Bouffé, en moins d'une année, était devenu l'artiſte en renom, éclipſant rapidement la vieille réputation de Joly & de Philippe, ces tranſfuges de la rue de Chartres. Il ſut maintenir ſon rang & ſon autorité même à côté de Potier, qui vint pendant quelque temps donner des repréſentations ſur ce théâtre. La préſence du grand comédien exerça ſur le jeu de ſon jeune camarade une influence à laquelle celui-ci eut depuis quelque peine à ſe ſouſtraire. Preſque à ſon inſçu, tant était ſincère ſon admiration pour cette vieille gloire, Bouffé ſe laiſſa ſurprendre à l'imiter; le jeu de Potier, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, avait déteint ſur lui. Mais lui-même avait une valeur perſonnelle trop réelle pour que cet état de choſes perſiſtât : ſon originalité reprit le deſſus, & il ne reſta de cette étude attentive, nous dirions preſque de cette faſcination, qu'un nouveau progrès & une plus complète appropriation des ſecrets de l'art dramatique. En reproduiſant ſur la ſcène des perſonnages de tout âge

& de tout état, il en fit des types remarquables de vérité, depuis le jeune commis taquin & bavard, du *Marchand de la rue Saint-Denis*, qui fit rire tout Paris, jusqu'au vieux & dévoué serviteur Caleb. Ce dernier rôle lui échut, au refus de l'acteur Joly, qui dut regretter de n'avoir pas compris le parti qu'on en pouvait tirer. Citons encore Rigolard de *Jean*, le joyeux Dubois de la *Femme, le Mari & l'Amant*, *Pierre le Couvreur*, *Quoniam*, Falstaff de *Henri V*, *André le Chansonnier*, *Figaro* & enfin, Méphistophélès de *Faust*. Dans tous ces rôles, il apporta une science profonde, une finesse & un goût parfait. « C'est le meilleur « artiste comique de Paris, disent, en parlant de lui, « les biographies théâtrales du temps, & son nom seul « vaut un éloge. »

Engagé, trois ans d'avance, par le directeur du Gymnase, il quitta, à l'expiration de son contrat, les Nouveautés qui, deux ans plus tard, sombrèrent, & alla donner des représentations à Londres, avant de débuter au boulevard Bonne-Nouvelle.

C'est en avril 1831, qu'il s'y montra pour la première fois dans la *Maison en loterie* & dans la *Pension bourgeoise*. On ne sut pas d'abord utiliser cet acteur précieux, à qui on ne donnait que des rôles insignifiants. Le *Bouffon du Prince* rompit enfin cette mauvaise veine; puis, vinrent le *Gamin de Paris*, *Michel Perrin*, *Les Enfants de troupe*, *la Fille de l'Avare*, *Pauvre Jacques*, &c., & beaucoup d'autres rôles, dans lesquels il excitait le rire ou arrachait les larmes, qui

prouvèrent la profondeur de ſon intelligence, la ſoupleſſe de ſon talent, & fixèrent la vogue à cet heureux théâtre pendant plus de douze années.

En 1843, le directeur ayant refuſé de renouveler ſon traité avec la Société des auteurs dramatiques, vit ſon théâtre mis en interdit, & cette entrepriſe ſi proſpère eut à traverſer les épreuves les plus pénibles. Une des plus cruelles fut le départ de Bouffé, qui, au mois de décembre, paſſa avec armes & bagages aux Variétés. Le public l'y ſuivit & l'y applaudit. Ce ne fut point dans un ouvrage nouveau qu'il reparut devant le public : C'était Bouffé, c'était le comédien célèbre qu'on venait revoir. Ainſi qu'autrefois pour Talma, & de nos jours pour Frédérick-Lemaître, le nom & le talent de l'interprète ſuffiſait à attirer & à retenir la foule; la curioſité pour les pièces n'arrive qu'en ſeconde ligne. Cependant, de nouvelles créations viennent atteſter que l'artiſte n'a rien perdu de ſa puiſſance & maintiennent à ſon apogée une réputation qui ne peut plus s'accroître : ce ſont *le Baron de Grignon*, *Bocquillon à la recherche d'un père*, *Le Foreſtier*, *le Compagnon du Tour de France*, *Pierre Février*, *Léonard*, *Jérôme le maçon*, *le Pouvoir d'une Femme*, *le Berger de Souvigny*, pour ne citer que les principales.

Ici, ſe place une obſervation qui, ſans s'appliquer particulièrement à Bouffé, dont elle ne diſcute pas, d'ailleurs, le talent hors ligne, mérite d'être ſignalée.

« C'eſt la tendance des auteurs à écrire des pièces « en vue d'un acteur en renom, & à ſacrifier l'enſem-

« ble de l'ouvrage, en ſubordonnant l'intrigue &
« l'intérêt à cet enfant gâté du public, qui devient
« ainſi le pivot unique autour duquel tout s'enchaîne
« & ſe rattache. Les autres perſonnages ne ſont là
« qu'à l'état de ſatellites, chargés de donner la ré-
« plique, & de fournir à l'acteur privilégié le motif
« ou le prétexte de la ſcène ou du mot à effet. Devant
« ſa perſonnalité, placée au premier plan, tout diſpa-
« raît & s'efface; on ne voit plus, on n'entend plus
« que l'artiſte qui doit aſſurer le triomphe de l'œuvre. »

Avec ſon eſprit paradoxal, Théophile Gautier demandait, à ce propos, qu'on fît, au contraire, une pièce dans laquelle Bouffé n'aurait qu'un rôle ſecondaire, un perſonnage de ſecond plan, que relèverait le talent du comédien.

Cette idée originale qui, du reſte, ne paraît avoir été goûtée ni des auteurs, ni des directeurs, & nous pouvons ajouter que, le fût-elle par eux d'un commun accord, elle aurait peu de chance d'être adoptée par les artiſtes, cette idée ne manque pourtant pas d'un certain fond de vérité. Il y aurait peut-être là une épreuve à tenter; mais qui ſait, ſi le public, en définitive juge en dernier reſſort dans cette queſtion, lui ferait bon accueil? Sa ſurpriſe, en retrouvant ſon acteur favori dans un rôle ſecondaire, n'aurait peut-être pour conſéquence que de l'indiſpoſer contre l'ouvrage, ou, ce qui ſerait un danger plus réel pour l'artiſte, de faire croire un inſtant à une défaillance de ſon talent. Tout en reconnaiſſant ce que cette abſorption d'une pièce

au profit d'un ſeul acteur, a quelquefois d'abſolu & d'exceſſif, nous y trouvons auſſi, parfois, la preuve de la force & de la puiſſance de cette organiſation d'élite qui a ſu s'impoſer & conſerver, avec ſon originalité, la variété merveilleuſe & la ſoupleſſe de ſon talent, dans un répertoire dont il était la clef de voûte & dont il portait à lui ſeul la reſponſabilité.

C'eſt là une glorieuſe & rare exception, dont Bouffé n'a partagé le privilége qu'avec Déjazet. Malgré ſa ſanté délicate & ſon organiſation nerveuſe, Bouffé puiſait dans ſon énergie le courage de lutter contre ſon mal, & dans la journée, en rencontrant ſur le boulevard un homme de petite taille, à l'apparence chétive, à la figure pâle & fatiguée, ſe promenant lentement, preſqu'avec peine, & ſemblant demander au ſoleil la chaleur & la ſanté, on ſe prenait à douter que cet homme fût Bouffé, que, le ſoir, on reverrait ſur la ſcène dans le *Gamin de Paris*, ou dans les *Enfants de Troupe*, alerte & joyeux, plein de vie & d'entrain : transformation magique, qui ne pouvait s'expliquer que par le ſentiment du devoir.

Mais un jour vint où le mal triompha de cette force de volonté, & le 1er décembre 1847, en jouant dans *Jérôme le maçon*, Bouffé, vers le milieu de la pièce, tomba tout-à-coup privé de ſentiment (1). Son abſence de la ſcène dura plus d'une année. Il reparut

(1) Pareil accident arrivait en 1833, à Joanny, au premier acte de Louis XI, dans la ſcène de Coictier & de Comines, il perdait connaiſſance, & était emporté hors de la ſcène.

dans le *Muet d'Ingouville* & dans la *Maison en loterie.*

A sa sortie des Variétés, il alla demander au ciel de Nice le rétablissement de sa santé toujours chancelante. Puis il revint &, comme pour lui, le théâtre c'était la vie, on le revit aux Variétés, où sa rentrée dans *Michel Perrin*, fut acclamée avec transport.

Mais son état maladif persistait & paraissait ne pouvoir bientôt plus lui permettre un service régulier, sans encourir le danger d'une rechute. Il quitta de nouveau le théâtre & fut autorisé à donner de temps en temps des représentations à la Porte-Saint-Martin.

Il entra ensuite au Vaudeville, y reprit quelques-uns de ses principaux rôles, & reparut de nouveau sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

Dans ces dernières années, nous l'avons vu revenir au théâtre du Gymnase-Dramatique, jouer soit dans les matinées théâtrales, soit dans les représentations du soir, quelques-uns de ses anciens rôles où il avait mis son cachet, & offrant aux jeunes comédiens un modèle qu'ils ne sauraient trop étudier.

Mais ces apparitions sont rares & Bouffé, alors qu'il revient sur la scène, n'est plus lié par aucun traité autre que de parole & de bonne foi.




S·IOANNES·
IN PRIN CIPIO
ERAT VER BVM



# TABLE DES MATIÈRES




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis




a39003 002350139b
CE PN 2637
.M24 1877
C02 MANNE, EDMON GALERIE HIST
ACC# 1211213